



HAL
open science

Chemins de vie. Dix-neuf visages et paroles de migrant-e-s, 1956-2012

Lilan Rodriguez Et Guillaume Tuloup, Gunce Akpamuk, Yacine Benamara, Lucas Bidault, Emma Blanc, Laura Danguillaume, Odile De Lasa, Guillaume Filimoehala, Lucile Gaubert, Graziella Gentet, et al.

► **To cite this version:**

Lilan Rodriguez Et Guillaume Tuloup, Gunce Akpamuk, Yacine Benamara, Lucas Bidault, Emma Blanc, et al.. Chemins de vie. Dix-neuf visages et paroles de migrant-e-s, 1956-2012. 2016. halshs-01265464

HAL Id: halshs-01265464

<https://shs.hal.science/halshs-01265464>

Preprint submitted on 7 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHEMINS DE VIE

**DIX-NEUF VISAGES ET
PAROLES DE MIGRANT·E·S
1956-2012**

Entretiens réalisés par Gunce Akpamuk, Yacine Benamara, Lucas Bidault, Emma Blanc, Laura Danguillaume, Odile de Lasa, Guillaume Filimoehala, Lucile Gaubert, Graziella Gentet, Tiffanie Gérard, Laure Gravotta, Robin Josserand, Morgane Leblond, Nina Michalski, Ernest Ndengue, Timothée Raphaneau, Estelle Raphoz, Lilan Rodriguez et Guillaume Tuloup.



En octobre 2015, la « jungle » de Calais regroupe environ 6 000 réfugié·e·s (photo Denis Charlet, AFP)

Sous la direction de Sylvie Schweitzer
Université Lyon 2, décembre 2015

Ces entretiens ont été réalisés et analysés par des étudiant-e-s du Master d'histoire moderne et contemporaine des Universités Lyon 2 et Lyon 3, dans le cadre d'un enseignement (« Méthodologie des sources orales ») dispensé à la faculté d'Histoire de Lyon 2 par Sylvie Schweitzer, Professeure d'Histoire contemporaine.

Les personnes qui ont accepté de répondre au questionnaire n'ont pas été choisies en fonction de critères de nationalité ou d'appartenance à une génération, mais de manière aléatoire, selon les réseaux personnels des étudiant-e-s. Elles sont d'âge et de nationalités divers et sont arrivées en France à des différents moments de leur existence.

Nous les remercions ici vivement toutes et tous.

Elles et ils appartiennent à diverses générations (le plus âgé, Ferdinand Gonzalez, est née en 1935 et la plus jeune, Anaïs Quenette, en 1995) et sont d'origines géographiques variées (Europe, Afrique du Nord et subsaharienne, Amérique latine...). Ce sont des femmes et hommes qui ont émigré en France pour des raisons de travail, mais aussi pour suivre leurs parents, rejoindre un-e conjoint-e ou simplement pour faire des études supérieures. Certain-e-s ont demandé leur naturalisation, d'autres pas.

Le fil rouge qui a été choisi pour structurer les entretiens est celui de « l'insertion » envisagée sous diverses facettes : le départ et les réactions de l'entourage, les représentations liées à la France, mais aussi les réactions des Français-e-s face à l'Autre, l'insertion sur le marché du travail, l'apprentissage de la langue, le logement comme les différents réseaux tissés dans l'exil, les différentes identités induites et bousculées par la migration.

Ce volume est organisé en deux parties. La première est l'analyse des entretiens en six grandes thématiques. La deuxième partie regroupe la retranscription intégrale des entretiens menés, qui sont classés par ordre alphabétique des noms de famille, qui peuvent être des pseudonymes. Les retranscriptions sont précédées de quelques lignes méthodologiques sur les conditions de l'entretien.

PREMIÈRE PARTIE. SYNTHÈSE THÉMATIQUE	5
I. Présentation de l'enquête.....	5
1. Les intentions de l'enquête.....	5
2. La méthode utilisée.....	6
3. Les profils des enquêté.e.s	9
II. Partir	13
1. Les motivations du départ.....	13
2. Les réactions au départ.....	15
3. Les moyens de transport et l'organisation du départ	17
III. Le travail et les réseaux de socialisation.....	21
1. L'instabilité et les emplois précaires	21
2. Les réseaux professionnels	22
3. Des réseaux familiaux solidaires	23
4. Les réseaux amicaux : facteurs d'intégration	25
5. Des réseaux denses et parfois lâches	26
6. Un réseau différent selon le niveau social des enquêté-e-s.....	28
IV. « S'intégrer ».....	31
1. Les symboles de l'intégration	32
2. L'intégration implicite : un processus sur le long terme.....	35
3. Nostalgie du pays et représentations : une remise en question de l'intégration ?.....	37
V. De la région d'origine à la France : quelle(s) identité(s)	41
1. Habitus, pratiques culturelles et identités	41
2. Une quête de l'identité nationale : se sentir Français ?	44
3. La langue, miroir des identités ?	46
VI. Imaginaire personnel et perceptions collectives	50
1. Les oppositions et les comparaisons multiples	50
2. Le « rêve français »... et la réalité des Français	53
3. Les perceptions de l'étranger : soi-même et les autres	55
DEUXIÈME PARTIE. LES ENTRETIENS	64
Jamal ADDA, Tunisien, 38 ans, arrivé en 2006	64
Louiza AMGHAR, Algérienne, 53 ans, arrivée en 1980.....	74
Khira BENAMARA, Tunisienne, 60 ans arrivée en 1974.....	81
Matias CHEBEL, Argentin, 40 ans, arrivé en 2001	85
Soleil COLIN-FERNANDEZ, Franco-Espagnol, 19 ans, arrivé en 2014	93
Ann DITCHFIELD, Britannique, c.65 ans, arrivée en 1978	98
Maria GARCIA, Espagnole, 61 ans, arrivée en 1955.....	114
Fernandez GONZALEZ, Espagnol, 80 ans, arrivé en 1956	128
Tuba GULTEKIN, Turque, 31 ans, arrivée en 2011	133
Abdel « Gaby » HALIM, Algérien, 31 ans, arrivé en 2008.....	138
Miryam HERNANDEZ, Colombienne, 56 ans, arrivée en 1982.....	155
Anaïs QUENETTE, Mauricienne, 20 ans, arrivée en 2013	167
Rosa RAIMONDI, Italienne, 74 ans, arrivée en 1958.....	178
Dolores RAPHOZ, Espagnole, 55 ans, arrivée en 1970	186

Dolores RODRIGUEZ-RAMOS, Espagnole, 69 ans, arrivée en 1967	194
Jonathan SMALLWOOD, Britannique, 27 ans, arrivé en 2012	211
Giovanni STRANIERI, Italien, 43 ans, arrivé en 1992	231
Moussa SY, Sénégalais, 29 ans, arrivé en 2011	238
Dinh TAN MAÏ, Vietnamien, 49 ans, arrivé en 1980	244

PREMIÈRE PARTIE. SYNTHÈSE THÉMATIQUE

I. Présentation de l'enquête

1. Les intentions de l'enquête

Présentation du séminaire

Depuis les années 1960, afin d'étudier l'Histoire du très contemporain, les sources orales sont devenues une source primordiale pour l'historien-ne-. Emprunté aux sciences humaines, l'histoire n'utilise pas la source orale de la même manière qu'en anthropologie ou en sociologie. Longtemps, les sources orales ont été discréditées par la communauté historique. Ce n'est qu'à partir des années 1980 qu'elle fut progressivement intégrée dans la recherche historique. Ce séminaire a pour but de questionner les étudiants en Master 2 sur la spécificité de cette source, ses limites et les méthodes qui permettent de l'utiliser à bon escient.

Le séminaire de « Méthodologie des sources orales » est organisé par Mme Sylvie Schweitzer, professeur en Histoire contemporaine à l'Université Lumière Lyon 2 et spécialiste de l'histoire du travail des femmes.

Les 19 élèves qui y sont inscrits devaient réaliser une enquête orale auprès d'un individu ayant immigré en France. Les différentes enquêtes ont ensuite été mises en commun et analysées dans le cadre de ce dossier. Ces derniers ont pu s'appuyer sur cinq textes portant sur la source orale et devaient être fichés et débattus en classe. Le travail qui va vous être présenté n'a pas pour vocation de dégager de grandes conclusions sur l'immigration à partir des entretiens qui ont été menés, mais d'exercer les étudiants inscrits à ce séminaire au maniement de la source orale.

Une enquête orale sur l'itinéraire de migrants en France

Pour exercer les étudiant-e-s à l'utilisation de cette source spécifique, il a été convenu que les entretiens devaient être menés autour de la thématique de l'immigration. Afin de comprendre au mieux l'immigration nous avons établi un questionnaire. Pour l'analyse de l'ensemble des entretiens, il a été décidé de regrouper les données obtenues autour de six thèmes distincts. Lors de nos cours, nous avons également décidé d'insister sur la question du genre afin d'en savoir plus sur ce thème très peu souvent traité. Des lors, certaines de nos questions seront posées afin d'en savoir plus sur les rapports que l'on peut avoir dans un couple, qu'il soit multiculturel ou non. D'ailleurs dans nos enquêtes, le nombre d'hommes et de femmes est sensiblement le même, ce qui permet finalement d'avoir une certaine égalité.

Nous avons donc eu le droit à 19 témoignages. Cependant l'échantillon d'enquête est bien trop faible pour réaliser une étude approfondie sur l'immigration. De plus, la méconnaissance

des étudiant-e-s sur le terrain ne permet pas de pouvoir faire un travail abouti sur ce thème. Pour beaucoup d'entre eux, c'est la première enquête orale. Il aurait fallu en apprendre un peu plus sur ce thème, par de nombreuses lectures, afin d'avoir une enquête plus approfondie.

Une analyse centrée autour de six thématiques

Lors de nos différents cours, nous avons établi six thèmes à traiter avec l'enquêté. Chacun de ces thèmes permettait d'approfondir une partie essentielle de la vie de ces immigré-e-s. Le premier thème est celui des motivations de départ. Quitter son pays d'origine n'est pas facile et comprendre ce qui pousse ces personnes à quitter leur pays est primordial. Le second, quant à lui, traite de l'intégration et de la socialisation des ces immigré-e-s dans un pays étranger. Le suivant est celui du travail, le but étant d'en apprendre le plus sur les parcours professionnels qu'ont connu ces étranger-e-s depuis leur arrivée en France mais aussi dans leur pays d'origine. Vient ensuite le thème des réseaux. Les enquêté-e-s ont connu de nombreux réseaux afin de faciliter leur installation et leur intégration en France. On y retrouve des réseaux associatifs qui s'occupent de personnes en difficultés, mais aussi des réseaux communautaires, professionnels ou encore religieux. La thématique sur l'identité est aussi importante car on se rend compte, à la lecture des différents enquêté-e-s, que la question de l'identité est centrale chez ces personnes. Enfin nous terminons avec le thème de l'imaginaire collectif, c'est-à-dire de la vision que l'on peut avoir vis-à-vis d'eux mais aussi des visions qu'ils peuvent avoir sur la France.

Difficultés rencontrées

Cependant de nombreuses difficultés se sont présentées à nous lors de nos entretiens. L'une des premières est celle de la méconnaissance du terrain. Cette méconnaissance, ainsi que le manque de pratique de l'enquête orale, a parfois amené certains d'entre nous à ne pas maîtriser totalement l'interview même si finalement, l'interview était aboutie. Ce genre de cas s'est parfois déroulé avec des personnes ayant des liens particuliers avec l'enquêté mais reste cependant très minoritaire.

Une autre difficulté a été celle de poser quelques questions « intimes ». Il a longtemps fallu débattre sur la formulation de ces questions afin que l'enquêté-e- ne soit pas mal à l'aise. De plus, certains éléments peuvent être omis voir même occultés comme a pu le souligner Sirna¹. Cette difficulté est expliqué par Pierre Bourdieu c'est à dire que lors d'un entretien oral, l'enquêté-e- peut avoir tendance à vouloir donner un sens particulier à son vécu, mettre en lien des événements qui n'ont pas forcément de rapport entre eux et cela peut parfois donner un témoignage quelque peu « illusoire »².

2. La méthode utilisée

¹SIRNA, Francesca. « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode ». Dans ATMANE, Aggoun (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, édition L'Harmattan, 2009, Paris.

²PIERRE, Bourdieu, « L'illusion biographique », In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, juin 1986. pp. 69-72.

Avant de réaliser nos entretiens, les discussions qui ont animé les premiers cours de "Sources orales", notamment celles portant sur les textes de Fransisca Sirna³ et Claire Andrieu⁴, nous ont permis d'établir un socle méthodologique préalable.

L'élaboration d'un questionnaire commun lors de la deuxième séance a permis aux élèves de s'appuyer sur un support pour la réalisation de leur entrevue et uniformiser les thématiques abordées dans le cadre de ce travail. La grille d'entretien a été constituée à partir des différentes suggestions proposées par les étudiant-e-s autour du thème de l'immigration avant d'être regroupées à l'intérieur de quatre grands axes constituant le fil conducteur du questionnaire. Le premier axe intitulé « Départ et intégration progressive » se concentre sur les motivations et l'organisation de leurs émigrations en France ainsi que la réaction de leur entourage à l'annonce de leurs départ. La seconde partie du questionnaire nommé « Formation initiale et continue » s'intéresse au niveau de français et d'étude des enquêté-e-s avant leur arrivée et les métiers qu'ils ont exercés par la suite dans l'hexagone. La partie suivante est consacrée aux réseaux de sociabilités aussi bien familiaux, professionnels qu'amicaux des enquêté-e-s. Le dernier axe qui a pour titre « Vie quotidienne » est centré sur leur perception de la France ainsi que la préservation, ou non, de certaines coutumes et modes de vie de leur pays d'origine ainsi que l'éducation qu'ils ont donnée à leurs enfants.

Cette grille n'avait pas pour vocation d'établir un cadre contraignant pour les étudiant-e-s qui étaient libre de l'adapter en fonction de l'évolution de leur entretien. Dès lors, la technique d'enquête mobilisée fut l'entretien semi-directif qui, tout en laissant à la personne interrogée le soin de développer son discours, oriente ce dernier autour des thématiques prédéfinies dans le questionnaire.

Le choix des enquêté-e-s ne s'est pas établi en fonction de critères spécifiques hormis celui d'avoir émigré en France au cours de leur existence. Les profils sont donc très hétérogènes. Les femmes et les hommes qui ont acceptés de témoigner ont émigré en France pour diverses raisons (familiales, politiques, économiques...etc.), à des périodes différentes, provenant de zones géographiques variées (Afrique, Europe, Asie, Amérique latine...), ayant des situations administratives différentes (naturalisé, double nationalité, résident étranger...) et appartenant à des catégories socio-professionnelles diverses. Ce sont les étudiant-e-s qui ont choisi, à l'intérieur de leurs réseaux personnels, les personnes avec lesquelles ils souhaitaient s'entretenir.

La majorité des entrevues se sont déroulées au domicile des personnes qui ont accepté de témoigner. Le choix de ce lieu n'est pas neutre mais il permet de mettre en confiance les témoins qui se retrouvent dans un cadre qu'il leur est familier. Cependant, ceci peut provoquer quelques désagréments comme la présence d'un ou plusieurs proches qui peuvent interférer dans la discussion. Le choix du lieu de l'entretien devait être établie par l'enquêté-e- et l'enquêteur-trice-. Par conséquent, quelques entretiens ont été réalisés chez l'enquêteur-trice-, dans des bars ou même en vidéo-conférence. Il est nécessaire de prendre en compte les lieux

³SIRNA, Francesca. « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode ». Dans ATMANE, Aggoun (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, édition L'Harmattan, 2009, Paris.

⁴ ANDRIEU, Claire. « Les résistantes, perspective de recherche », dans *Le Mouvement social*, n°180/1997.

dans lequel les enquête-e-s sont réalisées car ces derniers peuvent profondément orienter le discours des enquêté-e-s. Une limite de temps de trente minutes au minimum a été définie au préalable et aucune entrevue n'a excédé deux heures. Les entretiens ont été réalisés en français ce qui a été rendu possible par la bonne maîtrise générale de cette langue par les enquêté-e-s. Parfois, certains mots employés dans la langue d'origine ont été traduits au cours de la retranscription. Un aspect qui avait été débattu en classe avant la réalisation des entrevues.

Certaines entrevues ont été retranscrites intégralement tandis que d'autres l'ont été partiellement lorsque l'enquêté-e- s'éloigne des thématiques abordés dans le cadre de ce travail.

Les retranscriptions ont été mises en commun pour être ensuite analysées autour de six thématiques différentes présentées précédemment. Les analyses des entretiens sont mises en relation avec les cinq textes étudiés au cours de ce séminaire. Le premier, de Fransisca Sirna⁵ porte sur l'étude qu'elle a réalisée auprès de deux communautés d'Italiens installés en Provence depuis 1945. Dans son article, l'auteure présente la méthode qu'elle a employée pour mener ses entretiens à bien, ainsi que les principales difficultés qu'elle a rencontrées au cours de son enquête. Celles-ci s'appliquent à tout chercheur-euse- en sciences humaines souhaitant travailler sur des sources orales. Dans le texte de Claire Andrieu⁶, cette dernière s'intéresse à la sous-représentation des femmes dans l'historiographie de la Résistance française et propose des approches méthodologiques pour traiter cet aspect marginalisé dans la recherche historique. À travers, les femmes résistantes le texte nous interroge sur la place des « anonymes » de l'Histoire. En effet, l'un des apports majeurs de l'histoire orale est d'avoir su donner la parole aux « oubliés » de l'Histoire. L'article de Pierre Bourdieu⁷ s'interroge sur la notion de biographie et met en garde sur l'usage savant du sens commun qu'il lui est généralement attribué. Dans cette définition qui présente l'existence comme un tout cohérent, l'auteur invite le chercheur à se méfier de l'intérêt commun qu'ont l'enquêteur-trice- et l'enquêté-e- à dégager une logique aux récits de vie. Le quatrième texte de Gerhard Botz et Michael Pollak⁸ s'attache à travers le témoignage d'une rescapée d'Auschwitz à dégager l'importance de l'analyse de l'*habitus* pour comprendre la survie de l'enquêtée dans l'enfer concentrationnaire. Le dernier article de Freddy Raphaël⁹ s'interroge sur les liens entretenus par l'histoire orale et la mémoire collective et sur comment cette dernière influe et structure la mémoire individuelle des membres d'une communauté. De plus, l'auteur rappelle certaines limites inhérentes aux sources orales tout en proposant des outils méthodologiques pour éviter les nombreux pièges qui se présentent à l'historien qui utilise cette source.

⁵SIRNA, Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », Dans ATMANE, Aggoun (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, édition L'Harmattan, 2009, Paris.

⁶ANDRIEU, Claire. « Les résistantes, perspective de recherche », dans *Le Mouvement social*, n°180/1997.

⁷BOURDIEU, Pierre. « L'illusion biographique », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986.

⁸BOTZ, Gerhard, POLLAK, Michael, « Survivre dans un camp de concentration. Entretien avec Margareta Glas-Larsson », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 41/1982

⁹RAPHAËL, Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », Dans : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 35^{ème} année, N°1, 1980.

3. Les profils des enquêté.e.s

Les origines géographiques

Dans le cadre du cours, dix-neuf entretiens ont été réalisés avec des immigré.e.s provenant de diverses zones géographiques. En observant les pays d'origine des enquêté.e.s, nous voyons que la plupart sont originaires d'Europe (47 %). Parmi ceux-ci, cinq personnes viennent d'Espagne, deux personnes viennent de Grande-Bretagne et deux autres d'Italie. Ensuite, nous voyons six personnes qui sont originaires d'Afrique (32 %) avec deux personnes qui viennent de la Tunisie, deux autres de l'Algérie, un enquêté du Sénégal et puis, une autre de l'Île Maurice. Ensuite deux des enquêté.e.s sont né.e.s en Amérique du Sud (10,5%) avec une Colombienne et un Argentin. Pour finir le continent asiatique est représenté également par deux enquêté.e.s (10,5 %) avec un vietnamien et une femme venue de Turquie.

Sexe, âge et situation matrimoniale

La part des hommes et des femmes parmi les enquêté.e.s est proche de l'équilibre. Avec dix femmes, leur participation est de 53 % et avec neuf hommes, leur participation est de 47 %. En observant la distribution du sexe continent par continent, nous voyons que cinq femmes et quatre hommes sont originaires d'Europe. Parmi eux, trois femmes et deux hommes sont originaires d'Espagne, une femme et un homme de Grande Bretagne, une femme et un homme de l'Italie. Trois femmes et trois hommes sont originaires d'Afrique, une femme et un homme de la Tunisie et de l'Algérie, puis une femme de l'Île Maurice et un homme du Sénégal. Nous voyons une femme Colombienne, un homme Argentin en Amérique et finalement un homme du Vietnam et une femme de Turquie.

Le tableau ci-dessous nous montre l'âge des enquêté.e.s ainsi que leur situation matrimoniale au moment de l'entretien. Nous voyons quatre personnes dans la catégorie 19-30 ans (21 %), cinq personnes dans la catégorie 30-45 ans (26 %), quatre personnes dans la catégorie 45-60 ans (21 %) et enfin, six personnes dans la catégorie 60 ans et plus (32 %). Donc, nous pouvons dire que la plupart des enquêté.e.s sont âgé.e.s de plus de 45 ans (53 %).

Dans le tableau ci-dessous, nous voyons aussi les situations matrimoniales des enquêté.e.s. Cinq personnes sont célibataires et leur proportion est environ de 28 %. Nous avons douze cas où les enquêté.e.s sont marié.e.s (62 %) et parmi eux onze couples ont au moins un enfant. Cinq sont en couple avec une personne française et sept mariages ne sont pas mixtes. Puis, deux migrantes sont divorcées et toutes les deux ont au moins un enfant.

	Célibat	Mariage et concubinage	Divorce et séparation
19-30 ans	3 (16 %)	1 (5 %)	
30-45 ans	2 (11 %)	3 (16 %)	
45-60 ans		3 (16 %)	1 (5 %)
60 ans et plus		5 (26 %)	1 (5 %)

Les types d'immigration

En observant les motivations qui ont entraîné le départ des migrants, tout d'abord, nous observons que la majeure partie ont immigré en France pour des raisons familiales. Généralement, ils/elles sont venu.e.s en France soit pour rejoindre une personne de leur famille installée en France avant eux, soit ils/elles sont venu.e.s immigrer pour subvenir aux besoins de leur famille, pour des raisons économiques donc. Avec 8 personnes, leur taux est 42 %. Deuxièmement, nous voyons trois personnes qui sont venues en France pour étudier (16 %) et aussi trois personnes qui sont venues en France pour des raisons économiques (16 %). Deux personnes sont venues en France avec l'obtention du statut de réfugiés politiques (10 %) et une personne pour des raisons culturelles (5 %). Finalement, deux migrant.e.s sont venu.e.s en France pour rejoindre des personnes françaises (11 %). Parmi ces deux migrant.e.s, l'une a commencé par étudier sur le territoire et le deuxième à travailler directement en arrivant en France.

Vagues d'émigration et pyramide des âges

Concernant les âges d'arrivée en France des enquêtés, nous observons que tou.te.s les migrant.e.s sont venu.e.s en France en ayant moins de 30 ans. Il faut préciser que nous avons six migrant.e.s qui sont arrivé.e.s mineurs (environ 31 % des migrant.e.s). Quatre d'entre eux sont arrivé.e.s en France avec leur famille. Ensuite, nous voyons dix enquêté.e.s qui sont arrivé.e.s entre 18 et 25 ans soit 53 % et enfin, trois migrant.e.s sont arrivés à plus de 25 ans (environ 16 % du total).

Nous observons une diversité réelle des dates d'arrivée, de 1955 pour la plus ancienne à 2014 pour les plus récentes. Par conséquent, il est important de signaler que ces migrant.e.s appartiennent à des vagues migratoires distinctes. La prise en compte des contextes nationaux, des pays d'origines et du pays d'accueil, est cruciale pour comprendre les motifs de la migration ainsi que les conditions d'intégrations. L'immigration italienne des années 1950, comme ce fut le cas pour l'enquêtée Rosa Raimondi, n'était pas motivée par les mêmes intérêts, ne s'est pas déroulée dans les mêmes conditions que celle des italien.ne.s ayant migré.e.s dans les années 1990, comme l'illustre l'entretien mené auprès de Giovanni Stranieri. Dans le cas de l'immigration en provenance des pays membres de l'Union Européenne il faut mettre en relation les expériences migratoires avec l'ouverture progressive des frontières et les mesures favorisant la mobilité humaine à l'intérieur l'Union. La mise en place de l'espace Schengen ainsi que la création du programme Erasmus par exemple ont grandement favorisés les déplacements de populations à l'intérieur des pays membre de la communauté européenne. De plus, le contexte national français a fortement évolué. Dans les années 1950, il y avait une forte demande de mains d'œuvre étrangères dans l'hexagone tandis que nous assistons depuis quelques années à un durcissement des politiques migratoires et une tendance à la fermeture des frontières. Par conséquent, l'intégration sur le territoire a grandement évolué depuis les années 1950. Nous avons trois personnes qui sont venues pour étudier en France pour la première fois, et un migrant qui est venu pour le programme Erasmus pour la première fois, après les années 1990. Huit personnes aussi n'ont pas des raisons globales pour immigrer en France, ils sont venus pour leurs propres raisons entre les années 1967 et 2012. Deux migrants sont venus dans les années 2000 à cause de leurs mauvaises conditions de vies dans leur pays

d'origine. Donc nous pouvons dire que environ 74 % des migrant.e.s n'appartiennent pas à un grand flux migratoire spécifique. Cependant, quatre personnes ont immigré en France avec leur famille entre 1955 et 1970 à cause des problèmes économiques en Espagne et en Italie. Nous avons un migrant qui est venu en 1980 du Vietnam à cause du régime communiste, il était un des « boat-people ». Finalement, 26 % des migrants viennent avec une vague d'immigration économique ou politique.

Le niveau de langue

En ce qui concerne le niveau de la langue, nous pouvons dire que tou.te.s les migrant.e.s parlent couramment ou presque couramment le français. Trois migrant.e.s ont appris les bases du français dans leur pays d'origine, à l'école, et l'ont amélioré en vivant sur le territoire. Neuf personnes ne parlaient pas le français avant de venir en France et ont appris le français après avoir migré. Un de ces derniers a appris le français quand il était un étudiant Erasmus, puis après quelques années quand il est revenu en France il parlait déjà couramment le français grâce aux bases qu'ils avaient acquises. Enfin, sept enquêté.e.s parlaient déjà couramment le français avant venir en France. Parmi eux il est important de signaler que deux viennent de pays francophones, une de l'île Maurice et un autre du Sénégal.

Situation administrative et naturalisation

En analysant les situations administratives et la naturalisation des enquêtés, nous nous apercevons que neuf personnes ont la nationalité française (47 %) dont six qui ont la double nationalité et trois qui ont renoncé à leur nationalité d'origine. D'un autre côté, dix personnes n'ont pas la nationalité française (53 %) dont neuf qui ont leur carte de séjour et une personne qui se retrouve en situation irrégulière. Parmi les dix enquêté.e.s qui n'ont pas la nationalité française, cinq voudraient l'obtenir. Parmi les dix-neuf enquêté.e.s, deux ont le statut de réfugiés politique et l'un des deux n'a pas la nationalité française.

Les professions et catégories socioprofessionnelles

Dans cette partie, nous observons que les enquêté.e.s appartiennent à diverses catégories socioprofessionnelles. Premièrement, un migrant sans papier ne travaille pas à cause de cette situation précaire. Deux personnes sont étudiantes en France. Trois personnes ne travaillent pas mais deux d'entre eux sont à la retraite. Donc nous avons six personnes dans le groupe « Autres personnes sans activité professionnelle » (32 %) et une personne qui est à la retraite (5 %). Trois personnes sont du groupe « Artisans, commerçants et chefs d'entreprise » (16 %). quatre personnes sont employées (21 %), et deux sont ouvriers (10,5 %) avec une enseignante et une personne travaillant dans l'audiovisuel en freelance (10,5 %). Nous avons une personne qui travaille dans le groupe « Cadres et professions intellectuelles supérieures » (5 %).

Les liens de l'enquêté(e) avec l'enquêteur

Il faut préciser qu'une grande partie des étudiants ont choisi d'interroger ceux qu'ils connaissaient déjà. Quatre étudiant.e.s ont connu ces enquêtés de liens familiaux, cinq

étudiant.e.s ont fait des entretiens avec un ami. Quatre étudiant.e.s ont fait des entretiens avec quelqu'un de leur famille, deux avec leur mère et deux avec leur grand-mère. Deux étudiant.e.s ont des liens éducatifs avec ses enquêtés. Puis, nous ne savons pas les liens de l'enquêtés et l'enquêteur pour quatre personnes parmi les étudiants.

II. Partir

Le départ est l'un des moments les plus cruciaux de la migration. Il est en effet le début concret de cette migration et est un passage à l'acte suite à une réflexion quant à ce changement de pays de résidence. Il est motivé par des objectifs fixés par un migrant, ou parfois par plusieurs lorsque le départ se fait en communauté ou en famille. Le départ est souvent réfléchi et préparé, sauf dans des cas d'urgence ou de migration « par hasard ». Etudier les motivations, ainsi que la réception de la nouvelle par les proches et les conditions de voyage en elle-même permettent ainsi d'expliquer ces migrations en profondeur, et bien que chacun de ces aspects a un caractère unique, on peut en tirer des tendances, comme nous allons le voir.

1. Les motivations du départ

Etudier le départ revient avant tout à étudier les motivations derrière ce voyage à long terme, très souvent définitif. Le choix de la France, si choix de s'y installer il y a, est souvent justifié par notre panel comme étant logique pour des raisons linguistiques, culturelles, ou encore familiales (bon nombre d'entre eux ont rejoint des membres de leur famille déjà établis sur place.)

Lorsque nous étudions les motivations des migrants ayant participé à l'enquête, une évidence

ressort. Ces migrations se divisent en deux groupes : les migrations nécessaires, et les migrations choisies. Par nécessaire, nous entendons la décision cruciale de partir afin d'améliorer les conditions de vie des migrants. En effet, sur dix-neuf migrants interrogés, six évoquent un environnement financier désastreux dans leur pays d'origine. Cette décision n'est donc pas forcément un choix, car le migrant a peu d'alternatives. Deux autres migrants ont fui leur pays pour des raisons politiques, à savoir Abdel « Gaby » HALIM et Dinh TAN MAÏ, tandis que Dolores RODRIGUEZ-RAMOS a quitté l'Espagne suite à des problèmes familiaux. Ainsi, presque la moitié des interrogés sont partis car ils souhaitaient de meilleures conditions de vie, voire seulement un emploi. Nous pouvons remarquer que la plupart des migrants questionnés ayant rejoint la France pour son attractivité économique sont partis au début de la seconde moitié du XXe siècle. Dans le cas d'une migration « choisie » le migrant n'opte pas pour une solution afin d'améliorer ses conditions de vie, il décide de s'établir dans un pays autre que son pays d'origine, même si les conditions de vie peuvent y être meilleures

que dans le lieu d'accueil. Le motif récurrent dans nos entretiens est que les personnes cherchaient des opportunités dans le cadre de leur vie professionnelle ou de leurs études. Dans notre échantillon d'enquêtés, nous pouvons aussi remarquer que six ont quitté leur pays pour des causes maritales. Parmi ces six migrants, seulement une a accompagné son conjoint dans sa migration, Ann DITCHFIELD ; les autres conjoints étaient déjà français(es) ou domicilié(e)s en France.

Que cette migration ait été nécessaire ou non, elle relève tout de même d'une prise de décision dans la majorité des cas. Cette décision peut être prise par un ou plusieurs individus, ou elle peut s'imposer comme une option après un séjour dans le pays d'accueil. Seul quelques enquêtés ont décidé de rester en France indéfiniment suite à un séjour provisoire. Certains parlent même de hasard, comme le raconte Matias CHEBEL : « *Je n'ai jamais pris la décision de partir d'Argentine [...], il y a eu une suite d'évènements qui a fait que je suis resté. [...] J'ai eu beaucoup de chance, il y a eu une espèce de bonne étoile.* »

Lorsque la migration et l'installation sont volontaires, la décision relève soit d'un choix collectif ou d'un choix individuel. Concernant les sept migrations en groupe du panel, la décision est très souvent prise par les parents, sauf dans le cas de Dolores RAPHOZ où les grands-parents ont aussi joué un rôle. Il est à noter que quatre de ces migrations familiales relèvent de la décision d'un chef de famille seulement.

Les migrations individuelles peuvent relever d'une décision personnelle, mais aussi d'une décision familiale, notamment dans le cas des étrangers ayant suivi leur conjoint français. Miryan HERNANDEZ nous a confié à ce sujet « *vouloir ne plus se séparer. [...] Il m'a proposé de venir avec lui et j'ai dit « pourquoi pas, oui ! » C'était important pour moi, à ce moment-là, d'être avec lui. De vivre autre chose, mais aussi et surtout, le départ d'une relation amoureuse, voire maritale à ce moment-là.* » La sociologue Francesca Sirna a remarqué, lors d'entretiens avec une certaine catégorie de migrants, que le fil conducteur concernant le départ de ces personnes était que toutes ces « *raisons des départs étaient liées à « ce » que les autres membres de la famille, ou de l'entourage proche, avaient vécu. [...] Le destin des uns dépendait de celui des autres.* »¹⁰ De tous les cas de migration, seulement celui de Louiza AMGHAR relève d'un choix collectif extérieur, pris par sa famille suite à un mariage, afin de rejoindre l'époux.

A ce sujet, elle raconte « *Je n'ai pas choisi ce mariage ; je devais obéir à mon père que j'adorais. [...] Je ne faisais aucun projet d'avenir ; je partais vivre en France, c'est tout.* » Cette révélation soulève la question du libre arbitre. Qui choisit de partir ? Que peuvent en dire les proches concernés ?

Les enfants ne choisissent pas de migrer, ils suivent les parents qui ont pris cette décision. Beaucoup de ces migrants ayant rejoint la France dans leur enfance parlent d'un choix fait par le père et la mère. La plupart des couples ou des familles des personnes interrogées ont aussi pris cette décision de façon conjointe, ou au moins un des deux parents a pris la décision et a été visiblement soutenu par l'autre, comme dans les cas d'Ann DITCHFIELD et de Dolores RODRIGUEZ-RAMOZ.

¹⁰ F. Sirna, *L'Enquête Biographique : Réflexions sur la Méthode*, in A. Aggoun, *Enquêter auprès des Migrants, le Chercheur et son Terrain*, L'Harmattan.

Le cas de Dolores, originaire de Melilla, nous montre que l'envie de partir ou de rester n'est pas forcément la même dans un couple malgré tout et qu'elle peut faiblir pendant la résidence. « *Mais moi, je pleurais pour partir de Melilla. Je pleurais. En plus, j'étais toute seule.* » Dans tous les cas où une famille migre et que le départ est décidé par un seul membre de cette famille –avec ou sans le soutien apparent de sa conjointe–, l'homme, le chef de famille a pris la décision, et l'épouse et les enfants partent avec lui. Ce fait, qui touche quatre enquêtés, nous montre que l'organisation patriarcale traditionnelle d'une famille est décisive dans son parcours et son fonctionnement.

Cela est surtout vrai pour les personnes du panel ayant migré au siècle précédent. Les migrations féminines récentes que nous avons pu recenser démontrent une spécificité liée aux mœurs du temps. En effet, une jeune Mauricienne, Anaïs QUENETTE, est partie de son propre chef pour étudier en France. Malgré tout, cette migration féminine individuelle peut poser problème selon la culture et les mœurs, et ne peut être vue que dans des cas extrêmes. En effet, comme le précise Jamel ADDA, « *je connais des femmes qui sont parties comme ça. [C'est quelque chose de courant] pour la Tunisie oui comme les hommes. Un peu moins mais...[...] les femmes qui partent comme ça, elles ont des problèmes avec leurs familles quoi. C'est pour cela qu'elles partent.* »

Bien que certains migrants n'aient pas eu pour but une installation en France, ou même une migration définitive, la plupart des personnes interrogées visait dès le début à rallier la France. Ces motivations sont ainsi diverses et variées, et chaque cause de départ est personnelle car liée à un parcours ou dans la plupart des cas à des conditions de vie. Aussi, ces motivations joueront un rôle important dans la perception et la réception du départ par les réseaux de sociabilité de l'enquêté, qui justifieront plus ou moins la légitimité de l'interrogé à quitter son espace social.

2. Les réactions au départ

Un départ s'opère toujours en plusieurs temps d'un endroit initial vers un endroit final. Irrémédiablement, il suggère une césure avec un monde social préalablement construit et entretenu depuis plusieurs années. Cette séparation d'avec l'Autre, qu'il soit familier, proche ou éloigné, entraîne toujours une réaction positive ou négative de la part du groupe social quitté. La réception et la perception du départ sont des notions omniprésentes dans les récits de vie des interrogés, et nous allons l'analyser à la lumière de notre enquête.

Tout d'abord, il est évident de signaler que la réception du départ dépend fortement des motivations et du projet de départ. En effet, un départ forcé - comme le cas de Dinh Tan Mai pour quitter une situation périlleuse, de Matias Chebel qui n'avait pas prévu de rester en France mais qui se résigna à rester dans le pays avec la montée de la crise en Argentine ou encore de Jamal Adda qui voulait améliorer les conditions de vie de sa famille - sont des départs dépendants de facteurs extérieurs. Ce sont des départs subis et forcés par les événements et dans ces cas-là, le départ y est perçu de plusieurs façons. Il est intéressant de noter que la réception de ces départs diffère selon le cercle de proximité de l'individu, c'est-à-dire que le départ apparaît comme une nécessité pour la famille (cercle de proximité 1), mais

il peut également apparaître comme un acte égoïste (Matias Chebel, Dinh Tan Mai) pour le cercle de proximité 2 (amis, proches, connaissances) et enfin il peut être clandestin (Dinh Tan Mai) donc interdit pour le cercle de proximité 3 (les institutions nationales).

Ainsi, la réception du départ semble être conditionnée par plusieurs éléments que nous allons tenter de comprendre afin de percevoir la réalité de cette réception. Outre les cas de départs forcés que nous avons mentionnés, un départ est généralement le résultat d'un projet de vie. Dans notre démarche analytique, l'important est de penser le départ comme un acte volontaire et réfléchi, qui touche donc les cercles de proximité d'une façon bien différente. Dans la plupart des cas observés, la réception du départ par la famille est bonne et témoigne régulièrement d'un espoir que les familles placent dans le départ. Cette réaction positive est le fruit de l'image française véhiculée à l'étranger. Dans les enquêtes que nous avons menées, le départ est toujours établi d'un pays X vers la France, et ce rapport inclut toujours une hiérarchie (dans l'esprit de l'entourage des enquêtés) dans laquelle la France est perçue comme globalement plus riche et offrant plus d'opportunités que le pays X. Les familles acceptent donc plus facilement le départ, comme en témoigne Fernandez Gonzalez : « Mais en même temps je crois qu'ils étaient contents de voir que j'allais mieux m'en sortir qu'eux. Et puis ils voyaient la France comme un pays riche par rapport à l'Andalousie. C'était le pays où je pouvais réussir. ».

Ensuite, il faut également tenir compte de l'âge des enquêtés. Il apparaît que le départ de l'enfant du cocon familial est vécu à la fois comme un signe d'accomplissement par les parents mais aussi comme une déchirure marquant la fin d'une époque dont il est difficile de séparer. Le départ des jeunes est donc plus difficilement vécu par le cercle de proximité 1. « Ma maman, je lui manque parce qu'elle était toute seule [...] Du coup elle voulait que je revienne » nous explique Anais Quenette.

Nos enquêtes ont montré que le cercle de proximité 1 était le cercle le plus touché par le départ de l'interrogé. Les cercles de proximité 2 et 3 sont moins concernés par le départ, même si des cas d'interrogés mentionnent la perception des individus du cercle 2, perception pouvant être positive et encourageante (exemple de Giovanni Stranieri), admirative (Jonathan Smallwood) voire une perception négative du départ, vécue comme une trahison (Matias Chebel).

Les conditions du départ ou l'âge de la personne qui émigre ont donc une influence sur la perception et la réception de son départ au sein des cercles de proximité. A cela s'ajoute également le genre de l'individu qui est une donnée inévitable. Tout d'abord, il apparaît que peu de femmes choisissent de partir et de quitter le pays de façon autonome et individuelle. Doit-on y voir dans la perception et la réception par l'Autre du départ féminin une des réponses à cette faible part de départs féminins autonomes ? Les clivages sociétaux perdurent dans de nombreux pays et la femme n'y est souvent pas considérée comme l'égal de l'homme. Dans ces conditions, son départ est plus généralement vécu comme une trahison et, dans une large majorité, incompris par les différents cercles de proximité, de la famille au village. Fernandez Gonzalez, espagnol, nous décrit ainsi la perception de son village, « En Andalousie, quand les femmes partent, les réactions des familles sont parfois très violentes ; elles laissent les parents sans aide ». Les enquêtés ont également témoigné d'une considération différente pour la femme par rapport à l'homme. En effet, l'image de la femme

a pu apparaître comme une image de faiblesse. Le départ féminin y est perçu comme quelque chose d'illusoire mais surtout de provisoire en raison de la faiblesse présumée de la femme. Il y eut beaucoup d'interrogations sur la capacité des femmes à partir, comme nous le racontait la grand-mère de Dolores Raphoz « Ma grand-mère disait : comment veux-tu qu'elle arrive à travailler là-bas alors qu'elle n'a jamais travaillé ici? ». De façon générale, le départ de la femme est moins bien compris que celui de l'homme.

L'habitus acquis par l'interrogé - c'est-à-dire ce monde social à la fois clos et totalisant régi par les relations et les mécanismes sociaux dans lequel le sujet d'enquête évolue - influe fortement sur la réception du départ et sur les préjugés que les cercles de proximité peuvent en avoir, notamment dans la question du genre. Par exemple, l'égoïsme que les amis de Matias Chebel ont pu ressentir après son départ ne peut se comprendre que par l'analyse du Matias Chebel politisé. Jeune militant évoluant dans un cercle de proximité 2 politisé, son départ simultané à l'émergence d'une crise politique et économique majeure entraîna une série de réprimandes de la part de ses amis qui ne peut se comprendre que par l'analyse de son habitus social représentatif d'un milieu relationnel militant. En somme, c'est la « philosophie de vie¹¹ » et l'identité social de l'enquêté qui me permet de comprendre la réception du départ par les cercles de proximité successifs.

Un départ s'effectue en plusieurs temps. Il y a d'abord le temps initial de sa justification (motivations), puis apparaît ensuite le temps de sa présentation et de sa représentation (présentation à soi-même et à autrui) et enfin vient la matérialisation et la concrétisation de ce départ.

3. Les moyens de transport et l'organisation du départ

Dans la grande majorité des témoignages de notre corpus, nous connaissons les moyens de transport que les interviewé-e-s ont utilisé durant leur voyage en direction de la France. En effet, sur dix-neuf entretiens, seuls six parmi eux ne précisent pas ce point. L'avion est le moyen de transport le plus mentionné avec huit interviewé-e-s qui le mentionnent dans leurs parcours de migration. Le train et le bateau viennent ensuite respectivement s'ajouter aux moyens de transport les plus plébiscités. A la marge de ces grandes tendances, deux cas s'ajoutent : le trajet de Soleil Colin-Fernandez qui raconte que ses parents l' « ont accompagné en voiture » et celui de Fernandez Gonzalez, du moins pour la première partie de son parcours, jusqu'à la ville de Cordoue, où il y emmené « avec une charrette à cheval ».

Si l'un des moyens de transport de Fernandez Gonzalez peut sembler un peu atypique, la présence d'étapes dans son parcours l'est beaucoup moins dans l'économie du corpus que nous disposons. En effet, la moitié des interviewé-e-s qui décrivent la manière dont ils ont voyagé (treize) expliquent qu'ils ont réalisé leur parcours par étapes en cumulant plusieurs moyens de transports. Par exemple, à la suite de son trajet vers Cordoue, Fernandez Gonzalez explique « qu'il a du changer de train plusieurs fois » avant d'arriver à Saint-Fons. Il en va de

¹¹ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, juin 1986, pp. 69-72.

même pour Rosa Raimondi qui décrit son voyage avec sa famille de la sorte : « On a pris le train de Caltanissetta jusqu'à Messine. A Messine après on a pris le bateau. (...) Et après on a repris de train jusqu'à Saint-Etienne Châteaureux. ». Il y a néanmoins une grande hétérogénéité dans les situations vécues. Jamal Adda, par exemple cumule deux avions, un bateau et un train, alors que Moussa Sy réalise une escale au Maroc durant son trajet en avion du Sénégal jusqu'en France. La question des étapes dans le parcours pose clairement celle de la durée et plus généralement des conditions du voyage.

Dans l'économie du corpus de témoignage seulement cinq personnes reviennent sur la longueur et les conditions de leur voyage. Certain-e-s d'entre eux expliquent que leur voyage s'est étendu sur plusieurs jours comme Dolores Rodriguez-Ramos, « On a fait Melilla – Marbella/malaga en bateau. Là-bas, Papi avait son frère, on a passé quelques jours avec, entre Marbella et malaga. De Marbella, on est venu à Cordoba, chez ma tante, et après, on est venu en France en train. On a fait des pauses à chaque étape, de quelques jours ». Il en va de même pour Fernandez Gonzalez qui répond brièvement « Je ne sais plus. Plusieurs jours. C'était long et fatigant ». Cette réalité rapidement exprimée sur la difficulté physique, sur le caractère éprouvant du voyage nous amène à nous interroger sur deux témoignages en particulier : celui de Jamal Adda et de Dinh Tan Mai. En effet, ces deux interviewés insistent particulièrement, par rapport aux autres entretiens, de manière quantitative et très précise les conditions de leur parcours migratoire. Jamal Adda justifie la longueur et les contraintes de son voyage en affirmant qu'il est « difficile là-bas (en Tunisie) de partir vers l'Europe ». A ce titre, il a dû passer par la Turquie « parce que sans visa c'est possible d'acheter le billet et de prendre l'avion », puis en Grèce pour rejoindre le pays qu'il souhaitait au départ, l'Italie. Son voyage dure environ trois mois et demi. Dinh Tan Mai, quant à lui, nous donne une indication temporelle vague en ce qui concerne son voyage en bateau vers la Thaïlande, « On partait pour une à deux semaines (...)».

Il indique qu'à leur arrivée en Thaïlande, tous les « boat people » étaient recueillis dans des camps de réfugiés dans lesquels ils pouvaient faire des demandes d'asile.

Il explique qu'il a fallu attendre des mois avant de savoir s'il pouvait rejoindre la France. En parallèle, les deux interviewés confient leurs expériences de violence subie et de détresse. A ce titre, le passage de l'arrivée sur les côtes grecques dans le témoignage de Jamal Adda semble très marquant : « Comme on ne s'est pas arrêtés, ils ont tiré avec des fusils. Ils ont cassé le bateau, on est tous tombé dans la mer et après ils nous ont jeté des gilets de sauvetages pour nous faire sortir. Après, ils nous tapé, tapé, tapé pour qu'on ne bouge pas

parce qu'on était dix-huit personnes et eux ils n'étaient que trois. Je ne sais pas s'ils ont eu peur, pour le bateau, je ne sais pas, ils nous tapaient. Un par un ils nous tapent pour qu'on ne bouge pas ».

D'une manière générale nous pouvons distinguer deux grands schémas se retrouvant dans les voyages effectués par les interviewé-e-s. Le premier s'inscrit dans une migration que l'on pourrait nommer légale, c'est-à-dire appuyée par des démarches administratives qu'elles soient d'ordre professionnelles, universitaires, familiales, d'accueil de réfugiés. Dans le cadre des entretiens, une très large majorité s'inscrit dans ce processus. Nous pouvons donner quelques exemples représentatifs du corpus comme le témoignage de Giovanni Stranieri qui voyage par le biais du programme ERASMUS, celui de Fernandez Gonzalez qui explique que « l'entreprise [française] nous aidait beaucoup pour organiser et pour payer le voyage » ou encore celui de Dinh Tan Mai qui bénéficie du droit d'asile en France. Seul Jamal Adda nous explique finalement qu'il reste par accident en France faute de moyens financiers pour rejoindre l'Italie et son oncle. En réalité, cet élément semble être représentatif de son parcours migratoire largement tributaire de stratégies individuelles pour rejoindre l'Europe. Aussi, la durée de son voyage peut s'expliquer par cette réalité. Comme il nous l'explique : « « (...) en Turquie je suis restée un mois, un mois et demi pour trouver quelqu'un qui pourra me faire passer. » De même, il a été confronté à la même situation en Grèce où il a dû travailler pour un passeur jusqu'à ce qu'il récolte la somme nécessaire pour quitter le pays.

III. Le travail et les réseaux de socialisation

L'analyse des entretiens fait apparaître un ensemble complexe de liens qui unissent l'étranger-ère à sa famille, à ses ami-e-s, à son pays d'origine mais aussi, parfois à son voisinage ou à son emploi. On peut qualifier ces liens par le terme de réseau, qui se définit en sociologie comme : « un ensemble de relations d'un type spécifique (par exemple de collaboration, de soutien, de conseil, de contrôle ou d'influence) entre un ensemble d'acteurs et d'actrices. L'analyse de réseaux est une méthode de description et de modélisation inductive de la structure relationnelle de cet ensemble. Les relations entre acteurs et actrices y sont donc premières et les caractéristiques ou attributs individuels ne viennent qu'en second lieu dans l'ordre des priorités de l'analyse¹² ». Ainsi, nous verrons dans un premier temps les différentes relations qu'entretiennent les immigré-e-s dans le cadre professionnel. Puis, dans un second temps, nous analyserons diverses formes de réseaux, avant d'en étudier leurs dynamiques ainsi que leurs faiblesses.

1. L'instabilité et les emplois précaires

Les immigré-e-s qui arrivent en France avec peu d'expériences professionnelles et sans diplômes sont contraints d'accepter des métiers précaires et difficiles (CDD, contrats saisonniers.) Par exemple, Gaby trouve un métier d'agent d'entretien : « c'était un travail qui n'était pas beaucoup rémunéré puisque c'était que deux heures par jour ». Maria Garcia se souvient que son père travaillait « là où il trouvait » dans des conditions difficiles : « il partait une semaine. [...] il vivait dans des baraquements en bois et il descendait le week-end voir leur famille. C'était difficile ». Jamal Adda a un parcours professionnel chaotique, puisque ses emplois ne sont pas pérennes ce qui l'oblige à vivre au jour le jour : « là je suis allé chercher du travail à droite à gauche et j'ai trouvé Vincent ». Certain-e-s immigré-e-s révèlent ainsi une précarité financière qui les oblige aussi à cumuler les activités. C'est le cas de Fernandez Gonzalez qui était peintre en bâtiment la semaine et travaillait à son compte les soirs et les week-end. Anaïs Quenette repasse actuellement sa première année de licence en langues et est employée polyvalente pour une chaîne de restauration rapide. Tuba Guleken, quant à elle, cumule plusieurs emplois dans l'audiovisuel et effectue des travaux de traduction, en plus. Enfin, cette instabilité professionnelle freine les projets de certain-e-s enquêté-e-s. Louiza Amghar précise qu'elle a dû démissionner de son poste dans un magasin car son patron n'a pas accepté ses congés. Elle a, certes, profité de la période de chômage pour passer son permis, mais il lui aura tout de même fallu deux ans pour retrouver un emploi par la suite. Dolorès Raphoz explique que ses parents ont mis six ans pour trouver un emploi suffisamment stable pour l'accueillir avec son frère et sa sœur qui étaient chez leurs grand-parents pendant ce temps.

En outre, certaines femmes mentionnent les emplois non déclarés qu'elles ont dû accepter ; en revanche, les hommes n'abordent pas ce sujet. Par exemple, Dolorès Rodriguez

¹² LAZEGA, E., « Analyse de réseaux et sociologie des organisations, dans *Revue française de sociologie*, 1994, pp. 293-320.

a commencé par occuper de petits emplois illégaux puis elle déclare : « j'ai travaillé dans une conciergerie après, où j'étais déclarée, à partir de février 1969 ». On apprend que cinq ans après ; son second emploi n'est pas déclaré non plus. Alors, à présent en cessation d'activité, l'enquêtée se sent lésée: « Maintenant, je m'en arrache les cheveux, parce que je n'ai pas de retraite ». Rosa Raimondi a vécu la même expérience en tant que femme de ménage, chez des particuliers. Arrivée pour travailler en France, à 17 ans, en 1958, elle évoque son premier emploi déclaré, obtenu qu'en 1972 . Elle précise juste après « qu'en principe, quand on faisait des ménages chez les particuliers, ils ne te déclaraient pas ». Le parcours professionnel des étrangères semble ainsi plus irrégulier que celui des hommes. En effet, on retrouve plusieurs fois un motif familial : la naissance d'un enfant et leur éducation, comme explication à leurs interruptions d'activités professionnelles. Khira Benamara le confirme : « je n'ai pas beaucoup travaillé car j'ai eu des enfants et je m'en suis occupée ». A la naissance de son fils en 1974, Rosa Raimondi quitte son emploi pour une période de six ans puis recommence à travailler en 1980. Dolorès Raphoz a démissionné de son poste, après son mariage: « j'ai travaillé comme femme de chambre dans l'hôtel de ceux qui m'avaient employée durant l'été. J'ai travaillé de 1990 jusqu'à 1991. Puis je me suis mariée et je suis devenue mère au foyer ». Ces postes de femmes de ménage n'étaient sans doute pas socialement reconnus comme le métier principal tenu par le chef de famille mais plutôt comme une activité secondaire. Ces métiers féminins effectués dans des appartements ou maisons restaient donc dans la sphère privée et confidentielle. Cette inégalité entre les sexes renvoie à de nombreuses études comme celle de Claire Andrieu¹³ sur les femmes et la résistance par exemple.

Toutefois, certaines femmes sont parvenues à travailler plus régulièrement tout en étant mères. Par exemple, Dolorès Rodriguez explique dans un premier temps, qu'elle a dû interrompre son premier emploi à la naissance de son fils prématuré. Cependant, elle a réussi à trouver un compromis en devenant concierge, déclarant : « (...) j'étais chez moi, je n'avais pas besoin de laisser mon fils à une nounou. Et donc là, j'avais un contrat de travail et une carte de travail ». Enfin, Louiza Amghar a également travaillé régulièrement alors qu'elle avait des enfants.

(Photo du film : « Les femmes du 6ème étage, de Philippe Le Guay, 2011. Des bonnes espagnoles travaillent pour une famille à Paris)

2. Les réseaux professionnels

Le monde du travail peut favoriser des liens entre collègues qui constituent alors un réseau professionnel. Ainsi Maria Garcia raconte que c'est par ses connaissances au travail qu'elle a pu obtenir la naturalisation : « y'avait un prof qui était maire d'un village autour je sais plus lequel d'ailleurs et il [son patron] est allé le voir et lui a dit : tu peux pas accélérer le dossier de naturalisation ? Grâce à lui qui l'a accéléré et c'est là que je me suis fait naturaliser français. » Ici, le tissage de liens dans le cadre d'un emploi, s'avère vertueux pour la migrante. Fernandez Gonzalez dit également que son entreprise l'aidait beaucoup pour l'apprentissage

13 ANDRIEU, C., « « Les résistantes. ...Perspectives de recherche », *Le Mouvement social*, 180/1997

de la langue française: « Et puis il y avait beaucoup d'aide par les services de l'entreprise. » Cependant, les relations avec les collègues ne sont pas toujours bonnes. Rosa Raimondi ne s'entendait pas avec ses collègues d'atelier de plieuse, et préférait les filles de la comptabilité, « les filles d'en haut », avec qui elle garde toujours contact.

Les immigré-e-s dont le niveau de qualification est élevé (obtention de diplômes, expériences notables) vont plutôt assimiler le réseau professionnel à un réseau amical devenant ainsi un réseau puissant et stratégique puisqu'il permet un épanouissement dans le travail, notamment pour Giovanni Stranieri. Pour Matias Chebel, l'intégration dans la société française s'est produite par la fréquentation de personnes qui étaient : soit des étudiants, soit des artistes et avec qui, il a noué des liens constituant un réseau solide et utile. Sa rencontre avec Mayleh, étudiante à Paris, qui souhaitait monter un projet de film, fut déterminante pour Matias. En effet, ils sont devenus amis et dirigent désormais leur propre compagnie de théâtre. « On s'est rencontré comme ça et on est devenu amis. On a ensuite monté une compagnie de théâtre ». Gaby a rencontré son ami Fred avec qui il organise parfois des spectacles transformistes. Même s'il ne s'agit pas d'un métier à temps complet pour Gaby, cette association amicale révèle à la fois une démarche professionnelle et répond à une envie personnelle de vivre sa passion : le théâtre pour Matias, les spectacles pour Gaby.

Le réseau professionnel peut être issu de liens familiaux, amicaux ou d'un réseau de proximité. C'est un système parfois d'entraide entre des personnes installées en France qui vont, à leur tour, aider les nouveaux venus à obtenir leur premier emploi. Ainsi, Jamal Adda a réussi à trouver son premier travail de saisonnier par le réseau de son père qui a pu lui en faire bénéficier. Dolorès Rodriguez raconte que c'est par l'intervention de son oncle qu'elle a pu être embauchée : « C'est mon oncle, c'est lui qui s'est occupé de tout. On ne savait pas parler, ni faire. Et c'est lui, pour trouver du boulot, ou pour payer la pension, qui a tout décidé ». Ann Ditchfield a pu trouver un emploi au marché du village où elle résidait et précise : « je travaillais pour quelqu'un qui était à Saint-Martin-en-Haut à l'époque, M. Pitival, qui est mort maintenant malheureusement. » Myrian Hernandez fait mention du rôle de toutes ses connaissances qui se sont mobilisées pour faire vivre son atelier : « une fois que j'ai installé mon atelier dans ma maison, c'est le même réseau d'amitié, de mes enfants, qui ont été mes clients. » Elle précise aussi que ses collègues sont ses amis : « l'amitié, nouveau réseau de connaissances donc nouveau de réseaux de travail éventuellement ».

Ainsi, ces réseaux professionnels permettant d'accéder à l'emploi ou de le pérenniser sous-entendent la présence de réseaux familiaux et amicaux plus spécifiques, qu'il faut à présent examiner de près.

3. Des réseaux familiaux solidaires

Les migrant-e-s qui travaillent et vivent en France ne sont pas déconnecté-e-s de leurs réseaux sociaux premiers de leur pays d'origine. En effet, pratiquement tous, sauf Jamal Adda, communiquent régulièrement avec leur famille. Ce peut-être par lettre postale, comme le fait Khira Benamara au début, Anaïs Quenette, Matias Chebel, Myrian Hernandez, mais aussi par téléphone, comme l'ont aussi choisi ces derniers, ainsi que Dolores Raphoz et Dolores Rodriguez Ramos. Enfin, l'outil internet est très utilisé, les enquêté-e-s échangeant sur Skype,

Viber ou facebook. Myrian la Colombienne, explique qu'au « début d'un départ du pays c'est nécessaire car on est en pleine intégration et c'est aussi un chagrin, un déchirement de laisser tout ceux que tu as aimé auparavant » et déclare : « (...) c'est le nœud familial qui est resté très fort, qui m'appartient à moi, personnellement ». Tout en étant physiquement absentes, les familles prodiguent : conseil et affection, rassurant le migrant et le guidant. Ainsi, la famille turque de Tuba Guleken approuve son mariage avec un Français et ses choix de vie. Le père d'Anaïs Quenette encourage sa fille à étudier à Lyon et le grand-père de Jamal Adda pousse son petit-fils à rester sur le territoire, quelles-que-soient ses difficultés.

Pour maintenir les liens, les familles continuent à se voir, épisodiquement, les migrant-e-s séjournant dans leur pays d'origine. Anne Ditchfield, par exemple, voit souvent son frère en Grande Bretagne, Dinh Tan Mai essaie de rentrer au Vietnam une fois par an, tout comme Khira Benamara en Tunisie, Dolores Raphoz et Fernandez Gonzales en Espagne et Matias Chebel en Argentine.

(SOLONEL, J., art. « Un été algérien avec la famille Bey », Le Parisien, 22 juillet 2013)

Inversement, les membres de la famille restés au pays d'origine, viennent visiter l'immigré-e installé-e en France. Par exemple, Dolores Rodriguez Ramos reçoit tous les ans de la famille venue d'Espagne et également sa sœur, résidente en Suisse. La mère de Jonathan Smallwood se rend plusieurs fois chez lui. Et même Myrian Hernandez finit par accueillir sa mère, voyageant 20 ans après la migration de sa fille, pour découvrir son lieu de vie.

D'autres, n'ont pas besoin d'entreprendre un grand voyage, résidant déjà en France. C'est le cas de la Tante d'Anaïs Quenette, qui habite à Givors et qui prend soin d'elle, à chaque visite, lui mitonnant de petits plats et lui faisant les courses. Le partage et l'entraide, opérés par ce réseau familial peut néanmoins être aussi plus substantiel, offrant un véritable hébergement, le temps de voir venir, de s'installer durablement. Ainsi, Maria Garcia accueille : oncles, tantes et cousin-e-s « jusqu'à ce qu'ils se trouvent une maison et qu'ils partent ». Ce dépannage resserre les liens familiaux pré-existants, au point que cette dernière reconnaît : j'ai « des cousines, c'est comme si c'était des sœurs ».

Cependant, quelques choix restent singuliers. Rosa Raimondi va de moins en moins en Sicile, ne s'y sentant plus chez elle, depuis le décès de sa mère et préférant alors, visiter l'hexagone. A contrario, dès le départ, Giovanni Stranieri, conçoit sa résidence en France dans une « logique d'aller - retour », trimestrielle, pour des raisons familiales, amicales et professionnelles.

Le lien d'entraide, matériel, est aussi moral, voire spirituel. En effet, Anaïs va à la messe avec la cousine de sa mère, même si elle trouve qu'ici, l'office catholique manque de musique et de chaleur. Dolores Rodriguez Ramos, quant à elle, pratique, seule, de temps en temps, alors que Rosa Raimondi reste pratiquante, en famille. Pour ce qui est de la religion, il n'y a pas de comportements homogènes. L'Italien Giovanni Stranieri élève son fils non baptisé

dans la laïcité, lui enseignant la religion, par le biais culturel mais non, par celui de la foi. Louiza Amghar est croyante mais non- pratiquante, comme ses parents mais trois de ses filles portent le voile et deux d'entre elles fréquentent la mosquée, guidées par leurs époux qui ont suivi des formations en *madrassa*. Quant à ses deux autres fils, ils ne pratiquent aucune religion.

4. Les réseaux amicaux : facteurs d'intégration

En outre, c'est par le biais de l'amie de sa belle-mère que Moussa Sy fait connaissance d'une famille à Lyon. Car si les liens familiaux sont forts, l'éloignement pousse les migrant-e-s à se sociabiliser tout autant, sur place. Une grande partie des enquêté-e-s désirent évoluer dans des cercles amicaux liés à leurs origines, dotés de leur culture et parfois d'une autre langue. Anaïs Quenette s'entoure d'ami-e-s de Madagascar qu'elle surnomme sa « petite famille ». Elle entretient avec eux, des liens de parenté de substitution, dotés d'une certaine connivence, partageant les mêmes goûts, notamment pour la musique, la danse, les repas et les plaisanteries. Dans le même esprit, Dolores Rodriguez Ramos qualifie aussi sa meilleure amie madrilène Carmen de « sœur d'ici ». Dinh Tan Mai en fait de même, en rejoignant une association vietnamienne, parce qu'il « avait plus de facilité à communiquer avec des Vietnamiens » ; il la fréquente durant les premières années, parce que, dit-il : « notre manière de parler et de penser se ressemble » et parce « qu'on s'adapte à la France, on adopte la France mais l'intégration totale n'existe pas. Il y a toujours une barrière car dans notre tête, on est toujours vietnamiens, même si sur le papier, je suis Français ». C'est donc pour les mêmes raisons que Moussa Sy s'entoure d'amis sénégalais, des Peuls comme lui, qui se réunissent une fois par mois afin de partager de la convivialité.

Si entre migrant-e-s de même origine, l'épanouissement est culturel, social et affectif, tout comme le réseau familial, le réseau amical peut aussi être utile, sur le plan matériel. C'est en effet grâce à l'association « Centro espagnol » du Pays de Gex que les migrants hispaniques, connus par Dolores Raphoz ont trouvé un logement, en arrivant en France. Et Matias Chebel, partage un appartement avec une colocataire chilienne.

Néanmoins, tous ne bénéficient pas de ce genre de maillage serré de relations. Abdel Halim, dit Gaby, lui, ne peut envisager un réseau social algérien, du fait de sa préférence sexuelle parce que les « garçons, ils ne peuvent pas accepter un algérien homosexuel même si parmi eux, ça existe l'homosexualité mais la rejettent, ça n'existe pas ». Il objecte pourtant que « l'Islam n'a jamais dit : détestez-vous, crachez sur votre voisin ! ». C'est ici un interdit, d'ordre religieux, qui institue le sectionnement du réseau, et non un choix librement consenti. Il fréquente alors, lui aussi, des personnes qui lui ressemblent et appartiennent à la communauté gay, tout en entretenant des amitiés féminines maghrébines musulmanes plus tolérantes, ainsi que des Syriennes.

Pour de nombreux-s-e-s enquêté-e-s, les amitiés des migrant-e-s se créent par affinités culturelles. Ainsi, Rosa Raimondi fréquente un couple franco-italien, Soleil Colin-Fernandez se lie avec des Mexicain-e-s et des Colombien-n-e-s. Fernandez Gonzales, quant à lui, connaît

tou-t-e-s ses voisin-e-s espagnol-e-s et fait travailler des commerçant-e-s et des artisans qui sont de la même origine que lui. Mais au contraire, certain-e-s immigré-e-s peuvent adopter une stratégie d'intégration différente et ne fréquenter que des Français-e-s. Tuba Guleken a délibérément évité d'avoir des ami-e-s de Turquie. Ann Ditchfield n'a pas cherché de relations avec des Anglais-e-s et échange avec ses voisin-e-s. Et d'autres n'ont fréquenté que des Français-e-s parce qu'ils n'ont pas eu d'autre choix. C'est le cas de Dolores Raphoz et de Myrian Hernandez. Des liens se sont alors créé-e-s, dans le cadre d'activités quotidiennes. Ainsi, Rosa Raimondi a enrichi son vocabulaire, au contact de l'épicière, Gaby a agrandi son cercle de relations en allant danser dans d'autres discothèques hétérosexuelles, et Ann Ditchfield s'est faite des copines au tennis, à l'équitation, en prenant le temps de discuter dans son village et en intégrant le conseil municipal. Et l'aide scolaire apportée par Myrian Hernandez a créé des liens avec les parents des enfants. Les associations sont rarement sollicitées pour tisser un réseau social, si ce n'est pour Rosa Raimondi qui a adhéré à une Association de Retraités et qui fait partie d'une chorale.

(www.un.org/en/events/toleranceday ; Nations Unies, 2015)

En revanche, certains-e-s enquêté-e-s ont eu l'occasion de créer des liens avec d'autres migrant-e-s. Par exemple, Ann Ditchfield connaît : Iorg l'Allemand et Cathy la Portugaise, tandis qu'à Chassiers, Myrian se lie d'amitié avec des Anglais-e-s, des Hollandais-e-s et des Latino-Américains-e-s. Matias, quant à lui, découvre avec grand enthousiaste, la communauté italienne qui l'inspire, décrivant les rendez-vous comme suit : « Les lumières s'allument, ils se mettent à chanter une chanson, sortent l'apéro, c'est hallucinant. Ici, j'ai envie de toujours avoir une caméra sur moi ». Comme dans l'étude menée par Francisca Sirna, le destin des uns dépend de celui des autres ; on ne peut retracer la trajectoire de ces migrant-e-s sans faire référence aux parcours d'autres personnes¹⁴.

Comme nous venons de l'évoquer, les réseaux familiaux et amicaux sont complexes, très divers, denses ou lâches, selon les choix personnels, et les opportunités de chacun-e mais parfois aussi, les réseaux se réduisent à peau de chagrin, se limitant à un binôme.

5. Des réseaux denses et parfois lâches

Fernandez Gonzalez par exemple, parle de son ami Carlos, avec qui il a des liens resserrés puisqu'ils se connaissaient bien avant le départ pour la France. Cette amitié ancienne leur a permis de se faire mutuellement confiance. Une fois sur Lyon, ils se sontentraîdés et partagés les tâches administratives : « J'ai fait aussi les démarches pour Carlos mon ami d'enfance, on s'entraidait beaucoup, mais c'est moi qui me suis occupé de toutes les démarches administratives. Je parlais mieux français, alors c'était plus facile pour moi. Lui, il s'occupait de l'intérieur surtout, moi je gérais plus l'extérieur, les courses et les relations sociales. On se

14 SIRNA, F. , « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode », dans *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, 2009, p. 10.

répartissait les tâches ». De même, scolarisée à dix ans en France, Dolorès Raphoz raconte : « La Marie-Rose, les Paillant étaient méchants avec moi. Alors que Joëlle est toujours venue m'aider ». On apprend plus loin dans l'entretien qu'elle repart en Espagne en 1978, mais son réseau amical français est resté intact. En 1990, elle revient en France et retrouve ses amis d'enfance. C'est au contact d'un cousin d'une de ses amies qu'elle rencontre son futur mari. « Alors je suis venue travailler à Genève et comme mon amie vivait à côté, je passais les week-end chez elle. C'est là que j'ai fait la connaissance d'un cousin de mon amie. Et je suis resté avec lui, je ne suis plus repartie ». L'amitié de longue date a ici constitué une base solide d'entraide et a permis de constituer un réseau vertueux et efficace.

Les ami-e-s d'enfance, parce qu'ils/elles semblent fiables et sincères obéissent à une logique de service l'un pour l'autre nécessitant de mobiliser d'autres personnes devenant un réseau. Anaïs Quenette a ainsi demandé l'aide de sa meilleure amie pour obtenir un logement sur Lyon. Cette dernière, a alors fait appel à sa sœur qui quittait Lyon, pour que celle-ci lui laisse son appartement. « la sœur de ma meilleure amie laissait son appartement [...], enfin c'était un petit studio. Et du coup après je suis allée dans son appartement et...J'ai pas eu besoin de chercher ».

L'enquêté-e peut aussi utiliser le réseau pour encourager au départ. Giovanni Stranieri devient le moteur de son réseau en Italie pour encourager sa famille et ses ami-e-s à s'installer en France. « des ami-e-s ou des cousin-n-e-s plus jeunes ont fait des tentatives, pas spécialement pour me rejoindre, mais parce que j'avais vendu la France, donc elles/ils ont voulu essayer, tu sais, ça fait rêver... Alors elles/ils ont voulu essayer, certains sont resté-e-s plusieurs années ». Ici, l'enquêté devient en quelque sorte un ambassadeur en incitant ses ami-e-s à venir en France.

(Film :La graine et le mulet de Abdellatif Kechiche, 2007. Réunion familiale pour monter un restaurant oriental)

Toutefois, les liens avec les ami-e-s du pays d'origine se rompent parfois. Cela peut être dû à une décision personnelle comme pour Jamal Adda ou à un changement politique comme au Vietnam, pour Din Tan Mai. Pour Matias Chebel, son réseau amical a été ébranlé par son départ. Ses ami-e-s l'accusent de s'être désolidarisé de son pays alors en proie à une instabilité économique et d'avoir abandonné son rôle de militant politique en Argentine ; il déclare : « mes ami-e-s de militance ont pris ça comme une espèce de trahison. Ça m'a pris du temps pour ne pas culpabiliser. Je comprenais leur douleur à eux... En fait c'était l'inverse de quelque chose de « logique » ».

Parfois, le réseau construit en France peut aussi s'avérer décevant pour le/la migrant-e, obligeant certain-e-s de nos enquêté-e-s à rompre le lien ; c'est que parfois, l'entraide et la solidarité ne sont pas gratuits. En plus, un réseau, pour être efficace et durable doit être entretenu. Louiza Amghar, reconnaît : « c'était plus facile de me lier avec des arabes, pour des raisons culturelles mais maintenant, c'est fini. J'ai été déçue par mes amies qui ne m'ont pas aidée quand j'en ai eu besoin. Lorsque j'ai été victime d'un incendie, vers 2006, dans mon

appartement, j'ai dû payer onze nuits d'hôtel ». Ses voisines, avec qui pourtant elle était en lien, n'ont pas fait preuve de solidarité lorsqu'elle était en détresse. Le réseau d'entraide n'ayant pas fonctionné, Louiza a donc préféré l'abandonner. Et l'événement aurait aussi pu impacter le réseau familial qui ne peut pas toujours être vu comme un réseau intangible et sûr. La sœur de Louiza s'est installée près de chez elle, avec son mari ; mais celle-ci ne lui a pas proposé non plus d'hébergement, après le sinistre qu'elle a subi. Même si Louiza précise que les liens subsistent, il n'est pas anodin qu'elle se souvienne de ce fait : « [ma sœur] elle habite à côté, à l'Isle d'Abeau mais elle ne m'a pas hébergée. Nous ne sommes pas fâchées pour autant ». Cet incendie constitue un point de rupture, renforçant l'idée de Pierre Bourdieu, selon laquelle les interconnexions ne sont pas toujours possibles, dans une histoire de vie¹⁵. En effet, si l'accident domestique provoque le sectionnement des liens amicaux, paradoxalement, il ne modifie pas les liens familiaux, n'entretenant une relation de cause à effet qu'avec le premier réseau de Louiza et sauvegardant le second.

Dolores Rodriguez a vu aussi son réseau familial devenir défaillant en raison d'un oncle avare qui ne joue pas le jeu de l'entraide familiale: "Avec le problème de mon oncle, je t'ai dit qu'il était avare, il nous demandait des pensions que nous ne pouvions pas payer, [...] on n'a pas payé, on a pris les valises et on est parti. » Il y a ici une contrepartie financière qui peut s'ajouter dans la notion d'entraide familiale qui n'est malheureusement pas prévue, au départ, et refusée, ensuite.

6. Un réseau différent selon le niveau social des enquêté-e-s

Pour les migrant-e-s diplômé-e-s et/ou suivant un-e conjoint-e à revenu fixe, le réseau communautaire est moins vital ; il se transforme en un réseau plutôt stratégique sur le plan professionnel et les autres types de réseaux sont très critiqués. Ainsi, la Colombienne Myrian Hernandez explique qu'elle n'a pas eu besoin de rechercher un réseau « latino » en France. Son accueil chez sa belle-famille, dans un milieu bourgeois et chaleureux, selon ses dires, lui a suffi. A cela s'ajoute qu'il n'y avait pas d'associations « latinos » à Chamonix. Ainsi, Myrian n'a pas ressenti le besoin spécifique de retrouver un soutien communautaire ayant les mêmes origines qu'elle ; elle va même jusqu'à critiquer ce genre de réseau. En effet, Myrian appréhende le groupe communautaire, tel un espace où la langue française n'est pas utilisée, ce qui freine toute possibilité d'intégration à la société française : « Il y a des groupes de communautés qui restent entre-elles et on le sent très bien, dans la langue parlée, vécue, il y a beaucoup de lacunes. Soit de prononciation, soit de l'intégration de la langue. Parfois, ils arrivent à peine à le parler (le français) et ne l'écrivent pas par exemple, où il n'y a pas une intégration dans tous les sens ».

Anaïs Quenette travaille dans un fast-food pour alléger le poids financier qu'elle pense représenter pour ses parents à l'île Maurice. Ce réseau familial d'Anaïs exigeant pousse la jeune fille à ressentir de la culpabilité, à tel point qu'elle avoue souffrir d'une solitude qui

15 BOURDIEU, P., « L'Illusion biographique » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, 1986, P.70.

s'explique par l'absence d'un réseau fiable et solide en France. En effet, la jeune fille précise que son réseau constitué, entre autres, d'ami-e-s mauricien-n-e-s et malgaches est important car il lui permet d'évacuer les difficultés du quotidien à travers des soirées, des danses. Mais ce réseau n'est pas fiable non plus surtout, depuis que sa meilleure amie est en couple et qu'elle a de fait, moins de temps à lui consacrer. « Après, deux de mes amies – on était quatre – sont parties. Une à Roanne et une à Dijon, et puis je me suis rapprochée de ma meilleure amie d'aujourd'hui, on était 24/24H ensemble. Maintenant elle a un copain donc c'est un peu plus différent mais... je me suis raccrochée à ça aussi ». Elle finit par avouer avoir besoin désormais d'un autre réseau capable de lui apporter du soutien et du réconfort lorsque ça ne va pas.

(Fatima, un film de Philippe Faucon, tourné dans la banlieue de Lyon 2015)

Enfin, si l'on compare les réseaux des enquêté-e-s comme celui de Giovanni, Ann, Myrian ou encore Matias avec les réseaux de Jamal, Jonathan, Gaby ou encore Louiza et Khira ; on s'aperçoit que le premier groupe jouit d'un réseau puissant et solide alors que l'autre groupe est plus précaire, moins efficace. Le parcours de Giovanni par exemple est fulgurant. Son réseau d'ami-e-s qui est aussi son réseau professionnel le place dans une situation optimale puisqu'il bénéficie d'un emploi qui l'épanouit, et d'ami-e-s qui sont des collègues. C'est tout le contraire de Jamal, Jonathan, Gaby ou encore Louiza qui ont un réseau moins performant et dans lequel ils ne se retrouvent pas toujours. Il ressort chez chacun des quatre derniers migrants une certaine solitude : Gaby, par exemple, raconte que son passage à Villefranche-sur-Saône fut marqué par l'isolement. Quant à Louiza, l'épisode de l'incendie semble avoir révélé la faiblesse de son réseau et a eu une conséquence : la fermeture sociale : « Je ne suis membre d'aucune association ; je préfère me reposer le week-end », restant toute seule. Jonathan Smallwood, malgré son diplôme d'histoire obtenu en Angleterre (qui lui a coûté trente mille euros et qu'il n'a pas encore remboursé), semble, quant à lui, bloqué dans son poste de serveur qu'il peine à quitter pour un autre avenir professionnel. Il envisage pour s'en sortir d'enseigner le français en intégrant une formation prochainement.

Enfin, pour Jamal Adda, comme nous l'avons étudié dans la première partie, son réseau en France était exclusivement professionnel. Il est intéressant d'ajouter que sa stratégie n'est motivée que par un objectif personnel, celui de régulariser le statut de sa famille et de réduire de fait sa précarité. Pour réaliser ses projets, Jamal s'est mis à la disposition entière de ses patrons ce qui le place, de fait, sous leur entière dépendance. Il reconnaît : « mes amis c'est mes patrons maintenant, dans le travail. Mais j'ai pas des ami-e-s pour sortir, pour boire un café. Je ne connais personne à Vaison. Je trouvais que c'est mieux pour moi ».

Ces comparaisons montrent que le niveau social induit sur la performance et l'usage qui est fait des réseaux. Et cela est d'autant plus crucial, que certain-e-s de ces migrant-e-s n'ont pas encore totalement régularisé leur situation, face à l'État français.

IV. « S'intégrer »

La notion d'intégration est en France, depuis quelques décennies, un élément central des politiques d'immigration et récurrente au sein des débats saisissant régulièrement la société française. Elle implique une idée de finalité au processus engagé par l'immigration et exprime une certaine vision politique mais aussi sociale de la prise en compte de l'étranger ou de l'étrangère. Toutefois, différents termes, définis légalement, sont attachés à différents degrés se distinguant les uns des autres selon quelques subtilités difficiles à clairement séparer¹⁶. L'intégration, c'est l'adhésion au fonctionnement et aux valeurs du pays d'accueil sans nier cependant les différences entre celui-ci et la société d'origine. L'assimilation, notion plus accentuée, implique une pleine adhésion des migrant-e-s aux normes de la société d'accueil. Leurs spécificités d'origine sont cantonnées à la seule sphère privée, voire gommées. Le terme d'insertion, enfin, est le terme le moins marqué car l'étranger-ère est reconnu comme partie intégrante de la société d'accueil tout en gardant son identité d'origine. Ces trois définitions permettent usuellement de saisir les divers aspects d'un processus dont nous ne pouvons, en ces termes, rendre clairement compte au sein des enquêtes, notamment du fait de la catégorisation réductrice qu'ils introduisent. Nous nous attacherons donc à parler principalement d'intégration.

Les questions que nous poserons dans cette partie se concentreront, dans un premier temps, sur les notions communément partagées de l'intégration et perçues comme symboles fondamentaux de l'aboutissement d'un long cheminement que sont la maîtrise de la langue et la participation citoyenne. Elles sous-tendent ce que critique Pierre Bourdieu, la vie comme « *inséparablement l'ensemble des événements d'une existence individuelle conçue comme une histoire et le récit de cette histoire* » ; l'histoire de vie comme « *un chemin que l'on fait et qui est à faire, [...] un passage, un voyage, un parcours orienté [...] comportant un commencement (« un début dans la vie »), des étapes, et une fin, au double sens de terme et de but [...]* »¹⁷. Ainsi, si l'on cherche à donner de l'épaisseur aux perspectives de l'étude, être intégré, ce n'est pas seulement pouvoir comprendre et se faire comprendre ou encore voter ; au-delà de ces expressions publiques se retrouvent des processus implicites se développant sur le long terme et tout autant marqueurs d'intégration, du moins selon les jugements individuels des enquêté-e-s. Enfin, l'analyse des représentations que se construit l'étranger-ère sur le pays d'accueil est essentielle afin de mesurer le décalage entre la réalité qu'il pensait vivre dans la société d'accueil (mode de vie, valeurs, *etc.*) et la réalité vécue (comportement de la population d'accueil, situation sociale, *etc.*) avec une plus ou moins forte adaptation aux structures mentales du pays où il s'installe. La question du genre traverse ces interrogations, car les femmes connaissent, selon les situations, une intégration différée de celle des hommes notamment selon leur niveau d'apprentissage (de la langue, de la vie citoyenne) et leur degré de participation à la vie sociale (au travail ou au foyer).

Pour pouvoir analyser ces différents axes de réflexion à partir des enquêtes, il est nécessaire de réaliser des différenciations spatiales et temporelles : l'intégration d'un-e

¹⁶ « Immigrés, assimilation, intégration, insertion : quelques définitions », *La documentation française*, <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/immigration/definition.shtml#> [Consultée le 2 décembre 2015].

¹⁷ BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69.

migrant-e dans le pays d'accueil ne se fait pas de la même manière selon l'époque de la migration et le pays d'origine des migrant-e-s. Les processus d'intégration sociale, économique et culturelle de celles-ci et de ceux-là, et l'accueil que leur réserve le pays de destination, changent beaucoup selon le contexte historique. Ainsi, comme l'explique Pierre Bourdieu : « *On ne peut comprendre une trajectoire [...] qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée.* »¹⁸

La méthode utilisée dans la réalisation de cette analyse relève essentiellement de la comparaison. Les unités d'analyse pour la méthode comparative sont les individus, la famille, ainsi que les communautés au sein desquelles ils évoluent¹⁹. Il faut enfin prendre en compte les différents statuts des migrant-e-s et comparer leurs situations, certains cas étant bien spécifiques (sans-papiers, réfugiés politiques...).

1. Les symboles de l'intégration

Nous l'avons mentionnée plus tôt, l'intégration s'exprime publiquement au travers d'éléments fondamentaux considérés en tant qu'aboutissement de ce processus. La langue s'inscrit ainsi comme *le* témoignage d'une pleine intégration au pays d'accueil. Nous pouvons apprécier deux dynamiques. En premier lieu, la différence entre hommes et femmes est significative ; il semble en effet plus difficile pour les femmes arrivées dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle d'apprendre la langue alors que pour beaucoup d'hommes, cet apprentissage s'effectue par l'intégration sociale et professionnelle. Fernandez Gonzalez, arrivé en France en 1956, regrette la méconnaissance du français de sa femme : « *Oui, pour elle, la langue est restée une barrière. Elle a beaucoup de difficultés pour parler français* »²⁰. Rosa Raimondi, italienne de 74 ans, fait part d'un même sentiment dans son entretien : « *Il y a une chose que je regrette par contre c'est de ne pas savoir écrire le français.* » Néanmoins, Rosa put bénéficier d'une aide pour apprendre un peu de vocabulaire français à son arrivée : « *Je faisais femme de ménage à ce moment-là donc c'est la patronne qui me disait ce qu'il fallait faire donc après j'ai retenu.* »²¹ Tous les moyens sont bons pour apprendre le français. Dolores Rodriguez Ramos s'initie dans un premier temps à la langue, malgré qu'elle soit femme au foyer, au travers des interfaces accessibles : « *C'était très difficile au début, le français. Après, bon, comme j'étais à la maison souvent, la télévision m'a beaucoup aidé. Parce que je prenais un mot, puis un autre, pour composer une phrase.* »²² A l'inverse, c'est grâce à l'entreprise et aux cours du soir que Fernandez Gonzalez réussit son apprentissage. Louiza Amghar pareillement put apprendre davantage le français une fois qu'elle trouva un emploi : « *Et dès 2001, en travaillant, le fait d'avoir des contacts extérieurs m'a permis de parler français. Avant, je ne parlais qu'arabe parce que je restais à la maison ; même mes voisines ne parlaient qu'arabe.* »²³ On note de manière générale une envie commune de maîtriser la langue pour les nouveaux et nouvelles arrivant-e-s, expression du besoin d'intégration comme le montre la photographie ci-dessous.

¹⁸ BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 72.

¹⁹ SIRNA Francisca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » dans AGGOUN Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, Paris, L'Harmattan, 2009, pp 11-12.

²⁰ Entretien de Fernandez Gonzalez, Espagnol, arrivé en 1956.

²¹ Entretien de Rosa Raimondi, Italienne, arrivée en 1958.

²² Entretien de Dolores Rodriguez Ramos, Espagnole, arrivée en 1967.

²³ Entretien avec Louiza Amghar, Algérienne, arrivée en 1980.

Cette volonté est également visible avec l'éducation des enfants. En effet, la plupart des familles, et même si elles pratiquent la langue maternelle à la maison, souhaite que la langue ne soit pas une barrière pour les enfants. Quand on demande à Rosa Raimondi pourquoi elle ne parle pas italien avec eux, celle-ci répond : « *Moi, je voulais que mes enfants soient intégrés Français. Je ne voulais pas qu'ils aient des soucis à cause de nous parce qu'on était immigrés.* » L'intégration passe donc aussi par cette voie-là, et celle-ci s'effectue par la pratique de la langue d'accueil. Pour les immigré-e-s eux-mêmes, la langue reste le meilleur indicateur d'intégration. Nous pouvons observer, notamment à l'aide du graphique précédent, que la première motivation reste la communication avec l'entourage immédiat, suivie de la nécessité de trouver un emploi (difficilement compatible avec le fait de ne pas maîtriser la langue bien que Louiza Amghar témoigne de son embauche malgré sa maîtrise de quelques mots) ; pouvoir comprendre et se faire comprendre dans la société française est quoiqu'il en soit le but recherché, et parfois – mais pas toujours – avec comme finalité la naturalisation.

Devenir Français-e, pour certain-e-s, c'est concrètement valider une pleine intégration, du moins en termes légaux. Mais il n'est pas acceptable de généraliser une telle réflexion quand on voit parmi les enquêté-e-s des positionnements individuels si contrastés. Si certain-e-s, comme Dolorès Rodriguez Ramos, ne sont pas du tout intéressé-e-s, Ann Ditchfield, pour sa part, estime, presque de manière militante, ne rien avoir à gagner de plus à accéder à la nationalité française²⁴. Mais si nous développerons dans une autre partie cette question de l'identité administrative et de la nationalité, nous allons nous intéresser ici à la participation à la vie politique, notamment localement, autre symbole d'une intégration pleine et active. Ann Ditchfield, paradoxalement, fait partie du conseil municipal de Larajasse traduisant sa forte implication dans son environnement ; Matias Chebel, quant à lui, fut délégué syndical pour la CGT. Artiste argentin, il prend la tête des contestations au sein d'une grosse production théâtrale : « *J'ai eu la chance de participer à la comédie musicale Le Roi Lion. C'était la première fois que j'avais l'occasion de participer à une telle production. [...] Bon j'ai fini par être délégué syndical sur ce spectacle... L'argentin qui se retrouve délégué syndical, tu vois ?* » ; « *L'année d'après, je me suis retrouvé délégué syndical et conseiller national pour la CGT.* »²⁵ Ainsi, l'intégration passe, pour certain-e-s, par la participation citoyenne directe s'ils en ont la possibilité.

Toutefois, dans une vue d'ensemble, on note une envie contrastée pour les migrant-e-s, qu'ils soient naturalisés Français ou étranger-ère-s, de pouvoir voter hypothétiquement ou effectivement. Certes quelques-uns, à l'exemple de Myrian Hernandez, font part d'un vif désir d'exprimer leur citoyenneté française : « *Pour la France, je vote. Je prends position ici en tant que citoyenne française. Pour la Colombie non parce que je trouve que je dois être bien plus informée que ça pour voter en Colombie. Donc non. Je me suis totalement intégrée en France, c'est pour ça que j'ai décidé de voter qu'en France.* »²⁶ Néanmoins, parmi les enquêté-e-s, beaucoup ne votent pas ; déjà parce qu'ils ou elles n'en ont pas la possibilité ou alors parce que c'est la vie politique du pays de départ qui les concerne, à l'image de Moussa Sy, Sénégalais de 29 ans : « *Je suis bien impliqué, au courant de la vie politique du pays. De nos jours, au XXI^{ème} siècle, on peut être en Chine c'est comme si on était en France ou aux*

²⁴ Entretien avec Ann Ditchfield, Britannique, arrivée en 1978.

²⁵ Entretien avec Matias Chebel, Argentin, arrivé en 2001.

²⁶ Entretien avec Myrian Hernandez, Colombienne, arrivée en 1982.

USA. [...] Avec Internet, je n'ai rien manqué. »²⁷ Cette situation concerne les migrant-e-s qui souhaitent à terme retourner dans leur pays d'origine.

La participation politique, en tout cas, est perçue comme un rite social et politique d'intégration pour quelques un-e-s des enquêté-e-s, même si « *Pierre Bourdieu a montré comment le taux d'engagement dans le débat politique est proportionnel à l'instruction. Le moindre niveau d'instruction des femmes augmente leur taux de non-réponse dans les enquêtes par sondage.* »²⁸ Les cas de Dolorès Rodriguez Ramos, ou encore de Rosa Raimondi arrivée en 1958, femme de ménage puis ouvrière à la retraite maintenant, illustrent ce propos lorsque celle-ci explique : « [En Italie] *je ne vote pas parce que je ne connais pas. Je ne sais pas qui ils sont donc ça ne m'intéresse pas. Mais je ne m'intéresse pas mieux à la politique française. Juste le minimum, ce qui nous concerne, les nouvelles sur les impôts, le côté administratif... mais pas plus.* »

Bien que cette dernière n'ait pas la nationalité française, Dolorès Rodriguez Ramos, elle, l'a acquise, mais ne s'intéresse pas du tout aux différents scrutins. D'autres regrettent quant à eux ne pouvoir voter n'ayant pas la nationalité française telle Dolores Raphoz partageant son incompréhension : « *Je ne comprends pas que je ne sois pas considérée comme Française alors que mes enfants sont nés là.* »²⁹ Cette question fait d'ailleurs écho aux revendications d'un droit de vote pour les étranger-ère-s aux élections locales mobilisant diverses associations de lutte pour les droits humains.

Enfin, si la langue et le droit de vote incarnent les symboles d'un-e étranger-ère intégré-e, la question du dépassement de l'attachement à une communauté ethnique ou culturelle est souvent posée, celle-ci pouvant être perçue comme entrave à une pleine intégration. A leur arrivée dans le pays d'accueil, les migrant-e-s tentent-ils un contact avec des populations originaires du même pays de départ, de la même culture ? On observe en effet la volonté d'une partie des interrogé-e-s de trouver une communauté qui leur est familière. Il s'agit pour eux de trouver des repères et de braver les barrières de la langue, tel Dinh Tan Mai, 49 ans, arrivé en 1980 : « *C'est vrai que j'avais plus de facilité à communiquer avec des Vietnamiens et donc pendant les premières années, je suis resté la plupart du temps avec la communauté vietnamienne.* »³⁰ Il souhaite surmonter le problème de la compréhension en tissant un lien de connaissance avec une communauté qui partage la même culture ; les différences ne peuvent être niées avec la France selon lui : « *Le problème de compréhension, c'est que – je te livre la vérité - tu vas me raconter une histoire drôle, tu éclates de rire, moi je comprends ton histoire, mais je me demande pourquoi tu éclates de rire ; c'est ça la différence, c'est ça la compréhension ! La vision que tu as par rapport à la mienne. [...] C'est pour ça que l'on se regroupe souvent avec notre communauté.* » Outre le cas particulier de Dinh Tan Mai, réfugié politique exilé et déchu de sa nationalité d'origine, on remarque au travers de cet extrait que l'adhésion communautaire ne relève pas tant d'une fuite de l'intégration que d'un repère culturel essentiel, notamment dans les premiers temps, pour l'immigré-e qui fait face à un pays, si ce n'est inconnu, du moins souvent fantasmé et auquel il ou elle se retrouve abruptement confronté-e et donc en décalage. L'exemple de Maria

²⁷ Entretien avec Moussa Sy, Sénégalais, arrivé en 2011.

²⁸ ANDRIEU Claire, « Les résistances, perspectives de recherche » dans *Le Mouvement social*, n° 180, Pour Une Histoire Sociale de la Résistance (Jul.-Sep.), p. 78.

²⁹ Entretien avec Dolorès Raphoz, Espagnole, établie en 1990.

³⁰ Entretien avec Dinh Tan Mai, Vietnamiens, arrivé en 1980.

Garcia, 60 ans, arrivée en France à l'âge de six mois, est tout aussi intéressant. A son arrivée, la famille se recentre sur elle-même : « *Comme en Espagne la famille mourait de faim, c'est le mot, y'avait une grande misère en Espagne, petit à petit la famille nous rejoignait et ils venaient un certain moment avec nous le temps qu'ils trouvent quelque chose, ce qui fait qu'on était content d'être tous ensemble, pour les enfants c'était formidable parce qu'on était avec nos cousins et nos cousines. Et donc on vivait presque en communauté.* »³¹

Enfin, un certain nombre d'interrogé-e-s tissent des liens avec des personnes de même nationalité et comptent sur ce réseau pour s'intégrer, à l'exemple de Matias Chebel qui trouve une colocation avec une Argentine à son arrivée à Paris. A l'inverse, d'autres témoins souhaitent s'intégrer en dehors de ces réseaux : Ann Ditchfield refusa l'aide de la communauté anglaise dès son arrivée : « *Quand on était à Paris pareil, l'ambassade nous a contactés. Mais ! Ça ne nous a pas plu ! [...] Effectivement sur Lyon, il y a un club pour hommes d'affaires, qui sont britanniques. Comme les clubs de Londres, avec le fauteuil, les Times, salle de muscu', machin tout ça. Mais non ! On n'a pas besoin de ça.* » Toutefois, il est nécessaire de noter que l'origine sociale importe dans le recours au soutien d'une communauté : un couple d'ingénieurs britanniques parviendra plus aisément à renverser les barrières culturelles, sachant s'adapter aux normes et aux valeurs de la société d'accueil (ou pouvant trouver où les apprendre) au contraire d'immigrés tels Dinh Tan Mai et Jamal Adda³². Quoiqu'il en soit, tout en s'appuyant sur un groupe spécifique ou non, nombreuses sont celles et ceux à exprimer une vive volonté de rencontrer des gens et de s'ouvrir à la société, bien que certain-e-s, comme nous le verrons par la suite, se sentent toujours, ne serait-ce qu'un peu, *étranger* ou *étrangère*.

2. L'intégration implicite : un processus sur le long terme

Bien que les éléments caractéristiques, et communément partagés, de la définition d'une pleine intégration relèvent clairement d'une symbolique républicaine d'aboutissement, de finalité jusqu'à l'affirmation du citoyen, c'est aussi un cheminement complexe, des processus davantage implicites qui sont à l'œuvre parallèlement et qui témoignent, tout autant, d'une volonté de s'intégrer dans la société française, moins en termes de « degrés » que d'intérêts personnels vis-à-vis de ce que l'immigré-e souhaite (re)trouver en France. Il est intéressant de questionner dans un premier temps les projets des étranger-ère-s qui arrivent sur le territoire, dépendant étroitement des origines, des trajectoires et des époques. En effet, l'intégration à un pays et à sa culture peut se construire selon des modalités très diverses ; de l'attachement à la culture du pays à la recherche d'une situation économique améliorée, en passant par une relation amoureuse déterminante, chaque interrogé-e présente des perspectives d'installation résultant souvent de concours de circonstances, d'opportunités favorables et de choix contraints, conduisant cependant pour quasiment tous à leur installation sur le long terme.

Nombreux-euses sont celles et ceux qui mentionnent que s'établir en France n'était pas l'objectif premier (ainsi, l'Italie pour Jamal Adda, Amsterdam pour Giovanni Stranieri³³) et que leur venue était le fruit du hasard (Jonathan Smallwood³⁴ suivant un amour ou Matias Chebel participant à un projet culturel). Nous retrouvons parmi les enquêté-e-s deux réfugiés

³¹ Entretien avec Marcia Garcia, Espagnole, arrivée en 1955.

³² Entretien avec Jamal Adda, Tunisien, arrivé en 2006.

³³ Entretien de Giovanni Stranieri, Italien, arrivé en 1992.

³⁴ Entretien de Jonathan Smallwood, Britannique, arrivé en 2012.

politiques, intégration forcée pour Dinh Tan Mai qui n'a plus que la nationalité française et contrainte pour Abdel « Gaby » Halim, craignant pour sa sécurité s'il retournait en Algérie. Celui-ci d'ailleurs fut convaincu que sa vie était en France au contraire de son pays d'origine « où il n'y a pas de vie »³⁵. Louiza Amghar, elle, arrive en France suite à un mariage forcé ; son intégration dépendait exclusivement, dans un premier temps, des décisions de son mari. Par ailleurs, d'autres font le choix de l'affinité et peuvent difficilement se penser mieux ailleurs qu'en France : Ann Ditchfield et son mari optèrent très tôt de rester en France, lui préférant son cadre rural à un retour dans une grande ville anglaise. Giovanni Stranieri, quant à lui, fut progressivement séduit par la France, « ses valeurs et ses traditions » ; de plus, il explique : « *J'ai rencontré celle qui est ma femme aujourd'hui et ça a déterminé mon installation définitive en France.* » Chaque parcours rend donc compte d'une approche spécifique de l'intégration selon un projet personnel évolutif. Moussa Sy, au contraire des autres, ne prévoit pas de rester en France. Son projet sur le long terme est de retourner au Sénégal, ne se sentant pas à l'aise en termes professionnels. Les profils des enquêté-e-s sont donc très disparates et leurs rapports à la France ne peuvent se rassembler au sein de quelques schémas généraux définissables. L'intégration se vit individuellement et peut s'observer, selon les étranger-ère-s, dans les différents champs sociaux et économiques au sein desquels ils ou elles s'inscrivent.

Si la maîtrise de la langue et la participation citoyenne peuvent être considérées comme les spécificités caractéristiques de l'intégration, les démarches économiques mentionnées dans les enquêtes nous offrent l'opportunité d'observer cette face implicite contribuant tout autant à l'établissement durable des individus. L'obtention d'un logement permet à une famille d'immigré-e-s de s'ancrer dans une région et témoigne de l'envie de ne plus être considérée comme telle. Dolorès Rodriguez le manifeste : « *Mais après, j'ai voulu avoir un appartement, et on l'a eu. [...] Donc pourquoi repartir ?* » Matias Chebel pour sa part décide d'acheter un appartement, expliquant clairement que la relation entre location et immigration impliquait un certain mal-être : c'était pour lui « *galérer tout [sa] vie* ». Pour certains, par ailleurs, malgré que ce ne soit pas un achat, trouver un logement constitue une étape importante à l'implantation et à la réunion de la famille : Jamal Adda en effet, déplorant l'absence de son fils, explique : « *Pour venir ici, il faut qu'on travaille, il faut qu'on ait une maison, c'est très difficile.* »

Au-delà du problème du logement, nous retrouvons principalement la question du travail qui n'est pas anodine dans le processus d'intégration. Nous développerons plus en détail cette thématique dans la partie sur les réseaux mais pouvons déjà constater que nombreux parmi les enquêté-e-s expriment ce besoin de trouver un emploi permettant tout simplement de se nourrir et de se loger. Cependant, quelques-un-e-s d'entre eux ou elles manifestent un certain contentement propre au travail ou à son cadre leur permettant de se réaliser pleinement dans leur personnalité ou leurs projets. Matias Chebel explique ainsi sa surprise et sa satisfaction de constater, dans le secteur culturel, un « *statut de salarié et des conditions de création qui étaient incroyables pour [lui] à l'époque.* » Abdel « Gaby » Halim, pour sa part, est pleinement satisfait de son cadre de travail en phase avec sa personnalité : « *Peu importe ma façon de me coiffer, ma façon de m'habiller, ils m'ont toujours accepté.* »

Nous retrouvons toutefois parfois des situations différentes comme celle de Jamal Adda. Sans papiers, il entretient un rapport divergent à la société et au monde du travail, le

³⁵ Entretien avec Abdel « Gaby » Halim, Algérien, arrivé en 2008.

maintenant dans une certaine précarité, et en conséquence, l'empêchant d'être pleinement intégré. Enfin, si certaines, parmi les interrogées, font le « choix », quand les époux travaillent, de rester à la maison s'occuper des enfants, on peut pourtant observer une différence notamment de classe sociale quant à la manière de s'intégrer par une activité rémunérée. Ainsi, si Dolores Rodriguez garde des enfants, dont le sien, chez des particuliers, limitant grandement les rencontres (cependant bien moins que Louiza Amghar qui ne pouvait sortir de chez elle jusqu'au moment où, son mari ayant perdu son emploi, elle a dû trouver du travail), Ann Ditchfield pour sa part travailla ponctuellement sur les marchés locaux et côtoya directement la langue et les comportements culturels lui permettant de s'intégrer plus aisément. Par ailleurs, ce qui fut pour elle d'une grande aide, ce sont le couple d'amis qui la prit « *sous leurs ailes* ».

Dans le processus d'intégration, le contact avec les autres, l'aide provenant de ceux-ci ou de la famille, les relations établies par l'intermédiaire des enfants, tout cela contribue à insérer plus profondément l'étranger-ère dans la société française. Comme le signale Francisca Sirna, il n'est pas possible de « *retracer la trajectoire d'une personne sans faire référence aux parcours d'autres personnes (parents, amis, voisins, collègue de travail) qui étaient intervenues à un moment ou à un autre dans les revirements de ces chemins « individuels* ». »³⁶ Dolorès Rodriguez Ramos en témoigne explicitement : « *Mais une fois que j'ai eu mes enfants, que j'ai eu mon appartement, qu'ils se débrouillaient bien à l'école, et aussi que je discutais bien avec les institutrices de l'école, je veux rester ici, je reste là.* » Jamal Adda, quant à lui, séparé de son enfant, se voit aidé de Vincent, son employeur, afin de mettre en place des stratégies visant à amener son fils en France, ne serait-ce que le temps de vacances scolaires. Enfin, une majorité des enquêté-e-s signalent l'aide plus ou moins précieuse d'un-e proche déjà installé-e en France lors de leurs arrivées respectives ; que ce soit Anaïs Quenette et la sœur de sa meilleure amie qui lui épargne le labeur de trouver un appartement, Dolorès Rodriguez et son mari qui s'installent d'abord chez sa tante, Fernandez Gonzalez et ses cousins qui l'accueillirent, Miryan Hernandez et son compagnon français, ils ou elles témoignent pour la plupart de l'utilité de cette présence préalable non négligeable dans les premières étapes de l'installation, et souvent déterminante dans l'enclenchement d'un processus d'intégration. Celui-ci pourtant peut se retrouver fortement questionné dès lors que la société d'accueil fantasmée renvoie sa propre réalité au visage des nouveaux venus.

3. Nostalgie du pays et représentations : une remise en question de l'intégration ?

Au-delà de la volonté – plus ou moins vive – de s'intégrer dans le pays d'accueil par la participation à la vie sociale et politique, la réalité vécue par les immigré-e-s n'est pas nécessairement en accord avec les représentations qu'ils ou elles se sont forgées sur celui-ci. En effet, à leur arrivée, les migrant-e-s ont une certaine représentation, que ce soit vis-à-vis de l'accueil qui leur est réservé, des modes et des conditions de vie ou encore de la prospérité tant espérée. Qu'en est-il de la réalité vécue par les migrant-e-s ? Existe-t-il un décalage entre l'intégration rêvée et le vécu des enquêté-e-s ? Malgré la volonté de s'intégrer par l'apprentissage de la langue, les migrant-e-s peuvent se voir rejeté-e-s par une partie de la population. Les différences d'attitudes envers les enquêté-e-s dépendent cependant du

³⁶ SIRNA Francisca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » dans AGGOUN Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 10.

contexte économique, social et politique de l'époque durant laquelle ils ou elles expriment avoir senti une certaine exclusion. Par exemple, Maria Garcia, une Espagnole qui va à l'école dans les années 1960, a toujours la volonté d'être la première en classe et de très bien s'exprimer en français. Elle fut pourtant souvent rejetée par ses camarades de classe, voire par les parents d'élève, signalant cette anecdote d'une mère d'élève française disputant sa fille qui n'est pas première de la classe : « *T'as pas honte que ce soit une Espagnole qui soit première.* » C'est une situation semblable mais paradoxale que vécut Dolores Raphoz : faisant sa scolarité en France à partir de ses 10 ans, elle fut rejetée par ses camarades espagnols au contraire des Français qui, selon elle, l'aidèrent davantage.

Cette cassure entre les espérances des migrant-e-s et la réalité s'explique, dans les cas défavorables comme celui de Marcia Garcia, par des représentations négatives de la population d'accueil vis-à-vis des migrant-e-s, mais aussi par un contexte politique peu favorable, du moins perçu comme tel par certains : « *Le maire du village où on habitait, explique Marcia Garcia, c'était une personne qui était de droite [...] les réfugiés Espagnols pour lui [...] c'était des gens de gauche [...] c'était carrément des communistes.* » Il y a donc un décalage entre les représentations des migrant-e-s qui pense au départ pouvoir s'intégrer à la société d'accueil par le biais de différents moyens (comme l'école) et la réalité vécue qui, dans les années 1950 et 1960, voit d'un regard négatif les migrants d'origine d'Europe du sud, surtout pour des raisons politiques. L'établissement en France dans ces années-là pouvait ne pas correspondre à la situation espérée de ces arrivants, en témoigne cette photographie d'un bidonville en périphérie de Paris où se regroupèrent des étranger-ère-s sans logement.

Lorsque l'on compare la situation de Maria Garcia avec celle d'un autre immigré italien comme Giovanni Stranieri, arrivé en France dans les années 1990, on observe que l'accueil qui lui est réservé a profondément évolué, renversant de même le lien entre les représentations du pays d'arrivée que se forge le migrant italien avant sa venue et la réalité qu'il vit en France. Giovanni Stranieri s'est tout de suite intégré à la société française adhérant à ses valeurs, notamment la laïcité. Ses représentations de la France avant son arrivée se sont donc fortement modifiées, et ce de manière positive : « *Je ne savais pas que la France serait le pays où je me sentirais aussi bien. Je serais vexé qu'on me considère comme étranger, je suis un Français comme un autre, parce que je me retrouve dans les valeurs du pays.* » Cette différence d'accueil entre Maria Garcia et Giovanni Stranieri montre d'une part une évolution des mentalités de la population dans le pays d'arrivée, due à l'effacement des liens directement politiques entre les immigré-e-s espagnol-e-s ou italien-ne-s et la population qui les accueillent, et d'autre part l'élargissement de l'idée d'une communauté européenne, Giovanni Stranieri par exemple étant issu du programme ERASMUS. Cette redéfinition constante des représentations de l'immigré-e dans la population d'accueil ne concerne pas seulement les immigré-e-s venant d'Italie ou d'Espagne ; elle peut être élargie à d'autres communautés de migrant-e-s, engendrant un renouvellement et une mutation de l'intégration pensée et de l'intégration vécue.

Le décalage plus ou moins grand entre intégration pensée et intégration vécue fait l'objet chez les enquêté-e-s d'une comparaison systématique entre le pays d'accueil et le pays d'origine, par rapport à leur situation sociale, à leur adaptation aux mentalités de la société dans laquelle ils vivent et à leur rapport à la situation politique du pays. Le rapport entre intégration réelle et représentation du pays d'accueil avant l'arrivée est donc en lien direct avec

la situation dans laquelle ils ou elles vivent dans leur pays d'origine. Leurs représentations se forgent à travers cette comparaison. Abdel « Gaby » Halim met, par exemple, en parallèle ces trois éléments fondamentaux : ses représentations de la France avant son arrivée, la réalité de ce qu'il a vécu, son expérience de la vie sociale en Algérie. Il pense ainsi qu'il sera dépaysé en arrivant à Cannes, mais pourtant : « *J'ai trouvé la ville vraiment ressemblante à ma ville puisque j'habite une ville côtière.* » Sa déception envers les personnes qu'il rencontre est aussi une mise en perspective vis-à-vis des rapports sociaux dans son pays d'origine : « *J'étais déçu un petit peu puisque les gens étaient plus froids. Puisque chez nous, quand tu montes dans un bus, on te dit bonjour.* » Selon ses propres représentations qu'il avait de la France et vis-à-vis de son expérience en Algérie, Abdel « Gaby » Halim doit s'adapter en conséquence, en particulier dans ses relations sociales avec les autres personnes. Le ou la migrant-e, s'il ou elle veut s'intégrer à la société, doit s'adapter à ces nouvelles structures mentales en transformant les représentations ou les préjugés qu'il ou elle avait sur le pays et édifiés à partir de sa situation d'origine. En effet, lorsque l'intégration pensée et l'intégration réelle sont en décalage, cela appelle une nécessaire adaptation des migrant-e-s au fonctionnement de la société d'arrivée, et ce dans tous les domaines (relations sociales, mode de vie...). Dans certains cas, ce passage-là et la mutation du cadre mental de la société d'origine à celui de la société d'arrivée, essentielle pour l'intégration des migrant-e-s dans le nouveau espace de vie, échouent, engendrant un malaise comme dans le cas d'Ann Ditchfield : « *Ah non mais l'intégration, on est très très bien avec les voisins, il y a pas de problèmes de ce côté-là. Mais c'est des petits trucs... On est peut-être un peu plus ouverts d'esprit. Voilà, je crois que c'est ça.* » ; parfois même jusqu'à ce que le ou la migrant-e ne se sente jamais pleinement intégré : « *Des fois, on se sent un peu exclus* » explique-t-elle. Dinh Tan Mai quant à lui le dit clairement : « *On s'adapte à la France, on adopte la France, mais l'intégration totale n'existe pas.* »

Cette adaptation nécessaire du système de pensée propre au ou à la migrant-e, hérité du pays d'origine, peut donner naissance à une certaine nostalgie envers celui-ci, ainsi que, parfois, un fort désir d'un nouveau départ, notamment dans les projets à long terme. Bien sûr, certain-e-s ne l'envisagent pas tel Fernandez Gonzalez. Dans son cas, son adaptation à la société française, au niveau du cadre mental et de ce décalage s'est bien déroulée ; il explique que ses représentations de la France avant son arrivée se sont confirmées après son installation à Saint-Fons, ajoutant : « *Nous voulons rester définitivement en France* ». Giovanni Stranieri, nous avons pu l'observer plus tôt, exprime pour sa part un amour pour la France quand Mathias Chebel, lui, explique : « *Et en survolant Paris sur le retour, je me suis dit « tu es de retour à la maison ».* » Mais quelques personnes, parmi celles que nous avons rencontrées, regrettent un pays, ou tout du moins un passé que leurs discours souvent valorisent davantage : Francisca Sirna a pu l'observer au travers de ses enquêté-e-s qui « *ont révélé une richesse descriptive plus importante lors de l'évocation de leur vie avant la migration (peut-être mythifiée) [...].* »³⁷ Les propos d'Ann Ditchfield sont éclairants à ce sujet : la Grande-Bretagne semble être, pour elle et son mari, une terre de retour fantasmée car en pratique inenvisageable malgré l'emploi incessant de comparaisons, souvent dévalorisantes, avec la France. D'autres éléments peuvent aussi rentrer en ligne de compte, notamment les liens affectifs avec les parents restés au pays. Cette relation entre le ou la

³⁷ SIRNA Francisca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » dans AGGOUN Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 18.

migrant-e et la famille peut perturber et modifier son intégration vécue par rapport à l'intégration pensée. Anaïs Quenette, peut-être du fait de son âge, se trouve souvent secouée par l'absence de ses proches, la tristesse de sa mère, et dévoile peu à peu, au fil de l'entretien, ses doutes quant aux bien-fondés de sa présence durable en France. Louiza Amghar, elle, bien que naturalisée et participant à la vie civique française, a pour objectif de retourner vivre régulièrement en Algérie chez ses parents à la retraite : « *Je pourrais séjourner quelques mois chez mes parents et quelques mois en France.* » Ainsi, nombreux et nombreuses parmi les enquêté-e-s sont ceux à accorder à leur pays d'origine une grande place pouvant ouvrir le questionnement sur l'intégration effective : est-ce que cela fragilise leur sentiment d'appartenance à la France ? Ou ne serait-ce pas plutôt une richesse culturelle fondamentale à l'immigré-e et à entretenir dans le cadre d'une identité aux multiples visages, ne niant ni le passé de migrant-e, ni le futur de français (que ce soit être naturaliser français ou se sentir français) ? Les spécificités de chaque immigré-e offrent diverses perspectives qu'il s'agit d'étudier au sein de la partie consacrée à l'identité.

Ainsi, l'intégration « pensée » et l'intégration « vécue » sont deux notions qui permettent de percevoir dans quelle mesure le ou la migrant-e est intégré-e à la société d'accueil, au-delà de sa propre conscience d'adhérer pleinement économiquement, politiquement et culturellement à la France. Le rapport entre ces deux notions change beaucoup d'un-e migrant-e à l'autre, et conduit à voir, si ce n'est son degré d'adaptation du moins les spécificités individuelles et les idéalizations exprimées par chaque enquêté-e d'une manière ou d'une autre vis-à-vis de la société française. En définitive, si nous ne pouvons établir des catégories génériques de différents degrés d'intégration, c'est que les expériences multiples des interrogé-e-s témoignent de ce caractère extrêmement personnel de l'immigration, ne serait-ce qu'au sein d'un même couple. Chacun rencontra, et rencontre encore, ses propres embûches ou ce qu'il estime en relever, contribuant, pour certains, à faire perdurer le statut d'*étranger*. L'intégration au travers des récits cités semble se vivre et se concevoir selon des dispositions très diversifiées, parfois contradictoires, en tout cas, aux dynamiques propres.

V. De la région d'origine à la France : quelle(s) identité(s)

Au cours des entretiens réalisés dans le cadre de l'enquête, la question de l'identité fut au cœur des échanges. L'identité d'un individu passe par son identification administrative bien entendu, par les pratiques culturelles et sociales de celui-ci, mais aussi par le sentiment propre d'appartenance à une nation, à un groupe que l'individu développe au cours de sa vie. Ainsi, l'identité est-elle toujours multiple et soumise à des fluctuations au cours d'une vie. Dans le cadre précis de l'immigration, quelle(s) identité(s) revêt le migrant et par quels éléments passe l'affirmation de cette identité ?

1. Habitus, pratiques culturelles et identités

En arrivant en France, les enquêtés ont dû passer par différentes étapes. Adopter la nationalité française peut être une de ces étapes, adopter la *culture de la France* peut en être une autre. De quoi s'agit-il ? Certains enquêtés en parlent sans véritablement la définir ou la qualifient de « mode de vie à la française ». Il s'agirait, selon les entretiens, de pouvoir embrasser sa femme dans la rue, fumer des cigarettes, manger un repas tous ensemble en famille, faire sa crise d'adolescence. Seule Miryan parle de « *culture française*³⁸ ».

L'acquisition de cette culture française ne va pas de soi. Lors des entretiens menés par les services de l'immigration, une formation est obligatoire pour connaître l'histoire de France : Moussa explique « *Déjà il faut aller à l'OFFII, ensuite faut patienter dans des files d'attentes. Là-bas faut faire des formations civiques puis des entretiens. On va t'apprendre l'histoire de la France, que c'est un grand pays laïque, que la France-ci, que la France-ça*³⁹ ». Il semble qu'adopter la nationalité française signifie, du point de vue étatique, adopter la culture française.

Il s'agit de comprendre comment se déroule l'imprégnation de la culture française pour des immigrés venus en France avec leur propre culture, parfois très différentes de celle du pays d'accueil. Tout d'abord, les pratiques culturelles relèvent des pratiques plus larges d'une société dans laquelle l'individu vit, mais aussi du caractère propre de cet individu. Les pratiques quotidiennes ne sont pas définies par la nationalité d'origine ; elles résultent de choix individuels qui peuvent être indépendants de l'origine ethnique.

Dans le cadre de l'enquête, deux pratiques ont été retenues, à savoir les pratiques culinaires et les pratiques vestimentaires, même si d'autres pratiques ont pu être évoquées spontanément par les enquêtés. Ici, nous devons évoquer Francisca Sirna : dans son article « L'enquête biographique », elle exprime les difficultés rencontrées entre enquêté et enquêteur lors d'un entretien, notamment la distance sociale et générationnelle entre les deux : « les migrants des deux groupes ont manifestement fait preuve de méfiance, voire d'hostilité à l'égard de cette « présence étrangère » pour des raisons différentes. L'identité attribuée au chercheur, par les enquêtés, n'est pas toujours maîtrisable ou explicite dès le

³⁸ Miryan HERNANDEZ, Colombienne, née en 1959, arrivée en 1982.

³⁹ Moussa SY, Sénégalais, 29 ans, arrivé en 2011

début du travail de terrain⁴⁰ ». La question de la légitimité est posée, du fait des origines sociales de l'enquêteur. Pour évoquer les pratiques quotidiennes des enquêtés, une certaine familiarité doit être présente afin de pouvoir recueillir les informations voulues. Il peut arriver parfois que les enquêtés ne soient pas enclins à répondre à certaines questions. Nous devons énoncer cet éventuel biais dans le cadre de cette synthèse.

Pour certains, manger des plats typiques leur permet de maintenir le souvenir de la région d'origine, comme le précise Louiza : « *je fais parfois des couscous ou des tajines, avec des galettes et des sauces, exactement comme en Algérie parce que ça me rappelle le pays et ça, j'aime bien*⁴¹ ». Pour d'autres, le mélange entre cuisine française et cuisine de la région d'origine va de soi, précise Giovanni : « *En fait, tout naturellement, on cuisine moitié moitié. Parfois Italien, parfois Français, mais sans vraiment y penser...*⁴² ». Au-delà d'être un besoin vital, l'alimentation est une pratique quotidienne particulièrement liée à la culture : selon Rosa, « *c'est comme partout, souvent tu gardes tes origines à travers la cuisine*⁴³ ». De manière générale, les enquêtés conservent, à travers les pratiques culinaires, un lien fort avec leur région d'origine. De plus, c'est aussi un moyen de transmettre ses origines, aux enfants majoritairement, mais aussi aux nouvelles relations construites en France : Gaby nous dira que « *la première fois que j'ai fait un repas pour mon copain, c'était un tajine pour dire que je suis fier de mes origines*⁴⁴ ». Parfois, la cuisine de la région d'origine de l'enquêté devient le « plat exotique⁴⁵ », quand les enfants se sont habitués à une alimentation « occidentale ».

En abordant les questions de l'alimentation, il peut être intéressant de se poser la question de nos propres stéréotypes : en effet, lorsque nous interrogeons les enquêtés sur leurs pratiques culinaires, nous participons à renforcer l'idée qu'il y a d'intenses différences entre les pratiques françaises et d'autres pratiques, alors même qu'elles ne sont pas si prégnantes. L'idée même que tous les Français mangeraient du pain est un cliché. De la même manière nos présupposés culturels nous emmènent vers des clichés du même genre, clichés que certains enquêtés ne manquent cependant pas de corroborer : l'Italien avec sa « cafetière italienne⁴⁶ » ou l'Argentin avec son « maté⁴⁷ ».

⁴⁰ Francisca SIRNA, "L'enquête biographique : réflexions sur la méthode", in Atmane AGGOUN, *Enquêter auprès des migrants, Le chercheur et son terrain, L'Harmattan*, p. 20

⁴¹ Louiza AMGHAR, Algérienne, 53 ans, arrivée en 1980

⁴² Giovanni STRANIERI, Italien, 43 ans, arrivé en 1992

⁴³ Rosa RAIMONDI, Italienne, 74ans, arrivée en 1958

⁴⁴ Abdel « Gaby » HALIM, Algérien, 31ans, arrivé en 2008

⁴⁵ Miryan HERNANDEZ, *op.cit.*

⁴⁶ Giovanni STRANIERI, *op.cit.*

⁴⁷ Matias CHEBEL, Argentin, 40 ans, arrivé en 2001



Transmission d'une culture : cours de cuisine marocaine à Saint-Etienne (source: www.nouba-danse.com)

Quant aux pratiques vestimentaires, contrairement à la question culinaire, nous devons préciser que rares sont les entretiens où cette question est véritablement soulevée. Alors que certaines femmes, notamment d'origine maghrébine, confient s'habiller plus à l'aise chez elle, en djellaba notamment, aucun des entretiens ne précise comment les enquêtés ont reçu les enquêteurs. Seul Moussa Sy⁴⁸ nous décrit la manière dont il est habillé. Or l'habillement est aussi une pratique culturelle quotidienne qui interroge fortement la notion de « sphère publique » et « sphère privée ».

En effet, la question vestimentaire démontre la duplicité de l'identité de beaucoup d'enquêtés qui agissent différemment dans l'espace public, et dans l'espace de l'entre-soi, de l'intime, ce qui montre aussi l'importance de l'identité conférée par le regard des autres. Dans la rue, ou au travail, les enquêtés affirment s'habiller plutôt « à l'occidentale », voire « à la mode⁴⁹ ». Il en va de même pour les pratiques religieuses : Louiza Amghar confie ne pas porter le voile dans l'espace public ni chez elle, car elle n'aime pas ça.

Les enquêtés sont arrivés en France à des périodes différentes. Certains ont passé seulement cinq ans en France tandis que d'autres sont ici depuis plus de quarante ans. Peuvent-ils avoir la même conception de leurs pratiques quotidiennes ? Lorsqu'on demande à Dolores Rodriguez-Ramos si elle a conservé des habitudes alimentaires ou vestimentaires d'Espagne, elle répond : « *aujourd'hui, je suis surtout un mélange des deux [cultures espagnole et française] au niveau culturel. Même si je ne connais plus grand chose de l'Espagne aujourd'hui, malheureusement. Je n'y ai vécu que 20 ans. Quand tu es jeune, tu t'en fous de tout. Ici j'ai vécu ma vie de femme, de mère, ma vie française* ». Pour Dinh, « *je suis arrivée jeune donc on s'adapte mieux⁵⁰* ». Pour autant, les personnes plus âgées, présentes en France depuis longtemps, ne renient pas leur culture d'origine et tentent même

⁴⁸ Moussa SY, *op.cit.*

⁴⁹ Louiza AMGHAR, *op.cit.*

⁵⁰ Din TAN MAI, Vietnamien, 49ans, arrivé en 1980

de la transmettre : selon Maria, « *c'est pas parce que je suis depuis longtemps en France que je renie, enfin renie même pas, mais que j'oublie mes racines espagnoles. Au contraire, je crois qu'il faut le cultiver*⁵¹ ».

Les pratiques culturelles quotidiennes sont autant individuelles que collectives. En effet, beaucoup des enquêtés font référence à leur entourage familial, à des amis. On ne peut pas négliger la dimension de la transmission et des héritages culturels lorsqu'on évoque la question de l'identité et des pratiques culturelles. Il s'agit de la transmission de la langue maternelle des enquêtés à leurs enfants, mais aussi de valeurs et de traditions de cette région d'origine, à travers les pratiques culinaires. Aussi, les *trajectoires* sont définies par Bourdieu comme étant une « série des *positions*, successivement occupées par un même agent dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations [...] Cette construction préalable est aussi la condition de toute évaluation rigoureuse de ce que l'on peut appeler la *surface sociale*, comme description rigoureuse de la *personnalité*, désignée par le nom propre⁵² ». Il s'agit pour nous de comprendre les héritages et les transmissions des migrants pour mieux saisir la multiplicité de leur(s) identité(s) et de leurs pratiques culturelles. Si certains enquêtés parlent d'une éducation « à la française » en opposition à l'éducation de leur région d'origine, peu parviennent à la définir clairement. Les pratiques culturelles s'expriment individuellement mais bien souvent elles prennent sens en communauté, au sein d'un couple – où celles du mari peut différer de celles de la femme par exemple, ou d'une famille.

2. Une quête de l'identité nationale : se sentir Français ?

« *Et en survolant Paris sur le retour, je me suis dit « tu es de retour à la maison ».* Ce « basculement », dont parle Matias Chebel, s'opère au moment où l'immigré ne se sent plus étranger en France, mais considère la France comme étant un véritable « chez soi ».

Si certains enquêtés affirment ne pas du tout ressentir le besoin d'obtenir la nationalité française, car ils ne pensent pas que celle-ci leur serait profitable – « *Mais pour ce que ça nous rapporte ? Non clairement, pour nous ça ne vaut pas le coup*⁵³ » – d'autres en ressentent le besoin. Au-delà des habitus culturels adoptés et intégrés, la plupart du temps, par les enquêtés, on observe parfois un déclic qui engage la quête d'une reconnaissance « administrative » d'un statut français, d'une identité nationale qui corrobore le sentiment d'appartenance de l'enquêté à la nation française. Il est intéressant d'observer, à l'issue de cette enquête, deux tendances : la demande de la nationalité française pour des raisons de facilités administratives, d'une part ; et d'autre part, le désir d'obtention de la nationalité française pour des raisons plus intimes et subjectives, c'est-à-dire la volonté d'être reconnu comme français.

Que ce soit une « obligation » ou une volonté, est mis au jour l'apport bénéfique que peut avoir l'obtention de la nationalité française. Maria Garcia comprend l'importance de demander la nationalité française lorsqu'elle veut passer les concours de l'éducation

⁵¹ Maria GARCIA, Espagnole, 61ans, arrivée en 1955

⁵² Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, juin 1986, p. 71

⁵³ Ann DITCHFIELD, Britannique, 65ans, arrivée en 1978

nationale « *Je me souviens de quand je me suis inscrite pour le concours, j'ai réalisé qu'en fait il fallait être Française (...) Quand j'ai voulu passer ce fameux concours, ça a été urgent de le demander* ». Dolores Rodriguez-Ramos quant à elle explique : « *Je travaillais dans une école, et pour être fonctionnaire je devais obligatoirement être Française* ». Il y a aussi la volonté d'obtenir le droit de vote et ainsi d'affirmer son identité de « citoyen ». Ainsi, Myrian Hernandez affirme-t-elle : « *Pour la France, je vote. Je prends position ici, en tant que citoyenne française. (...) Je me suis totalement intégrée en France et c'est pour ça que j'ai décidé de voter qu'en France* ».

On observe aussi, plus rarement, une réelle volonté d'être Français au sens officiel, de la part des enquêtés qui ressentent en leur for intérieur, qu'ils sont Français. C'est le cas de Giovanni Stranieri, qui affirme « *Je voulais concrétiser mon ressenti qui était que j'étais aussi Français que j'étais Italien et je le ressens au plus profond de moi alors j'ai voulu que ce soit traduit de manière officielle* ». Nombreux sont les enquêtés qui insistent, sinon évoquent, le parcours périlleux vers l'obtention de la nationalité française : si la plupart d'entre eux entreprennent de demander la nationalité pour ne plus avoir à faire des démarches à répétition pour leur carte de séjour - « *il y avait la carte de séjour, à renouveler tous les ans. Si j'avais rendez-vous le vendredi, je venais la veille, le jeudi soir*⁵⁴ », « *maintenant j'ai envie de demander la naturalisation pour éviter de faire des renouvellements tous les dix ans*⁵⁵ » - nombreux sont ceux, aussi, qui nous parlent de la difficulté des démarches pour obtenir cette nationalité (notamment les enquêtés qui ne sont pas originaires d'une région européenne) : « *Le problème avec les papiers, c'est qu'on envoie toujours des papiers, et on en envoie, et on en envoie. Et pourquoi ? Je ne sais pas, c'est compliqué* » ; de même lorsqu'on demande à Khira Benamara pourquoi elle n'a pas demandé la naturalisation, elle répond « *car j'avais l'impression que c'était trop compliqué* ». En revanche, pour les enquêtés issus de l'immigration européenne, mais aussi notamment pour les personnes qui bénéficiaient au moment de la demande d'un salaire plutôt confortable, d'autant plus s'ils étaient propriétaires, la nationalité a été obtenue avec plus de facilité.

Lorsqu'on s'intéresse à ces questions de naturalisation, il est utile de questionner plus largement la question de l'accueil des immigrés par l'État français, et des difficultés que les migrants, de manière générale, peuvent observer pour obtenir la nationalité. D'autre part, l'administration française, réputée périlleuse, est un facteur déterminant dans l'obtention de la nationalité par ces immigrés. Claire Andrieu, dans son article « *Les résistantes, perspectives de recherche* », aborde notamment l'intérêt d'intégrer les faits que l'on étudie dans un contexte plus large : « *d'une interrogation sur une partie, on arrive ainsi à un questionnement sur le tout*⁵⁶ ».

L'acquisition de cette nouvelle identité nationale peut parfois se faire au détriment de l'identité d'origine. On note en effet, chez certains enquêtés, un abandon relatif de leur identité première au profit de cette nouvelle identité française. En d'autres termes, on

⁵⁴ Matias CHEBEL, *op.cit.*

⁵⁵ Khira BENAMARA, Tunisienne, 60 ans, arrivée en 1974

⁵⁶ Claire ANDRIEU, « *Les résistantes, perspectives de recherche* », *Le Mouvement social*, No. 180, Pour Une Histoire Sociale de la Résistance (1997), p.93

pourrait parler de « transfert d'identité ». En effet, on note dans quelques entretiens, des locutions telles que « Je suis Française » qui précède souvent la reconnaissance de n'avoir conservé aucun lien avec le pays d'origine, ou en tout cas de se sentir plus Français qu'autre chose. Le témoignage de Giovanni Stranieri, en ce sens, est assez révélateur : « *J'adore la France, en fait, je me sens chez moi ici, je me retrouve dans les valeurs et les traditions françaises peut être plus que dans celles de l'Italie. (...) On peut multiplier nos racines, et on peut se sentir chez soi dans un endroit différent de là où on est né* ». Mais nombreux sont les enquêtés qui ont à cœur de conserver leur identité d'origine : « *Je serais toujours algérienne*⁵⁷ » ou « *même si un jour j'ai la nationalité française, ce n'est pas pour autant que je vais nier mes origines*⁵⁸ ». Cependant, on note aussi l'apparition, plus que d'un « biculturalisme », d'une multiplication des identités, symbolisée notamment par la double-nationalité. Cette obtention d'identités multiples, vis-à-vis de la nationalité se couple avec toutes les autres « identités » d'une personne : son identité genrée, son identité sociale, son identité sexuelle etc.

Obtenir la nationalité française, devient alors, au-delà des facilités administratives et des droits (droit de vote notamment) qu'elle apporte, le socle d'une reconnaissance officielle de son statut en tant que résident français.



Des personnes font la queue le 30 mai 2006 devant la Préfecture de Bobigny (source : www.20minutes.fr)

3. La langue, miroir des identités ?

Comme nous l'avons vu précédemment, l'intégration dans un pays passe par des pratiques culturelles, par une appropriation de l'histoire de celui-ci, mais aussi par la maîtrise partielle ou complète de la langue du pays d'accueil. Ces éléments témoignent aussi

⁵⁷ Louiza AMGHAR, *op.cit.*

⁵⁸ Abdel « Gaby » HALIM, *op.cit.*

du refus d'une acculturation totale, et de la volonté de conserver des usages du pays d'origine. Dans le but de le démontrer, nous devons nous intéresser au fait linguistique. Véritable laboratoire des transformations de la société, les langues évoluent en fonction des néologismes, mais surtout par l'apport des autres. Pour des migrants, cette situation est d'autant plus logique, qu'ils parlent – couramment ou non, nous y reviendrons – au moins deux idiomes, et que leur quotidien est souvent fait d'allers et retours entre ceux-ci, dans le cercle familial, au travail, ou entre amis. Dès lors, comment la langue est-elle le témoin d'une identité multiple dans le cas des migrations ?

Tout d'abord, il nous faut précocement remarquer que la langue reste la première barrière, à la mixité identitaire, évoquée comme telle par Dinh Tan Maï, « *à cause de la barrière de la langue* ». Au sein de notre corpus, il existe de nombreux cas d'approches du français, certains l'ayant appris en partie à l'école, en famille, ou directement à leur arrivée. Le tableau ci-dessous récapitule ces données, et permet d'observer une cohérence dans le corpus : en trois groupes, dont deux homogènes, et le dernier, ayant acquis la langue bien plus tôt que les deux groupes précédents. Cependant, il existe, bien entendu, des passerelles entre ceux ayant appris le français à l'école, et ceux par l'usage, puisque l'enquêté peut apprendre le français via ses enfants, comme l'affirme Louiza Amghar : « *quand mes enfants sont allés à l'école, ils en revenaient avec des phrases françaises. C'est comme ça que j'ai commencé à apprendre quelques mots* ».

Apprentissage du français à l'école	Apprentissage du français par l'usage en France	Apprentissage du français dans le cercle familial	Total
8	8	3	19
42,1 %	42,1 %	15,8 %	100 %

Tableau n°1 : Composition des enquêtés du corpus selon les méthodes d'apprentissage du français

De même, certains démontrent une envie de se démarquer de l'identité d'origine pour embrasser l'identité française, par une étude scolaire de la langue. C'est le cas par exemple pour Fernandez, qui a « *pu rattraper certaines lacunes avec les cours du soir*⁵⁹ », autant au niveau linguistique que culturel, preuve que les deux faits sont mêlés « identitairement ». Cela illustre de très larges disparités d'intégration du français en tant que langue par les individus. De plus, ceux ayant appris le français à l'étranger étaient déjà sensibilisés par la culture, voire l'identité du pays étudié, avant même d'accomplir le processus migratoire. Tuba⁶⁰, par exemple, a étudié l'idiome dans une Université francophone à Galatasaray, ce qui lui a permis ensuite d'appliquer ses connaissances et de rencontrer la culture française à Bordeaux. La même situation se retrouve pour Miryan Hernandez, qui décide d'intégrer « *l'Alliance Colombo-française, parce qu'à l'époque, je faisais une petite formation de français* ». Pour ces personnes, il est plus aisé d'intégrer la notion d'identité française, par

⁵⁹ Fernandez GONZALEZ, Espagnol, 80 ans, arrivé en 1956

⁶⁰ Tuba GULTEKIN, Turquie, 31 ans, arrivée en 2011

le langage, puisqu'il est déjà connu. De fait, quatre personnes ont déjà des bases avant d'arriver dans le pays, de niveau inégal, comme pour Dinh Tan Maï, qui dit qu' « [on parlait] *un petit peu car à l'école, on nous apprenait quelques bases, comme aujourd'hui l'anglais à l'école. (...) Les six premiers mois sont très compliqués avec une vraie barrière de la langue* », ce qui ne suffit pas pour une compréhension correcte du français. Alors, la langue reste un critère primordial pour devenir Français légalement, ou même pour adopter la « culture française », comme annoncé précédemment. En effet, Gaby note bien qu'au cours de l'entretien avec O.R.P.R.A, « *c'était une femme avec un homme. Et l'homme était un traducteur. Mais quand elle a vu que je maîtrisais bien le français, elle a demandé à l'homme de disposer* », ce qui existe aussi au cours des tests pour l'acquisition de la nationalité française.

De plus, le français parlé par les enquêtés témoigne de l'ambivalence de l'identité de ceux-ci. Ainsi, fréquents sont les cas d'altération même de ces langues-ci. Sans aller dans un mélange pur, comme par exemple Dolores Rodriguez-Ramos, qui le signale rapidement, après avoir posé la question de la langue à employer au cours de l'entretien, « *je mélange [le français et l'espagnol] ! Je mélange !* », il existe des intrusions de la langue d'origine dans le français. L'exemple d'Ann, Galloise, est édifiant : elle ponctue régulièrement ses phrases de « *so* », ou d'autres expressions, comme « *world news* ». Dans certains cas, le français est oublié, ce qui est le cas pour Fernandez, et surtout pour son épouse, qui « *a beaucoup perdu son français. On ne parle qu'espagnol entre nous* ». Dans d'autres, par contre, c'est la langue maternelle qui est oubliée, au profit du français. Rosa Raimondi en est un exemple important, qui avoue que « *ça se perd. Je les sais les mots en italien mais des fois ça ne me vient pas tout de suite* ». Ces quelques citations nous permettent, en effet, d'insister sur le fait que la langue est une pratique culturelle, qui peut s'oublier en partie.

Cependant, l'idiome n'est pas le seul critère d'adhésion à l'identité française. L'apprentissage de la langue seul ne suffit pas à créer le sentiment d'appartenance à la nation française. Celle-ci est parlée dans d'autres pays, tout d'abord, et n'est donc pas le propre de la nation. Au Sénégal par exemple, Moussa Sy n'évoque que très peu le français comme source de problèmes d'intégration, ajoutant même qu'il « *passé pour quelqu'un qui est né ici [en France]* ». *A contrario*, pour Ann Ditchfield, malgré ses compétences linguistiques en français, et son engagement dans la vie locale, elle ne se considère pas comme Française, et refuse l'identité même, en désignant les autres comme « Les Français ». Ce refus de l'identité passe aussi par la référence à son nom de famille qui « *n'est pas très français* ». Ce que Bourdieu souligne dans son article « L'illusion biographique », et qui permet, « *selon l'expression de Kripke, « de désigner le même objet en n'importe quel univers possible », c'est-à-dire, concrètement, dans des états différents du même champ social (...) ou dans des champs différents en même temps⁶¹* ». Le nom de famille lisse l'identité de l'individu, et même ses états de connaissance de la langue, qui ne devient pas seulement un miroir des identités propres à chacun, mais qui peut aussi incarner un aspect ségrégatif.

⁶¹ Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol 62-63, juin 1986, p.70



Certaines universités proposent des cours du soir pour étrangers, notamment pour les aider en français, comme ici, à Angers (source: www.univ-angers.fr)

L'identité légale, conférée par les papiers d'identité, permet d'identifier et de reconnaître la personne. L'identité personnelle, qui peut être subjective, est riche d'autres aspects : familiaux, culturels, religieux, professionnels. Elle se construit par des choix, et dépend de la reconnaissance des autres, à travers des statuts objectifs, pour être confirmée de manière objective. La quête d'une reconnaissance d'une identité (l'identité nationale française) par les autres, mais aussi l'affirmation d'une identité personnelle spécifique (l'identité nationale d'origine) par des pratiques culturelles est une problématique majeure lorsqu'on s'intéresse à l'immigration.

VI. Imaginaire personnel et perceptions collectives

« Tous les jeunes en boivent là-bas ! »⁶². Selon Soleil, la consommation d'alcool serait plus importante en Espagne qu'en France. Pourtant, si l'on compare, les deux consommations ne sont pas si différentes. Il en est de même pour les tenues vestimentaires des jeunes filles en soirée dont parle Jonathan Smallwood⁶³. Ce qui entre en jeu ici, ce sont les perceptions collectives, mais surtout son propre imaginaire, lié au vécu de chacun.e, qui transparaît dans les entretiens. Soleil est en classe préparatoire, parcours d'étude qui demande une certaine assiduité, de plus dans un pays étranger, ce qui suppose qu'il n'a plus les mêmes amitiés que lors de son adolescence en Espagne. Quant à Jonathan, sort-il en soirée dans les mêmes types d'établissements festifs qui inspiraient son constat, ou juge-t-il de ces tenues d'après celles observées dans le pub familial où il travaille tous les soirs ?

Nous partirons ici du postulat que toutes les généralités formulées par les enquêté.e.s sont liées à l'expérience personnelle. Comment ces perceptions collectives et personnelles se construisent-elles et évoluent-elles ? Nous verrons dans un premier temps que, quand ils en viennent à généraliser, les enquêté.e.s organisent leurs discours en termes de comparaisons. Puis nous nous pencherons sur les mentions récurrentes sur le « rêve français » : comment les personnes interrogées imaginent-elles la France avant de venir et que trouvent-elles en arrivant ? Nous verrons ensuite les discours sur la perception de l'étranger.e : comment les enquêté.e.s s'évoquent-ils et évoquent-ils les autres, et qu'est-ce que cela révèle ? Pour finir, nous analyserons la manière dont les témoins tendent à justifier leur situation actuelle en s'appuyant sur des arguments familiaux, sociaux, et historiques.

1. Les oppositions et les comparaisons multiples

Sans surprise, la vie au pays d'origine et ses coutumes sont opposées à celles en France, et la perception de la France avant l'arrivée se confronte aux différences constatées sur place. Quand ils en viennent à généraliser, les étranger.e.s interrogés tendent à organiser leur discours en termes de comparaisons ; il s'agira ici de relever celles qui nous ont le plus interpellées.

a. Opposition temporelle : un passé révolu

Une figure de comparaison récurrente et moins attendue dans les entretiens peut être notée ; il s'agit de celle qui mesure les changements entre la situation en France à l'arrivée, et la situation actuelle des enquêté.e.s. Ces dernier.e.s estiment pour la plupart que leur accueil n'aurait pas été le même de nos jours. Khira Benamara souligne l'accueil positif qu'elle a reçu, mais constate, au sujet du lieu où elle réside, qu'« autrefois, le quartier et les voisins étaient paisibles. [...] Autrefois je pouvais laisser la porte ouverte et je savais qu'il n'y aurait aucun

62 Entretien Soleil COLIN-FERNANDEZ, Franco-Espagnol, 19 ans, arrivé en 2014

63 Entretien Jonathan SMALLWOOD, Britannique, 27 ans, arrivé en 2012

de problème. Mais maintenant c'est plus du tout le cas. Le quartier a changé. La France a changé »⁶⁴. De même, bien que Dinh Tan Maï apprécie « le côté humain » des Français.e.s, dont il a bénéficié à son arrivée, il « remarque que la France se dégrade et c'est bien dommage ». Et conclut : « nous, on a eu de la chance à notre époque »⁶⁵. Giovanni Stranieri « pense qu'à cette époque la France était particulièrement accueillante, ouverte, chaleureuse pour les étudiants étrangers »⁶⁶ et selon Louisa Amghar « le pays a changé. J'étais plus jeune, c'était moins dur. Et les gens étaient moins fermés, plus solidaires. J'avais plus d'échanges, je riaais avec eux »⁶⁷. Dans ce dernier témoignage peut être relevée la mention de sa jeunesse. Comme l'écrit Francesca Sirna, « la remémoration n'est un acte ni neutre ni linéaire »⁶⁸ ; la perception du passé des enquêté.e.s est déformée par le temps, par leur propre évolution, mais aussi par l'actualité.

Comment mesurer si l'insécurité ressentie par Khira participe de celle que les médias véhiculent ? Comment savoir si l'impression de dégradation de la France constatée par Dinh Tan Maï ne procède pas de ces mêmes médias, couplée au fait qu'il ne maîtrisait pas la langue à son arrivée et restait proche de son réseau vietnamien ? Se posaient-ils tous deux, à leur jeune âge d'arrivée, les mêmes problématiques qu'ils se posent maintenant sur le monde qui les entoure ? On peut supposer que cette comparaison sert en partie de critique du pays, bien que la véracité des arguments soit difficilement mesurable. Dans cette opposition temporelle, seul Mathias aborde un aspect positif, celui de la mondialisation : « j'insiste pour que mon neveu et ma nièce puissent voyager, apprendre des langues, et j'ai des amis qui voyagent beaucoup pour le travail avec leurs petits. Vu ce que le monde est devenu, pour moi, s'attacher au pays n'a plus de sens »⁶⁹.

b. Opposition spatiale : la ville et la campagne

Les enquêté.e.s rapportent souvent leur vécu au fait qu'ils et elles étaient soit en ville, soit à la campagne. De manière étonnante et selon Ann Ditchfield, « vous pouvez vous sentir beaucoup plus seul en ville qu'en campagne ». Son intégration a été facilitée par leur installation dans un village du Rhône : « en ville ça aurait été beaucoup plus difficile. Le contact était dans un sens facile parce qu'on était des étrangers à 100%. Pas simplement les étrangers de Lyon mais les étrangers de l'autre pays ». Plus tard, elle oppose les tendances politiques citadines et campagnardes : « nous, nos problèmes de peur ou de Front National en Grande-Bretagne, c'est plutôt dans les villes. Parce qu'ils ont peut-être peur qu'ils prennent le contrôle des commerces, ou je n'en sais rien. On n'entend pas parler de la prise d'arrondissement par le FN à Lyon ou à Paris, enfin je ne sais pas »⁷⁰. Myrian Hernandez évoque, au contraire, les difficultés d'intégration dans la campagne : « c'est particulier dans un

64 Entretien Khira BENAMARA, Tunisienne, 60 ans arrivée en 1974

65 Entretien Dinh TAN MAÏ, Vietnamien, 49 ans, arrivé en 1980

66 Entretien Giovanni STRANIERI, Italien, 43 ans, arrivé en 1992

67 Entretien Louiza AMGHAR, Algérienne, 53 ans, arrivée en 1980

68 Entretien Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.9-30, p.14

69 Entretien Matias CHEBEL, Argentin, 40 ans, arrivé en 2001

70 Entretien Ann DITCHFIELD, Britannique, c.65 ans, arrivée en 1978

petit village, car les aînés d'un village, ils veulent protéger leurs nids »⁷¹. Soleil Colin-Fernandez fait quant à lui écho à Ann, quant à la question « as-tu trouvé les Français moins froids que les Espagnols? », il répond « c'est le contraire ! [...] », en modérant : « avant j'étais à la campagne, et maintenant c'est la ville, donc il y a beaucoup de facteurs qui rentrent en jeu »⁷². La pluralité des ressentis laisse donc supposer que ces généralités quant à l'opposition ville/campagne ne dépend que du parcours de chaque enquêté.e.

William Turner, *Pluie, vapeur, vitesse*, Peinture à l'huile (1844) de William Turner. (National Gallery of Art, Londres)

L'opposition entre villes et campagnes « n'est pas figée et on peut en faire l'histoire »⁷³. Tony Champion et Graeme Hugo ont par ailleurs listé les stéréotypes qui y sont associés⁷⁴.

c. Le pays d'origine avant et maintenant

La perception du pays d'origine change avec l'installation en France. Tuba Gultekin confie que « c'est vrai qu'avec certains points concernant la Turquie, cela devient de plus en plus difficile d'y vivre » et que « des fois [elle] étouffe après cinq jours »⁷⁵. Dolores Rodriguez-Ramos aimerait retourner en Espagne, mais par ouïe-dire, son « quartier a complètement changé : il y a des étrangers de partout, dont des Arabes. Les jeunes sont partis, les vieux sont morts »⁷⁶. Myrian Hernandez de son retour en Colombie raconte que sa « réaction a été une sensation étrange de se sentir étrangère dans son propre pays ». Elle donne une piste de réflexion quand elle affirme que « tout ce que tu entends ou tu vois de la bouche de ta famille, ça a une autre allure. Déjà par le fait que je connais une autre langue, qui me donne aussi une comparaison. J'ai tendance à dire que tu connais ta propre langue beaucoup

71Entretien Miryan HERNANDEZ, Colombienne, née en 1959, arrivée en 1982

72 Entretien Soleil COLIN-FERNANDEZ, Franco-Espagnol, 19 ans, arrivé en 2014

73Jacques Véron, *L'urbanisation du monde*, Collection : Autres ouvrages, 2006, 122 pages

74 Tels que la « domination des secteurs d'activité économique secondaire et tertiaire en milieu urbain, du secteur primaire en milieu rural, salaires plus élevés, meilleur niveau d'éducation, meilleur accès aux services et à l'information dans les villes, fécondité et mortalité plus basses, moindre conservatisme politique et population plus hétérogène d'un point de vue ethnique que dans les campagnes. La ville se caractériserait aussi par une immigration nette et la campagne par une émigration nette. » Champion T. et Hugo G., *New Forms of Urbanization. Beyond the Urban-Rural Dichotomy*, Ashgate, IUSSP, 2004, dans Jacques Véron, op.cit., p.4

75 Entretien Tuba GULTEKIN, Turque, 31 ans, arrivée en 2011

76 Entretien Dolores RODRIGUEZ-RAMOS, Espagnole, 69 ans, arrivée en 1967

mieux quand tu en connais une autre »⁷⁷. C'est donc bien l'expérience vécue à l'étranger qui change la perception du pays d'origine, et donc les généralités émises sur le pays d'origine pour les enquêtés.e.s.

2. Le « rêve français »... et la réalité des Français

Dans cette partie, nous allons nous intéresser à la perception de la France par les immigrés.e.s. En effet, à travers chacun des entretiens réalisés, on peut faire le constat qu'il existait, et existe toujours, un «rêve français» : la France est alors vue comme un pays riche et les Français comme ouverts et accueillants. Cette perception reste cependant très personnelle et est façonnée au gré des expériences de chacun tout comme le contexte de « mutations économique, politique, sociale et culturel »⁷⁸ est important au moment de l'entretien.

a. L'imaginaire français de l'immigré

La migration résulte souvent d'un choix conscient des individus de quitter leurs pays d'origine pour s'installer dans un nouveau pays, en espérant avoir une vie meilleure. Ce choix peut être dicté par des croyances religieuses, qui n'acceptent pas un individu à cause de leur sexualité, comme c'est le cas de « Gaby » Halim, Algérien, qui a fui son pays parce qu'il est homosexuel. Il a alors trouvé une situation où ses collègues l'acceptaient comme un individu à part entière sans s'arrêter sur sa sexualité. On peut parler de réfugié politique pour lui mais aussi pour la situation de Dinh Tan Mai, qui a fui le Vietnam à cause du communisme. Le choix de la France, pour l'un comme pour l'autre, s'est fait à des époques différentes mais avec le même point commun d'ouverture d'esprit d'une France « humaine »⁷⁹. Le rêve français de ces immigrés.e.s passe par leur perception de l'autre mais aussi de l'inconnu puisque la plupart des entretiens soulignent que beaucoup avaient des idées préconçues sur la France mais cela a commencé à disparaître avec la réalité de la vie quotidienne avec, par exemple, un climat tout à fait différent voire difficile par rapport au pays d'origine, que ce soit en Algérie ou au Vietnam.

En ce qui concerne les migrations d'origine économique, comme c'est le cas pour la plupart des personnes interrogées, on retrouve l'espoir d'une vie meilleure à travers le travail. Les immigrés.e.s espagnol.e.s et italien.ne.s font partie des vagues de migrations à une époque où la France était un pays « riche »⁸⁰ et où on pouvait plus facilement trouver du travail. C'est ce qui a poussé les parents de Dolores Raphoz à venir en France car ils ont estimé que la vie y

77 Entretien Miryan HERNANDEZ, Colombienne, née en 1959, arrivée en 1982

78 Freddy RAPHAEL, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *in* Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 35^e année, n° 1, 1980. pp. 127-145

79 Entretien avec Dinh TAN MAÏ, Vietnamien, 49 ans, arrivé en 1980

80 Entretiens avec Fernandez GONZALEZ, Espagnol, 80 ans, arrivé en 1956 ; Rosa RAIMONDI, Italienne, 74 ans, arrivée en 1958 ; Dolorès RAPHOZ, Espagnole, 55 ans, arrivée en 1960 ; Dolores RODRIGUEZ-RAMOS, Espagnole, 69 ans, arrivée en 1967

était plus confortable tout comme Fernandez Gonzalez qui a obtenu une bien meilleure situation en venant travailler en France que s'il était resté en Andalousie. A travers chaque entretien, on s'aperçoit que les immigré.e.s voyaient la France comme un pays où il y avait une bonne qualité de vie et une bonne protection sociale, ce qui les a probablement incité à rester dans le pays. On s'aperçoit aussi que certaines des femmes ayant émigré avec leur mari ou pour le rejoindre n'avaient pas vraiment d'imaginaire de la France mais ont simplement suivi⁸¹. Enfin, une autre situation de migration se présente lors des études comme pour Giovanni Stranieri, Tuba Gulecken et Anaïs Quenette. Ces personnes sont venues en France dans le cadre de leurs études et n'en sont pas reparti. Pour eux, la France les faisait « rêver » et ils se retrouvent alors dans les valeurs françaises⁸² ou bien préfèrent la « mentalité » française plutôt que celle de leur pays d'origine⁸³. Giovanni Stranieri apprécie la « diversité culturelle et ethnique » de la France.

Marie-Louise et Antoinette Nardone dans leur boutique de glacier, rue de la Barre
(collection particulière)⁸⁴

b. Les réactions différentes et générationnelles

Dans de nombreux cas, on constate que la migration était une nécessité pour survivre mais il faut également souligner ce que ressentent aujourd'hui les enfants ou les petits-enfants de ces migrant.e.s. Par exemple, Moussa Sy estime que la « mentalité des jeunes issus de l'immigration ne voient que le mauvais côté de la France » (habiter en banlieue) et qu'ils ne se

81 Entretien avec Louiza AMGHAR, Algérienne, 53 ans, arrivée en 1980

82 Entretien avec Giovanni STRANIERI, Italien, 43 ans, arrivé en 1992

83 Entretien avec Anaïs QUENETTE, Mauricienne, 20 ans, arrivée en 2013

84 Archives municipales de Lyon, exposition "Lyon l'Italienne: deux siècles d'immigration italienne en région lyonnaise", www.archives-lyon.fr

rendent pas compte des raisons pour lesquelles les parents ou grands-parents ont immigré en premier lieu. Il regrette ce manque de réflexion de la part des jeunes qui n'ont pas connu les souffrances des pays d'origine et qui tournent le dos à la France. Cette perception de la migration vu par les générations d'après reste très personnelle mais elle est peut-être le reflet d'une société française de plus en plus fermée sur elle-même (« Lorsqu'il s'agit d'immigrés, la première génération, souvent désemparée, portant l'indestructible empreinte de la culture d'origine et incapable de faire siens les standards de la culture refuge, ne vit pas la même expérience que ses enfants, qui peuvent être partagés entre deux codes culturels incompatibles, ou opter résolument pour l'un d'eux »⁸⁵). Giovanni Stranieri comprend qu'il puisse y avoir une recherche du pays d'origine, surtout qu'il fait très régulièrement les trajets entre l'Italie et la France donc il ne se sent pas réellement étranger, mais il pense “[qu’] on peut multiplier nos racines, et on peut se sentir chez soi dans un endroit différent de là où on est né”.

c. La brutale réalité

Une fois installés en France, peu importe la génération et une fois le rêve français adapté à la réalité, les immigré.e.s ont pu bénéficier ou non de l'accueil des français.e.s. Au-delà de l'image du Français buveur de café et baguette à la main⁸⁶, l'accueil des Français n'a pas toujours été chaleureux. Gaby Halim s'est rendu compte que, s'il n'était pas accepté en Algérie en tant qu'homosexuel, à l'intérieur même de la communauté homosexuelle française les gens n'était pas plus ouverts. De la même manière, alors qu'en Algérie il se faisait constamment draguer dans la rue, en France ce n'est pas du tout la même chose ce qui rend difficile les rencontres.

Avec son expérience personnelle de barman, Jonathan Smallwood s'aperçoit aussi des différences de traitement des femmes entre l'Angleterre et la France lorsque celles-ci se font siffler ou accoster de manière un peu hostile, ce qu'il regrette. Beaucoup font également le constat que, s'ils ont été bien accueilli à leur arrivée, la situation se dégrade aujourd'hui en même temps que la politique française. Ann Ditchfield, quant à elle, fait le constat que les Français sont trop fermés, surtout avec les immigrés d'Afrique du Nord. Bien que les Français ne soient pas plus misogynes qu'ailleurs, elle constate aussi qu'elle se sent rejetée en tant qu'étrangère dans son village alors qu'elle y vit depuis de nombreuses années.

3. Les perceptions de l'étranger : soi-même et les autres

Dans cette partie, nous allons nous intéresser à la perception qu'ont les enquêté.e.s de leur statut d'étranger.e.s. Ce sentiment d'être étranger.e.s n'est pas perçu de la même façon en fonction de leur parcours. Nous allons également, dans un deuxième temps, aborder la perception qu'ont les enquêté.e.s sur les autres étranger.e.s; ont-ils un regard différent sur ceux et celles qui ont eu un parcours différent que le leur?

85 *Ibid*

86 Entretien avec Jonathan SMALLWOOD, Britannique, 27 ans, arrivé en 2012

a. Se sentir étranger

Maria Garcia débute son entretien en revenant sur le vocabulaire qu'on peut utiliser pour la qualifier : « Je ne vois pas pourquoi il faut prendre tant de gants pour nommer les choses. Je ne vois pas ce que ça a d'insultant d'être un immigré ou autre chose. On est ce qu'on est. Ça n'empêche pas d'avoir nos qualités, nos défauts, comme tout le monde ! »⁸⁷. En se qualifiant d'immigrée, Maria Garcia veut démontrer qu'elle n'a pas honte de l'être, qu'elle est fière de son parcours. Pour autant, ce discours n'est-il pas lié au fait qu'aujourd'hui Maria soit naturalisée Française? A ce jour, Maria est âgée de 61 ans, elle est arrivée en France à six mois, elle est en règle avec ses papiers et est aujourd'hui totalement intégrée dans la société française, il est donc peut-être plus facile pour elle d'assumer son statut d'immigrée.

La question du vocabulaire qu'on choisit pour nommer les personnes étrangères installées sur le sol français a également été abordée par Tuba Gultekin. En effet, à la question : « C'est quoi ton statut en France ? », Tuba répond : « Je trouve que les mots immigrés, expatriés, étrangers etc. sont assez hypocrites comme notions. Ce sont des termes politiques et manipulables. Je préfère être "résidente en France" »⁸⁸. A l'inverse de Maria Garcia, Tuba Gultekin ne se sent pas à l'aise avec le terme d'immigrée mais lui préfère le terme de résidente française. Encore une fois, on peut se demander ce qui la pousse à avoir ce discours. Tuba n'a pas eu le même parcours migratoire que Maria Garcia. Tuba est venue en France avec Erasmus et n'est âgée que de 31 ans. Aujourd'hui, une large majorité de jeunes ont accès à Erasmus ou à d'autres programmes d'échange qui simplifient leur installation dans des pays étrangers. Erasmus est un moyen efficace pour rencontrer d'autres jeunes étrangers ce qui rend la notion d'immigré.e.s, d'étranger.e.s, un peu obsolète.

Se sentir étranger.e est un sentiment que l'on retrouve dans plusieurs entretiens réalisés. Miryan Hernandez revient dessus à plusieurs reprises notamment quand elle rentre dans son pays d'origine, la Colombie. Toutefois, elle assimile cela à une richesse⁸⁹. En outre, elle en vient même à dire qu'elle se sent désormais étrangère dans son pays d'origine : « Ma réaction a été une sensation étrange de se sentir étrangère dans son propre pays ». Matias Chebel évoque également ce sentiment : « J'étais étranger dans mon propre pays »⁹⁰. Notons également que pour certain.e.s le fait d'avoir la double nationalité provoque chez eux le sentiment de n'appartenir finalement à aucune des deux nationalités : « j'ai un accent en Français, un accent en Espagnol, ils me rappellent tout le temps que je serai jamais ni l'un ni l'autre complètement »⁹¹. Il rajoute : « Je suis entre les deux, espagnol et français, quoi ». Ce sentiment est d'ailleurs partagé par Maria Garcia : « C'est que les immigrés on est tirillés, on se sent du pays qui nous a accueilli, on a de l'amour pour ce pays mais on a aussi de l'amour pour le pays d'où on vient et en fait il faut pas nous demander de choisir. »

87 Entretien Maria Garcia, Espagnole, 61 ans, arrivée en 1955

88 Entretien Tuba Gultekin, Turque, 31 ans, arrivée en 2011

89 « Mon expérience en tant qu'étrangère, mon expérience en tant que native du pays. Et partager mes nouvelles connaissances vis à vis de la nouvelle culture que j'avais embrassée».Entretien avec Miryan Hernandez, Colombienne, née en 1959, arrivée en 1982

90 Entretien Matias Chebel, Argentin, 40 ans, arrivé en 2000

91Entretien Soleil Colin-Fernandez, Franco-espagnol, 19 ans arrivé en 2014

Matias Chebel, quant à lui, a longtemps ressenti qu'il n'était qu'un étranger en France et avait l'impression qu'il le resterait. Quand, à son arrivée, il s'est installé à Orange, ville dirigée par des élus d'extrême-droite, il s'y est rapidement senti mal à l'aise. En tant qu'étranger, il ne concevait pas de s'installer définitivement dans une ville où les élus étaient d'extrême-droite : « J'ai habité Orange mais quand il a fallu renouveler le contrat, je me suis dit que je n'étais pas très à l'aise là-bas (j'avais des réflexions sur le fait que je sois étranger etc) ». Quand il a décidé d'acheter un appartement en France il évoque la difficulté qu'il avait d'imaginer que c'était possible pour lui : « Pour un étranger c'est évident d'être locataire, et je savais que j'allais galérer toute ma vie ». Cependant, à la fin de l'entretien il évoque que ce sentiment a changé : « Je sens aussi que j'ai abandonné un certain complexe, fini le « parce que je ne suis pas d'ici... ». Ainsi, on constate que se sentir étranger varie selon les personnes interrogées. On peut, finalement, se sentir étranger, partout que ce soit dans son pays d'origine où dans le pays où on a choisi de s'installer. Ce sentiment est finalement fortement influencé par le parcours des personnes interrogées.

b. La question du racisme

Un autre thème a été abordé au fil des entretiens, la question du racisme. Khira Benamara l'évoque au moment où son fils lui demande pourquoi elle n'a pas fait les démarches de naturalisation : « Car j'avais l'impression que c'était trop compliqué. Pourquoi donnerait-on la nationalité à une Tunisienne ? Avant ce n'était pas comme maintenant, j'avais l'impression que la France (elle précise : l'État) était raciste »⁹². Elle explique ainsi qu'elle n'a pas entrepris les démarches de naturalisation car elle pensait que l'État était raciste. On comprend ainsi que ce choix dépend plus de ce qu'elle ressentait à ce moment plutôt qu'à une réalité. En effet, elle n'a pas demandé la nationalité car elle imaginait que l'État était raciste : or, si elle avait entrepris les démarches elle aurait certainement obtenu la nationalité étant donné sa situation administrative. L'imaginaire qu'elle se faisait de la France a influé sur les démarches qu'elle aurait pu entreprendre.

Alors que Khira Benamara évoquait un État raciste, Ann Ditchfield trouve que les Français sont racistes, en particulier, les ruraux. Selon elle, la France n'aime pas les étrangers.e.s et elle va tenter de le démontrer à plusieurs reprises au cours de l'entretien. A la question : « Il y a un rapport à l'étranger particulier ? », elle répond : « Non, peut-être l'étranger, c'est... Je ne sais pas. Cette attitude-là... Il n'est pas un égal. L'étranger est un étranger. Nos filles, c'est toujours les Anglaises ». Elle associe ainsi son discours sur les étrangers au sentiment qu'ils ne sont toujours pas acceptés. Par ailleurs, elle explique toujours que si certains des gens de son village tiennent des propos racistes, cela est culturel⁹³. Or, cet

92

Entretien avec Khira Benamara, Tunisienne, 60 ans, arrivée en 1974

93

« Mais je pourrais vous emmener à Larajasse, et je leur dirais : « Vous voulez manger un couscous ? » « On va pas manger un couscous, c'est de l'arabe ça ! » C'est dans leur tête. Il y a des gens comme ça. Ils aiment la soupe aux choux, ou je ne sais pas quoi, leur truc

argument est un peu réducteur. Certes, certains de ces voisins sont sûrement racistes mais en venir à la conclusion que le racisme est culturel en France, c'est exagéré. Cet argument est sûrement lié à l'idée qu'elle se fait d'une France raciste où l'étranger est mal vu. Idée qu'elle évoque d'ailleurs à plusieurs reprises dans son entretien.

Notons également que l'imaginaire de certains ne se cantonne pas uniquement à la France. C'est le cas de Dolores Rodriguez qui par exemple explique qu'elle n'aurait pas pu s'installer en Suisse, là où vit sa sœur, car son beau-frère lui disait « beaucoup de mal de la Suisse, parce qu'il disait que ce pays était très raciste. Et puis là-bas, il ne faut pas apprendre une langue, mais des dialectes de l'un ou de l'autre ». Selon elle, la Suisse est un pays raciste et nécessite l'apprentissage de « dialectes ». Or, son discours est uniquement fondé sur ce que lui a dit son beau-frère. En réalité, Genève, est une ville où on parle français et l'apprentissage de l'Allemand et de l'Italien n'est pas obligatoire.

Enfin, certain·e·s ont abordé la question des migrants. Tous ceux et celles qui ont été interrogés sur la question ont tous fait des parallèles avec leur immigration personnelle. Tout en revenant sur les conditions difficiles de l'arrivée des migrants, il n'est pas envisageable pour eux d'avoir un avis négatif sur ces événements car ils s'identifient d'une certaine façon à eux. C'est le cas notamment de Maria Garcia et de Gaby.

M. et Mme Messaoudi, algériens, dans leur épicerie. Années 50, Levallois-Perret © Collection particulière⁹⁴

c. Un Autre plus remarqué: « l'Arabe »

Dans plusieurs entretiens, une distinction est faite entre les étranger.e.s venus d'Europe et les « Arabes » qui sembleraient être différents. « L'Arabe » est alors considéré à part. Cette question est notamment abordée dans plusieurs entretiens retranscrits dans l'ouvrage *La misère du monde* de Pierre Bourdieu⁹⁵. En effet, dans plusieurs entretiens « l'Arabe » est souvent considéré comme différent des autres étrangers, et victime de nombreux préjugés : « il faut reconnaître: pour un Arabe, il était bien »⁹⁶.

qu'ils font là. Enfin, je suis persuadée que c'est culturel ». Entretien avec Ann Ditchfield, britannique, 65 ans, arrivée en 1978

94

<http://www.histoire-immigration.fr/>

95

BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Seuil, 1993.

96

BOURDIEU, Pierre, *La misère du monde*, Seuil, 1993, p. 44.

Ces préjugés sont notamment présent dans l'entretien de Dolores Rodriguez qui fait la distinction entre les immigré.e.s Européens et les « Arabes » à plusieurs reprises: « Il y avait des étrangers, comme des Italiens, des Portugais, et puis, de plus en plus, il y avait des Arabes »⁹⁷. Comme s'ils étaient à part. Elle ajoute : « la France c'était une référence. Ce n'est pas le cas de la France aujourd'hui... Avec tous les Arabes et tout le monde qui est à son crochet... ». Dolores Rodriguez, qui a elle-même immigré en France en 1967, tiens un discours raciste sur ceux qu'elle nomme les « Arabes ». Or, on peut se demander quelles sont les raisons qui la poussent à tenir ce discours. Le choix du terme « arabe » est déjà équivoque car comme elle, ceux qu'elle nomme « arabe » ont certainement la nationalité française. Par ailleurs, son discours est très stéréotypé, c'est un discours qu'on a déjà tous entendu. Plus que son opinion, on a l'impression qu'elle répète quelque chose qu'elle a entendu et qu'elle reprend pour justifier ses propos.

Gaby lui aussi tient un discours assez virulent sur les Français d'origine maghrébine. Il tient à se distinguer des Algériens qui sont nés en France et qui, selon lui, n'ont pas les mêmes valeurs que lui : « Les gens qui sont nés ici, ils ont des idées erronées »⁹⁸. Il explique qu'il ne peut tisser aucun lien d'amitié avec eux notamment parce qu'il a été agressé. Or, cette agression a certainement influé sa perception des Français d'origine maghrébine. Par ailleurs, cette impression est à relier avec son homosexualité : « Les garçons, ils peuvent pas accepter un Algérien homosexuel même si parmi eux, ça existe l'homosexualité mais ils la rejettent, ça n'existe pas. Dans le déni, total ». Ainsi, Gaby tiens également un discours raciste sur les Algériens qu'il juge fermés d'esprit. Pour autant, son constat est à mettre en relation avec son vécu. Il ne faut pas oublier que Gaby a quitté l'Algérie car il ne pouvait pas vivre son homosexualité librement, il a donc sûrement certains préjugés sur les hommes Algériens.

Ces différents entretiens montrent ainsi que chaque perception de soi et de l'autre est intimement liée à son vécu.

4. Justification de la situation actuelle des immigré.e.s : arguments familiaux, sociaux et historiques

Dans cette dernière partie, nous verrons en quoi chaque entretien a recours à une justification selon plusieurs modes afin d'éclairer ou d'expliquer les parcours de vie. Ainsi, et comme Bourdieu l'illustre dans son *Illusion biographique*, les personnes interrogées parviennent à utiliser des détails ou des faits de plus grande importance pour expliquer, autrement dit, justifier, leur propre parcours individuel.

a. Justifications familiales

Le premier élément convoqué est la généalogie familiale. Il s'agit en effet de montrer que le parcours individuel est motivé par soi et pour soi mais qu'il trouve son origine dans des temps plus anciens au sein de l'entité « famille ». C'est l'idée selon laquelle il y aurait une hérédité, un gène propice au voyage et à l'immigration. Dans l'entretien avec Anaïs Quenette,

97

Entretien Dolores Rodriguez-Ramos, Espagnole, 69 ans, arrivée en 1967

98

Entretien Abdel « Gaby » Halim, Algérien, 31 ans, arrivé en 2008

à la question à propos de « l'ADN du voyage », l'interrogée répond sans détour par l'affirmative et trace un portrait cosmopolite et multiculturel de sa famille proche ou éloignée qu'elle regroupe sous la même dénomination : des oncles ou des tantes⁹⁹. En réalité, c'est un recours assez habituel pour expliquer son propre départ puisque cette remarque au sein d'un entretien précis est également valable pour de nombreux autres entretiens. Cela nous permet de reprendre une expression de Bourdieu à notre propre compte afin d'expliquer ce recours à la justification personnelle et individuel par rapport au passé de la famille : « le *postulat de sens de l'existence* racontée »¹⁰⁰. Il s'agit là d'avoir recours à des événements pour expliquer son propre parcours et de les investir d'une intelligibilité propre afin d'expliquer la valeur de nos actes. Ainsi, Anaïs Quenette mais aussi Ann Ditchfield ou encore Moussa Sy, tous parlent d'une « dynamique de voyage »¹⁰¹ familiale. Leur propre départ est expliqué en vertu du départ des autres afin de montrer qu'ils ne sont pas hors normes et que s'ils arrivent avec le statut d'étranger dans un pays, ils ne sont pas pour autant « étrangers » aux propres traditions de leurs familles respectives : Ann Ditchfield a des membres de sa famille au Canada et une belle-sœur en Afrique du Sud, Moussa Sy quant à lui a recours au récit historique et aux statistiques, gages de véracité, pour expliquer son départ. Il affirme que « soixante-dix pourcent de [son] entourage sont à l'étranger. »¹⁰² et explique qu'il a des membres de sa famille dans plusieurs pays européens et des amis sur le continent américain.

99

« En gros, t'as l'ADN du voyage en toi ? Madagascar, Ile Maurice, France ... Oui ! Et puis j'ai une famille assez variée culturellement... J'ai un tonton qui est Allemand, une tante chinoise, une autre indienne, j'ai un tonton français... J'ai des origines allemandes, indiennes, africaines... J'ai un oncle qui vit en Amérique... ». Entretien Anaïs Quenette, Mauricienne, 20 ans, arrivée en 2013

100 « Illusion biographique », Pierre Bourdieu, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1986

101 Entretien Ann Ditchfield, Britannique, c.65 ans, arrivée en 1978

102 Entretien Moussa Sy, Sénégalais, 29 ans, arrivé en 2010

Mr et Mme Pierre Struzik et leur famille, immigré-e-s Polonais-es dans le Nord de la France.
Photo prise entre 1918 et 1920¹⁰³.

b. Justifications sociales

Le deuxième élément convoqué pour justifier son départ est la norme sociale. Dans l’imaginaire des migrant·e·s interrogé·e·s, il y a un certain nombre de facteurs sociaux déterminants au départ mais aussi à l’intégration dans le pays d’accueil. Ainsi, nombre de personnes interrogées n’ont de cesse d’évoquer leur bonne intégration par leur motivation et leur désir de s’en sortir mais évoquent plus facilement leurs « facilités » d’intégration plutôt que leurs difficultés. Miryan Hernandez s’estime chanceuse d’avoir intégré un cercle familial éduqué et bourgeois car les membres de cette famille étaient assez « ouverts » aux autres et aux autres cultures en raison de leur éducation¹⁰⁴ et lui ont permis de mieux s’intégrer dans le pays et à la culture française. C’est aussi le cas pour Moussa Sy qui répète plusieurs fois dans l’entretien et dans de longs passages explicatifs – et donc justificatifs – sa position sociale et *a fortiori* sa différence avec les autres migrant·e·s. Il estime avoir une expérience différente de la migration en vertu de son parcours scolaire et de sa position sociale qui lui permet notamment de venir en France en avion¹⁰⁵ et d’ainsi se démarquer des « autres ».

Un autre entretien est significatif du point de vue de la justification sociale, c’est celui d’Ann Ditchfield. L’interrogée utilise toutes les formes de justifications comme nous le verrons aussi dans le dernier point, et a donc recours à la justification sociale. Elle présente son couple comme étant un couple britannique un peu sauvage¹⁰⁶, en tous cas différents des autres habitants du village. Contrairement à Miryan Hernandez pour qui venir dans un milieu bourgeois lui a permis de s’intégrer, les Ditchfield semblent avoir eu du mal à s’intégrer dans un milieu rural soi-disant peu éduqué : « Ah non mais l’intégration, on est très très bien avec les voisins, il y a pas de problèmes de ce côté-là. Mais c’est des petits trucs... »¹⁰⁷, elle précise les « petits trucs » en évoquant plusieurs détails comme l’éducation, le goût pour la lecture, la recherche scientifique. Ainsi, ce serait leur position sociale qui leur aurait permis d’aller vivre à l’étranger et non des raisons économiques – pourtant le couple choisit bien de s’installer en France en raison d’une offre d’emploi intéressante du mari – mais c’est aussi leur position sociale qui participerait d’une dynamique d’exclusion dans leur village : « Des fois, on se sent un peu exclus. »¹⁰⁸

c. Justifications « historiques »

Le dernier élément qui permet aux interrogé·e·s de justifier et d’expliquer leur départ et leurs motivations pour aller vivre dans un autre pays ou encore leur intégration est le recours à l’histoire et à de nombreuses généralités.

Ainsi plusieurs interrogé·e·s comme Miryan Hernandez mais aussi Matias Chebel évoquent une facilité d’adaptation en France grâce à leur culture maternelle proche. Pour

103 http://photos.lavoix.com/main.php?g2_itemId=130552

104 Entretien Miryan Hernandez, Colombienne, 56 ans, arrivée en 1982

105 « J’ai pris l’avion. Je ne suis pas comme les autres, il y en a qui ont pris des bateaux. », entretien Moussa Sy, Sénégalais, 29 ans, arrivé en 2010

106 Elle utilise l’expression

107 Entretien Ann Ditchfield, Britannique, c.56 ans, arrivée en 1978

108 Ibid.

Matias Chebel qui ne parlait pas Français en arrivant sur le territoire national, son intégration lui semble plus facile en raison de ses origines latino-américaines¹⁰⁹, alors que pour son cas, c'est surtout la pratique artistique et sa « bonne étoile » qui lui ont permis de s'intégrer rapidement.

Cependant, c'est le recours à des généralités sur l'Histoire en tant que telle qui est assez frappante, notamment dans les propos d'Ann Ditchfield mais aussi dans d'autres entretiens comme celui de Khira Benamara qui évoque la notion « d'histoire commune » entre la France et la Tunisie¹¹⁰ par le biais de la colonisation ; utilisation de la notion d'histoire commune pour en réalité parler de l'apprentissage de la langue et de sa faculté à parler en Français.

Enfin, pour le témoignage d'Ann Ditchfield, ce sont de nombreuses généralités sur des événements dits « historiques » qui lui permettent d'énoncer des faits et de donner forme à son analyse. On peut citer ici certains passages de son entretien où elle évoque à la fois la géographie et l'histoire de France pour parler de sa difficulté d'intégration dans le monde rural français et plus particulièrement dans les Monts du Lyonnais : la France connaîtrait selon elle, un repli identitaire en raison des nombreuses invasions¹¹¹. Ce recours aux généralités historiques permet aussi d'expliquer le départ et les motivations de départ et de les insérer dans une norme britannique. Le départ, le fait de partir s'installer ailleurs ou de partir à l'étranger ferait partie d'une normalité britannique, d'un caractère inhérent aux Anglo-saxons : elle utilise des notions de géographie, le Royaume-Uni est une zone insulaire, donc tournée vers l'extérieur, ce serait un peuple de marins ; mais elle a aussi recours à l'histoire coloniale britannique qui perdure encore aujourd'hui avec le Commonwealth¹¹².

Certes, il a été question de montrer que les personnes interrogées et donc les entretiens que nous avons menés, sont le fruit de leurs expériences vécues et de leurs parcours – aussi différents et variés soient-ils. Cependant comme nous l'avons montré, ils ont chacun en commun une construction imaginaire et perceptive de leurs expériences, ce qui, prouve si besoin est, de montrer qu'ils ont pleinement vécu leurs expériences et qu'ils ont par la suite retiré un certain nombre d'idées et de postulats nécessaires à leur construction personnelle. L'objectif pour nous était de comprendre dans les entretiens, ce qui relevait de l'imaginaire et de leurs perceptions, et ce qui n'en relevait pas.

109 « J'avais aussi fait du latin au lycée, ça m'a bien aidé pour apprendre le français. En 1997 j'avais passé un an en Italie, ça m'a aidé aussi, ça ressemble. Si je venais de Taïwan, ça aurait été autre chose. », entretien Matias Chebel, Argentin, 40 ans, arrivé en 2001

110 « De plus la France et la Tunisie ont une histoire commune par rapport à la colonisation. », entretien Khira Benamara, Tunisienne, 60 ans, arrivée en 1974

111 Entretien Ann Ditchfield, Britannique, c.65 ans, arrivée en 1978

112 Pour le « peuple de marin »

DEUXIÈME PARTIE. LES ENTRETIENS

Jamal ADDA, Tunisien, 38 ans, arrivé en 2006

Jamal Adda (pseudonyme) est un homme de 38 ans, de nationalité tunisienne. Je le connais depuis quelques années par le biais de mon père. Il est arrivé en France en 2006 et a été rejoint par sa femme en 2011. Il est important de signaler que son fils n'a pas pu rejoindre ses parents et est donc resté en Tunisie. Il a 13 ans. Il a également une fille de 3 ans, née en France. Il parle presque couramment le français. Il est actuellement dans une situation irrégulière, tout comme sa femme. Ses efforts et ceux de sa femme se concentrent sur la régularisation de cette dernière en vue de pouvoir faire venir leurs fils en France. L'entretien s'est déroulé à son domicile, le 25 octobre 2015 et a duré 50 minutes.

Je vais commencer par te demander des informations sur ton départ et sur ce qui s'est passé juste après ton arrivé en France. Pourquoi tu as eu envie de partir et de venir en France ?

Parce que la vie là-bas, pour vivre c'est difficile. Ben là-bas on travaille toute la journée et pour toute la journée c'est 10 euros. La journée dure plus de huit heures et on ne gagne que 10 euros. Et avec 10 euros on ne peut pas manger. Le coût de la viande là-bas c'est 10 euros et on travaille toute la journée à 10 euros donc on travaille toute la journée pour acheter un kilo de viande pour manger. Voilà. Et c'est pour cela que j'ai choisi de venir ici, en Europe voilà. La première fois, je n'ai pas pensé à venir en France. Je voulais quitter la Tunisie pour venir en Europe. Peu importe le pays, j'aurais pu aller en Italie, en France. Et après, quand je suis venu ici, j'ai trouvé que la France c'était bien. Voilà.

Donc c'est plutôt pour des raisons de vie, de projets ?

Oui, voilà c'est ça.

Comment tu es parti de Tunisie ?

Eh bien je suis parti voilà... Comme c'est difficile là-bas de partir vers l'Europe, je suis d'abord passé par la Turquie. En Turquie parce que sans visa c'est possible d'acheter le billet et de prendre l'avion. Et après en Turquie il fallait que je cherche un passeur pour qu'il nous fasse passer en Grèce. Voilà. Et en Turquie je suis resté un mois, un mois et demi pour trouver quelqu'un qui pourra me faire passer. Et après on a pris un petit bateau pour pouvoir aller en Grèce. Quand on a été sur le petit bateau c'était très compliqué. On est parti à 4h du soir, on était cachés dans une forêt jusqu'à 2 heures du matin pour que le passeur ramène le bateau. Et après on a pris le bateau. Le passeur a un petit bateau encore derrière et il nous montrait la route. Il nous a montré la lumière au loin, sur une île et il nous a dit qu'il fallait aller là-bas et que lui rentrait. On a dit non, ce n'est pas possible, on connaît rien. Il a pris un pistolet, il a dit c'est obligé que vous partiez, moi il faut que je rentre. Sinon, vous êtes tous morts. Ben on a

eu peur tous. Lui est reparti et nous on est partis comme ça, on regardait la lumière, si le moteur marche et tout. On a touché juste le volant. Et du coup on a vu un grand phare allumé et c'était les gendarmes de la Grèce. Et ils nous arrêtent, et nous on ne s'est pas arrêtés parce qu'on a téléphoné au passeur pour lui demander ce qu'il fallait qu'on fasse. Il nous a dit qu'il ne fallait pas s'arrêter. Il nous a dit que si on s'arrête ils vont nous renvoyer en Turquie. On attache avec une corde ou quoi. Comme on ne s'est pas arrêté, ils ont tiré avec des fusils. Ils ont cassé le bateau, on est tous tombé dans la mer et après ils nous ont jeté des gilets de sauvetages pour nous faire sortir. Après, ils nous ont tapé, tapé, tapé pour qu'on ne bouge parce qu'on était dix-huit personnes et eux ils n'étaient que trois. Je ne sais pas s'ils ont eu peur, pour le bateau, je ne sais pas, ils nous tapaient. Un par un ils nous tapent pour qu'on ne bouge pas. Et après je me suis retrouvée à l'hôpital le lendemain matin. Je ne savais pas où j'étais et après ils nous ont dit qu'on était en Grèce et qu'on était à l'hôpital.

Donc tu ne t'es pas rappelé comment tu es venu à l'hôpital ?

C'est les policiers qui nous ont amené. Je suis resté... Tous les autres ils sont sortis de l'hôpital et je suis resté avec un autre. Ils m'ont dit qu'il fallait que je me fasse opérer parce que je suis malade. Après ils m'ont demandé est-ce que tu vas rester ici ou tu vas partir ? Pour savoir s'ils vont me soigner ou pas. J'ai dit je ne veux pas rester ici je veux partir. Il m'a dit tu t'en vas. Je suis resté cinq jours et je suis parti. Et ensuite en Grèce, j'ai appelé mon oncle pour qu'il m'envoie des sous, parce que je n'avais rien. Il m'a donc envoyé un peu de sous pour me dépanner la première fois et après j'ai trouvé un petit boulot. J'ai contacté quelqu'un, c'était un passeur quoi vers la France et la Belgique, qui me dit si tu me trouves des personnes je te donne pour chacun 50 euros. Voilà. J'ai commencé à chercher. Et j'ai ramassé un peu de sous. Je suis resté deux mois je crois en Grèce. J'ai ramassé un peu de sous pour pouvoir payer le passeur.

Donc tu as travaillé pour un passeur ?

Oui, voilà.

Et après tu as pu payer pour qu'il te fasse passer ?

Oui. Et à la fin j'ai gagné 800 euros et donc pour 800 euros il a dit qu'il était d'accord pour me faire passer. On passe avec l'avion. Le passeur va à l'aéroport, lui il a tous les papiers, comme si c'est lui qui allait en France. Et après moi je le suis juste. Quand il passe la douane, il m'appelle, il me donne les billets et moi je passe et lui il rentre. J'ai passé la première fois, j'ai donné le billet, les contrôleurs m'ont demandé mon passeport. J'avais donc un faux passeport. Il l'a regardé et il m'a dit monsieur vous restez là. Je demande si je peux m'asseoir parce qu'il y a beaucoup de personnes. Il me répond qu'il est d'accord. Et puis je suis parti vite. Après je suis allé voir le passeur, je lui ai dit qu'il m'avait attrapé. Il me répond que c'est pas grave, la semaine prochaine tu y retournes et tu me payes pas. Donc j'y suis retourné, j'ai ramené les billets, je me suis habillé comme il faut pour qu'il ne me voit pas et voilà je suis passé, et je suis allé jusqu'à Paris. Et de Paris, j'ai pris le train pour aller jusqu'à Avignon. J'ai d'abord pensé que je voulais aller en Italie parce que j'ai mon oncle là-bas. Donc je voulais aller prendre le train après être arrivé à Paris pour aller en Italie mais je n'avais pas assez de

sous. Donc voilà je me suis dit que j'allais aller à Avignon, parce que mon père y est quoi. Ben je me suis dit je veux pas le voir mais voilà il me dépanne quoi.

Donc ton premier choix ça aurait été l'Italie en fait ?

Oui, oui. Parce que j'ai mon oncle là-bas qui me dis tu viens quoi. Donc quand je suis arrivé à Avignon, j'ai pris le bus pour aller à Carpentras parce que mon père habite à Carpentras et voilà c'est comme ça. Et puis après j'ai trouvé que la France c'était mieux et donc je suis resté en France.

Et justement, qu'est-ce que tu as préféré en France ? Qu'est-ce qui t'a plu ? Une fois que tu y as été ?

Parce que j'ai essayé de travailler quoi. Je trouvais que je gagnais des sous quand je travaille. Ben quand j'ai travaillé, j'ai travaillé quoi, quinze jours avec mon père et après j'étais tout seul chercher du travail. J'ai trouvé du travail au black comme ça. Puis j'essayais de trouver du travail pour avoir une carte comme ça. Et j'ai trouvé que je pouvais gagner des sous si je faisais mes papiers ici. Ben c'est pour cela que je suis resté en France. Et j'ai trouvé que la France était... Ben c'est pas que j'ai trouvé parce que je connais pas les autres pays mais je vois que c'est mieux.

Oui tu te sens bien quoi ?

Oui voilà. Je suis tombé malade, je me suis fait opérer ici à Carpentras. Il y a l'aide ici et voilà.

Est-ce que tu peux juste me rappeler depuis quand tu es en France ?

Depuis 2006.

Donc ça fait bientôt dix ans que tu es installé en France ?

Oui. Après, je suis rentré en Tunisie avec un contrat et après je suis revenu et après je peux plus rentrer.

Et comment s'est passé justement ta décision de venir ici, par rapport à Nadjat, ton épouse ? C'était ta décision ?

Depuis que je suis parti de là-bas, Je voulais emmener toute ma famille ici parce que c'est compliqué là-bas. Et quand j'ai trouvé quelqu'un qui allait m'aider pour les contrats et tout, j'ai emmené ma femme.

Sur cette question des contrats, comment tu as pu gérer toutes les démarches administratives ? Est-ce que ça t'a paru difficile d'engager les démarches ?

Ben normalement c'est pas difficile parce qu'il y a un accord entre la Tunisie et la France. Il faut juste que tu trouves un patron qui te fait un contrat. Il t'envoie le contrat en Tunisie.

Et du coup avec ce contrat de travail, tu es autorisé à être sur le territoire ?

Oui pour travailler en tant que saisonnier, pendant six mois. Six mois ici et six mois là-bas en Tunisie. Un contrat saisonnier c'est pas un contrat CDI. Ben j'ai essayé, on a essayé de faire un contrat CDI mais ça n'a pas marché. Je ne sais pas pourquoi. J'ai même fais appel à un avocat, j'ai envoyé des lettres mais il me répond pas pourquoi. Voilà. Normalement si la préfecture est d'accord elle envoie le dossier en Tunisie. Ensuite, j'ai passé les visites médicales en Tunisie, j'ai fait tout ce qu'il faut, c'était accepté et tout. Puis on a été à l'ambassade. Il fallait que j'emmène les passeports à l'ambassade de France là-bas en Tunisie. C'est parce que c'est l'ambassade qui fait le visa. Ben c'est pas refusé mais faut envoyer un courrier à Nantes. On a envoyé pas mal de courriers mais ils ne me répondent pas. Et c'est impossible pour les voir. Même avec l'intermédiaire d'un avocat, il m'a pris les sous mais il ne m'a rien dit.

Et du coup pas rapport à l'assurance maladie comment ca s'est passé ? Tu l'as fait à partir du contrat de travail ?

Avant d'avoir des papiers, j'avais une aide médicale parce que je me suis fait opérer et tout. Et après quand je suis venu ici avec le contrat, j'ai fait mes papiers..

Tu n'as pas eu plus de difficultés que ça ?

Non. J'ai fait ma carte vitale et tout.

Donc là actuellement tu as une couverture maladie ?

Oui.

En ce qui concerne la nationalité française, comment ça se passe pour toi ?

Je veux bien mais c'est difficile. J'ai commencé avec ma femme. Ben depuis mars, on a fait les dossiers et tout. Et chaque mois on reçoit du courrier, on envoie les papiers. Et on attend toujours. Ben normalement ça va marcher mais... Ben la nationalité c'est très difficile mais c'est pour avoir une carte de séjour quoi, circuler. Et après on va faire une demande pour... parce que je veux rester ici, je veux pas rentrer là-bas c'est pour ça. Après on verra bien.

Donc là actuellement tu as la nationalité Tunisienne ?

Oui.

Et t'es en train de faire les papiers pour régulariser ta situation ?

Voilà.

Et du coup, toi tu veux vraiment avoir la nationalité française, tu ne veux pas par exemple garder la nationalité tunisienne ?

Oui.

[Petite pause car son téléphone sonne puis reprise]

Et du coup comment ont réagi tes proches quand tu leur as annoncé que tu voulais partir de Tunisie ? Quand t'as annoncé ta volonté de départ, comment ça s'est passé ?

Déjà mon père est ici en France. Eh ben moi j'ai parlé à mon père depuis que je suis gamin, depuis que je suis petit, il faut pas que je reste là, il faut que je parte. Ben mon père veut pas quoi. Et mon oncle m'a aidé. Il m'a donné des sous et mon grand-père aussi pour que je puisse partir. Eux ils sont d'accord. Il n'y a que mon père qui n'est pas d'accord.

Tout le monde est d'accord sauf ton père ?

Oui, voilà.

Alors ton père du coup a fait le choix aussi de partir et refuse que toi tu puisses le faire ?

Mon père, je sais pas pourquoi, mais normalement c'est lui qui nous aide. Et normalement il prend ma mère, il prend mes frères et tout mais en fait il veut être tranquille ici quoi. Je sais pas ce qu'il a dans sa tête.

Et donc toi, depuis que tu es parti, tu avais dans l'idée de ramener ta famille avec toi ?

Oui depuis que je suis parti.

Et quand est-ce que cela s'est réalisé ? Quand est-ce que Nadjat t'as rejoint ?

Ben moi je suis parti en 2006 et je suis resté seul jusqu'en 2011. Et quand j'ai trouvé un patron qui pouvait me faire un contrat, je lui ai demandé si c'était possible d'en faire un pour ma femme. Il me répond qu'il peut et donc moi je suis rentré comme ça sans papier en Tunisie, parce que le contrat va en Tunisie et quand j'ai reçu là-bas les papiers et tout, j'ai ramené ma femme avec moi. On a fait les papiers de contrat de travail ensemble et donc je suis revenu avec ma femme en France.

Et donc ça c'était en 2011 ?

Oui, en 2011.

Et donc du coup, avec ton fils ça reste encore compliqué ?

Eh ben pour mon fils il faut qu'on fasse des papiers pour qu'on l'emmène parce que c'est très difficile, même avec les visas, c'est pas possible parce qu'on a pas les papiers ici. Pour venir ici, il faut qu'on travaille, il faut qu'on ait une maison, c'est très difficile.

Donc tant que votre situation n'est pas régularisée ça va être compliqué ?

C'est impossible. C'est impossible pour mon fils.

Et du coup, est-ce que dans ton entourage, dans ta famille, tu as entendu parler de femmes qui partaient toutes seules en France et après qui étaient rejointes par leurs familles ?

Et eh c'est pas de ma famille, mais oui je connais des femmes qui sont parties comme ça.

Et c'est quelque chose de courant ? Est-ce que ça arrive souvent ?

Oui pour la Tunisie oui comme les hommes. Un peu moins mais...

Et donc ce sont des femmes plutôt seules ou qui ont une famille ?

Ben les femmes qui partent comme ça, ils ont des problèmes avec leurs familles quoi. C'est pour cela qu'elles partent.

D'accord. Est-ce que tu crois que de partir comme ça, c'est quelque chose que l'on fait seul, en général, ou est-ce que tu crois que c'est quelque chose que l'on fait en famille ? Parce que toi par exemple tu l'as fait seul mais par exemple est-ce que pour la majorité de ceux qui partent, ils partent ensemble avec leur famille ?

Je vois pas mais plutôt seul comme ça.

D'accord. Est-ce que toi aujourd'hui tu gardes des relations avec la Tunisie ?

Moi non, mais ma femme oui. Moi, même au téléphone je n'appelle personne là-bas, je veux voir personne. Ma femme elle appelle parce qu'elle a sa famille quoi. Moi j'ai pas de famille c'est fini pour moi toute la famille et que mon fils voilà. Sinon j'ai rien en Tunisie. Rien, rien, rien.

Toi tu as décidé vraiment de couper les ponts ?

Fini.

Et donc par exemple Nadjat utilise le téléphone, elle utilise peut-être skype ?

Elle utilise un petit peu skype parce que là-bas on a pas le téléphone fixe pour avoir internet mais des fois elle appelle son frère pour voir son fils. Il amène mon fils pour qu'on le voit, voilà. Sinon, c'est plutôt téléphone.

Et donc du coup toi tu as décidé d'arrêter les liens avec la Tunisie mais est-ce que déjà tu l'as fait depuis le début ? Est-ce que depuis que tu es arrivé en France tu as décidé de couper les ponts avec la Tunisie ou c'est venu progressivement ?

Ben c'est depuis 2012 que j'ai coupé tout ça. J'ai trouvé que, je sais pas si c'est la famille qui veut pas ou bien... j'ai rien compris quoi. Parce que j'ai trouvé qu'ils sont très difficiles avec moi, toute la famille, même ma mère, tout. Mon père j'en parle pas parce que c'est un jobard. (rires). Et voilà.

Finalement, tu as trouvé que...

Finalement j'ai trouvé que j'étais tranquille comme ça.

Je vais continuer à te poser des questions mais cette fois sur les formations que tu aurais suivies en Tunisie. Comment ça s'est passé finalement ? Est-ce que tu connaissais le français en arrivant ou est-ce qu'il a fallu que tu apprennes de zéro ?

Le français je l'ai appris un petit peu là-bas mais seulement pour dire bonjour, mais... après quand je suis venu ici, j'ai rattrapé vite, avec le contact, je sais pas. Je suis resté six mois...

parce que je n'étais en contact qu'avec des Français ici. C'est comme ça que j'ai appris le français. Mais après je connaissais les bases quoi en Tunisie.

Est-ce que tu as trouvé que c'était compliqué de communiquer au début, de te faire comprendre ?

Oui la première fois c'est un peu difficile parce que c'est pas pareil d'apprendre à l'école et de communiquer en réalité. Je suis resté six mois en difficulté et après j'étais plus à l'aise.

Et du coup qui entre toi et Nadjet parle le mieux français ?

C'est moi qui parle mieux français.

Et du coup tu peux l'aider un petit peu.

Oui, oui.

Est-ce que ce tu as appris en Tunisie, par exemple un métier ? Est-ce que ça t'a aidé ici ? Ou est-ce que tu as recommencé tout à zéro ici ?

Je veux travailler ici, j'ai un métier mais je ne peux pas travailler parce que je n'ai pas de papiers. C'est toujours le problème des papiers. Ben l'agriculture je l'ai appris qu'ici, là-bas je ne faisais pas ça. Ici, j'ai appris beaucoup de choses.

Est-ce que tu pourrais me parler un peu des expériences professionnelles que tu as eu depuis que tu es arrivé en France ?

Ben au début que j'étais ici, je ne connaissais rien ici donc mon père m'a amené et j'ai travaillé quinze jours avec lui pour ramasser les fraises. Et je trouvais que c'était très difficile pour moi. J'y arrivais pas. J'ai travaillé quinze jours et j'ai arrêté. Et après j'ai été chercher du travail plutôt dans les vignes. J'ai trouvé un emploi dans le raisin de table. J'ai ramassé quoi trois mois, deux mois quoi. Et après j'ai trouvé une autre patronne qui m'a pris pour travailler les cerises et les vignes mais je faisais l'emballage. Le métier me plaît ça va et tout. Je suis resté avec elle deux ans et après elle me dit je ne peux pas te garder parce que tu n'as pas de papiers. Là je suis allé chercher du travail à droite à gauche et j'ai trouvé Vincent qui m'a pris pour la taille. Moi je le connaissais pas, c'est d'autres personnes qui le connaissaient et qui m'ont amené ici pour travailler. J'ai fait la taille avec lui et après il a trouvé que j'apprenais vite le tracteur et tout et donc il m'a gardé. Après il m'a pris pour la machine à vendanger, le tracteur, le tractopelle,... Du coup, je peux travailler maintenant.

Du coup en parlant de ton activité professionnelle, est-ce que tes amis sont issus de ce réseau ou alors plutôt de réseaux tunisiens, religieux, de quartier ?

Ben avant, j'avais des amis, quand j'étais à Carpentras mais je trouvais que c'était compliqué. J'ai tout arrêté. Pour avoir beaucoup d'amis c'est compliqué. J'ai arrêté tout et je suis venu ici à Vaison-la-Romaine. Quand je suis venu ici à Vaison, j'ai beaucoup pensé. Je me suis dit voilà je reste seul tranquille. Mes amis c'est mes patrons maintenant, dans le travail. Mais j'ai pas des amis pour sortir, pour boire un café. Je connais personne à Vaison. Je trouvais que c'est mieux pour moi.

Et donc tu n'es pas inséré dans un réseau d'ordre religieux ?

Non, non, non.

D'accord, alors maintenant je vais te poser quelques questions sur ce que tu pensais de la France quand tu étais en Tunisie et sur ce que tu penses de la France maintenant que tu y es. Du coup avant de partir, qu'est ce que la France t'évoquait ?

Ben comme je ne connaissais pas la France, je ne connaissais pas l'Europe du tout, voir des gens qui arrivent avec des voitures et tout, quand ils rentrent en vacances, avec des voitures, ben je me suis dit qu'il fallait que j'aïlle là-bas. Quand je voyais ces gens, je tombais malade parce qu'on avait pas tout ça là-bas. Quand je voyais ces personnes, je voyais qu'ils étaient riches même si c'est pas vrai. C'est pour cela que j'ai pensé venir pour la première fois en Europe.

En fait, ça t'évoquait un avenir meilleur ?

Oui, oui voilà c'est ça. Voilà je me disais les gens gagnaient bien leur vie. Ben oui on peut gagner des sous mais faut travailler quoi. Mon problème c'est que les papiers, moi sinon j'ai un bon métier quoi pour gagner des sous.

Est-ce que cette image d'avenir meilleur que tu avais de l'Europe avant de venir ici, tu l'as gardé quand tu es arrivé ici ou est-ce que ça a un peu changé ?

Non, ça a changé un petit peu mais pas beaucoup. Ben, c'est pas tout le monde qui peut gagner des sous. J'ai vu que c'était pas tout le monde. Mais il y en a et moi-même je peux en gagner. Mais pas maintenant, voilà. Le problème c'est les papiers sinon je gagne des sous.

Est-ce par rapport à la vie quotidienne que tu avais en Tunisie ta vie maintenant a changé ? Est-ce que par exemple tu manges les mêmes plats, la même cuisine, les mêmes ingrédients ?

Un petit peu mais pas trop. C'est ma femme qui cuisine et tout. C'est elle qui choisit. Sinon quand j'habitais tout seul, parce que je suis resté quoi cinq ans tout seul ici, je mangeais presque comme tout le monde ici en France. Mais avec ma femme ça a changé quoi.

Donc il y a eu une première période pendant laquelle tu ne prêtais pas attention à manger tunisien mais depuis que ta femme est arrivée, tu manges tunisien.

Voilà c'est comme ça. Parce que c'est elle qui prépare les repas. Je peux pas lui dire de cuisiner tel ou tel plat.

C'est peut être important pour vous de garder ces habitudes là ?

Pour moi c'est pareil. Voilà c'est comme ça.

Et dans les habitudes que tu aurais pu garder, peut-être il y a-t-il des habitudes vestimentaires particulières à la Tunisie ?

Pour s'habiller, on s'habille normal ici. C'est pas comme là-bas, le foulard et tout, non, nous ici c'est tout comme les Français. Voilà. J'ai pas de religion.

Enfin, par rapport à la vie que tu avais avant il n'y a rien qui te manque en fait ?

Et ben non, que les papiers sinon je suis tranquille.

Et en ce qui concerne Nadjet, tu penses que parfois quelque chose au quotidien lui manque ?

Ben non, comme quoi ?

Par exemple un ingrédient, un plat, ...

Non, non non.

Ce qui pourrait aussi être différent c'est par exemple la situation de ta fille et de ton fils. Je veux dire en termes d'éducation. Par exemple, peut-être que tu utilises moins le tunisien avec ta fille ?

Ma fille apprend le français toute seule. Nous on lui parle en tunisien. Mais elle parfois elle nous parle en français d'elle-même. Elle apprend toute seule comme ça avec internet, avec les jeux, et à l'école de manière assez rapide.

Est-ce que tu penses qu'il y a quelque chose qui a changé par rapport à l'éducation que t'as donnée par exemple à ton fils ou à ta fille ? Est-ce que le fait qu'ils soient dans des pays différents, ça a joué dans la manière de les élever ?

Ben mon fils je le vois pas. Je l'ai vu quoi moi mon fils, quand je rentre, je reste quoi quinze jours, un mois. Sinon, je ne vois pas mon fils. Ben ma fille, je vois qu'ici c'est mieux pour elle et après c'est elle qui décide quoi. Mon fils quand il m'appelle, il veut toujours venir ici mais c'est très difficile. Alors je lui dis pas que c'est difficile je lui dis alors voilà attends, attends, attends. Et puis finalement, au bout d'un moment je ne sais plus comment cela va finir parce qu'on ne le voit pas. C'est un grand souci ça, pour moi. Si Nadjet peut avoir ces papiers après c'est facile. Je l'espère, d'ici la fin de l'année peut-être.

Et du coup si ta femme obtient ses papiers, il y aurait de grandes chances pour que ton fils puisse venir ?

Oui voilà. C'est les lois. Parce que là nous normalement on ne doit pas être en France. On va essayer autre chose mais je ne sais pas si cela va marcher. C'est Vincent qui va l'accueillir chez lui, comme un ami quoi. Mais je ne sais pas si ça va marcher ou pas. Ce serait pour les vacances, pour qu'il vienne nous voir. Ce serait pendant ses vacances scolaires.

Comme un voyage touristique en fait ?

Voilà, parce que là-bas il peut partir tout seul.

[L'entretien se termine mais je laisse l'enregistreur allumé car je sens que la discussion va continuer]

Le problème avec les papiers c'est qu'on envoie toujours des papiers, on envoie et on envoie. Et pourquoi ? Je ne sais pas, c'est compliqué. J'ai enfin reçu une lettre de la préfecture, j'ai renvoyé la réponse. Ça fait déjà trois fois que je la renvoie et trois fois que je la reçois. Je ne sais pas pourquoi ils ne prennent pas ma lettre. Hier j'ai été à la poste pour demander, et ils m'ont répondu qu'ils ne savaient pas. Ils m'ont dit qu'il fallait que j'aille voir à la préfecture.

Louiza AMGHAR, Algérienne, 53 ans, arrivée en 1980

Louiza Amghar (pseudonyme) est née le 5 février 1962, à Aïn El Türk, dans un gros village d'Algérie, situé à 15 km d'Oran ; elle a aujourd'hui 53 ans. Elle a émigré en France au mois de juillet 1980. Naturalisée, elle vit donc en France depuis 35 ans. Elle est arrivée en France, mariée, avec son mari d'origine algérienne, résident français. Sa langue maternelle est l'arabe. Sans avoir étudié le français, elle le parle presque couramment.

L'entretien a eu lieu chez elle, à sa demande, dimanche 25 octobre 2015 (14h30). Il a duré 1h30. Nous étions seules, dans sa salle à manger. Sa fille cadette était dans la cuisine, mais a refusé de me rencontrer.

Pourquoi as-tu quitté l'Algérie ?

J'ai quitté l'Algérie pour me marier.

Dans quelles conditions es-tu partie ?

Mon futur mari est venu dans mon bled, à Aïn El Türk. Nous avons contracté le mariage musulman et nous sommes passés à la mairie ; là, mon père a donné son accord officiel parce que moi, j'avais 17 ans. 7 jours après, nous avons pris l'avion à Alger pour nous rendre directement à Lyon. J'étais accompagnée de mon mari et de mes beaux-parents. Ca ne m'a pas dérangé ; je n'avais jamais pris l'avion et je ne savais pas comment faire pour voyager. C'était en juillet 1980. Je ne me rappelle pas qui a organisé le voyage ; j'ai oublié. Nous habitons chez mes beaux-parents.

Pourquoi avoir choisi de partir vivre en France ?

On ne m'a pas demandé mon avis. Ma future belle-mère qui est une cousine (c'est la fille de la tante à mon père), s'est rendue dans mon bled. Elle est passée chez mes parents et elle m'a vue. Nous avons pris un café ensemble et nous avons discuté. Après, elle a demandé ma main à ma grand-mère qui n'a pas voulu répondre parce que je n'étais pas sa fille et parce que, pour cette question, ce n'est pas elle qui commande. Elle a alors renouvelé sa demande auprès de mon père qui lui, me trouvait trop jeune pour accepter la proposition mais il a sollicité l'avis de son frère cadet. C'est lui qui décide tout dans la famille. Cet oncle a accepté ce mariage. Ensuite, ma belle-mère est retournée en France. De là-bas, elle a envoyé une lettre de son fils à mon père. Nous avons échangé des photos. Je n'ai pas choisi ce mariage ; je devais obéir à mon père que j'adorais.

Croyais-tu partir en France, pour toujours ou pensais-tu qu'un jour, tu reviendrais vivre au pays ?

Je ne faisais aucun projet d'avenir ; je partais vivre en France, c'est tout.

Quelles furent les démarches administratives ?

En arrivant en France, j'avais mon passeport algérien ; je suis rentrée sur le territoire français comme une touriste. Mais, je suis restée plus de 3 mois parce que je suis tombée enceinte. Mon mari l'avait signalé à la mairie. Au bout de 5 mois de grossesse, des policiers se sont

rendus chez moi pour me dire que j'étais obligée de rentrer en Algérie. Je suis repartie au bled, chez mes parents mais au bout de 3 mois, je suis repartie en France où j'ai accouché de mon premier fils. Mon mari, qui avait entrepris toutes les démarches administratives, disposait à présent d'un récépissé m'autorisant à rester en France. Moi, je ne me suis jamais occupée des papiers parce que de toutes façons, je n'avais pas le droit de sortir de la maison. Mon mari se chargeait de les faire, aidé par des amis, parce qu'il ne maîtrisait pas le français ; il ne savait pas bien écrire.

Quelle est ta situation administrative et celle de ton mari ?

Mon ex mari est né au bled ; il a émigré en France avec ses parents à l'âge de 16 ans. Il a une carte de séjour et le passeport algérien. J'ignore si il a demandé la naturalisation.

Après mon récépissé, en 1981 (un an après, environ), moi, j'ai eu une carte de séjour. Et puis récemment, j'ai demandé la naturalisation ; maintenant, j'ai 2 nationalités.

Je vais te montrer ma carte d'identité française ; je l'ai depuis 3 ans (2012).

Pourquoi as-tu demandé la naturalisation française ?

Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai demandé à être française mais ça me donne des droits et avec cette carte, je peux avoir un passeport français. Je n'ai plus à constituer de dossiers pour renouveler ma carte de séjour. J'ai obtenu un logement de l'OPAC mais je ne bénéficie actuellement d'aucune aide sociale pour l'eau et l'électricité.

J'ai aussi demandé le passeport français ; mon passeport algérien est périmé. J'ai tout de même raté le premier rendez-vous. Mais si un jour, je voyage, par exemple, au Maroc, je présenterai le passeport français ; c'est mieux. Et quand j'irai en Algérie, je présenterai aussi, peut-être, le passeport français. Mais pour l'instant, je ne l'ai pas ; je verrai plus tard ; je travaille, je n'ai pas beaucoup de temps et puis, ça coûte cher.

Au fond, ça n'a rien changé ; j'ai trouvé du travail en France sans avoir la nationalité française. Au bled, je ne me vante pas ; je ne montre pas ma carte d'identité mais mes parents savent que je l'ai. Je serai toujours algérienne ; je serai enterrée là-bas, à côté de mon père qui m'aimait beaucoup.

Ton ex-mari et toi, votez-vous en Algérie ?

Je ne crois pas que mon mari vote en Algérie et moi non plus, mais je regarde les chaînes de télévision arabes pour avoir des nouvelles de là-bas. Je vais voter en France ; ça c'est obligé ; c'est important pour tout : la loi, les droits. J'écoute et après, je choisis. Je vais voter pour quelqu'un de bien.

Quelle fut la réaction de tes proches à l'annonce de ton départ ?

Mes proches ne m'ont rien dit ; ça ne se fait pas. Ils ont plaisanté en me disant que si je partais en bateau, mon navire coulerait avant d'arriver. Moi, j'ai répondu : « inch'allah ! Moi, je vais mourir au bled ! ». Je le dis encore. Mon père ne m'a rien dit avant de partir ; ma mère non plus. Je n'ai pas eu de conseil, même de ma belle-famille. Tout le monde était d'accord pour que je parte. Mais dans le village, certains habitants parlaient de la France, en disant que c'était bien, que là-bas, il y avait du travail.

Et toi, que ressentais-tu ?

Je ne me rendais pas compte de la situation. Je ne savais pas ce que c'était, la France. Ignorante, je ne posais même pas de question. D'après ce que j'avais entendu dans mon bled, je me disais que j'aurais peut-être une belle vie mais je n'arrivais pas à l'imaginer. Je me disais surtout que je devais obéir à mon père, sans discuter. J'avais quand-même un peu de peine à quitter ma famille ; je ne savais pas quand je les reverrai. J'ai laissé 12 frères et sœurs derrière moi (10 petits et 2 aînés). Auparavant, c'est moi qui m'occupais des enfants. Je chouchoutais aussi mon père avec ma mère, à 4 heures du matin, avant qu'il aille travailler au garage de cycles. Je prenais soin de lui.

Mariée, dans quelle famille retournais-tu quand revenais en Algérie ?

Mon premier retour a eu lieu après le 10 mars 1980 : date de naissance de mon fils aîné, un an après environ. Je me suis rendue directement chez mes parents, avec mon enfant et mon mari. C'est qu'il n'avait pas de maison à Aïn El Türk. Il vient d'un bled plus éloigné. Et ses parents habitent en France. J'ai tout de suite retrouvé les habitudes de mon pays et j'ai tout oublié de la France ; c'était bien.

Entretiens-tu encore des liens avec le pays d'origine ?

Je suis partie plusieurs fois, seule avec mes enfants, chez mes parents, au bled et ce, même quand j'étais mariée. Maintenant, mes enfants sont grands mais moi, je rentre tous les deux ans environ, en Algérie, pour voir ma famille. Tous mes enfants se rendent aussi en Algérie, en vacances, régulièrement ; ils y vont seuls ou en couple.

Je téléphone à ma famille environ une fois par mois. Je ne peux pas appeler davantage ; le portable, ça coûte cher. J'appelle ma mère et c'est l'occasion de parler à un frère ou à une sœur qui est à la maison.

Ma dernière fille qui est encore célibataire utilise internet mais au bled, ma famille ne l'a pas.

Les liens avec tes proches dans ton pays d'origine ont-ils changé?

Mes proches disent que je n'ai pas changé. Je suis les traditions au bled. J'y vis naturellement, à l'algérienne.

Quels sont tes objectifs ?

Je n'ai pas de projet de retour précis pour la retraite mais je me dis que je pourrais séjourner quelques mois chez mes parents et quelques mois en France.

J'irai aussi en vacances chez mes frères ; pas chez mes sœurs parce qu'elles sont mariées. Je ne peux rester qu'un ou deux jours chez mes sœurs parce que je ne dois pas trop me lier d'amitié avec leurs maris.

Un changement de situation imprévu a-t'il changé ton projet de vie ?

Mon mari buvait, même avant mon mariage. Il n'était pas gentil avec moi. Et puis, ma belle-mère était très dure. Elle me surveillait et m'interdisait de sortir, même pour aller dans la cour pour accompagner mon fils qui voulait faire du tricycle dehors.

Et puis, mon mari a perdu son travail alors, je suis allée en chercher. J'ai demandé un emploi dans un hôtel et ça a marché. Je m'occupais de tout à la maison, avec cinq enfants et en plus, je travaillais à l'extérieur. Les relations avec mon mari se sont détériorées. Il a fini par demander le divorce, me reprochant ma coquetterie et mes sorties. Il a quitté la maison en 2010, dès qu'il a trouvé un logement qu'il cherchait en cachette. Quand il est parti il a tout pris ; il ne m'a rien laissé. Ma belle mère habite encore en face de chez moi mais mon ex mari habite dans une autre commune, à Villefontaine. Il n'y a pas eu de scandale avec mes parents parce que c'est l'homme qui a demandé le divorce ; ma famille ne m'en a pas voulu.

Après, j'ai raconté ma difficile vie de couple à ma mère qui m'a seulement dit que j'aurais dû lui en parler avant. Averti, mon père serait intervenu et aurait discuté avec mon mari mais moi, je n'ai pas osé leur en parler pour ne pas les inquiéter.

Je suis divorcée depuis peu. Ma famille s'oppose à un éventuel remariage parce que maintenant, mes enfants sont grands. Elle a dit que je n'avais plus de raison de me marier, que c' était au tour de mes enfants. Sinon, ce serait la honte. J'ai déjà créé une famille donc je n'ai plus besoin de me marier. Ma famille le voit comme ça. J'ai demandé à mes frères : « mes enfants ont le droit de se marier et pas moi ? » et ils m'ont répondu : « Non, pas toi ». C'est comme ça.

Je n'envisage pas de retourner chez ma mère (mon père est décédé). Ici, j'ai un travail ; j'ai mes enfants. Je ne me vois pas vivre ailleurs qu'auprès de mes enfants.

Comment s'est passé l'apprentissage du français ?

Quand mes enfants sont allés à l'école, ils en revenaient avec des phrases françaises. C'est comme ça que j'ai commencé à apprendre des mots. Et dès 2001, en travaillant, le fait d'avoir des contacts extérieurs m'a permis de parler français. Avant, je ne parlais qu'arabe parce que je restais à la maison ; même mes voisines ne parlaient qu'arabe.

Y-a-t il eu, une barrière de langue ?

Je me suis débrouillée ; j'ai toujours trouvé du travail. Mon premier emploi, je l'ai trouvé toute seule. Je me suis présentée avec quelques mots en français et le patron m'a embauchée. Dans l'hôtel où j'ai d'abord travaillé, il y avait aussi du personnel français alors j'ai appris plus de mots, très vite.

Dans le couple, qui parle le mieux français ?

Arrivé à 16 ans et ayant pris des cours de français à Grenoble, mon mari était bilingue : arabe/français et moi, au départ, je ne parlais qu'arabe.

Le niveau d'études acquis dans ta région d'origine t'a-t-il servi, en France ?

Au bled, je ne suis allée que 3 ans à l'école primaire. Mon permis de conduire, je l'ai réussi en regardant les images et en posant des questions aux moniteurs. Personne d'autre ne m'a aidée. Ca a été long ; j'ai mis plus de 2 ans et je l'ai financé toute seule. Ca m'a coûté cher mais j'ai réussi. Je me suis d'abord adressée à une agence française de Bourgoin-Jallieu, puis à une agence marocaine de ma commune, à La Verpillère, parce que je pensais que si elle m'expliquait le code en arabe, ce serait mieux. Mais finalement, j'ai trouvé une autre école de conduite française et j'ai eu mon code. Je l'ai obtenu, au bout de la 3ème fois. J'ai eu la

conduite, en la passant 2 fois.

Quels emplois as-tu occupés ?

D'abord, j'ai fait le ménage dans un hôtel, pendant 3,5 ans. En 2004, j'ai travaillé 4,5 ans à Carrefour de l'Isle d'Abeau, puis j'ai quitté mon emploi parce que j'avais déjà acheté mes billets d'avion pour partir en vacances au bled et que mon patron refusait de me donner des congés. Je suis ensuite restée 2 ans au chômage ; j'en ai profité pour passer mon permis de conduire. Et après, en 2011, j'ai trouvé un emploi de 35 H par semaine dans une entreprise de nettoyage. J'y travaille toujours. J'ai même récemment cumulé un deuxième emploi : je travaille 5 H de plus par jour à l'hôpital. En tout, je travaille 40 H par semaine.

Et en dehors de ton travail, avec qui passes-tu ton temps libre ? As-tu des loisirs, des activités, des loisirs ?

A mon arrivée, je ne côtoyais que deux voisines mais très peu. Je ne parlais qu'à ma belle-mère et à mon mari. C'est avec le travail que je me suis fait des amies que je voyais même à l'extérieur. J'en avais aussi dans la cité. Que des arabes. J'ai sympathisé avec des françaises mais qu'au travail. C'était plus facile de me lier avec des arabes, pour des raisons culturelles mais maintenant, c'est fini. J'ai été déçue par mes amies qui ne m'ont pas aidée quand j'en ai eu besoin. Lorsque j'ai été victime d'un incendie, vers 2006, dans mon appartement, j'ai dû payer onze nuits d'hôtel. Maintenant, je préfère me tourner vers des françaises parce qu'elles sont plus directes et moins superficielles.

Ma sœur est venue en vacances en 1993. Elle s'est mariée à un français d'origine algérienne en 1994. Elle habite à côté, à l'Isle d'Abeau mais elle ne m'a pas hébergée. Nous ne sommes pas fâchées pour autant. Nous nous rendons visite, souvent. Nous nous voyons même au bled.

Je ne suis membre d'aucune association ; je préfère me reposer le week-end.

Je ne vais pas à la mosquée non plus ; ma famille, même au bled, n'est pas pratiquante. Ma belle-famille ne l'était pas non plus. Et mon ex-mari n'a jamais amené d'amis à la maison. Je ne connaissais pas ses relations.

Que dirais-tu de la France ? Quelle image en as-tu, depuis ton arrivée ?

Ca fait longtemps que je suis en France ; le pays a changé. J'étais plus jeune, c'était moins dur. Et les gens étaient moins fermés, plus solidaires. J'avais plus d'échanges, je riais avec eux. Maintenant je ne vois plus personne ; je suis très déçue mais je reste ouverte aux autres. Ce n'est pas la France qui m'a donné ma liberté ; ce sont mes problèmes matrimoniaux, mon divorce surtout et mon travail qui m'ont donné les moyens de partir.

As-tu conservé certains de tes usages culinaires algériens ?

Je mange hallal. Au quotidien, je mange beaucoup de légumes (épinards, chou-fleur, carottes, courgettes, soupe) mais pas en tajine, quand je suis toute seule. J'en mangeais beaucoup au bled, lorsque j'étais enfant. C'est meilleur pour la santé : pour les vitamines et sans conservateur. Je ne mange pas de produits congelés et pas de nourriture en boîte de conserve. Je fais de la cuisine rapide ; je mange aussi du riz et des pâtes. Je mange seule parce que maintenant que la seule fille qui reste à la maison vient de trouver des heures de ménage à

l'aéroport, nous n'avons pas les mêmes horaires. Je cuisine occasionnellement à l'algérienne lorsque je reçois mes enfants mais pas systématiquement. Dans la cuisine algérienne, on utilise un peu d'épices. Moi, j'ai des problèmes d'estomac ; j'utilise un peu de poivre noir. Je fais parfois des couscous ou des tajines, avec des galettes et des sauces, exactement comme en Algérie parce que ça me rappelle le pays et ça, j'aime bien.

Et pour les vêtements ?

A la maison, je porte la djellaba. Ce n'est pas parce que ça me rappelle le pays mais parce que comme ça, je suis plus à l'aise. Mais en dehors, je m'habille à la française, comme mes sœurs, même au bled.

Ton ex-mari et toi, comment avez-vous choisi d'éduquer vos enfants ?

Lorsque mes enfants étaient petits, mon mari leur parlait autant français qu'arabe mais ne s'occupait pas d'eux. Il est comme moi, il ne sait pas vraiment lire, ni écrire. Pourtant, je leur disais tout le temps d'aller à l'école pour avoir un bon travail plus tard.

Mon fils aîné a 34 ans (né en 1981) ; il a arrêté l'école à 14 ans. On m'a coupé les allocations familiales. Moi, je lui disais d'étudier mais il ne m'écoutait pas. A 18 ans, il est devenu livreur. Aujourd'hui, il est chômeur. Accidenté de la route en Algérie, il n'a plus de permis de conduire. Il part régulièrement en Algérie en vacances, il cherche ses racines. Il boit, comme son père. Pour moi, c'est un échec.

Ma première fille a 32 ans (née en 1983). Elle a son Baccalauréat mais elle n'a jamais travaillé. Elle est mariée avec son cousin germain et elle a 3 enfants. Elle porte le voile, elle est pratiquante comme son mari qui est un algérien qu'elle a ramené du bled. Il a étudié en madrasa (école coranique). Son mari ne veut pas la naturalisation. Tous deux projettent de partir pour vivre au bled, avec les coutumes algériennes. Moi, je la laisse libre de ses choix mais je pense que mes petits enfants, en grandissant, voudront revenir en France. Alors, je ne m'inquiète pas trop.

Ma deuxième fille a 29 ans (née en 1986). Elle a été jusqu'à la licence mais j'ai oublié dans quelle fac. L'idée de faire des études lui est venue toute seule. Mais elle n'a jamais travaillé. Elle s'est mariée à un français d'origine algérienne ; il est ouvrier. Il suit des formations (école arabe). Le couple a 2 garçons. Très pratiquants tous les deux, ma fille a librement pris le voile ; en fait, elle se couvre entièrement. Eux aussi souhaitent faire leur vie en Algérie mais le bled de son mari est éloigné du nôtre.

Mes deux filles sont très proches.

Mon deuxième fils a 27 ans (né en 1988). Il a été à l'école jusqu'à 16 ou 17 ans. Dès 18 ans, il a travaillé. Actuellement, il est livreur chez DHL. Il s'est marié cette année à une femme française d'origine algérienne qui travaille aussi ; elle garde des enfants. Actuellement, elle est enceinte. Celui-ci projette même d'acheter une maison en France et ne parle que français.

Pour mes deux fils, il n'est pas question de partir vivre au bled.

Ma troisième et dernière fille a 23 ans (née en 1992). Elle a son Baccalauréat ; elle a fait 3 mois de fac et puis elle a tout laissé tomber en disant que ça ne servait à rien. Je lui ai dit à elle aussi, de repartir à l'école parce que moi, j'aurais bien aimé y aller. Je pense que quand on étudie, on trouve ensuite du travail et un meilleur emploi, derrière un bureau. Je ne voulais pas

que ma fille fasse des ménages, comme moi. Elle ne veut pas se marier. Elle a eu plusieurs demandes en mariage, au bled et ici mais elle les a toutes refusées. Elle a même rompu ses fiançailles avec un français d'origine algérienne. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas envie de se marier et m'a demandé si c'était normal. Moi, je lui ai répondu qu'elle ferait ce qu'elle voudrait. Elle est indépendante ; elle a peur de se tromper et d'avoir la même vie de couple que moi. Elle met le voile dans l'espace public mais pas au travail. Je la laisse choisir.

Moi, je ne porte pas le voile ; mes filles m'ont demandé de le porter. J'ai refusé. Je ne conçois pas de porter le voile sur mon lieu de travail puis ensuite, de le mettre et de l'enlever. Je ne porterai jamais le voile ; je n'aime pas le voile ; je n'en veux pas. Je n'ai pas grandi avec le voile ; ma première fille a porté le voile en revenant du bled, après le mariage et la seconde l'a mis, après sa sœur pour aller à la fac où il y avait beaucoup d'arabes alors que leurs belles-mères ne le portent même pas. Ensuite, la dernière s'est mise à mettre le foulard. Après les attentats de Paris (Charlie Hebdo), ça m'inquiète, mais bon, elles font ce qu'elles veulent et moi aussi.

Comment se déroule la transmission de la langue d'origine dans la famille ?

Quasiment tout le monde parle arabe et ceux qui ont des enfants parlent aussi arabe avec leurs enfants.

Quelle est la langue principale dans le foyer ?

Moi, je parle arabe avec ma fille cadette de 23 ans qui vit encore à la maison. Quand tous mes enfants sont à la maison, nous parlons plus arabe que français ; nous mélangeons parfois. Mais mon deuxième fils, lui, ne parle que français, trop français, même avec moi, sa mère, que ce soit au téléphone ou à la maison. Même lorsque ses frères et sœurs parlent en arabe, il leur répond en français. Maintenant, il ne parle plus couramment arabe.

Khira BENAMARA, Tunisienne, 60 ans arrivée en 1974

Cet entretien a été réalisé avec ma mère le 2 novembre, dans ma chambre afin d'avoir un peu plus d'intimité et ne pas être importunés par ma sœur et mes neveux qui étaient présents dans l'appartement. Il a un peu près duré entre 35 et 40 minutes. Ma mère étant malade (toux et extinction de voix) l'entretien a du être repoussé plusieurs fois. C'est avec la voix encore cassée qu'elle a pu répondre à mes questions.

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Khira Benamara. Mon nom de jeune fille est Chihaoui. Je suis née le 6 Novembre 1955 en Tunisie. Je viens d'un petit village nommé Sidi Thabet qui se trouve à quelques kilomètres de Tunis. J'ai 6 enfants ; 3 filles et 3 garçons qui ont eux-mêmes des enfants. C'est ma seule famille en France.

Pourquoi avoir quitté la Tunisie pour venir en France ?

Je suis venue avec mon mari en France. Il y habitait déjà depuis un moment avant que j'arrive mais je ne sais pas depuis quand exactement. Pour ma part, j'avais réussi à trouver un contrat de travail pour partir. Mon mari a payé le billet, j'ai pris l'avion et je me suis installée à Lyon.

Comment la famille a-t-elle acceptée cette transition?

Ils étaient tous contents pour moi.

Tu peux m'en dire plus ?

Je ne m'en souviens pas vraiment. Ils étaient contents pour moi. Ca s'est passé très vite, comme une journée normale sauf que je partais pour la France. Ils m'ont dit au revoir.

Pourquoi avoir choisi la France et pas un autre pays ?

Tout simplement parce que mon mari y vivait donc le choix était plutôt simple. De plus la France et la Tunisie ont une histoire commune par rapport à la colonisation. Le choix était donc d'autant plus simple à faire. A l'école, les deux seules langues étudiées étaient le français et l'arabe.

Est ce que tu as toujours vécu en France depuis ce départ ?

J'ai toujours vécu en France.

Administrativement comment cela s'est-il passé ?

Le lendemain de mon arrivée, je me suis rendue à la préfecture avec mon mari afin de faire des papiers. J'ai fait des photos d'identité. Une fois dans l'infrastructure, j'ai attendu avec mon mari. Mais je ne savais pas ce que j'attendais exactement. En me rendant aux toilettes, j'ai croisé deux policiers très gentils. J'ai discuté avec eux, je leur ai demandé où se trouvait le bureau qui s'occupait de la délivrance des papiers d'identité. Ton père était encore en bas à m'attendre mais il ne servait pas à grand chose car je me débrouillais mieux en français que lui. Je me suis rendue dans le bureau toute seule. Lorsque je suis entrée, j'ai demandé si je me

trouvais au bon endroit. La personne à l'accueil était surprise de me voir arriver toute seule. Je lui ai donné tous les papiers documents nécessaires et on m'a fait une carte de séjour de 3 mois. Tu sais, j'ai même du gérer les papiers de ton père, c'était moi qui faisait toutes les demandes à ça place. Après avoir eu ma carte, je suis allée travailler et j'ai pu avoir un petit appartement à Lyon 6eme. Depuis, je renouvelle ma carte de séjour à chaque fois. Maintenant c'est tous les dix ans mais avant c'était plus souvent.

Pourquoi ne pas avoir demandé la naturalisation ?

Car j'avais l'impression que c'était trop compliqué. Pourquoi donnerait-il la nationalité à une tunisienne ? Avant ce n'était pas comme maintenant, j'avais l'impression que la France (elle précise : l'Etat) était raciste. Mais maintenant j'ai envie de demander la naturalisation, pour éviter de faire des renouvellements tous les dix ans. C'est surtout ça le plus fatigant : devoir refaire cette demande à chaque fois, alors que ce serait plus simple d'avoir une carte d'identité française.

Est ce que tous tes enfants sont Français ?

Ils sont tous Français, ils sont tous nés en France et ont tous une carte d'identité française. Mais ils sont aussi Tunisiens. Ils ont la double nationalité. Il n'y a que l'ainé et les deux derniers qui ont une carte d'identité tunisienne et qui vont souvent en Tunisie.

Tu rentres souvent en Tunisie ?

Le plus souvent possible, une fois à deux fois par an pour voir ma famille. Il y a parfois des années où je ne rentre pas car je n'ai pas les moyens financiers pour le faire.

Et dans quelle famille ?

J'ai une maison là-bas.. Donc je rentre chez moi. Il y a souvent eu des problèmes avec la famille de ton père. Donc quand on rentre, c'est dans la mienne.

Depuis ton arrivée en France tu rentres aussi souvent ?

Non. Au début c'était très difficile de rentrer en Tunisie. Il n'y avait pas de ligne directe Lyon-Tunis et puis je n'avais pas les moyens de me payer des billets d'avion tous les ans. Avant, pour avoir des nouvelles, il fallait utiliser le téléphone ou envoyer des lettres, surtout des lettres car le téléphone était rare en Tunisie. Maintenant c'est un peu plus simple, il y a internet et le téléphone coûte moins cher qu'avant. Mes enfants utilisent internet pour parler avec leurs cousins en Tunisie.

Les liens ont ils changé avec les gens de Sidi Thabet ?

En général, les plus anciens me voient comme une des leurs, ils me connaissent depuis très longtemps et savent que j'ai vécu à Sidi Thabet avant de vivre en France. Mais pour les plus jeunes, c'est différent, ils me prennent pour une Française et sont parfois surpris quand je parle arabe en allant faire mes courses. Mais sinon je connais tout les anciens, ils m'aiment bien, il n'y a pas de jalousie ou de trahison du fait que je vivent en France.

Tu comptes retourner vivre en Tunisie ou tu veux continuer de vivre ici ?

Je ne veux pas repartir, je veux rester vivre ici avec mes enfants. Des le début, je ne me voyais pas rentrer en Tunisie, il fallait faire grandir les enfants ici.

C'était prévu comme ça ?

Je n'ai rien prévu. Je vis au jour le jour. Mais à partir du moment où j'ai eu mes enfants en France, je ne me voyais pas retourner en Tunisie. C'est impossible.

Est ce que tes études en Tunisie t'ont aidée en France?

Je me suis arrêtée à l'école juste avant le bac donc non. Par contre, j'ai eu de la chance de savoir parler français.

A ton arrivée en France, est ce que tu as eu de l'aide ? D'une association, mosquée ou de la communauté tunisienne par exemple ?

Non. J'ai du me débrouiller toute seule. Quand je suis arrivée ici, il n'y avait pas de mosquée, c'était quelque chose de rare. Ce que tu connais maintenant, ce n'est pas du tout ce que j'ai connu. En arrivant dans le quartier, j'étais l'une des seules étrangères, il y avait beaucoup de Français. A mon arrivée, il n'y avait pas d'associations mais quelques années plus tard, une association nous a amené, moi et les femmes du quartier, visiter Paris. C'était génial.

Justement, avec les français dans le quartier, comment ça c'est passé ?

Très bien, il n'y a jamais eu aucun problème. Nous n'étions pas amis mais c'était des personnes gentilles qui m'ont toujours acceptée. Avant, le quartier n'était pas ce que tu vois aujourd'hui. Les vols, les voitures qui brûlent. Autrefois, le quartier et les voisins étaient paisibles

Dans quoi as tu travaillé ?

J'ai eu différents emplois J'ai surtout travaillé dans le ménage et dans la restauration. Au début, j'ai enchainé les petits boulots, je me présentais en personne dans les restaurants et lorsque j'avais un peu de chance, je travaillais. Mais je n'ai pas beaucoup travaillé car j'ai eu des enfants et je m'en suis occupée.

Comment c'est passé l'éducation des enfants ?

Très bien, (Je demande des précisions). Ils ont connu l'éducation française, tout simplement. Ils sont tous allés à l'école, suivi des études, appris le français... Ils n'ont pas tous eu le bac. A la maison c'est différent. J'ai essayé de leur donner une éducation tunisienne. Ca a surtout marché pour les deux derniers. Ils parlent arabe couramment et savent écrire tandis que les quatre premiers ne parlent pas du tout. C'est dommage. Mais les deux derniers ont surtout profité des cours d'arabe de l'amicale des Tunisiens qu'il y a dans le quartier depuis le milieu des années 1990. Un professeur d'arabe était envoyé par le consulat de Tunisie afin de donner des cours.

Et justement à la maison, on parle plutôt arabe ou français ?

(Elle rigole). On parle les deux. Certaines phrases commencent en arabe et finissent en français et inversement. Ça dépend de l'enfant avec lequel je parle. Avec les deux derniers, c'est exclusivement de l'arabe ou parfois un petit mélange mais avec les autres c'est surtout du français... enfin plutôt mon français à moi. *(Elle rigole)*

On parle parfois arabe mais est ce qu'on mange aussi arabe ?

C'est plus difficile sur ce point. Mes enfants ne s'intéressent pas à la cuisine arabe. Ils préfèrent les hamburgers et les pâtes au fromage plutôt que manger une bonne Mloukhia (plat tunisien) ou un bon couscous. Cependant ils aiment quand même manger épicé donc parfois ils me demandent un petit plat tunisien bien relevé mais c'est rare.

Tu fais des plats pour tes enfants et rarement des plats tunisiens ?

Non. Moi je n'aime pas les hamburgers donc je prépare des plats pour les enfants et je me prépare des petits plats tunisiens pour moi. Et il y a certains jours où il faut seulement faire un plat et d'autres où il faut presque faire un plat par personne. Ce n'est pas faciles tous les jours. Mais c'est ça la vie de famille.

Tu manges arabe mais est ce que tu t'habilles plutôt dans un style vestimentaire tunisien ou plutôt français ?

Je m'habille à la mode. Parfois la mode est plutôt arabe, parfois, elle est plutôt française mais en tout cas le plus important pour moi c'est d'être à la mode. À la maison c'est différent, en général je me mets à l'aise, en djellaba. Pour mes filles c'est pareil. Quand elles sont dehors, elles s'habillent à la mode mais à la maison ou chez elles, c'est direct la djellaba. Il en va de même au bled. Par contre, pour les garçons la mode n'existe pas. Un pantalon un pull leur suffit.

Et si tu devais faire une sorte de bilan entre ce que tu as connu avant et ce que tu vois aujourd'hui en France ?

Je connais surtout ce quartier. Je suis là depuis plus de 40 ans. Tout a changé. Par exemple avant dans le quartier, j'étais l'une des seules étrangères, pas de Chinois ni de Portugais. Maintenant toutes les nationalités sont représentées. C'est cosmopolite. On discute, on échange alors qu'avant, je sortais dehors mais je ne parlais pas beaucoup à mes voisins. C'est le côté positif. Par contre, maintenant, il y a beaucoup de problèmes dans le quartier, des problèmes qui n'existaient pas avant. Autrefois je pouvais laisser la porte ouverte et je savais qu'il n'y aurait aucun problème. Mais maintenant c'est plus du tout le cas. Le quartier a changé. La France a changé.

Matias CHEBEL, Argentin, 40 ans, arrivé en 2001

L'entretien se déroule chez moi, le vendredi 13 novembre, au Creusot en Saône-et-Loire. Notre rencontre dure environ 1h30. On boit du café, la discussion est relâchée.

Matias est argentin, comédien et danseur. C'est un ami de mes parents. Arrivé seul en France il y a quinze ans, il bénéficie aujourd'hui de la double nationalité. Il dirige sa propre compagnie de théâtre, la compagnie Zumbô, installée au Creusot mais travaille la plupart du temps à Paris. Il navigue ainsi entre les deux villes. Fort de son expérience, il mène lui-même un projet sur le recueil de la parole d'immigrés qu'il met en scène dans des spectacles qui mêlent reportages vidéos, danse et lecture de témoignages.

Il m'explique son parcours en France, entre Orange, Paris, Marseille et le Creusot. Il n'avait jamais prévu de rester. Il m'explique comment sa présence ici est due au hasard, mais surtout aux signes.

Pourquoi avoir immigré en France ?

Je suis arrivé en France il y a peu près 15 ans, fin 2001. J'étais arrivé à l'époque parce que je menais un projet en Argentine : un centre culturel accueilli dans une usine métallurgique. C'est une usine qui traversait un moment difficile, comme l'économie en Argentine, il a d'ailleurs fini par y avoir ce crash économique fin 2001... L'usine avait beaucoup d'espace qu'elle n'utilisait pas et ils ont eu l'idée d'aller chercher des artistes pour occuper ces espaces. J'étais à la tête de ce projet et du coup il a fallu aller chercher des financements à l'extérieur, j'avais des rendez-vous à assumer avec des associations en Italie et en Allemagne. C'est pour ça que je suis venu. Et en même temps j'étais fatigué par ce travail de gestion culturelle, parce que moi à la base je suis comédien. Ce qu'il se passe c'est que je suis parti deux jours avant le crash économique. Je me suis retrouvé en Europe pendant que tout ça se passait là-bas.

Donc moi je n'ai jamais pris la décision de venir en France. C'est vraiment le hasard. Du coup j'ai appelé tout de suite ma famille qui m'a conseillé d'aller au bout de mon voyage. Au fur et à mesure que la situation se dégradait là-bas, le projet aussi commençait à se démembrer. L'usine a traversé des problèmes. Très vite, je n'avais plus rien là-bas. Je me suis dit « c'est un signe ». En même temps je commençais à travailler avec une compagnie que je connaissais sur Orange, pour monter un texte d'un metteur en scène argentin. Ce personnage avait très peu de texte, parce qu'à cette époque je ne parlais pas français... Après les auditions, on me propose de rester pour la création. Donc le destin a beaucoup joué dans le fait que je me retrouve en France... Je n'ai jamais pris la décision de partir d'Argentine, mais un an après je devais y retourner pour fermer mon appartement... Après il y a eu une suite d'évènements qui a fait que je suis resté. J'avais juste un visa de touriste... J'ai eu beaucoup de chance, il y a eu une espèce de bonne étoile. Mon parcours est quand même très atypique.

Comment définirais-tu cette migration qui n'est ni politique ni économique ?

Comme une migration culturelle. Je passe d'un travail de résistance et de gestion culturelle (on faisait la résistance avec les ouvriers qui n'arrivaient pas à rembourser leurs dettes, à chaque fois qu'on savait qu'ils allaient venir pour leur couper l'électricité on faisait une chaîne humaine pour empêcher cette coupure) dans un pays où les artistes ne sont pas considérés

comme des travailleurs à un travail en France qui bénéficie d'un statut de salarié et de conditions de création qui étaient incroyables pour moi à l'époque. J'ai eu tout de suite le statut d'intermittent. J'ai dû retourner en Argentine en septembre au consulat de France pour obtenir le contrat d'accueil en résidence pour avoir mon visa. Tout ça était payé par la compagnie. C'est dingue quoi ! Et j'en suis complètement conscient. Finalement j'ai eu mon visa artiste. Quand tu as ce parcours là tu synchronises beaucoup d'informations et je me rends compte en rencontrant d'autres immigrants du caractère incroyable de mon parcours. J'ai aussi eu la chance d'avoir ce métier qui m'a permis de m'intégrer rapidement au sein de la compagnie, de prendre des cours de phonétique française etc. Et on était quand même à Orange, ville d'extrême-droite à l'époque. Et on était une compagnie de gauche... Ce qui est drôle c'est que je me suis retrouvé à faire de la résistance à l'extrême droite en étant presque payé pour. J'ai conscience que ce n'est pas un parcours traditionnel. En même temps qu'ici les portes s'ouvraient, en Argentine les portes se fermaient. J'avais contacté une autre usine à Berlin pour le financement sauf qu'entre temps l'usine s'était fait braquer...

Peux-tu m'expliquer ton parcours sur ces 15 dernières années ?

J'ai commencé à travailler à Orange. Le contrat d'accueil en résidence durait un an. J'ai habité Orange mais quand il a fallu renouveler le contrat, je me suis dit que je n'étais pas très à l'aise là-bas (j'avais des réflexions sur le fait que je sois étranger etc.). Je me suis dit « il faut que tu montes à Paris si tu veux un réseau ». J'ai aussi travaillé avec une compagnie à Marseille. Du coup j'ai fait pas mal de projets avec eux. Je faisais la navette entre Paris et Marseille. Moi j'avais un visa d'artiste pour 6 mois (je crois que ce type de visa n'existe plus) c'est à dire rattaché à un contrat de travail. Ça veut dire que j'étais déjà obligé de trouver un autre contrat avant la fin du précédent... Et après je suis arrivé à Paris, et j'ai commencé à y construire ma vie. J'y ai fait beaucoup de rencontres. Au tout début j'ai fait pas mal de danse, ce qui me permettait de travailler mon français à côté. Et puis je me suis remis au théâtre.

Comment es-tu finalement arrivé au Creusot ?

Le Creusot ça fait un an et demi. C'est drôle comme histoire... Mayleh faisait un master en Lettres latino-américaines à Paris. Elle cherchait des comédiens pour un projet de fin d'année. On s'est rencontré comme ça et on est devenu amis. On a ensuite monté une compagnie de théâtre. Tous ces gens avec j'ai travaillé sont un peu ma famille française, une bande que l'on a en commun sur Paris... Mayleh a ensuite passé son CAPES à Lyon, et puis elle a été nommée au Creusot. Elle ne conduit pas, elle m'a demandé si je pouvais l'aider à déménager. On est arrivé en pleine nuit, avec cette fête foraine, on s'était perdu... On s'est retrouvé en plein milieu de la nuit sur le parking du bowling, je me croyais dans Twin Peaks. Je pense que Lynch est creusotin mais qu'on ne le sait pas [rires]. Et j'ai ensuite proposé à Mayleh si elle voulait bien monter cette compagnie avec moi. En fait, le Creusot nous fait beaucoup penser à une ville latino-américaine. Comme là-bas la ville s'est construite autour de l'industrie. Il y avait quelque chose qui nous faisait sentir pas très loin de chez nous. Un dimanche je vois la voisine qui fait son potager, on commence à discuter (elle est italienne) et on a parlé pendant une heure. Elle était très attachante, elle n'a pas fait le tour pour venir boire un café mais elle nous a parlé longuement, on connaissait toute sa vie (sa rencontre avec Mussolini, son arrivée

au Creusot etc.). Et là on s'est dit « il y a une mémoire incroyable ici ». On a donc monté ce projet sur le thème « Paroles d'Immigrés » qui mêle témoignages, théâtre, vidéo...

Oui moi aussi j'ai toujours trouvé cette ville très psychédélique...

J'ai jamais vu une ville comme ça ailleurs. Encore une fois hier je devais remettre le DVD du film qu'on a monté sur ce projet « Paroles d'Immigrés » à une association d'Italiens. J'arrive, il me font asseoir, et boum ! les lumières s'allument, ils se mettent à chanter une chanson, sortent l'apéro, c'est hallucinant. Ici j'ai envie de toujours avoir une caméra sur moi.

Oui parce qu'en tant qu'artiste tu es par nature sensible à tout cela.

En fait il y a quelque chose que j'ai compris sur ma vie d'étranger. A 21 ans j'ai quitté mon boulot pour suivre une compagnie, la condition c'était « pas d'attaches ». Je me suis retrouvé à 3000 m d'altitudes, à la frontière bolivienne. Quand j'y repense aujourd'hui c'était fou... mais c'était génial ! C'était modeste mais on répétait tous les jours ! 80% de la population de ces régions là est Quechua. J'étais étranger dans mon propre pays. Cette rencontre de cultures était le cœur de notre création à l'époque. J'ai compris ça après... c'est ça qui m'a formé quelque part à être étranger. J'avais déjà les anticorps de l'adaptation. On est un peuple très nostalgique... mais si tu ne mets pas cette nostalgie au service de ton travail, il faut rentrer.

Comment s'est passé l'apprentissage de la langue ?

Pour la pièce qu'on a joué à Avignon, j'avais une prof de français tous les soirs. J'avais 2h de cours par jour pour me faire travailler le texte. Mais c'est surtout par la mémoire que j'ai appris. Quand je suis remonté sur Paris j'allais à la bibliothèque Cité Internationale où il y avait un labo de langue et je m'entraînais sur CD-rom. Ca a duré 3 semaines. Je me sentais comme une poule. Je répétais « abeille, abbaye, etc. » tu vois je m'en souviens encore ! En fait j'ai fini par apprendre sur le tas. En lisant beaucoup aussi.

Ton français est très bon !

Mon accent je ne peux pas le combattre, sauf pour le boulot où je dois parfois le pousser un peu. Je joue très souvent un rôle d'étranger d'ailleurs. D'un côté c'est mon identité mais ça me dessert aussi un petit peu... J'avais aussi fait du latin au lycée, ça m'a bien aidé pour apprendre le français. En 1997 j'avais passé un an en Italie, ça m'a aidé aussi, ça ressemble. Si je venais de Taïwan, ça aurait été autre chose.

Tu as mis combien de temps pour apprivoiser la langue ?

Moi j'ai un souvenir très clair. Les 3 premiers mois d'exposition au français je ne comprenais rien. Dans la compagnie, à Orange, il y avait des gens qui parlaient espagnol ou italien, donc là je pouvais ne pas parler français. En arrivant à Paris, j'ai dû m'y mettre. Ca m'a épuisé... Je me souviens de cet exercice terrible, quand on m'invitait à un dîner, il y avait plusieurs conversations, et très vite ça commençait à siffler dans ma tête, j'étais mal à l'aise. Et au bout du troisième mois, il y a quelque chose qui s'ouvre dans l'oreille et tu te mets à comprendre les structures... Et là ça va vite. C'est surtout le courrier administratif qui m'a poussé à m'y mettre (sécu, assurance, dégât des eaux...).

Tu me dis que c'est passé par la lecture, tu connaissais la « culture française » avant d'arriver ?

Pas en temps que culture française. Assez peu finalement. J'étais plus attiré par les auteurs latino-américains, de fait. Je n'étais pas forcément attiré par ça, parce que je ne connaissais pas. Je le répète, ce n'était pas un rêve pour moi de venir. En fait, je voulais aller en Afrique, pour travailler la rythmique².

Quelle a été la réaction de tes parents quand tu leur as dit que tu ne rentrerais pas ?

Il y a eu plusieurs réactions différentes. Je pensais que ma famille allait être déçue et triste mais avec ce qui s'est passé en Argentine elle ne l'a pas été... Je suis parti un 16 décembre, la crise a commencé le 18. Encore une fois c'est un signe du destin, mon billet était prévu pour le 22. Le 6 l'agence m'appelle et me dit qu'il y a eu un pépin et il fallait que je parte le 16. Tu imagines s'il n'y avait pas eu ce problème ? Le 18 j'aurai été en Argentine... Je n'aurais pas pu débloquent l'argent à la banque pour partir et de toute façon je n'aurais pas pu laisser le pays dans cet état... Donc mes parents préféraient que je sois ici et pas là-bas, il y a eu 22 morts quand même. Mes parents ne voulaient absolument pas que je rentre. J'ai toujours été très politisé, mes parents assez peu finalement, mais ils savaient que j'aurais été dans la rue. Pour eux ici j'étais protégé.

Et tes amis ?

Mes amis c'est bizarre. Mes amis de militance ont pris ça comme une espèce de trahison. Ça m'a pris du temps pour ne pas culpabiliser. Je comprenais leur douleur à eux... En fait c'était l'inverse de quelque chose de « logique » (soutien de mes amis et insistance de ma famille pour que je reste).

Donc dans un sens les liens avec tes proches, en tout cas avec tes amis restés là-bas, ont changé.

Il y a eu une dévaluation importante au moment de la crise. Je suis celui qui a gardé la valeur de la monnaie avec l'euro. C'est ça qui rendait les choses étranges. Mais c'est passé. Et le fait d'avoir passé 15 ans de ma vie ici, il y a un lien qui n'est plus là...

J'imagine que le contact se fait avec Skype, Facebook, etc. ...

Bien sur. Ça permet de garder un quotidien. Au fur et à mesure que les choses évoluaient, nous on s'adaptait. Au début, j'avais une copine qui avait un forfait illimité à l'étranger, je restais chez elle des heures au téléphone... Maintenant ma mère sait utiliser Skype. Avant, elle ne savait pas s'en servir. Donc aujourd'hui oui c'est beaucoup plus simple de garder ces liens là. Avec les amis c'est différent et ça va être le cas la semaine prochaine parce que je rentre pour les élections. Je ne le vis pas difficilement, je le constate. Ma vie est remplie d'autre chose, j'ai des amis ici.

Tu retournes souvent en Argentine ?

Je suis allé en Argentine presque tous les ans depuis 15 ans. Pour moi c'est clair, il y a eu un

voyage, au bout de la quatrième ou de la cinquième année qui a tout changé. Pendant ce voyage ma maison française me manquait. Et en survolant Paris sur le retour, je me suis dit « tu es de retour à la maison ». Il y a eu ce basculement, avant c'était l'inverse. Cette année-là j'ai acheté une machine à laver. C'est un détail mais ça veut dire que je commençais à m'installer.

Quelles difficultés as-tu rencontré pour te loger sur Paris ?

Les premières années j'étais en coloc' avec une Argentine qui est chanteuse et comédienne. Elle avait un carnet d'adresse en France. Donc elle m'a aidé. Il y a eu le réseau (le monde du théâtre) qui m'a beaucoup aidé. Après je suis allé chez une copine du même réseau qui était Chilienne. Là j'ai du trafiquer des fiches de paye... Maintenant je suis propriétaire d'un appartement à Paris. Il y a quelques mois j'ai dû faire passer des entretiens pour trouver un locataire. Mais j'ai du mal avec le principe des entretiens parce que j'ai connu ça. J'ai eu la chance de travailler dans une grosse production qui m'a donné une crédibilité bancaire pour trouver un appart. Et c'est là où je me suis dit : « il faut que je prenne un crédit pour acheter un appartement ». Avant, la propriété privée, bon, tu vois ce que je veux dire... Mais là je me suis dit « je ne peux plus assumer ça à chaque fois, maintenant en cas de pépin, j'ai un appartement à Paris ». C'est un collègue chorégraphe qui m'a aidé à trouver cet appartement, il était déjà propriétaire et il m'a dit « dans la vie il y a des locataires et des propriétaires, maintenant il faut que tu choisisses ton camp ». Pour un étranger c'est évident d'être locataire, et je savais que j'allais galérer toute ma vie, alors oui il fallait essayer... Attention je ne pense pas que ce soit lié à du racisme, je pense que c'est juste la peur. Je comprends. Ca peut aussi arriver à un Européen de ne pas avoir de garants.

Tu as gardé ce côté militant en France ?

Pas au début. Ce n'était pas évident de trouver les structures correspondantes. Je n'avais pas fait le tour de la question : comment aborde-t-on la question politique en France ? Mais en fait, comme d'habitude, je n'ai pas vraiment eu le choix. J'ai eu la chance de participer à la comédie musicale *Le Roi Lion*. C'était la première fois que j'avais l'occasion de participer à une telle production. En fait, j'ai fait le casting parce que j'aime beaucoup la dame qui a créé le spectacle. C'est un très beau spectacle ! Il y a un côté Disney à gerber mais par exemple c'est elle qui a fait tous les costumes. Bon j'ai fini par être délégué syndical sur ce spectacle... L'argentin qui se retrouve délégué syndical, tu vois ? Tout a commencé parce que dans le casting il y avait 4 sud-africains. La production s'était portée garante pour leur appartement mais du coup ils décomptaient de leur fiche de paye le prix du loyer, chose qui est interdite par la loi... Même en Argentine on ne fait pas ça ! On a eu la chance d'avoir un groupe assez solide. On a fait deux fois grève. On n'en a pas parlé dans les médias, mais deux fois, avec du public dans la salle on n'a pas joué. On a contacté les syndicats pour se renseigner sur les droits et on s'est finalement aperçu qu'il y avait des trucs louches dans la production. Moi je représentais les chanteurs. Il a fallu aller défendre tout ça. L'année d'après je me suis retrouvé délégué syndical et conseiller national pour la CGT. Là ce n'était pas possible quoi, je l'avais pas cherché ! [rires] Mandat de 3 ans ! Quelque part, je pense que mon militantisme que j'avais rangé, parce qu'il fallait me construire une vie ici, a finalement rejailli. C'était la totale,

réunions pas possibles, épilucher les conventions collectives... Ca a été très fatiguant. J'ai assumé mon mandat jusqu'au bout mais je ne me suis pas représenté. Mais je sais que ne pourrai plus jamais me représenter à un casting de cette boîte [rires] !

Aujourd'hui quelle est ta situation administrative en France ? Tu peux voter ?

Je suis Français maintenant. A partir de l'expérience *Roi Lion*, je me suis dit « il faut aller voir les banques », etc. et j'en avais marre d'aller tous les ans à la préfecture. Je dépendais de Bobigny. C'est la pire. Elle gère des départements avec une forte présence d'étrangers et une population qui ne vote pas, donc très peu de transports en commun. Pour moi c'était le côté le plus dur d'être étranger en France. J'ai vécu des scènes incroyables à la préfecture de Bobigny. Quand j'étais à Paris ce n'était pas pareil. Pourtant, tu traverses juste le périph' ! C'est la différence entre Boston et Calcutta, dans la même agglomération ! Ca tombait mal j'avais des rendez-vous au mois de janvier pour récupérer mon récépissé, comme tous les ans. En fait après avoir cumulé des visa artistes, il y avait la carte de séjour, à renouveler tous les ans. Si j'avais un rendez-vous le vendredi, je venais la veille, le jeudi soir. Je prenais le dernier tramway de la nuit, j'arrivais vers minuit 30. J'avais mon sac de couchage et je dormais sur place. Et je n'étais pas le premier de la file. Il y avait déjà une quinzaine de personnes. Bon et puis il y a eu un nouveau préfet. Ils ont fait des efforts. Ils avaient mis des champignons de bar pour réchauffer les gens dans la file. Le pire c'était pendant le gouvernement Sarkozy, quand ils ont commencé à aller récupérer les étrangers à la sortie des écoles. C'était en mars, je venais récupérer ma carte de séjour. Ils demandaient à tous les parents en situation irrégulière de se présenter à la Préfecture. Il y a eu des bousculades pas possibles, la Police était débordée et comme dans les concerts, ils tiraient les enfants de la foule. Cet épisode m'a poussé à faire mes papiers français. J'avais les années qu'il faut, j'avais les fiches de paye.

Comment as-tu vécu ce processus pour acquérir la nationalité française ?

Ce qui est drôle c'est que ma carte d'artiste je l'ai faite sous un gouvernement d'extrême-droite à Orange et mon décret de nationalisation est signé Brice Hortefeux. C'est vraiment le truc invraisemblable. Mais en fait, les procédures m'ont parues simples. J'étais dans une production avec un certain affichage ; quand j'ai présenté le dossier avec les fiches de paye on m'a dit « vous pouvez trouver des places pour mon gamin ? ». Ce genre de choses. J'étais aidé par la situation, c'était le bon moment. Et j'étais déjà dans le processus de devenir propriétaire, j'avais des attaches en France. Donc le dossier était assez facile, je l'ai eu facilement en 2009.

Donc double-nationalité ?

Oui parce que l'Argentine est un pays issu de l'immigration, qui ne demande pas à renoncer à la nationalité argentine. Je vote dans les deux pays. Je n'ai pas pu voter il y a deux semaines en Argentine et le hasard fait que je vais pouvoir voter au deuxième tour. Mais je laisse une procuration pour les régionales en France.

Aujourd'hui tu te sens plus Argentin ou plus Français ?

Pour moi le théâtre est un pays en lui-même. J'ai déjà mon pays. Mais je ne sais pas ... Pour moi la patrie c'est l'enfance. Je peux me sentir plus argentin, mais mes attaches sont ici. Tout

ce que j'aime de la France est là, je me sens engagé, je m'énerve quand j'entends des choses avec lesquelles je ne suis pas d'accord, je suis capable de tenir un discours politique... J'ai ma voix. Mais je sens que les choses peuvent basculer, comme avec la machine à laver... Parce que je m'investis beaucoup, et maintenant je participe de plein droit. Je sens aussi que j'ai abandonné un certain complexe, fini le « parce que je ne suis pas d'ici... ». J'ai une voisine assez raciste, qui m'a déjà fait des réflexions, bien qu'elle soit malade, mais je me souviens à l'assemblée des co-proprétaires, j'ai posé ma carte d'identité sur la table. Elle ne m'a plus jamais rien dit.

Quels sont tes objectifs aujourd'hui ?

J'ai jamais décidé de venir en France. Si j'ai toujours fait confiance aux signes, je ne vois pas pourquoi aujourd'hui je déciderais quelque chose ! [rires]

Tu attends un nouveau signe !

Voilà ! Du coup ça me soulage ! Attention ça ne veut pas dire que je n'ai pas couru derrière mes désirs. Il faut juste savoir attendre. C'est pour ça, on me pose souvent la question (en Argentine et ici), mais je n'y réfléchis pas. En plus je fais une profession où il n'y a pas de cycles. J'ai des amis qui font un doctorat, eux ils savent qu'ils vont rentrer en Argentine. Donc non je ne réfléchis pas. Surtout que maintenant j'ai un « bébé » dans les bras, j'ai ma compagnie ! Attention c'est une petite structure, mais j'ai une forte attache désormais en France.

Elle a quelle âge cette compagnie ?

On l'a fondée en octobre 2014. C'est allé très vite. Avant j'étais interprète. J'aime bien rentrer dans l'univers des autres. Mais maintenant j'ai construit un endroit où je n'ai plus à m'adapter.

Tu es vraiment devenu propriétaire en fait !

J'ai choisi mon camp ! [rires] Je l'associe vraiment à une paternité maintenant, avoir mon propre discours artistique. Du coup il y a toute une fibre sociale que je ne pouvais pas faire ressortir avant dans les projets des autres. Parce que les compagnies professionnelles n'ont pas forcément ça. Je ne pouvais pas exprimer ce côté de mes obsessions artistiques. Maintenant je peux le faire avec ma compagnie.

En quinze ans tu as trouvé quelqu'un en France ?

Oui j'ai trouvé un Français mais qui parle espagnol. Le fait qu'il parle espagnol était un critère. Mais ça m'a porté préjudice dans le raffinement de la langue française, parce qu'on avait tendance à parler en espagnol. Mais oui c'était plus facile. C'est le hasard aussi, mais dans un couple bi-national, il y a toujours une différence de signification dans une même situation. Déjà quand tu parles la même langue ça arrive souvent mais avec des langues différentes.... Chaque langue a sa logique qui lui est propre ! Mais j'ai trouvé ça super enrichissant.

Qu'est ce que tu as gardé de l'Argentine dans ta vie de tous les jours ?

Déjà il y a le maté. C'est une infusion que l'on boit dans une espèce de calebasse avec une

paille métallique. Ca se boit dans le sud du Brésil. C'est un excitant. C'est la boisson nationale en Argentine. Il y a tout un protocole, on boit et on parle à tour de rôle... C'est un organisateur de conversation inconscient. Il y a la musique aussi. J'aime beaucoup le folklore sud-américain. J'ai un trio de musique où je chante. Au niveau culinaire, on mange beaucoup de viande rouge en Argentine. J'en mange moins ici, c'est plus cher, et il paraît que c'est pas bon pour la santé ! [rires]. Quand je suis arrivé en France c'est dans un épicier libanais que j'ai pu trouver de quoi me faire le maté...

Tu as quelque chose à rajouter ?

En fait je crois que le monde a beaucoup changé. J'insiste pour que mon neveu et ma nièce puissent voyager, apprendre des langues, et j'ai des amis qui voyagent beaucoup pour le travail avec leurs petits. Vu ce que le monde est devenu, pour moi, s'attacher au pays n'a plus de sens. Les attaches que je peux sentir ont plus à voir avec l'affectif qu'avec le politique. Ça n'a pas de sens pour moi de me sentir plus Argentin ou plus Français.

Soleil COLIN-FERNANDEZ, Franco-Espagnol, 19 ans, arrivé en 2014

Soleil Colin-Fernandez est franco-espagnol et vient d'Alicante, entre Valence et Murcie au sud-est de l'Espagne. Il est arrivé en France en 2014 et réside à Toulouse. Il y suit actuellement une classe préparatoire A/L, et partage une chambre d'internat au lycée avec mon frère, qui m'a conseillé de m'entretenir avec lui. Ayant été moi-même en classe prépa, il m'a beaucoup interrogé sur mon expérience et la suite de mon cursus, avant de me dire qu'il était près pour l'entretien. Soleil m'a aussi révélé plus tôt ce jour qu'il avait la double nationalité, mais qu'il a aussi vécu toute son enfance en Espagne. Il s'exprime dans un très bon français, et parle avec un léger accent espagnol. L'entretien s'est déroulé en vidéo-conférence de nos deux chambres étudiantes, car il a été convalescent pour une dizaine de jours déjà. L'entretien a duré 49 minutes.

Est-ce que tu peux te présenter un peu ?

Je m'appelle Soleil Colin-Fernandez, et je viens d'Espagne, Alicante, vers le sud-est, et je suis en France pour étudier, car en Espagne, on ne peut pas... on ne peut plus étudier. Seulement quelques personnes assez riches peuvent le faire donc c'est pour ça que je suis à Toulouse.

Donc c'est un peu pour des raisons financières que tu es venu étudier ?

Non, c'est financier, mais c'est pas pour un boulot, par exemple.

C'est aussi parce qu'il n'y a pas de « prépa » en Espagne ?

Oui, voilà, aussi ! Je fais une prépa parce que je ne savais pas qu'est-ce que je voulais faire, donc on m'a conseillé d'aller en prépa parce que j'aurais deux ans pour réfléchir. Donc je suis allé la prépa la plus au sud que je trouvé, avec un temps ensoleillé. (Rires) Mais oui, en Espagne, il y a pas de système comme la prépa, il y a que la fac.

Qui t'a conseillé de faire une prépa ? Ta famille ou ton école ?

Ah, c'est les profs dans mon lycée qui m'ont dit « oui, fais la prépa, tu peux. » J'ai été dans les deux systèmes, l'école espagnole et le Lycée Français en Espagne. Donc du coup je vois un peu comment ça se passe dans les deux cas, et c'est dans le Lycée Français qu'on m'a dit de tenter la prépa.

Ah d'accord ! Donc tu es en Khâgne, la deuxième année, donc ça fait un peu plus d'un an que tu es en France. Comment s'est passée la venue jusqu'à Toulouse ?

Ça s'est bien passé, bon c'est la séparation avec les parents... parce que c'est la première fois que l'oiseau quitte le nid. Mais sinon, bien, bien. Mais l'arrivée en France, ça change. On pense qu'il n'y pas une culture si différente parce qu'il y a que 200 km jusqu'à la frontière, mais moi personnellement je l'ai ressenti parce que j'ai trouvé les gens moins froids. Et c'est pas qu'ils sont moins froids... (pause) ...c'est que c'est un peu différent comme culture.

Donc tu as trouvé les Français moins froids que les Espagnols ?

Ah non non ! (Rires) C'est le contraire ! Mais en fait c'était peut-être l'univers de la prépa, l'endroit où on est, c'est aussi le changement. Avant j'étais à la campagne, et maintenant c'est la ville, donc il y a beaucoup de facteurs qui rentrent en jeu.

Tes parents t'ont accompagné jusqu'ici ou tu es venu tout seul, en train par exemple ?

Ils m'ont accompagné en voiture, on a chargé la fourgonnette à fond, c'était un vrai déménagement ! Ils sont venus avec moi, ils m'ont conseillé, ils m'ont aidé à m'installer, ils sont repassés me voir... Il y a encore des liens très forts, c'est comme si le cordon ombilical s'était étiré et qu'on l'avait pas coupé.

Intéressante image ! Il te faut combien de temps pour voyager entre Alicante et Toulouse ?

Bah, j'y retourne toujours en train. En voiture c'est une quinzaine d'heures, et en train... entre les changements et tout ça, on va dire une dizaine.

Et tu rentres souvent ?

Toutes les vacances, oui. C'est vraiment le retour à la maison, c'est là-bas, quoi.

Donc tu partages ta vie entre l'Espagne et la France ?

Oui, c'est ça ! C'est un peu étrange, comme situation. Je me sens chez moi ni en France, ni en Espagne, parce que je n'y suis pas tout le temps.

Tu n'avais jamais vécu en France auparavant ?

Non, j'ai juste voyagé. J'ai vu la Lorraine, Grenoble, des zones comme ça, mais y vivre... Non, jamais.

Tu as la double nationalité, du coup. Comment ça se passe pour les élections ? Tu votes dans quels pays ?

C'est la grande question, on ne peut pas voter dans les deux pays, et je ne sais pas où voter. J'ai jamais voté avant, et il y a les élections en Espagne en décembre, je voulais voter, mais je ne peux pas parce que je serai en France, et le vote par courrier a déjà fermé son service, si je peux dire ça comme ça. On ne peut plus s'inscrire donc c'est trop tard. Je sais pas où je vais voter.

Mais tu as pensé au vote par l'ambassade ou le consulat local ?

Alors oui, mais je serai dans un coin paumé, véritablement paumé à ce moment là. Je pourrai pas trop me déplacer jusqu'à l'ambassade. Je pourrai me rattraper en France pour les présidentielles, mais c'est dommage !

Et tu es né avec la double nationalité ?

Oui, je crois ! Si ma mémoire est bonne, j'ai eu les deux en même temps ! (Rires)

Donc pas de procédures ?

Non ! Et c'est chouette d'avoir la double nationalité. Quand t'es dans le train, tu sors l'autre !
(Rires)

Tu es né en Espagne ?

Oui ! J'y ai passé toute ma vie, sauf ces deux années de prépa, là. Il faut que je me fasse à l'idée que la France, ça se résume pas à l'image que j'en ai par la prépa ! Il faut pas que je me fixe là-dessus, c'est vraiment un monde à part ! Tiens d'ailleurs, je commence à apprendre l'espagnol à Erévan¹¹³ ! Il s'en sort plutôt bien ! (Rires)

(Rires) Et tu contactes tes parents souvent ?

Oui, dès que je peux... Tous les deux jours... Ouais, tous les deux jours. Ma mère a besoin de ça, moi aussi... Ça fait du bien. Surtout avec la prépa. Il y a des hauts et des bas, donc ils ont besoin de savoir que ça va. Je pense qu'ils sont aussi là si j'ai un problème, si j'ai un coup de mou... C'est magique !

Tu vas rester en France, après la prépa ?

Ouais, c'est un peu le bordel dans mes idées, mais s'ils veulent de moi, j'irai à Paris. J'en ai encore pour quelques années ici... Je vais faire une double licence lettres modernes et philosophie.

Tu ne devrais pas avoir de problèmes dans ces matières, avec ton bon niveau de français !

Ça va, ça va ! (Rires) On me dit que j'ai un accent en français, un accent en espagnol, ils me rappellent tout le temps que je serai jamais ni l'un ni l'autre complètement, c'est amusant.

Oui, mais tu as un peu des deux, contrairement à beaucoup d'autres !

C'est pas faux ! (Rires) C'est ce qu'on se dit. Y'a des jours, je réfléchis dans une langue, d'autres dans l'autre langue, c'est assez bizarre. Là je pense en français... Enfin je crois. Des fois aussi, tu croises des Espagnols dans la rue, tu les entends, et tu souris !

Après tes études, tu vas retourner en Espagne ou retourner en France ?

Je pense pas que je vais retourner en Espagne, je pense que je resterai en France, mais j'en ai aucune idée. A 19 ans, tu veux voyager, t'as envie de partir ailleurs ! On verra. Mais l'Espagne, je pense pas que j'irai y vivre plus tard, parce que ça ne va vraiment pas là-bas. J'aimerais changer les choses, mais je sais pas comment.

Qu'est-ce qui te repousse ?

Bah, par exemple qu'il y ait pas autant de possibilités qu'ici, comme pour la culture. On peut pas s'acheter des livres aussi facilement qu'ici. Les livres sont beaucoup plus chers, Il y a une taxe très forte. C'est 21% de taxes pour la culture. Pour aller au cinéma, au théâtre, ... Ça devient plus possible d'apprendre. Après, il reste internet, et même sur internet, ça reste cher. C'est des petites choses que tu mets ensemble, et ça fait un gros tas de problèmes. Même les

¹¹³ Mon frère, son colocataire.

revenus en Espagne, c'est quoi, c'est le SMIC à 600 qui descend à 400. Le boulot au noir, les magouilles, ... quand tu vas la politique... En tout cas en Espagne, il y a beaucoup de problèmes comme ça, ça se sait mais on fait rien. On dit « avant, c'était mieux », c'est pas ça, ... mais ça peut être amélioré. Si tu veux, je suis divisé pour ça. En même temps, je suis boursier en France, donc ils investissent en moi... Je me sentirais mal de partir en Espagne après ça, mais je me sens aussi mal de laisser l'Espagne comme ça. Même si je suis qu'une personne, mais tu sais ce qu'on dit, une goutte d'eau plus une autre... ou tout ça.

Tu as appris le français au fur et à mesure ?

Oui, mon père est français, il m'a appris. Il me parlait en français et je répondais en espagnol, il se moque de moi à cause de ça. Mes parents m'ont mis à une petite école française, et là bah on avait une éducation en espagnol et en français. En lycée Français, on n'a pas entièrement la culture Espagnole, et on n'a pas entièrement la culture française. C'est drôle !

Ca ne t'a pas trop choqué que tout le monde parle français partout, en arrivant ici, et plus seulement à l'école ?

Ah si, et c'est plus dur d'être à leur niveau parce qu'ils ont plus de vocabulaire, ils ont lu toute leur vie en français. Niveau vocabulaire et références, c'est pas pareil. J'ai beaucoup de lacunes. Je suis entre les deux, espagnol et français, quoi. C'est le côté intéressant de la chose. Après, quand j'essaye de parler dans des dissertations, j'essaye de parler de l'Espagne, c'est plus dur, c'est un peu comme si on essayait de délaissier les regards qui viennent du dehors. C'est ce que je ressens.

Tu as eu quel diplôme à la fin du lycée ?

Le bac. J'aurais pu passer l'examen espagnol, mais comme le bac est payant à l'étranger, je n'ai payé que pour passer le bac. J'ai que le bac.

Ah, tu dois payer pour passer un des deux ?

Non, en fait, dans un Lycée Français, tu choisis un diplôme et tu payes. Tu payes les deux. J'ai dû choisir parce que c'est cher, et j'ai choisi le bac pour la prépa. Le diplôme espagnol est payant, c'est pas cher, c'est 100 euros je disais... Mais bon. Le bac, c'était 400 ! Ils disent que c'est les frais d'organisation pour envoyer les copies en France. Des frais de port, quoi. (Rires)

Tu serais parti plus tôt en France, pour le lycée, par exemple, si tu avais pu ?

Ah non, j'ai mes amis et ma famille. J'avais tout en Espagne !

Tu parles encore à tes amis et à ta famille là-bas ?

Oui je parle à mes amis, mais je les vois pas souvent, peut-être une ou deux fois dans l'année, il y en a quelques-uns qui sont aussi à Toulouse, je les vois souvent. Je me suis surtout fait des amis français ici ; J'ai des amis un peu partout en fait. Pour ma famille, que ce soit en Espagne ou en France, et à part mes parents, non. Les liens étaient pas très forts.

Tu as rencontré des Espagnols ici ?

Non, des Mexicains surtout, des Colombiens... Pas d'Espagnols à proprement parler !

La culture espagnole ne te manque pas trop ?

Il y a des choses qui me manquent beaucoup, parce que certaines choses sont différentes, on peut pas les retrouver ici. Par exemple, près du lycée, il y avait la plage et on y allait parfois après les cours.

Mais tu ne regrettes pas d'être parti ?

Ah non, pas du tout ! J'ai toujours voulu aller en France, quand j'étais petit, je chantais « Douce France », on me prenait pour un patriote !

Et tu n'as pas trop été déçu en voyant que la France n'était pas comme tu te l'étais imaginée ?

Oui, il y a un peu un décalage, on en fait peut-être un peu trop. Après, oui. C'est différent de ce que je m'étais imaginé parce que j'associais la France aux vacances. Tout ce qui était littérature, parce que j'adorais lire des livres français, ... voilà. Mais oui, c'est différent de ce que je m'imaginai, mais je suis pas déçu.

As-tu encore un contact avec la culture espagnole, dans ta vie de tous les jours ?

Bah j'essaye. Par exemple, pour mes amis, j'essaye de leur faire de la cuisine de chez moi, ou les stéréotypes, la cuisine mexicaine ou autre parce qu'on en mange quand même souvent. Par exemple, mardi prochain, je vais leur faire des *fajitas*, et hier, je leur ai fait des mojitos. Sinon, oui la cuisine, je ramène aussi les rares bouquins en espagnols que j'ai. C'est fou parce qu'ils sont moins chers en France qu'en Espagne, contrairement à l'alcool (rires). Tous les jeunes en boivent là-bas ! Bon, à part ça, je regarde aussi des films en espagnol quand je peux. Y'a encore un lien très fort avec l'Espagne.

Dans ta famille en Espagne, vous parlez plutôt français ou espagnol ?

Bah avant je parlais juste français avec mon père parce que ma mère ne le parlait pas, mais maintenant qu'elle peut, on communique dans un charabia entre espagnol et français ! On fait des hispanismes, des gallicismes. J'ai remarqué que mon père, je me suis posé la question il y a pas longtemps... Je me demande s'il oublie pas son français des fois au profit de l'espagnol !

Et tu ne laisses pas accidentellement passer des hispanismes quand tu es en France ?

Ah si, on me le reproche souvent, sur dans les dissertes. Ma syntaxe est adaptée de l'espagnol des fois, et ça veut rien dire en français.

Est-ce que c'est dur de passer du français à l'espagnol, ou l'inverse ?

Si, il y a un temps de latence. Surtout pendant et après les vacances ! Ca dépend de l'endroit où je suis, je dois m'adapter !

Ann DITCHFIELD, Britannique, c.65 ans, arrivée en 1978

Entretien réalisé avec Ann, la soixantaine, britannique d'origine galloise. Elle nous a reçus dans son salon, assis à sa table à manger. Ann et son mari, Dominic, habitent dans un petit hameau reculé à plusieurs kilomètres du village le plus proche, Larajasse au sud-ouest de Lyon dans les Monts du Lyonnais. De formation ingénieur agronome, Ann, arrivée en France en 1978, a enseigné l'anglais dans le secondaire. Elle organise actuellement des cours pour adultes et retraités. Grande et longiligne, les cheveux courts grisés, elle est souriante et très enjouée tout au long de la discussion. Sa langue maternelle est l'anglais ; elle a appris le français à son arrivée dans la région. Si elle s'adresse à nous en français, elle ponctue toutefois de nombreuses phrases par quelques conjonctions telles « so », ne comprend toujours pas, selon elle, l'utilité des « le » et « la », mais s'exprime de manière parfaitement compréhensible avec un léger accent.

Il s'agira pour moi d'en savoir un peu plus sur votre parcours, sur votre expérience. Donc vous disiez que vous n'étiez pas Anglaise ?

Oui, je suis Galloise ! Il y a une différence oui. Il y a la Grande-Bretagne. C'est aussi trois pays : l'Écosse, Pays de Galles et Angleterre. Moi, je suis née au Pays de Galles, mon mari en Écosse, et c'est vrai qu'on est Gallois d'abord, ou Écossais d'abord, puis on est Britannique. Les Anglais, c'est pareil. Ils sont Anglais avant, et Britanniques après. On est fier d'être à part, mais s'il y a un problème, s'il y a un qui est attaqué physiquement ou moralement, on est tous derrière.

Mais il y a une différence régionale.

Oh oui, de très grandes différences régionales : des accents. En Pays de Galles, il y a 23% qui parlent gallois. Et vous pouvez faire toute votre scolarité, vos études à l'université en gallois. Vous n'êtes pas obligé de parler anglais du tout.

Donc vous n'êtes pas Anglaise en France, vous êtes Galloise en France ?

Voilà ! Britannique si vous voulez, pour rentrer dans les cases. Parce qu'il n'y a pas de nationalité. Il n'y a pas de passeport gallois.

Et donc quand est-ce que vous êtes arrivée en France ?

Nous sommes arrivés en France le premier janvier 1978. Parce que mon mari qui parlait déjà français a eu une opportunité de travailler en France avec la boîte anglaise avec laquelle il travaillait à l'époque. Et il a postulé pour ce poste et il l'a eu. Et on est arrivés avec ça.

Donc vous, vous n'étiez pas...

Alors moi je ne parlais pas français du tout !

Et il avait fait ses études en France ?

Non. Son père parlait français. Son père était professeur à la Sorbonne. Pas Français non plus, mais il a toujours parlé français à la maison avec son fils. Et son parrain était Français aussi.

So il a passé un tout petit peu de temps en France aussi. Mais il n'a jamais vécu en France. C'était son père, avant la guerre et après quand il est rentré, il a participé dans le renseignement britannique et après il a participé aussi à la dénazification de l'Allemagne. Donc ils ont vécu sept ans en Allemagne. Et après il est rentré en Écosse et il a toujours parlé français à la maison.

D'accord, donc la famille a déjà une histoire à l'étranger, l'Allemagne, la France.

Oui et donc mon côté, mon père était au Canada. J'avais deux frères qui étaient au Canada. L'un qui est rentré, l'autre qui est resté. Et du côté de mon mari, sa sœur est en Afrique du Sud. Donc on part !

Donc il y a quand même une dynamique de voyage. Et vous êtes arrivés directement ici ?

Non. On a passé un mois à peu près à Paris, puis un an à Rennes. Et après, on est arrivés à Saint-Martin-en-Haut en février ou mars 1979.

Mais il travaillait dans quoi à ce moment là ?

A ce moment là, il était employé d'une boîte anglaise qui n'existe plus maintenant, qui s'appelait I.C.I. C'était pour vendre un produit pour l'ensilage. Les bases, nous deux, c'est les bases agricoles. Lui, il était embauché pour ça.

Et c'était temporaire ?

Un an, ils ont dit ça puis après deux ans. Le produit marchait plus ou moins bien en France. Donc ils ont décidé de fermer ce côté-là. Et ils ont dit : « On vous rapatrie en Angleterre » et dans un coin très industrialisé. Mais on n'avait pas envie. On s'est dit on était là donc on reste. Et il a changé. Et après il a travaillé pour Bayer en produit vétérinaire. Commercial en produit vétérinaire.

Et vous du coup ?

Et moi dans tout cela, vu que je ne parlais pas français du tout au début : après que nous sommes arrivés en 1979 à Saint-Martin-en-Haut, on a eu des voisins vraiment gentils. Parce que mon mari partait lui toute la semaine. Donc ils m'ont pris un peu sous leurs ailes, si on peut dire. Et j'ai vraiment commencé à apprendre et à comprendre le français avec eux. J'ai fait des copines de mon âge, on jouait au tennis, on faisait du cheval, *so...* Mais je crois parce qu'on était dans un village et pas en ville. En ville ça aurait été beaucoup plus difficile. Le contact était dans un sens facile parce qu'on était des étrangers à 100%. Pas simplement les étrangers de Lyon mais les étrangers de l'autre pays. Les gens venaient vers nous parce qu'ils étaient curieux de savoir pourquoi on était là. Et pourquoi on a choisi Saint-Martin-en-Haut, *etc.* Ca les intéressait et nous ça ne nous gênait pas d'expliquer pourquoi.

D'accord, et après Saint-Martin-en-Haut, vous êtes arrivés ici ?

C'est compliqué encore. On a acheté ici, et on a emménagé après les travaux en mars 1984. Et voilà c'est ça, oui. Mes filles sont nées en février 1987 sur Lyon. Et on a vécu ici, quoi, six mois et après on a été mutés à Vannes en Bretagne. On est restés un an. Et on est revenus.

Vous aussi, vous aviez trouvé un emploi ?

Non, non. Je n'avais pas d'emploi.

Vous aviez quoi comme formation avant de partir en France ?

J'étais comme mon mari, ingénieur agronome. Mais je ne parlais pas français et je l'écrivais encore moins.

Et les Français ne parlaient pas anglais...

Nada ! Mais si, j'avais trouvé un travail à Saint-Martin-en-Haut, j'avais travaillé sur le marché dans les fruits et légumes. Que j'ai adoré ! Et j'ai appris énormément.

Les vôtres ?

Non, non. Je travaillais pour quelqu'un qui était à Saint-Martin-en-Haut à l'époque, M. Pitival, qui est mort maintenant malheureusement. Il avait son entreprise et j'ai travaillé pour lui sur le marché de Saint-Symphorien et le marché à Thurins¹¹⁴. Là, j'ai appris énormément. C'était la meilleure façon d'apprendre le français. Et surtout toutes les expressions locales. C'est les personnes locales, c'est toutes les expressions d'ici.

Vous avez été directement dans le bain.

Voilà ! Et c'est vrai que c'est une curiosité aussi pour les gens du coin : « On va aller voir l'Anglaise qui travaille pour Pitival. » Voilà.

L'Anglaise ? Comme me disait votre mari, vous êtes définie par les autres...

On est toujours les Anglais de toute façon ! Même au village, maintenant. Ça fait quand même depuis 1984 qu'on est là. Vous dites notre nom de famille, connaît pas. Les Anglais ? « Ah bah oui, ils habitent... »

Ça fait partie de l'identité locale, le village a ses Anglais.

Oui. Oui peut-être. Mais les filles ont vécu pareil. Pourtant elles sont nées ici, elles ont la double-nationalité, mais... C'est les Anglaises jumelles. À l'école, c'était les Anglaises.

Et vous l'avez mal ressenti ?

Ah non, non du tout. C'est pas mal ressenti ! C'est... [soupir]

Parce que l'intégration semblait pourtant...

Ah non mais l'intégration, on est très très bien avec les voisins, il y a pas de problèmes de ce côté-là. Mais c'est des petits trucs... On est peut-être un peu plus ouverts d'esprit. Voilà, je crois que c'est ça. On a du mal des fois à comprendre ceux qui n'ont pas bougé. Voyez-vous, ça reste bien dans le petit cadre de Larajasse. Nous, on lit énormément. Pas simplement les histoires, romans, mais de tout : les revues scientifiques, les revues d'ailleurs, voilà. On lit beaucoup, on s'intéresse à tout. Les filles, c'est pareil parce qu'elles ont été élevées comme

¹¹⁴ Deux villages non loin de leur maison.

ça. Et, je ne sais pas. Non c'est un peu... Des fois, on se sent un peu exclus. C'est aussi qu'on n'a pas de famille, que tout le monde ici, ils sont mélangés, quelque part.

Et pourtant, depuis 1984 ? Les nouvelles générations, celles de vos filles, ont quand même intégré...

Ah c'est pareil ! Elles ne se sentent pas nécessairement bien ici non plus. Comme elles disent, elles ne se sentent pas chez elles ici, elles ne se sentent pas chez elles en Angleterre non plus. Et finalement, elles se cherchent aussi. Il y a des choses qu'elles ne supportent pas ici, je crois que c'est ça. Il y a des sujets qu'elles évitent d'aborder ici ! Entre autres les histoires d'immigration.

Ça pose problème ?

Ça pose énormément de problèmes ici. Elles ont eu une altercation avec les jeunes de leur âge, 26, 27, 30 ans aux dernières élections. Et tout le monde disait : « Ouais, c'est pas normal, les Arabes, faut que ça soit dehors, *nanananana...* » Et une de mes filles a dit : « Bah, vous nous mettez dans le même bain parce que nous non plus on n'est pas d'ici, à proprement dit. » « Ah non mais toi, t'es pas pareil ! » Elle a répondu : « Ben si, c'est exactement pareil. Sauf que j'ai la peau blanche, mais je suis exactement le même cas. » « Ah bah non, non, non. » Ils ne se rendent pas compte... Ce qu'ils disent, ça peut blesser les autres aussi. Mais c'était ça. Après ma fille a dit : « J'évite de parler de ça. » Et on est en assez bons termes. Moi je n'ai jamais eu de problème. Si un jour, une de mes filles rentrait avec un Africain, ça ne me gênerait absolument pas. Elle est heureuse, c'est l'essentiel. Ce genre de chose, ici, non ça ne peut pas. Ce n'est pas possible. Et c'est vrai que quand j'ai fait des cours d'anglais, c'est des gens qui normalement veulent voyager ou ils ont de la famille partie ailleurs et c'est vrai ils sont beaucoup plus ouverts d'esprit. Je l'ai constaté, oui, oui. Voilà.

D'accord. Après, peut-être ça peut remonter un peu loin, mais sur les questions des démarches administratives, est-ce que vous avez dû entreprendre des choses spécifiques ?

Moi personnellement non, mon mari non plus parce que je disais qu'il travaillait pour cette très grosse boîte anglaise qui s'est chargé de tous les papiers nécessaires. On n'avait, nous en tant qu'individus, on n'avait pas de démarches à faire. C'est eux qui ont tout fait.

Mais du coup, quand votre mari a changé après d'emploi ?

Non parce qu'on avait déjà la carte de séjour. *So* ce n'était pas un problème. La première carte de séjour a été renouvelée après dix ans et la deuxième... Voilà. Et depuis 1980... on a dû la renouveler une fois. Et puis après, je crois, c'est en permanence maintenant. On a plus besoin de la renouveler. Mais on a quand même une carte de séjour. Parce que la Grande-Bretagne ne fait pas partie de Schengen.

Et comme me disait votre mari au téléphone, la nationalité française, ça ne vous intéresse pas ?

Non. Non. La seule chose qu'on a en plus, c'est qu'on peut voter aux régionales, départementales, et pour les présidents. C'est la seule chose en plus. Sinon, on paye tous nos impôts, toute la sécurité sociale, *etc. etc.* comme les Français. Exactement pareil.

Mais du coup, aux municipales vous pouvez... ?

Oui c'est pour ça que je suis au conseil municipal, parce que j'en ai la possibilité. Ceux issus des pays de l'Europe. C'est ceux qui viennent d'Afrique du Nord, de Turquie, ils ne peuvent pas. Encore une différence. On n'est pas considéré, entre guillemets, comme immigrés à 100%. *So* j'ai la possibilité de participer et de voter pour les municipales.

Et donc, sauf si c'est trop indiscret, vous me le dites, mais pourquoi ne voulez-vous pas prendre la nationalité ? Juste pour l'aspect pratique qui n'apporterait rien de plus ?

Ça n'apporterait rien de plus. Après, il faut demander la nationalité française, on avait une copine qui l'a fait, ça a duré cinq ans. C'est très bureaucratique avec les enquêtes de voisinage. Ce n'est pas gênant, les enquêtes de familles qui sont normales aussi. Mais pour ce que ça nous rapporte ? Non. Pour nous ça ne vaut pas le coup. Les filles, elles avaient, parce qu'elles sont nées en France, le droit du sol. Et on avait par contre fait la démarche pour qu'elles aient la double nationalité. On ne sait jamais. Ça peut être utile. Voilà.

Mais votre mari disait qu'elles avaient quand même eu des problèmes ?

Ah oui ! Je les ai inscrites pour l'école de conduite. Et ils demandent une pièce d'identité, et on leur a donné le passeport, parce qu'elles avaient déjà le passeport britannique. C'était à 16 ans. Je leur donne le passeport et la dame qui est à l'école de conduite et tout dit qu'il n'y a pas de problème. Elle envoie à la préfecture et tout. Et un mois après, c'est revenu en disant, ce n'est pas accepté. Il faut qu'elles soient Françaises. C'est une obligation. *So*, on avait beaucoup de... j'ai cherché ce qu'il fallait faire. Il y avait tout un tas de chose à fournir comme les preuves qu'elles étaient restées un minimum de cinq ans d'affilée à l'école en France. Et pour une raison que je n'ai toujours pas compris, j'avais gardé tous les livrets scolaires, absolument tout ! J'ai simplement envoyé tous les livrets scolaires. Et elles étaient convoquées au tribunal à Lyon, devant juge, pour dire pourquoi elles voulaient être Françaises. Elles avaient le droit du sol quand même, donc à 18 ans, c'était automatique. Je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas demandé avant. Il fallait se justifier. Du coup, elles ont tout simplement dit l'une après l'autre, ce sont des jumelles, la première qui est rentrée : « Pourquoi vous voulez être Française ? » « Parce que je veux passer mon permis de conduire. » D'accord. La deuxième rentre : « Pourquoi voulez-vous être Française ? » « Parce que je veux passer mon permis de conduire. » Il dit d'ailleurs : « Mais je vous ai pas déjà vu vous ? » « Non, non, c'est ma sœur que vous avez vue ! » Et c'était la seule raison. Pour lui apparemment c'était acceptable. Et il a dit après que ce n'était pas normal que la préfecture ait refusé le passeport. Parce que ça fait partie de l'Europe. Donc bureaucratie. Elles plutôt, pas nous. Mais six mois, elles ne pouvaient pas continuer à conduire, et tout ça.

Et aujourd'hui encore, il y a des problèmes ? Parce que maintenant qu'elles ont la nationalité française, elles n'ont pas de problèmes avec l'administration, ou pour des papiers quelconques ?

Non je ne crois pas. Non parce qu'elles mettent systématiquement qu'elles sont Françaises. Mais c'est vrai que ma fille vient de changer à Paris. Ils ont quand même demandé les garants. Elle a quand même 28 ans, elle a quand même un CDI. Avec son copain, ils avaient trois fois le loyer. Mais non, il fallait les garants quand même. Et est-ce que c'est à cause du nom ? Lui, c'est portugais, Gonzales. Ils se sont peut-être dit « attention ». Ça, c'était bizarre parce que quand notre liste était élue aux élections municipales, toutes les informations étaient données aux journaux, comme *Le Progrès*. Et tout le monde était cité sauf moi. So, est-ce que pour moi, ils ont dû se dire que mon nom, ce n'était pas un nom de chez nous donc ils ont dû faire une faute. Voilà. Même pas mon nom, Ann, qui est international. Non. Rien. Des personnes m'ont dit : « Mais Ann, tu n'y étais pas ? » J'aurai pu faire un rectificatif mais bon, à quoi ça sert. Ça ne sert à rien. Le plus important c'est que c'était noté dans le coin.

D'accord. Et donc vous avez cherché à participer à la vie locale ?

Oui parce que ça m'intéresse. Et d'avoir quelqu'un d'un vue un peu différente, ça peut toujours apporter un plus !

Et depuis quand ?

Ça fait depuis les élections, depuis 2014. Et avant, j'étais quand même... Les filles étaient à l'école, j'étais présidente de l'Apel¹¹⁵ à Saint-François de Larajasse pendant six ans. J'étais présidente du twirling club à Larajasse pendant pas loin de dix ans. Donc oui, j'ai participé pas mal à la vie locale.

Pour chercher à vous intégrer ?

Je ne sais pas. Du côté de l'Apel, ils m'ont demandé donc j'ai dit d'accord. Ou bien c'était pour eux, quelqu'un de l'extérieur, qui n'avait pas de famille et qui pourrait dire ce qu'il avait à dire. Plus indépendante.

Et comment avez-vous été accueillie aux municipales, quand vous avez décidé de participer ?

La tête de liste est venue me demander si je voulais participer au Conseil. J'ai hésité un moment, ça me faisait envie, mais en même temps avec mes cours, ça faisait beaucoup. Et finalement, en discutant avec mon mari, j'ai dit pourquoi pas.

Et vous quand vous voulez prendre position au conseil municipal, vous rencontrez des oppositions ?

Moi je m'exprime clairement, au contraire de quelques autres. Ça ne se fait pas en sous-main. Je prends position alors que beaucoup d'autres n'osent pas ! On ne veut pas froisser. Mais ce n'est même pas froisser, c'est juste s'opposer.

¹¹⁵ Association de parents d'élève.

Et en tant que femme, vous avez déjà senti qu'il y avait quelques réticences à vos prises de parole, des problèmes de misogynie ?

Non absolument pas. Le jeune maire a strictement respecté la parité. Mais même dans ma vie en général, non, je n'ai pas eu ce sentiment. Mais je ne pense pas que le Français soit plus misogyne qu'un autre, qu'un Anglais. Il y a toujours les réflexions à table, pour faire valoir, je ne sais pas, pour faire le drôle, le malin. Mais sinon, je n'ai jamais eu le sentiment d'être reléguée comme femme. Au contraire d'être vue comme étrangère.

Et pourtant on est venu vous chercher pour s'inscrire aux municipales ?

Parce qu'il avait besoin de personnes sur sa liste, et j'étais dans l'opposition. Donc il s'est dit qu'il valait mieux me rallier pour continuer. La fois précédente de 2014, j'avais monté une liste d'opposition, et l'ancien maire avait quand même mal réagi, me traitant de sale Anglaise, qu'il fallait mieux qu'on rentre chez nous. Mais lui il embête tout le monde. Il a une réputation des plus mauvaises jusqu'à la préfecture. Quand des Irlandais sont venus s'installer pas loin, il a préempté les habitations qui se vendaient parce qu'il se demandait ce qu'il se passait, tous ces étrangers. Ça a failli mettre le village en faillite. Mais il a réussi à avoir des subventions, il était très fort pour cela. C'était un assoiffé de pouvoir, et son attitude vis-à-vis de moi... Mais c'est comme ça ! Et après qu'il ait perdu, plusieurs maires sont venus me voir pour me dire merci d'avoir eu le courage de faire ça. Parce qu'ici, on ne peut pas. Tout le monde se connaît. On crache sur une personne, la moitié du village est mouillée. Et c'est après on se rend compte que finalement, on n'est pas populaire. En Dordogne ou je ne sais pas où, FR3 en ont parlé d'une anglaise qui s'était faite élire et tout ça. Mais ici, quand on a dit qu'on pourrait en parler, pour faire un peu de publicité, on nous a dit : « Ah non, surtout pas ! » Les Monts du Lyonnais, et surtout ce côté-ci, parce que j'étais à une réunion côté vers Brullioles, versant l'Arbresle, Tarare, tout ça, et bien ils ont déjà moins cette attitude renfermée. Ils sont plus ouverts. Ils voient du passage. Ici, ils voient une voiture étrangère, tout le monde s'arrête pour être sûr qu'elle ne s'arrête pas en route. On le voit bien nous, quand des voitures viennent avec des plaques anglaises. Soit c'est la curiosité, soit c'est la peur. Le bled le plus paumé du département s'appelle Lamure, ce n'est pas loin, et c'est là où il y a le plus fort taux de vote Front National. Ils étaient 33%, je crois...

Peut-être que la France est un pays qui a été tellement envahi dans son histoire, c'est peut-être pas le même esprit. C'est un pays qui a eu une instabilité gouvernementale par des défaites. Ou peut-être c'est l'éducation. Aussi quand on regarde la Grande-Bretagne, c'est une île. Même au milieu, on n'est pas loin de la mer. On est des marins. Et que font les marins, ils ont toujours envie d'aller voir plus loin. Et en France on voit ça en Bretagne, et en Normandie et le Pays Basque. Les gens, ils partent. Mais tous ceux à l'intérieur, ils ne partent pas. On est allés en Argentine, on a rencontré des Basques, des Bretons. Mais même dans les médias. Quand on regarde les actualités française, que ce soit un ou deux ou trois, c'est franco-français. Ils vont plus consacrer du temps à la mamie qui fait du pâté de foie en Dordogne que sur un problème grave, je ne sais pas en Crimée, ou un truc comme ça. Alors que quand on regarde les actualités de Grande-Bretagne, c'est vraiment *world news*. On vous parle de tout. Et les petits détails sont dans les journaux locaux. Et même concernant les élections locales, alors qu'ici, une Anglaise qui se fait élire en Dordogne, ça passe à la télé. Le parrain de ma

filles habitent dans un village où ils ne sont plus que quelques autres français. Tout le reste a été repris par des étrangers, des allemands, des hollandais. Et ça ne pose pas de problèmes. Alors qu'ici, si. Pourtant, ils sont bien contents de vendre leurs maisons aux anglais deux fois leur prix de valeur. Parce que les Anglais à l'époque, ils avaient trop d'argent. Nous, on a un ami qui avait une maison en Aveyron. Quand on y est allés, on est allés voir les gens, visiter. Tout de suite ils ont doublé le prix en pensant qu'on dirait oui. Mais il était affiché à 30 000€. Alors ils nous disaient 75 000€, mais nous le laissions à 60 000 €. Donc vous voyez.

Il y a un rapport à l'étranger particulier.

Non, peut-être l'étranger, c'est... Je ne sais pas. Cette attitude-là... Il n'est pas un égal. L'étranger est un étranger. Nos filles, c'est toujours les Anglaises, même dans un bar à Saint-Martin-en-Haut.

Est-ce que c'est dépréciatif ou cela ne servira pas à les qualifier comme on parlerait du brun ou...

Mais elles ne sont pas Anglaises. Elles sont Françaises, elles ont grandi en France, sont allées à l'école en France. Peut-être leur nom n'est pas très français. Suzanna Ditchfield, c'est peut-être dur à prononcer pour un Français. Prenez un annuaire français, on en trouvera peu des Dupont. Tout le monde a des noms différents. Et c'est bien, il y a un mélange. Autrefois en France, tellement de personnes avaient un même nom, ça explique votre système où il y a les noms, ville, code postal et parfois même profession !

Vous, vous faites des études de master d'histoire, c'est ça ? Peut-être vous auriez les réponses Pourquoi les gens ruraux... Nous, on est avec mon mari issus de coins ruraux en Grande-Bretagne où bien sûr, c'est un peu semblable. Mais ce n'est pas au point d'avoir peur de ces gens-là. Nous, nos problèmes de peur ou de Front National en Grande-Bretagne, c'est plutôt dans les villes. Parce qu'ils ont peut-être peur qu'ils prennent le contrôle des commerces, ou je n'en sais rien. On n'entend pas parler de la prise d'arrondissement par le FN à Lyon ou à Paris, enfin je ne sais pas. Remarque ça fait quarante ans qu'on vit ici, donc peut-être que nous aussi au final, on est moins ouvert que notre fille qui habite à Paris. Mais on fait toujours attention de s'instruire. On ne s'arrête jamais d'aller chercher. Mais est-ce que ça veut dire que le Français moyen, ouvrier machin, c'est le veau comme parlait de Gaulle ? Nous, vous voyez, ça nous choque pourquoi est-ce que c'est la France, le pays qui a le plus de fast-food *per* capital après les États-Unis ? Les José Bové qui vont casser un macdo, ça dure des jours et des jours et des jours. Et puis pourtant, ils regardent des émissions de gastronomie à la télé. En Angleterre, maintenant, il y a de plus en plus de chefs français. Pourquoi ils sont partis s'installer ailleurs ? Il y a un chocolatier dans le village, il voyage avec Alain Ducasse dans le monde entier. Le magasin c'est son père qui s'en occupe. Et lui, il continue à faire des trucs standards. Et il le dit, il n'oserait pas présenter les trucs de son fils ici. Je crois que le français moyen n'est pas inventif. Quand nous sommes arrivés, il y avait plein de choses que les français ne connaissaient, comme le panais, plein de trucs comme ça. Nous, on faisait un peu exprès : on invitait des amis, et on leur faisait goûter des trucs comme ça. Et ils disaient : « C'est ça les trucs anglais ? Bon bah venez chez nous, on vous fera manger correctement ! »

Et on y allait et c'était très bien, je ne critique pas. Mais c'était difficile pour eux d'imaginer des folies...

Et donc vous, vous avez gardé des pratiques culinaires propres à l'Angleterre ?

Non, non, on mélange ! On mange aussi bien thaï, que indien, que français que anglais. On mange ce qu'on aime, c'est aussi simple que ça !

C'est une particularité de vous, d'être éclectiques comme cela, ou propre à toutes les familles anglaises ?

Ah non, c'est très anglais. Mais bon de la même manière, l'Anglais moyen, à manger des escargots, il dira pareil : « Ah non, ohlalala ! Pas possible. » Mais c'est vrai qu'avec nos colonies, on a toujours eu énormément de choix. La cuisine des colonies est revenue avec les colonisateurs, c'est-à-dire, quand ils sont revenus, ils ont ramené la cuisine avec eux et n'ont pas considéré : « Ah bah c'est une cuisine que mangent les Noirs, ah bah c'est une cuisine que mangent les Arabes. » Maintenant, ça commence. Mais je pourrais vous emmener à Larajasse, et je leur dirais : « Vous voulez manger un couscous ? » « On va pas manger un couscous, c'est de l'arabe ça ! » C'est dans leur tête. Il y a des gens comme ça. Ils aiment la soupe aux choux, ou je ne sais pas quoi, leur truc qu'ils font là. Enfin, je suis persuadée que c'est culturel. On n'a pas de souvenir de l'école française, donc je ne sais pas. Mon mari n'était pas souvent là la semaine, et moi, je ne comprenais pas. Je ne pouvais pas aider les filles. La seule chose que je pouvais faire à l'école primaire, c'était : elles récitaient les poésies pour apprendre. Et puis c'est tout. Je ne pouvais pas les aider pour les maths car les façons de faire étaient différentes, le français pas la peine. Elles ont été obligées de se débrouiller toutes seules, tout de suite. Il faudrait faire une enquête sociologique sur cela d'ailleurs. La situation qu'on a est assez fréquente dans les familles étrangères. Les parents parlent la langue d'origine, comme le copain d'Emma qui est portugais. Ses parents ne parlaient pas français. Il se débrouillait comme il pouvait. Mais à la maison, ses parents parlaient portugais, ils mangeaient portugais. Ils mangeaient français aussi, un peu de tout. Mais voilà déjà un mélange de deux cultures.

Et ici, c'est pareil au niveau de la langue ?

Ah oui, ici on a toujours parlé anglais avec les filles. On n'a jamais parlé français. Nous on parle en anglais aux filles et les filles répondent en français parce qu'elles savent que l'on comprend. Mais quand il y a des Anglais à la maison, là elles parlent anglais.

Et quand elles étaient plus enfants, vous cherchiez peut-être à entretenir certaines pratiques culturelles ? Des choses plus anglaises que françaises ?

Non mais on essaye de leur inculquer que la Grande-Bretagne est un grand pays, donc on ne voulait absolument pas qu'elles deviennent françaises [elle sourit]. Non mais il n'y a personne qui parle français dans la famille. C'était pour qu'elles puissent communiquer avec leurs grands-parents. C'était une obligation. Et on était conscient, que nous étant bilingues, ça nous aidait à travailler ! Les discussions se passent en anglais pas en français. Mon mari qui travaille avec des Allemands utilise l'anglais. Son associée qu'il aimerait qu'elle reprenne la

société, elle répète qu'elle et l'anglais, ça ne marche pas. Alors je comprends que des personnes de 60, 70 ans disent ça, ça ne me choque pas, mais que des gens de 30 ou 35 ans... Ils se coupent du monde. J'ai des gens en cours d'anglais qui sont des retraités de 70 ans et plus. Ils prennent des cours d'anglais parce qu'ils se rendent compte qu'ils ont le temps, ils voyagent, mais ils se rendent compte qu'ils ne comprennent rien. Donc ils veulent des bases simples ! Pas les grandes discussions philosophiques. Et là, on les entend dire : « Oh oui j'aurais dû écouter à l'école. » Parce qu'à l'école où j'enseignais, j'entendais des enfants dire qu'ils s'en moquaient de l'anglais. Parce qu'après, ils feraient des études dans le coin, trouveraient un boulot dans le coin. Et pas aller ailleurs. Maintenant, je crois que ça change. Vous parlez anglais ?

J'arrive à comprendre si ça ne va pas trop vite, et à me faire comprendre un peu.

Oui mais c'est le principal. C'est vrai que l'école est très napoléonienne, comme ça [mime avec ses mains un carré]. On vous apprend la grammaire, le subjonctif passé. Et puis c'est plus simple à noter ! Une de mes filles a fait trois ans de licence anglais à Saint-Etienne, après elle a changé d'orientation. Mais ce n'était pas à l'époque obligatoire, je crois que ça a changé, mais je ne suis pas sûre, mais ce n'était pas obligatoire de passer minimum un an dans le pays de la langue qu'ils ont choisi ! Enfin...

Après j'aimerais revenir sur ce que vous disiez à propos de votre famille, par rapport à vos filles.

C'était la famille surtout ! Mais aussi parce que c'est utile pour la vie professionnelle. Notre fille travaille chez Yves-Saint-Laurent, elle comprenait l'anglais donc elle était invitée à participer aux réunions. Mais si ce n'était le cas, elle n'aurait pas été conviée. Notre autre fille est juriste d'environnement. Et bien 80% de ses documents sont en anglais. Donc elle prend des documents qu'elle traduit pour les français.

D'accord. Mais par rapport à votre famille, au moment du départ, est-ce qu'il y a eu une réticence de votre départ pour la France ?

Ah non, absolument pas. Mais c'est très français aussi ça ! Mais il y en a comme ça ici. Le copain de ma fille a déménagé de l'autre côté de la vallée, mais ce fut une catastrophe pour la mère. Mais ce n'est pas le seul ! La fille de notre voisin est partie à vingt kilomètres, et bien ce fut dur pour le père. Pareil, nos filles se sont installées à Saint-Etienne, un couple du village nous a demandé si leur fille pouvait aller avec les nôtres parce qu'il ne voulait pas qu'elle se retrouve seule. C'est typique aussi peut-être des petits villages !

Après c'est peut-être une particularité de votre famille qui a un passé voyageur assez important ?

Pas tous les Anglais sont comme ça, mais énormément. Nous, on part. C'est facile de partir, la famille, nous on n'a jamais eu de problèmes. Mon père a passé du temps au Canada, maman était avec l'ONU en Albanie. Le père de mon mari fut en France, après l'Allemagne. C'est deux familles qu'on part. En Grande-Bretagne, j'ai vu il y a pas très longtemps, la famille en moyenne change de maison huit fois dans la vie. On change pour chercher du travail. Si on

perd son travail là, il y a une opportunité de trouver du travail à cent kilomètres, à trois cent kilomètres : on part. On vend la maison et on part. Je crois que c'est ça aussi. Mais en Grande-Bretagne en même temps c'est très facile. C'est plus facile. Il n'y a pas de paperasse. La paperasse c'est normal, mais pas à ce point-là. Il y a aussi l'esprit ! Nous, on a commencé avec une petite maison. On est partis quand on avait acheté tout de suite. Il n'y a pas des notions de locations, tout ça. Si, ça existe, mais vous savez que dès que vous avez les moyens, vous commencez à acheter. Et vous, au fur et à mesure que grandit la famille, ou la carrière, vous changez de maison ! Et vous finissez votre vie avec une maison où effectivement il y a plus de terrains, plus de pièces que vous en avez besoin. Après tous les gamins sont partis, donc vous vendez, et voilà. C'est un circuit. En France, les gens n'ont pas l'esprit. Le couple au chômage, il n'y a pas question qu'ils vendent leur maison. Au pire, au pire, ils vont laisser leur maison, et la louer, et aller louer une autre maison ailleurs pour retourner chez eux quand les choses iraient mieux. Enfin... Je ne sais pas. C'est un autre esprit, je crois que c'est ça. C'est de l'opportunisme, on achète et on n'est pas attaché à la pierre où à la maison de famille.

Donc c'est comme ça que vous pourriez vous définir ? Vous vous sentez opportunistes, pas dans le mauvais sens, mais vous saisissez les opportunités dès qu'elles se présentent ?

Voilà, on est partis parce que professionnellement, on pouvait. Vous savez que les États-Unis sont faits d'opportunistes, qui sont partis fonder des trucs. Des Irlandais, des Portugais, mais pas beaucoup de Français. Enfin ça commence à arriver là. Ils essayent de trouver un boulot.

Et est-ce que vous avez toujours des contacts, avec votre famille ?

Ah oui la famille, et les amis qui restent. Les amis de l'école et de l'université. Mais eux vivent leur vie, nous on vit la nôtre. Il faut bien avoir conscience que quand on retourne à Édimbourg, et si on passe un après-midi avec un copain d'école, franchement, ça en est bien assez. Parce qu'on n'a pas grand-chose à se dire. Mais on a des vies différentes. On ne peut pas parler politique parce qu'on ne connaît pas le leur, ils ne connaissent pas le nôtre. Ce n'est pas la peine de parler climat parce que le nôtre est différent de là-haut. On peut parler de choses générales, sans rentrer dans le détail. On peut parler, tiens, de nourriture. Apprécier ceci, ou cela, ou une vue. Parler des gens qu'on a connus.

Et avec votre famille aussi ? Parce qu'avec les amis, ça peut être différent. Vous avez un peu rompu ?

Non, pas rompu. Nos jumelles entre elles se parlent peut-être une fois, ou deux fois par semaine. Avec Skype et les trucs comme ça. On est allé voir mon frère au mois de juin, et je l'ai vu avant, quatre cinq mois avant, et sinon on ne s'appelle pas. Bon après c'est notre famille qui est comme ça, on ne peut pas comparer avec une autre famille. Dans tous les pays, il y a des familles qui sont plus proches que d'autres. Ce n'est pas culturel, mais c'est une histoire de famille. Nous on est comme ça. Si on n'est pas en contact avec eux, ce n'est pas parce qu'on ne pense pas à eux. On n'a pas les mêmes relations que ceux qui sont obligés d'être toujours ensemble. Nous on habite à la montagne et mon frère fait des planches de surf,

il habite au bord de la mer ! Donc déjà nous on va parler montagne et neige, lui il va nous parler de surf et d'Hawaï.

Mais déjà avant votre départ ou alors ça a changé avec l'éloignement ?

Honnêtement, non. Quand moi je suis venue ici en 1978, j'avais déjà... Ma mère deux fois était allée au Canada. Et mon mari avait ses deux frères un au Pays-Bas et l'autre en Arabie Saoudite. Et sa sœur en Afrique du Sud ! Donc sa mère était toute seule. Petite histoire que mon mari raconte des fois. Sa mère était donc toute seule, et avait une amie écossaise qui venait la voir de temps en temps. Et dans l'esprit de cette dame, parce qu'elles étaient dans une ville minière, et bien ses enfants étaient des ingrats. Parce qu'ils n'étaient pas restés à proximité. Mais sa mère, elle ne comprenait pas. Elle disait qu'elle était fière au contraire, de les voir réussir, et surtout heureux. Enfin c'est peut-être un peu typique. Vous avez d'autres étrangers à voir, à interroger ?

Non, pas moi. Mais mes collègues oui.

D'accord ! Donc vous aurez un couple britannique assez particulier, un peu sauvage ! Qui en ont marre de la France et si le cours de la livre et la valeur des propriétés le permettaient, vendraient ici et rentreraient en Angleterre !

Bah oui c'est ça d'intéressant, quels seraient vos objectifs, à court et long termes ? Vous souhaiteriez retourner...

C'est ce que je vous dis, c'est une question financière. Ici, vous avez une maison qui fait trois cent cinquante mètres carré, et puis un hectare de terrain et ça vaut 250 000 euros. Pour 250 000 euros, vous avez, allez, on ne va pas parler de la ville mais vous avez quoi, mais en Pays de Galles ou en Ecosse vous n'aurez pas grand-chose, quelque chose comme cent vingt mètres carré. Même pas. La maison que mon frère a, c'est une maison de terrasse. Il a une petite cuisine, deux pièces en bas, trois chambres et une toute petite cour devant, une toute petite cour derrière et ça vaut, 220 000 €. Voilà. *So*. D'accord il faut qu'on descende en taille de maison. Mais j'aime bien mon jardin ! Et il y a un autre problème, c'est que notre retraite est payée en euros, et pour le moment, il faut 1,4 euros pour une livre. Et même si on constatait maintenant que les prix en Grande-Bretagne sont à peu près les mêmes en France... Faut savoir, autrefois, les prix en Angleterre étaient à peu près deux fois le prix en France pour tout. Y compris le vin, le beurre. Maintenant c'est pareil. Vous pouviez acheter une bouteille de Côte du Rhône dans un supermarché en Angleterre moins cher qu'en France. Parce que la concurrence. On trouve, et ça c'est une particularité très importante entre l'Angleterre et la France, on trouve tous les produits étrangers ! Tous. Les fromages étrangers, les produits pour faire de la cuisine indienne, chinoise. Parce qu'en fait, dans le même supermarché vous allez avoir dix groupes ethniques différents. En France, on a un peu nos magasins pour les Noirs, nos magasins pour les Arabes, pour les Chinois, et ils vont là-dedans. Notre fille habitait dans le quartier chinois de Paris, donc effectivement, vous voyez quelques Français là faire leurs courses. Mais c'est surtout des Chinois. Et ensuite vous passez un coin, vous faites deux rues, vous trouvez un Carrefour City, et vous trouvez plein de produits français. Mais que français. Et pas de personnes de cultures arabe ou chinoise ou je

ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi il y a une séparation. Nous on a nos magasins pakistanais, nous on a nos magasins chinois : mais tout le monde y va parce qu'ils stockent de tout ! Honnêtement, j'ai du mal...

C'est vrai qu'en Angleterre, il y a plus de mixité. Les gens ne regardent pas ce que vous portez. C'est accepté... C'est vrai que ça choque les Français quand j'emmène les groupes dans un magasin, une vendeuse qui est habillée avec le voile ! Mais ça ne se fait pas en France. Il est vrai aussi que... L'immigration d'origine arabe en Grande-Bretagne est plutôt le haut du panier. Il suffit de voir dans les quartiers les plus riches de Londres, on voit beaucoup de femmes voilées. Mais c'est vrai qu'on a beaucoup de Pakistanais, beaucoup d'Indiens, beaucoup de Chinois, *etc.* C'est des gens qui venaient pour travailler. Ils sont venus pour travailler, et c'est des travailleurs. Ça, il n'y a rien à dire. Les Pakistanais et les Jamaïcains ont remplacé nos Irlandais. Nos travailleurs sur les routes et tout ça, c'était les Irlandais. Et ensuite ils sont venus. Alors que vous en France, vous avez importé les Maghrébins entre autres, et vous les avez parqués. Ils importaient tous ces messieurs. On a un ami qui travaille dans l'Isère, et dont son père a été ramené pour ça, ramené presque pour de l'esclavage dans les mines de l'Aveyron. Et ce monsieur habitait tout seul dans son truc, jusqu'à qu'il ait le droit de ramener sa famille. Et lui, il est né en France et même problème, il est né en France mais c'est toujours l'arabe du village. Personne ne l'embauchait parce que c'était un Arabe. Enfin on n'est pas là pour parler des autres, mais c'est pour essayer de faire des parallèles. Mais moi ça m'agace. Car j'aimerais mieux que la France soit ouverte. Enfin. Voilà !

J'aurais peut-être une dernière petite question : parce que vous m'aviez parlé que vous étiez dans un quartier avec d'autres étrangers...

Oui parce qu'on a un monsieur allemand à côté, marié avec une Française. Enfin Alsacienne, mais Française quand même ! Eux ils ont repris une ferme, jusqu'en haut là. Ils font du bio, et transforment à peu près la moitié du lait en fromage.

Donc est-ce que c'est un hasard ou vous avez cherché à vous réunir dans une même localité, se constituer une sorte de réseau...

Non absolument pas ! C'est le hasard ! Et le monsieur qui a vendu la ferme, célibataire endurci, a finalement trouvé une Portugaise ! Il s'est marié avec une Portugaise. Ils habitent maintenant un tout petit peu plus haut. Vous voyez, Cathy et Iorg, ils ne travaillent pas de la même façon des autres paysans autour ! Donc déjà, les autres paysans les montrent du doigt. Ça va mieux maintenant. Mais quand ils étaient en train de faire les travaux, il y a un bâtiment qui est tombé et ils disaient : « Ça leur apprendra, ils nous ont assez bousillé de bâtiments pendant la guerre. » On est quand même cinquante ans plus tard ! Il n'y avait aucune raison de faire ce commentaire. Le garçon de ferme qui était là, il n'avait même pas connu la guerre. Mais il est là le fond ! Parce que, déjà le fait que la ferme est allée à des étrangers et pas à un Français, ou à un fils de quelqu'un. Pourquoi ? Parce que les étrangers étaient certainement prêts à payer plus que ce qu'un Français mettrait.

Mais du coup, est-ce que vous cherchez, ou peut-être pas particulièrement, un réseau d'étrangers avec qui se lier, ou même d'Anglais ?

Ah non surtout pas ! Non pas du tout. Par exemple, mon mari travaillait pour une entreprise multinationale, et la première expérience en arrivant ici, il fut contacté par le consulat, en tant que consultant de cette multinationale. D'ailleurs quand on était à Paris pareil, l'ambassade nous a contactés. Mais ! Ça ne nous a pas plu ! Je n'aime pas non plus ce type de personne, quelle que soit sa nationalité, qui s'installe dans un pays, et on le voit beaucoup en Espagne, et dans certains coins de France, et qui amène son petit pays avec lui ! Et qui est indifférent de ce qui se passe autour. Effectivement sur Lyon, il y a un club pour hommes d'affaires, qui sont britanniques. Comme les clubs de Londres, avec le fauteuil, les *Times*, salle de muscu, machin tout ça. Mais non ! On n'a pas besoin de ça. Il avait une secrétaire dont la mère était anglaise, mais son papa était français. Ça faisait trente ans qu'elle était là. Et elle ne parlait pas un mot de français, et elle n'en voyait pas l'intérêt. On faisait les courses pour elle. Elle ne mélangeait pas. Ils habitaient à Lyon, dans un quartier bien, Bellecour. Mais elle ne voyait absolument pas l'intérêt. Donc ce type de milieu, où les gens veulent rester entre eux, à l'exclusion de ceux du pays, je suis contre et quelle que soit la nationalité. Même si c'est des Marocains qui le font, des Tunisiens, ou les Portugais ou les Anglais !

Vous aviez toutefois peut-être un autre rapport à l'arrivée en France ?

Oui c'est vrai, si je me trouvais à Sangatte, peut-être je souhaiterais en rejoindre d'autres, quelqu'un de même culture. Oui nous, on est des nantis. On est arrivé en tant que nantis.

Pourquoi vous vous définissez comme nantis ?

Parce qu'on a été envoyé en France par une société multinationale qui nous payait beaucoup d'argent pour le faire. C'est-à-dire à l'époque où on est arrivés, mon mari avait deux à trois fois le salaire du Français. Parce que c'était ce qui était payé en Angleterre ! À l'époque, l'Angleterre allait bien, et la France allait bien aussi mais le coût de la vie était différent. Quand vous êtes payé x mille en Angleterre, vous l'êtes toujours même à l'étranger. Pourquoi vous pensez que beaucoup de Français aiment bien être expatriés par Total dans des pays comme Tchad ou comme ça : parce qu'ils ont toujours leur pognon français, mais que ça ne leur coûte rien là-bas. Bon nous, on n'était pas dans ces extrêmes-là. Dominic n'avait pas un contrat d'expatrié. Mais il avait un salaire britannique, une voiture de fonction au-dessus de la norme, des conditions de voyage au-dessus des normes. Donc on était nantis. Et c'était peut-être pour ça que l'on ne cherchait pas à rencontrer d'autres Anglais. Par contre on essayait de rencontrer des Français ! Et on a fait vraiment des efforts. Et on avait la chance de venir ici, parce que vue qu'on était... qu'est-ce que c'est le mot ? Bah il y a curiosité. Les gens venaient un peu vers nous par curiosité. Et parce qu'on est tous les deux agro, donc ça aidait beaucoup. Ils ont compris qu'on ne voulait pas après par la suite faire des difficultés parce qu'ils ont mis du lisier et que ça sentait pendant trois jours. On comprenait leur mode de vie.

Ceci dit en qualité d'agronome, vous aviez peut-être un rapport quand même différent à l'agriculteur, au paysan ?

Oui peut-être. Mais on n'était pas là pour leur dire quoi faire. Des fois ils nous posaient des questions. C'était plus facile peut-être pour nous. Imaginons que nous aurions dû nous installer ailleurs, comme en ville. Ça n'aurait peut-être pas été pareil ! Je vois ma fille, elle a

habité rue Magenta à Paris pendant huit ans, et bien quand elle est partie, elle ne connaissait aucun de ses voisins. Ça c'est un problème de ville, et c'est vrai que vous pouvez vous sentir beaucoup plus seul en ville qu'en campagne. Et c'est vrai que ça ne devenait peut-être pas des amis, mais des connaissances pour nous. On les croisait dans le village, on discutait. On était assez actifs dans le village, on était présents, même maintenant, pour les défilés de je ne sais pas quoi. On y va, on participe de bon cœur. Mais on n'est pas un d'entre eux. On n'est toujours pas... Oui.

Vous avez quand même passé trente ans ici. Vous n'êtes pas des retraités...

Je me demande, si on allait s'installer en plaine maintenant, ça serait peut-être très différent. On serait un couple de Britanniques, retraités, qui s'installe dans le village. À mon avis dans l'indifférence générale. C'était à nous ici de s'intégrer. Mais sans penser que c'était un effort. Quand on voyait un paysan, on lui parlait de ses vaches. Parce qu'il n'y avait pas d'autres sujets. Voilà...

D'accord. Et une dernière petite question, mais au vu de ce que vous m'avez dit, je pense déjà la tonalité de ce que vous allez me répondre, mais qui pourrait faire un peu conclusion, si c'était à refaire, repartiriez-vous ?

Si on regrette d'être partis ? Uniquement financier, d'un point de vue investissement final. Mon mari serait resté dans l'entreprise multinationale, et on aurait fait ce truc de changer de maison, de changer de ça. Et maintenant, on serait entre guillemet assis sur plus de valeurs. Mais est-ce que c'est vraiment important ?

Mais rétrospectivement...

Rétrospectivement, on n'aurait jamais eu ça en Angleterre ! C'était un million au moins. Et culturellement, je ne regrette absolument rien. C'était vraiment une très belle expérience. Mais maintenant, une certaine frustration, parce que je pense que la France, il y a quarante ans, trente-cinq ans, la France était un peu en retard du reste du monde. Il y avait de la joie de vivre, pas de soucis. Toute la France ! Mais depuis quelques années, on est entouré de Français qui sont mécontents. De Français qui vont pas bien. Le chômage ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Mon mari est devenu chef d'entreprise, et il est agressé quotidiennement par l'administration, pour mettre en place une assurance complémentaire santé par exemple : « Mais je l'ai déjà ! » « Ah non mais il faut changer pour une autre, parce que celle-là, blablabla. » Voilà. Et ça c'est des exemples, à tel point maintenant qu'il embauche des intérimaires. Et moi j'ai pas mal de problèmes avec l'URSSAF, le RSI, tous ces organismes administratifs en France qui en fait sont faits pour vous décourager ! Ils voudraient tous que l'on redevienne des ouvriers de chez Renault. Et puis une fois que Renault est renationalisée, et bien on retourne à l'époque post-guerre ! On est nourri, logé, et puis tout va bien. Et ça, ça m'agace, parce que je crois qu'il y a beaucoup de jeunes qui aimeraient bien prendre leur élan, mais... quelle lourdeur. Deux jeunes à côté ont monté une entreprise autour de leur moto, leur passion du quad, tout ça. Mais au bout de deux ans, il y en a marre ! Tout le temps contrôlés, machinés, tout ça. Alors, nous, ça nous dérange pas, on peut arrêter demain, on a déjà dépassés l'âge de la retraite. Mais si eux, déjà, baissent les bras. Alors oui, peut-être je

m'inquiète, et pense à partir. Et j'entends à France Inter que les jeunes partent s'installer ailleurs. Il y a des jeunes qui sont allés monter leur boîte de laveurs de carreaux à Londres, et pourquoi ? Parce qu'on leur fout la paix. Mais je vois ma fille qui est juriste, à la limite toutes ces merdes, ça ne la gêne pas. Parce qu'elle a été formée pour ça. Elle a fait ses trucs de droit, et de master et de paperasse. Je lui dis : « Mais ça te fait pas chier ? Ça produit rien. » « Oui mais ça fait partie du boulot. » C'est vrai que les Britanniques, on est un peu une culture, moins que les Américains, mais qui aime bien faire savoir qu'on a réussi. On achète une belle voiture, on achète une maison. C'est pour ça qu'on change. En France, on ne le fait pas ça ! Les Français n'aiment pas montrer ce qu'ils ont. Je me souviens de nos amis qui avaient construit et laissé leur maison avec les moellons qui se voyaient. Mais quand on rentrait à l'intérieur, c'était joliment décoré. Mais ça ne viendrait pas à l'esprit d'un Britannique ! Il ferait avant tout l'extérieur même si à l'intérieur, il y avait un carton et des planches pour manger. Enfin je ne sais pas. J'ai peur qu'on devienne intolérants en fait ! Enfin. Et tout ce que je vois, c'est que ça devient trop grand ici, et en pente. Donc on partira d'ici cinq six ans.

Mais toujours en France, ou pourquoi pas un autre pays ?

Ah non. Enfin. C'est vrai on n'y a pas pensé. Notre fille nous dit Croatie, mais bon. Pourquoi pas Paris, avec un appartement à la Bernard Tapie ! Non mais, on n'est pas fondamentalement aventuriers nous. Allez partir s'installer en Croatie, en Slovénie... Et puis il y a quand même la langue.

Il faudrait tout recommencer.

Il faudrait tout recommencer. Et puis à presque 70 ans, on n'y pense pas à ça. Ce serait trop compliqué, plus qu'à vingt et quelques années. On pense à des trucs aussi cons qu'aller se trouver un kiné ou un ostéopathe ! Mais quelque part où c'est plat. Si on se barre, on se barre ! Vous savez, il y a plein de gens ici que s'ils partent, ils vont jusqu'à Saint-Symphorien-sur-Coise. Ou s'ils sont très aventuriers, c'est jusqu'à l'Arbresle¹¹⁶. Je ne vois pas l'intérêt de ça. Changer complètement. Pour avoir un autre projet ! Voilà. En tout cas, nous, on n'a jamais eu le sentiment d'être immigrés, ou de migrer. Il faut mettre les choses en perspective : on était à Londres. On a pris l'avion et une heure plus tard on était à Roissy. Deuxièmement, Dominic travaillait pour une société britannique, donc il y avait cette attache-là.

Ceci dit vous avez quand même le même rapport à un pays qui n'est pas le vôtre.

Oui. Quoique encore, qui n'était pas le nôtre, je me demande si on ne se disait pas que ce n'était pas notre pays ! Ça aurait dû l'être de toute façon, avec Churchill on allait partager la France ! Ça c'est... C'est l'Histoire. Allez.

¹¹⁶ À respectivement une demi-douzaine et une vingtaine de kilomètres du lieu d'habitation.

Maria GARCIA, Espagnole, 61 ans, arrivée en 1955

J'ai rencontré Maria pour la première fois le mardi 27 octobre 2015 vers 14h30, chez elle, à Nîmes. Elle est la sœur aînée de Paco, un maçon qui s'occupe actuellement de travaux dans la maison de ma mère. L'entretien a duré 90 minutes. Maria est Française. Elle est arrivée en France à l'âge de six mois, il y a 60 ans. Elle parle très bien le français.

Pour commencer, j'ai réexpliqué de vive-voix à Maria l'objectif de l'entretien. J'étais mal à l'aise avec le terme « immigré ». L'entretien a commencé spontanément. Maria nous avait préparé deux tasses de café.

- Je ne vois pas pourquoi il faut prendre tant de gants pour nommer les choses. Je ne vois pas ce que ça a d'insultant d'être un immigré ou autre chose. On est ce qu'on est. Ça n'empêche pas d'avoir nos qualités, nos défauts, comme tout le monde !

Alors, qu'est-ce que je dois dire ?

Vous pouvez vous présenter, depuis combien de temps vous êtes ici, votre âge ?

- Alors je m'appelle Maria Garcia, c'est très original pour une Espagnole (*rire*). J'ai 61 ans et je suis en France depuis un petit peu plus de 60 ans c'est-à-dire que j'avais six mois quand je suis arrivée en France.

Vos parents vous ont raconté comment vous êtes arrivés en France et pourquoi ?

- Pas trop. Je sais pas. Ma mère est quelqu'un qui ne parle pas beaucoup. Je sais pourquoi on est là, parce que bien-sûr on est là surtout parce que mon grand-père paternel était un réfugié du franquisme, pendant la guerre civile il a été obligé de partir sinon il se faisait tuer par les franquistes. Donc il a été obligé de fuir, il est parti au milieu de la nuit, il a fui l'Espagne et puis ma grand-mère est restée seule avec les enfants, six enfants et du coup elle est restée quand même seule pour les élever alors que le pays était en pleine famine. Donc elle a eu beaucoup de mérite. Et puis elle a essayé de venir rejoindre son mari et ils sont venus, ils sont repartis. Cette période là est pas très claire. Et puis quand mon père s'est marié là-bas en Espagne, moi je suis la deuxième de sept enfants, donc on est nées en Espagne ma sœur aînée et moi. Et donc ma père a décidé de quitter l'Espagne pour s'installer en France quand il avait déjà deux enfants.

Quel a été votre itinéraire ? Êtes-vous directement arrivés à Nîmes ?

- Non, on vivait dans les Pyrénées, dans l'Ariège. Parce que mon grand-père était en Ariège. On a rejoint mon grand-père. Donc on est restés là-bas. On est arrivé à Nîmes j'avais onze ans. On est venu à Nîmes parce que l'Ariège c'est un pays où y'a beaucoup d'usines textiles on travaillait dans les usines textiles et puis les usines ont fermé petit à petit, y'avait plus de travail. Donc mon père a tenté Nîmes parce que y'avait une tante qui habitait à Nîmes.

Quel travail a occupé votre père à son arrivée en France ?

- Il faut savoir qu'à l'époque les étrangers, les immigrés ne pouvaient pas travailler dans tous les secteurs. Donc on pouvait pas travailler dans les bureaux, dans certain secteur d'activités.

Et donc il pouvait travailler dans les forêts, dans les mines de talcs, là-bas dans l'Ariège, il y a beaucoup de mines de talcs, de carrière de pierre où ils cassaient les pierres, c'était vraiment un travail très dur. Au début ils ont été obligés de travailler là où ils trouvaient. L'hiver, je me souviens, quand il travaillait dans les carrières de talc, c'était plus haut dans la montagne, il partait une semaine. Ils habitaient dans des baraquements, après on est allé voir de plus près et vraiment ils vivaient dans des conditions assez rustiques, ils vivaient dans des baraquements en bois et ils descendaient le week-end voir leur famille. C'était difficile. Ensuite il a été embauché dans des usines des villes entre guillemets, les villes elles étaient quand même pas si importantes que ça, après il a pu travailler dans une usine sur le lieu où on habitait.

Et votre mère ?

- Ma mère faisait des petits travaux de ménage, ce qu'elle trouvait. Elle faisait des ménages à gauche à droite mais c'était pas toujours évident. Elle avait des enfants dont il fallait s'occuper, et même si ma sœur et moi on la secondait beaucoup, fallait quand même s'occuper des enfants et puis à l'époque y'avait pas de machine à laver, fallait faire tout ça à la maison et ça prenait beaucoup de temps.

Au niveau de votre arrivée en France, vous étiez donc tous les quatre ?

- Comme en Espagne la famille mourait de faim, c'est le mot, y'avait une grande misère en Espagne, petit à petit la famille nous rejoignait et ils venaient un certain moment avec nous le temps qu'ils trouvent quelque chose, ce qui fait qu'on était content d'être tous ensemble, pour les enfants c'était formidable parce qu'on était avec nos cousins et nos cousines. Et donc on vivait presque en communauté, jusqu'à ce qu'ils trouvent une maison et qu'ils partent. On avait toujours du monde à la maison.

Peut-être aussi des personnes qui n'étaient pas de votre famille ?

- Non pas trop parce que notre famille est nombreuse, mais c'est arrivé quand même, c'est arrivé que mon père recueille des personnes qui n'étaient pas de notre famille. Oui d'ailleurs on habitait dans une maison perdue dans les bois à l'époque, elle y est toujours d'ailleurs, on est allé la voir, elle existe toujours, et c'était pour y aller y'avait un morceau qu'on était obligé de monter à pied, les véhicules ne pouvaient pas passer, et c'était une maison entourée de vergers et de forêts. Franchement j'ai que des bons souvenirs de cette époque même si c'était rude mais on était heureux parce qu'ensemble, parce qu'on se sentait bien, c'était agréable.

Est-ce que la religion, par exemple, a été un moyen de rencontrer d'autres personnes ?

- J'ai été élevé dans le déni de la religion, je ne suis pas croyante. En Espagne il faut savoir que pendant la guerre civile l'église était du côté de Franco donc les curés du village où habitaient mes parents ils prenaient par les oreilles pour les traîner à l'église. Vous pensez bien que c'est pas un moyen de convertir les gens, mon père il était complètement athée. Toute mon enfance il nous a inculqué que la religion c'était du mensonge, il nous racontait comment ils procédaient en Espagne, tout ça c'est pour asservir le peuple, ce qui était pas faux, et du coup on avait même pas le droit d'aller à l'église.

Le droit ?

- Ah oui mon père il nous interdisait d'aller à l'église. Ce qui est marrant c'est qu'à un moment dans un village notre maison était collée au mur de l'église. Et souvent la voisine nous amenait, bien sûr les gens dans ses villages ils sont très pieux, et alors parfois la voisine disait venez je vous emmène à l'église, et nous on y allait parce que ça nous faisait une petite sortie et mon père une fois il est venu nous chercher pour nous sortir de là. A l'époque, je lui en voulais un peu, je comprenais bien que j'étais pas spécialement croyante mais je lui en voulais un peu de nous imposer ça parce qu'après tout on avait le droit de choisir, mais je comprends parce qu'ils ont vécu des choses tellement difficiles, je comprends.

Qu'est-ce qui était mieux en France pour vous et vos parents ?

- Déjà ils pouvaient manger à leur faim. Mais le travail était dur. C'est vrai. On peut pas dire qu'on était toujours bien acceptés non plus, en tant qu'immigrés. On a pas toujours été bien acceptés ou intégrés. Moi je l'ai ressenti. Je crois que je suis la dernière génération qui a connu ça.

Vous avez des souvenirs de ça ?

- Oui oui ! Je me souviens très bien qu'on était à l'école, la chance qu'on a eue c'était les instituteurs, qui étaient vraiment, vraiment très bien. Ils nous ont aidé. Moi je suis arrivée en France à six mois mais à l'époque y'avait pas d'école maternelle, en tout cas pas dans ces villages. Et je suis rentrée à six ans au CP et quand je suis rentrée au CP je ne savais pas parler français. J'ai appris. Mais à l'époque, j'avais mon père et mon grand-père, surtout mon grand-père que je craignais encore plus que mon père, qui nous poussait, qui nous stimulait pour bien travailler à l'école. Déjà il fallait montrer qu'on était pas plus bêtes que les autres, puisqu'on nous prenait un peu pour des sauvages et en même temps pour avoir une situation. On était toujours stimulé par le grand-père. A l'époque bien sûr c'était le classement, le premier, deuxième, troisième. Alors il fallait être dans les premiers pour bien montrer... Ce qui est bien c'est que ça nous a poussé, on s'est pas laissé vivre c'est sûr. Je me souviens y'avait une fille, une Française, toutes les deux on se tenait, un coup c'était elle, un coup c'était moi, je me souviens qu'une fois, je crois que le classement c'était tous les mois, à l'époque, une fois sa mère l'attendait devant l'école et c'était le résultat du classement cette fois-là c'était moi la première et elle lui a demandé alors qui c'est la première et quand elle lui a dit que c'était moi ça m'avait choqué elle l'a grondé, elle lui a dit t'as pas honte que ce soit une Espagnole qui soit première. Je l'ai entendu, et finalement ça sur le coup ça blesse un peu, pas qu'un peu bien sûr ça blesse mais d'un autre côté ça vous stimule d'autant plus pour continuer à montrer que même si on est Espagnole on mérite et on est pas plus bête qu'une autre. Ça je l'ai connu. Et puis sans compter les crêpages de chignon à la sortie de l'école. Parce qu'on vous traite, à l'époque le mot c'était *Espagnole de merde*, c'était l'expression que tout le monde disait.

Il n'y avait que des Espagnols ?

- Non il y avait aussi des Italiens, il y avait une famille d'Italiens, c'était kiff kiff. Y'avait peut-être plus d'Espagnols dans les Pyrénées parce qu'on est plus près. Les Italiens sont plus

près du côté de Nice, Marseille. Alors *Espagnol de merde* c'était tous les jours. C'était courant. Alors quand on nous traitait d'*Espagnol de merde* à la sortie on s'attaquait. Je sais pas comment on pouvait réagir autrement à l'époque, je sais pas. C'est sûr que le meilleur moyen c'était d'ignorer. D'ailleurs on était tous, j'avais des cousins qui étaient très bons aussi, à l'époque y'avait le certificat d'étude et eux ils étaient arrivés encore plus tard que, ils avaient 12 ou 13 ans c'était vraiment un âge difficile pour apprendre parce qu'à 6 ans on apprend plus facilement, je me souviens qu'au début c'était un peu dur mais j'ai vite parlé le français et en plus assez bien puisque je suis très bonne en orthographe.

Vous parlez le français et l'espagnol couramment donc ?

- Oui. J'ai pas perdu l'espagnol. C'est vrai que la famille, les anciens, la génération de mes parents est en train de disparaître, donc entre nous avec mes frères et mes cousins on parle le français. Mais par exemple j'ai une petite fille elle a deux ans et demi je lui fais écouter des chansons en espagnol, je lui parle en espagnol.

Vous transmettez la langue à vos enfants ?

- Oui, ça j'y tiens car c'est nos racines, faut pas tout oublier c'est dommage.

Qu'est-ce que vous transmettez d'autres ?

- La cuisine, je fais des plats que ma mère faisait et je vois que ma petite fille elle se régale c'est rigolo parce qu'en fait elle a une facilité à apprendre des mots en espagnol, elle a une facilité de prononciation, c'est pas toujours évident la *jota* tout ça mais elle y arrive. Comme quoi, quand elle entend de la musique espagnole ... alors là depuis qu'elle est tout bébé elle sautille.

La danse aussi ça fait partie de cet héritage ?

- J'aime bien, j'ai pas pris de cours, je me réserve ça pour la retraite dans trois ans. Mais j'aime beaucoup la danse, j'aime pas que la danse espagnole c'est la danse elle-même. Mais quand même y'a des gènes. La petite, je lui ai fait écouter des chansons de vieux chanteurs espagnols de l'époque de mes parents qui maintenant sont décédés ou sont très vieux et elle a les yeux comme ça ouverts et elle bade devant.

Votre mari est Français ?

- Non il était Espagnol. On s'est rencontré en France. Ils étaient partis pas à l'époque du franquisme mais plus tard parce que mon ex-beau père, parce qu'on est divorcés depuis, mon ex-beau père tenait un commerce et il a fait faillite et à l'époque en Espagne quand vous faisiez faillite vous risquez la prison. Donc du coup ils sont venus en France, bien plus tard. Mon ex-mari il est venu en France il avait 13-14 ans.

Vous avez eu combien d'enfants ?

- Trois.

Ils ont des prénoms espagnols ?

- Non, non. Ils ont pas de prénoms espagnols. Je sais pas pourquoi d'ailleurs.

Maintenant vous avez la double nationalité ?

- Non je l'ai pas, j'ai pas demandé la double nationalité.

Vous êtes Française ?

- Je suis Française.

Vous avez encore des liens avec l'Espagne ?

- Non, aucun.

Est-ce que vous retournez en Espagne parfois ?

- Pas tellement. J'y suis allée il y a 2-3 ans faire un peu l'Andalousie. Mais bon j'aime bien, quand j'y vais j'aime bien. C'est difficile. Alors là maintenant pour le coup c'est difficile parce qu'on se sent ni Français ni Espagnol en fait. Parce que par exemple quand je vais en Espagne si j'entends parler mal des Français, je défends les Français et si je suis en France et que j'entends mal parler des Espagnols surtout des réflexions qui ne sont pas justifiées en général, je me rebiffe aussi. Je dis non, j'aime pas. Et c'est vrai que quand je vais en Espagne pour eux je suis Française.

Vous vous sentez Française en France malgré ce tiraillement ?

- Oui. Maintenant ça va. Heureusement. On peut toujours tomber sur des gens pas intelligents, c'est pas ce qui manque. Mais bon maintenant alors là oui je suis passée au dessus, c'est plus un problème en France.

Quel est votre emploi ?

- Je suis secrétaire dans l'éducation nationale.

Donc en vacances ?

- Là vous avez de la chance je suis en vacances.

J'ai remarqué beaucoup de livres sur l'Égypte dans votre bibliothèque...

- Ah, ça ! J'adore. J'ai fait un voyage en Égypte en 87, je suis tombée sous le charme, c'était quelque chose de fabuleux et depuis oui j'ai beaucoup lu sur l'Égypte. J'y suis pas retournée mais j'ai beaucoup aimé ce pays. Quand on arrive là-bas on se sent bien, y'a quelque chose. On ressent des énergies. Alors que j'avais ressenti ça nul part.

Même pas en Espagne ?

- Non, même pas.

C'est votre père qui était à l'origine de votre migration en France ?

- Ma mère était assez d'accord aussi vu les évènements, je crois qu'ils avaient pas trop le choix. C'était un espoir de vivre mieux comme maintenant les immigrés qui arrivent de leur pays en guerre et qui savent que pour le moment ils n'ont aucun avenir. C'était pareil.

Qu'est-ce que vous pensez de l'actualité par rapport aux nouveaux migrants ?

- Pour moi l'époque est différente, ils sont beaucoup plus nombreux, le contexte est différent. Je sais pas, ce que je sais c'est que ces gens là je suis complètement avec eux par ma vie, je ne peux pas dire non on peut pas. Si, je pense qu'il faut faire ce qu'on peut pour les aider après pour la suite, ça va être difficile pour tout le monde. Parce que c'est vrai que le contexte, même chez nous c'est difficile déjà. A l'époque, y'avait du travail, fallait travailler, pour arriver à s'en sortir. Maintenant le problème c'est que y'a pas de travail. Déjà pour nous, alors si en plus on accueille tous ces... mais bon il doit y avoir des solutions. Je pense qu'il y a des solutions après comment on va s'en sortir, je sais pas. Je trouve que c'est inquiétant, ce flux d'immigrés, même en se les répartissant. Après j'irais plus loin je pense qu'on a un peu provoqué ça. Et maintenant on en a les conséquences, on aurait peut-être pu éviter, maintenant c'est trop tard. Voilà. Nous en tant qu'individu, mais c'est vrai qu'on peut pas rester insensible, ça c'est sûr.

Tout à l'heure vous me disiez que votre mère ne parlait pas trop de sa vie en Espagne, et votre père ?

- Non elle parlait pas trop. Mon père il nous parlait de leur vie là-bas, comment ça se passait. En fait les Franquistes sont passés dans tous les villages, dans toutes les maisons partout ils leur ont tout pris. A l'époque ils avaient des maisons avec des greniers et ils stockaient de la nourriture, les gens avaient leurs graines, des fruits ils avaient de la nourriture, de la farine. Ils leur prenaient tout pour les affamer. Il me disait qu'ils allaient dans les montagnes, ils mangeaient des racines. C'était vraiment dur. Ils ont vu des gens mourir de faim autour d'eux. Et encore eux je sais pas comment ils ont fait pour pas... Les plus débrouillards s'en sortaient, parce qu'ils mangeaient n'importe quoi. Les chats, ils tuaient les chats. La boulangère, ça c'est une anecdote, la boulangère qui se vantait que son chat mangeait les meilleures madeleines de son magasin alors que les gens mourraient de faim. Et bien son chat il a pas fait long feu (*rire*). Ils l'ont mangé. C'est horrible mais c'était la survie, c'était l'instinct de survie.

Arrivés en France ils ont fait en sorte que vous ne manquiez de rien ?

- Oui, bien sûr. On ne manquait de rien. Pour manger, on ne manquait de rien. Pour le reste, on avait ce qu'il fallait, le strict minimum. Les chaussures on en avait pas trois paires, on avait une paire. Souvent ma grand-mère venait, elle était couturière alors elle nous fabriquait des vêtements, des vestes, des robes, des machins. A l'époque c'était cher d'acheter des vêtements. Donc comme on vivait dans une région de textile, on avait du tissu pour pas très cher et les adultes confectionnaient les vêtements. Mais après non pour manger on a pas connu la faim. On pouvait planter des légumes, il y avait une profusion de fruits, il y avait des pommiers, on avait les noix, les châtaignes, les champignons.

En Ariège donc ?

- Oui oui. On en profitait bien. C'est sûr que les parents ils avaient l'habitude de ramasser.

Tout ce que vous me dites là ça dépend beaucoup de ce qu'on pu vous dire vos parents, c'est révélateur le fait qu'ils vous aient pas dit énormément finalement.

- Vous savez que souvent les gens quand ils souffrent de quelque chose ils n'aiment pas trop en parler. Si mon père, même ma mère, ils nous racontaient comment mais qu'est-ce que vous vouliez dire ? Ce qu'ils ont souffert en Espagne ça on le sait, on sait comment ça c'est passé on sait peut être pas assez finalement tout ce qui a été fait, enfin le régime de Franco c'était vraiment, on pouvait le comparer à Hitler. A un moment les Républicains ont repris le pouvoir, mais Mussolini et Hitler l'ont aidé à le reprendre. Et là c'est là qu'ils ont bien morflé. Après ici c'est vrai que c'était pas si facile que ça parce qu'on avait beaucoup d'interdits. Les immigrés n'avaient pas le droit de faire de la politique, ils n'avaient pas le droit de travailler dans tous les secteurs d'activité, il y avait beaucoup de restriction.

Est-ce que vos parents se sont faits naturaliser ?

- Alors mes parents l'ont demandé dans l'Ariège je ne sais combien de fois. Sauf que le problème qu'il y a eu à l'époque c'est que le maire du village où on habitait c'était une personne qui était de droite, très à droite, et qui appréciait pas bien les réfugiés espagnols, c'était pour lui, on pouvait pas cacher leur bord, c'était des gens de gauche, tous les Républicains qui sont partis d'Espagne c'était carrément des communistes. Y'avait deux partis, les Franquistes et les communistes. Donc il aimait pas mon père et du coup ça été refusé plusieurs fois, la nationalité leur a été refusé en prétextant que ma mère ne parlait pas assez bien le français.

Votre père parlait mieux le français que votre mère ?

- Oui. C'est-à-dire que ma mère elle sortait moins, elle voyait moins de monde, de gens, elle était plus mère au foyer. Puis elle était d'une nature réservée, elle allait pas trop vers les gens. Du coup elle parlait moins bien, bien sûr.

Après quand vous alliez à l'école, et que vous avez appris le français, ça lui a permis d'améliorer son français ?

- Non elle est toujours restée... Le pire c'est qu'elle était capable de le parler mais elle voulait même pas. Elle disait qu'elle savait pas alors qu'elle savait. Elle comprenait beaucoup, elle savait aussi se débrouiller. Elle osait pas je crois. Elle osait pas le parler. Parce qu'elle pensait qu'elle le parlait mal. Du coup c'est le prétexte pour pas nous accorder la naturalisation. Et mon père a demandé au moins trois fois, trois fois ça été refusé. Il a fallu qu'on vienne à Nîmes. Le pire c'est qu'après on l'a demandé tous individuellement et ma mère est toujours Espagnole.

Même aujourd'hui ?

- Elle en a eu marre qu'on lui refuse et elle a dit maintenant je demande plus c'est pas la peine. Elle a refusé. Elle a refusé et elle est toujours Espagnole. Au départ c'était pour la

langue, elle en a eu marre. A l'époque, on vous convoquait, vous aviez comme un petit interrogatoire et c'était dur pour elle ça. Et du coup elle a baissé les bras.

Elle est toujours vivante votre mère ? Et votre père ?

- Oui. Mon père lui est décédé jeune dans un accident de voiture. Il avait 42 ans.

Ils sont arrivés quand ils avaient quel âge en France ?

- Ma mère devait en avoir 24-25 et mon père 25-26.

Et vous savez ce qu'ils faisaient en Espagne ?

- Ils ont pas pu aller à l'école. En fait le franquisme, c'était en 30. Eux quand ils étaient petits ils étaient en pleine guerre. D'ailleurs l'école c'était payant, ils avaient pas de quoi manger ils risquaient pas d'aller à l'école. Mon père a appris à lire un peu en se débrouillant à gauche à droite mais ma mère elle a très peu ... elle sait pratiquement ni lire ni écrire.

Et leurs parents ? Ils sont restés en Espagne ?

- Mon grand père paternel c'est lui qui a fuit le franquisme et ma grand-mère était couturière en Espagne.

Et les parents de votre mère ?

- Alors ma grand-mère est morte jeune aussi, donc je l'ai même pas connu. Mon grand-père maternel je l'ai connu il était déjà assez vieux.

En France ?

- Il venait rendre visite à ses enfants qui étaient pratiquement tous venus en France.

En revanche il était resté en Espagne ?

- Oui. Mon grand-père paternel était resté en Espagne et puis sur ses vieux jours il est venu en France pour rester avec ses enfants.

Vos parents ont eu le projet de retourner en Espagne ?

- Non. Ah non !

Vous êtes catégorique !

- Je vais vous dire pourquoi. Franco il est resté très longtemps en Espagne. Donc tant que Franco était en Espagne personne ne pouvait rentrer, ils savaient qu'un jour ou l'autre ils y auraient droit, donc personne rentrait. Et le jour où Franco est mort c'était trop tard, il fallait tout reconstruire en Espagne. Non mon père n'a pas eu le temps d'y penser je crois et nous après on a fait notre vie en France et ma mère elle avait pas de raison de partir.

Maintenant elle y retournerait pour rien au monde ?

- Ah non. Non. Et puis après y'a plein de choses qui changent, on reconnaît plus trop son pays, la langue a évolué. C'était plus tout à fait pareil. La façon de vivre aussi. Tout a évolué. Je suis sûre que mes parents seraient retournés en Espagne ils auraient rien reconnu.

D'où venaient-ils d'Espagne précisément ?

- Ils venaient d'Albacete, c'est limite de l'Andalousie, ça fait Murcie, Albacete, Andalousie.

D'accord. Ce n'est pas à la frontière du tout !

- Ah non. La conclusion c'est ça. C'est que les immigrés on est tirillé, on se sent du pays qui nous a accueilli, on a de l'amour pour ce pays mais on a aussi de l'amour pour le pays d'où on vient et en fait il faut pas nous demander de choisir.

Même après 60 ans de vie en France ?

- Ah oui ! C'est encore pire.

Pourquoi c'est pire ?

- Je veux dire c'est pas parce que je suis depuis longtemps en France que je renie, enfin renie même pas, mais que j'oublie mes racines espagnoles. Au contraire, je crois qu'il faut le cultiver.

Vous avez transmis vos racines à vos enfants ?

- Eh bien mes enfants c'est d'eux même. Parce que y'en a un qui serait plutôt, il est pas trop attiré par l'Espagne, il a le côté anglais. Il a fait des études, il est parti aux Etats-Unis, il a fait du commerce international. Les deux d'ailleurs c'est marrant. Et lui je dis le second parce que mon aîné est trisomique. Il a deux frères plus jeunes que lui. Y'en a un qui a juste un an de moins c'est lui qui est plutôt attiré par l'anglais, il a voulu apprendre l'anglais et le parler couramment donc il est parti après le bac au pair aux Etats-Unis dans une famille. Ça été bénéfique ça lui a fait un déclic parce qu'il était le boy de ces gens. C'était dans le Maine, une superbe maison au bord d'un lac, lui c'était l'ancien cardiologue de la Maison Blanche et elle c'était une pédiatre très réputée. Donc ils avaient deux garçons un 10 ans et l'autre 7-8. Mon fils devait se charger des enfants. Il était quand même inscrit à l'université. Ça c'est ce qui lui a fait le déclic : finalement je suis leur boy. Il s'est dit quand je retournerai en France je travaillerai pour ne pas faire ça toute ma vie. Il a fait un BTS commerce international, il est sorti meilleure note de l'académie de Montpellier, après il a fait une école de commerce international il est sorti major de la promotion après il a fait DEESS option Asie parce qu'il a toujours été avant-gardiste : il savait que la Chine allait émerger et que c'était vers ça qu'il fallait se tourner. Ensuite il a été engagé au salon international du tourisme et des loisirs qui se tenait en Chine pour représenter le Pont du Gard. Tous les pays du monde étaient représentés. Il est resté neuf mois en Chine. Ils ont eu un énorme succès, ils ont été le 5^{ème} stand le plus visité. Là il est parti, il a senti aussi, il a été embauché à l'Alpes d'Huez, pour redonner un coup de neuf à la station. Pour revenir au dernier, c'est lui qui est le plus espagnol en fait. Il a fait la même chose que son frère mais pour les pays d'Amérique latine ! Il est parti en

Espagne, ensuite il a voulu apprendre le portugais pour travailler au Brésil. Là il doit être dans l'avion, il est basé au Mexique et il a toute l'Amérique latine pour travailler.

C'est impressionnant comme ils voyagent !

- C'est marrant parce que tous les deux ils sont très voyageurs.

Et aussi l'apprentissage de plusieurs langues !

- Ah mais ils sont très bons en langue, mais je pense, il paraît que quand de tout petit on entend une autre langue que la langue maternelle ça facilite l'apprentissage des langues. Tout petits ils étaient tout le temps avec ma mère et ma mère elle leur a toujours parlé espagnol. Donc ça se transmet. Ma petite fille avec ma mère mais c'est fou elle continue à lui parler espagnol. Elle est très attirée par ma mère.

Par rapport à vos frères et sœurs, vous êtes donc sept ? Vous êtes deux à être nées en Espagne, comment ça c'est passé pour les cinq autres ?

- Y'a aucune différence, comme s'ils étaient nés en Espagne (*rire*). On a continué à parler espagnol à la maison, les prénoms pour nous c'était espagnol. Non aucune différence, et même eux sont dans le même état d'esprit que nous même s'ils sont nés en France. Ils se sentent quand même Espagnols, on a le sang espagnol qu'on le veuille ou non. Finalement les papiers ne sont que des formalités administratives. Ce qu'on ressent c'est bien nos origines. C'est sûr.

(Un long silence).

Je suis arrivée à six mois, j'ai des souvenirs flous en fait. Parfois dans mes souvenirs je vois de longues routes, à l'époque on marchait beaucoup, il n'y avait pas de voiture, et dans mes souvenirs c'est très flou mais je vois de longues routes dans le noir, je marchais, je marchais, je marchais. C'est pas précis, mais c'est le souvenir de la nuit qui tombe. Dans l'Ariège c'est de petites routes, c'est montagneux, d'un village à un autre, c'était toujours de petites routes sinueuses. Et on marchait, quand on avait besoin d'aller à la ville, c'était toujours à pied. Les hivers étaient très rudes, la nuit tombait tôt. On se retrouvait souvent à rentrer quand il faisait déjà nuit. Mais ça va, c'est pas des mauvais souvenirs. Même si l'intégration n'a pas toujours été... C'est que j'ai de bons souvenirs quand on se réunissait en famille, avec les cousins, on avait une voiture que mon oncle avait achetée, mais il avait pas le permis. Alors ce qu'il faisait le dimanche, ça c'est des trucs qui restent gravés, alors on s'habillait en dimanche, on mettait notre petite robe blanche, puis on montait dans la voiture et il nous emmenait à travers champ en voiture, on avait notre petite promenade ! On était contents ! Comme quoi il en faut peu pour amuser les enfants. Et puis avec nos cousins, nos cousines, on se faisait toujours des histoires. On dormait à quatre dans le même lit. Je crois que c'est cette enfance où on était très nombreux. Maintenant ce qui est dur c'est que je n'arrive pas à rester seule. Quand je suis seule je vais voir mes frères, mes sœurs. Ça permet d'avoir des liens familiaux plus forts. Je vois ma petite fille je l'emmène voir tout le monde, ma mère, mes sœurs, elle veut pas repartir, je veux pas aller à la montagne, je veux rester avec Mima.

Mima ?

- Oui elle m'appelle Mima. Elle a du mal à être isolée. C'est le problème des familles nombreuses, quand y'a toujours du monde et du mouvement on a du mal à se retrouver seul. Je crois d'ailleurs que tous quand on fait un truc on s'appelle tous, Paco c'est le pire, il peut rien faire seul.

C'est un cliché mais ce n'est pas aussi un des aspects de la culture espagnole ?

- Oui, on est comme ça dans les familles espagnoles, mais en plus le fait de se retrouver immigré c'est vrai qu'on avait tendance à se regrouper. On était très nombreux, tous les frères et sœurs de mon père qui sont venus les rejoindre, les frères et sœurs de ma mère aussi donc après on était vraiment très entouré. Et c'était pire par rapport aux familles. J'ai des cousines c'est comme si c'était mes sœurs.

Comment vous avez ressenti le décalage entre votre famille soudée et les Français qui vous insultaient à la sortie de l'école ?

- Souvent les gens nous regardaient de travers, on le voyait bien. On vivait avec, on a pas le choix. Mais c'est vrai que la chance qu'on a eu c'est d'avoir des instituteurs qui étaient formidables. Ils nous ont pris en main, ils ont tous fait. Je me souviens j'avais des cousins très doués et comme les parents avaient pas les moyens à l'époque c'était pour continuer les études c'était pas évident fallait partir à la ville et il n'était pas question qu'ils partaient à la ville. Je me souviens que l'instituteur était allé voir les parents pour leur dire que c'était dommage, qu'ils avaient des capacités. Alors que maintenant ça se voit plus ça. Ils nous ont vraiment aidés, ils nous aimaient beaucoup. Ça nous a bien aidé. On a beaucoup appris avec eux. Je pense souvent à eux, aux instituteurs qu'on avait à l'époque. En fait, c'était un couple, le mari et la femme qui logeaient dans l'école et ils avaient toutes les classes du CP jusqu'à fin d'étude. C'était les mêmes. Ils nous connaissaient bien, ils nous ont vraiment aidé. C'est vraiment des gens extraordinaires, je sais pas si y'en a beaucoup encore des gens comme eux. Faut pas être négatif c'est sûr que y'en a encore des gens biens.

Ils vous ont marqués ?

- C'était vraiment bienveillant et gentil. Au sein de l'école, il se passait rien c'était toujours à la sortie. Dans l'école, fallait pas nous toucher.

Vous vous sentiez protégée ?

- Oui, oui. C'était mieux pour apprendre. Je correspond peut-être pas aux critères que vous attendiez ? Ça aurait été mieux d'avoir des immigrés qui sont arrivés à 11-12 ans.

Oui, mais vos souvenirs sont intéressants, ce que vous avez ressenti, ce que vous en gardez maintenant. Ce n'est pas parce que vous aviez que six mois à votre arrivée que vous ne pouvez pas en parler.

- Je comprends. La vague d'immigration des Espagnols elle touche à sa fin. Parce que ma mère qui est la principale émigrée puisque c'est elle qui a émigré elle a 85 ans. Et sa génération, j'ai beaucoup d'oncles et de tantes qui sont décédés, ma mère c'est une des dernières de la famille. Elle pourrait être un peu plus en forme, mais elle a des problèmes de

santé elle est sous dialyse. Elle est pas trop en forme. Nous sommes les enfants qui sommes nés, on était petit. J'ai des souvenirs, je peux pas me souvenir de tout.

(Elle me propose un autre café. Au bout d'une heure, c'est le temps de la pause. Elle me redemande mon prénom, elle me demande mon âge. Le téléphone sonne, c'est sa mère, elle parle en espagnol. Ensuite, je fume une cigarette dans le jardin, Maria a continué à me parler. Elle s'est mise alors à me tutoyer, j'en ai fait de même. J'ai vite rebranché le dictaphone).

À quel âge tu as été naturalisée?

- Je travaillais déjà c'est pour te dire. A 17 ans quand mon père se tue, je quitte le lycée et le proviseur me trouve un emploi de secrétaire dans une entreprise je sais plus où mais comme j'étais toujours Espagnole j'ai pas pu avoir cet emploi. Du coup j'ai été embauchée dans une usine de chaussures, là j'avais le droit de travailler. Donc je suis allée travailler pour nourrir mes frères et sœurs. Je suis restée 5 ou 6 ans. Après j'ai connu mon mari, on s'est mariés. Mon premier enfant, trisomique. C'est quand même... J'ai eu cet enfant, après dans mon couple c'était la Bérézina. Je prends mes trois gosses tellement c'était devenu pénible je prends mes trois gosses, mon chien je m'en vais sans rien, sans travail sans argent j'ai rien pris sans rien je m'en vais. Maintenant, avec le recul, je me dis t'étais quand même... Mais c'était ça, je savais que je ne pouvais pas vivre, c'était ça ou je mourais. Je suis partie avec mes trois enfants j'ai fait une formation, il fallait que je retravaille, de comptabilité informatique secrétariat machin. Et puis je me suis dit il faut que je trouve, alors bien sûr à l'époque c'était difficile de trouver du travail dans cette branche donc j'avais été embauché à Philippe Lamour en emploi précaire en tant que secrétaire. Et puis là je me dis je peux pas rester comme ça. Je vais bûcher le concours pour être personnel administratif, titulaire. Et donc j'ai réussi à avoir le concours, mais j'ai quand même élevé mes trois gosses toute seule, mon ex-mari ne payait même pas de pension, je me suis débrouillée toute seule. Ils ont pas fait des études de chefs d'État, mais ils se sont quand même débrouillés tous les deux, ils ont fait des études et ils ont une bonne situation. Je me dis que franchement j'ai pas eu une vie banale non plus. Pleine d'embûches, de difficultés. Ça n'a pas été facile. Mais quand même je m'en suis sortie. J'ai toujours gardé mon fils, je l'ai jamais laissé. Il était dans une école spécialisée, le directeur me disait que je pourrais le mettre en pension, non non.

Qu'est-ce qu'il fait ton fils aîné ? Il vit avec toi ici ?

- Il travaille en CAT, tout simplement. Il a un travail donc ça le maintient dans l'activité, un peu de vie sociale. Oui il vit avec moi. Je vais le chercher tous les soirs, il travaille à Saint Chapte. A Nîmes, les places sont très chères. Le matin je le mets dans le bus et le soir je vais le récupérer. Tous les soirs il rentre à la maison. Je me dis que tant que je peux je le garde, il a toujours le temps d'aller je sais pas où. Tant que je suis vivante il vaut mieux qu'il reste avec moi. C'est difficile le milieu du handicap, on fait beaucoup de publicité, qu'on fait beaucoup pour les handicapés. La réalité elle est loin d'être ça. C'est ce qu'ils veulent faire croire. Au niveau des handicapés, on a régressé. Je le vois tous les jours. Rien que les places handicapées, avant, c'était sacré. Personne n'allait sur une place handicapée sans le badge. Ça

je m'en souviens. Maintenant, tout le monde s'y met. Les gens ne respectent plus rien. Il faut se battre tout le temps, tout le temps, tout le temps. Tout ça pour dire que ma vie n'a pas été un long fleuve tranquille. C'est ça l'intérêt de parler avec des gens, y'a des gens leur vie elle est tracée comme ils l'ont imaginée, comme ils l'ont décidé, ils ont eu de la chance parce que ça c'est passé comme ils en avaient envie. Tant mieux. Et à côté de ça t'as des gens que leur vie c'est que des épreuves, que des problèmes. Ils ont pas choisi, je suis désolée. On a pas toujours les choix, on est obligé de faire avec plein de choses. C'est pas toujours évident. Je suis arrivée à surmonter pas mal de chose ça te donne une certaine sérénité à la fin de ta vie.

Tu en es encore loin.

- Enfin j'en arrive plus au bilan qu'à l'avenir. Ma vie c'est plus dans l'avenir.

Et donc au sujet de ta naturalisation ?

- Ah oui ! Quand j'étais à Philippe Lamour, je suis tombée sur un chef d'établissement. Y'a quand même des personnes qui sont très bien, qui m'ont quand même aidé ! Le proviseur était très bien, quand il a connu ma situation il faisait ce qu'il pouvait pour m'aider. Je me souviens de quand je me suis inscrite pour le concours j'ai réalisé qu'en fait il fallait être Française. Je lui ai dit, mais monsieur je peux pas je suis pas Française. Il me dit qu'est-ce que vous me racontez, qu'est-ce que vous allez me sortir encore. C'était pas méchant. Il savait tellement que j'avais une vie pas facile que quand je lui dis que j'étais pas Française il en revenait pas. Il m'a dit faites les papiers, il faut le repasser l'année prochaine. Y'avait un prof qui était maire d'un village autour je sais plus lequel d'ailleurs et il est allé le voir et lui a dit tu peux pas accélérer le dossier de naturalisation ? Grâce à lui qui l'a accéléré et c'est là que je me suis fait naturaliser française.

Jusqu'à ce moment-là jamais tu t'es dis il faut que je le fasse ?

- Mais si je me le disais, c'est toujours pareil. On a tellement été déçu par tous ces refus qu'on se disait on doit être fiché de je sais pas quoi ils veulent pas nous naturaliser, on osait même plus le demander. Enfin mes frères et sœurs qui étaient nés en France c'était pas pareil. Mais quoi que ma sœur aînée elle l'avait demandé avant moi. Ah si, voilà, c'est parce que mon ex-mari était aussi de nationalité espagnole il avait pas voulu le demander parce que, voilà ça me revient, s'il demandait la nationalité française il fallait qu'il fasse l'armée. Et comme on avait les enfants déjà il voulait pas perdre un an à faire l'armée donc du coup et moi seule j'avais pas eu droit il fallait le faire en couple.

Oui donc tu étais un peu bloquée.

- Donc ça m'avait bloqué, exactement. C'est pour ça que je l'avais pas fait.

Et jusqu'à passer le concours ça ne t'avait jamais posé problème ?

- Non, j'ai pas eu vraiment besoin. Quand j'ai voulu passer ce fameux concours, ça été urgent de le demander.

Pendant tout ce temps tu ne votais pas en France ?

- Non.

Tu n'avais jamais voté ?

- J'avais pas voté jusqu'à... en étant...

Tu aurais pu voter en Espagne ?

- Oui j'aurais pu. Non. J'ai pas voté en Espagne. Bah non, tu sais il y a eu Franco ensuite il y a eu Juan Carlos tout de suite. On a pas eu vraiment l'occasion de voter souvent en Espagne. Mais depuis je vote ! (*rire*).

C'est un droit très important, surtout pour les femmes !

- Bien sûr. Donc ça n'a pas été toujours très facile. On y est arrivé, on a fait ce qu'on a pu. Voilà pour la parenthèse de vie privée (*rire*). Tu sais au collège où je travaille actuellement y'a une prof qui écrit des livres et alors un jour je lui dit si tu veux écrire un livre intéressant je te raconterai ma vie, tu verras que tu vas avoir du succès !

Tu auras peut-être un petit succès à la fac de Lyon 2 !

- Il faudrait pas que ça donne l'idée à quelqu'un d'écrire un livre ou de tourner un film.

Je vais quand même changer ton nom pour cet entretien !

- Ah bon ? Personne doit me connaître là-bas, y'a rien dont j'ai honte. J'ai rien à cacher. Rien, absolument rien, au contraire. Si ça peut être une leçon pour les gens qui ont des problèmes ou qui ont des vies difficiles, c'est vrai que quand on persévère, on peut s'en sortir, bon je m'en suis sortie toute seule, j'ai élevé mes enfants, ils ont pas mal tourné, au contraire, c'est une satisfaction. Ça prouve bien que quand même que même dans les situations difficiles on peut toujours s'en sortir.

Est-ce que tu voudrais ajouter une dernière chose ?

- Oui alors ma petite revanche c'est que je suis très bonne en orthographe et que j'ai même corrigé des fautes d'orthographe à des profs de français ! Et que j'étais trop contente. Partout où je suis passée toujours les chefs d'établissement me faisaient lire leur courrier avant de les envoyer pour voir s'il n'y avait pas des fautes (*rire*). Alors là en tant qu'immigrée c'est ma petite revanche. Je me régale. Au collège où je travaille, le principal adjoint c'est un ancien prof de français. Un jour il fait un petit mot, une circulaire, et je vois une belle faute d'orthographe, je lui dis je veux pas vous froisser, mais il me semble qu'il y a une faute, c'est pour vous, alors il me dit : c'est pour m'humilier que vous dites ça ? Pour une fille d'immigrés, c'est valorisant !

Fernandez GONZALEZ, Espagnol, 80 ans, arrivé en 1956

Fernandez Gonzalez (pseudonyme) est né le 2 juillet 1935 à La Guijarrosa, un village très pauvre de la profonde Andalousie ; il a 80 ans. Arrivé avec un ami d'enfance et d'école en octobre 1956, il vit depuis 59 ans en France et il s'est marié en 1962. Il possède la double nationalité, française et espagnole. Sa langue maternelle est l'espagnol, mais il parle couramment le français. L'entretien a eu lieu le samedi 31 octobre, chez lui, à Saint-Fons, à 10h, dans le salon et a duré 1h15.

Quelles sont les raisons qui t'ont poussé à quitter l'Espagne ?

Pour des raisons économiques surtout. Mon père était paysan, on était pauvre. Il avait une petite exploitation et il faisait d'autres petits métiers aussi. Il était maçon. Dans ces petits villages, il n'y avait rien, on n'allait presque pas à l'école et il n'y avait pas de travail. Surtout qu'on était une famille nombreuse, on était sept. Je n'avais aucun avenir si je restais en Andalousie. Il fallait partir.

Comment s'est organisé le voyage ?

Je suis parti seul, mes parents ne voulaient pas quitter le village. Enfin j'étais avec mon ami d'enfance et d'école, Carlos. On nous a emmenés à Cordoue avec une charrette à cheval, on avait de la famille là-bas, et là on a pris le train. On a du changer de train plusieurs fois, je sais plus. Et on est arrivé à Lyon et ensuite à Saint-Fons, chez mes cousins.

Et combien de temps a duré le voyage ?

Je ne sais plus. Plusieurs jours. C'était long et fatigant.

Pourquoi as-tu choisi d'aller vivre en France ?

Eh bien d'abord j'avais de la famille à Saint-Fons, mes cousins qui pouvaient nous aider à nous installer. C'est les fils du frère de mon père, Laurent et Pueblo. Et trois de mes frères aussi. Et puis on pouvait tout de suite travailler dans une entreprise chimique, à Saint-Fons ; on était peintre en bâtiment. On savait qu'on gagnerait beaucoup mieux notre vie en France. En plus, l'entreprise nous aidait beaucoup pour organiser et pour payer le voyage. On avait une bien meilleure situation qu'en Andalousie. Et puis les conditions de vie étaient meilleures en France, on gagnait beaucoup plus d'argent.

Avais-tu alors en tête l'idée de repartir en Espagne un jour ?

Non, non, à ce moment-là, je voulais rester en France. Je pouvais aider une partie de ma famille qui était restée là-bas, au village, en Andalousie, j'envoyais de l'argent. Mais on ne voulait pas y retourner. Je me suis marié en 1962. Ma femme vient de Madrid, elle a aussi de la famille dans cette ville, mais elle ne s'entend pas avec ses proches. Elle ne voulait pas y retourner non plus.

Comment tu voyais la France avant ton arrivée ?

Pour moi, la France c'était la liberté, un très bon niveau de vie et une bonne protection sociale.

Pour ma famille aussi, pour mes parents, c'était un pays riche par rapport à l'Andalousie.

Et après ton arrivée, ta vision de la France a-t-elle changé ?

J'avais toujours la même vision de la France après mon arrivée, et encore maintenant, pour les soins médicaux surtout.

Quelles ont été les démarches administratives que tu as du faire à ton arrivée ?

Je ne me souviens plus bien. Je me souviens que je suis allé plusieurs fois à la préfecture pour avoir une carte de séjour. Et puis je voulais avoir la nationalité française, j'étais sûr de vouloir m'installer en France. J'ai fait aussi les démarches pour Carlos mon ami d'enfance, on s'entraidait beaucoup, mais c'est moi qui me suis occupé de toutes les démarches administratives. Je parlais mieux français, alors c'était plus facile pour moi. Lui, il s'occupait de l'intérieur surtout, moi je gérais plus l'extérieur, les courses et les relations sociales. On se répartissait les tâches. Selon notre caractère. Ça nous apportait un certain confort ! C'était long toutes les démarches, mais il y avait l'entreprise qui aidait pour obtenir les cartes de séjour ; elle avait besoin de main-d'œuvre, c'était une grande entreprise.

Et est-ce que tu as maintenant la nationalité française ?

Oui je l'ai, en fait j'ai la double nationalité. Ma femme et mon ami d'enfance aussi. Et nos trois filles l'ont aussi obtenue.

Lorsque tu es parti, quelles ont été les réactions de tes proches ?

Mes parents étaient très tristes face à notre séparation. Ils savaient qu'elle serait longue à cause de la grande distance. Mais en même temps je crois qu'ils étaient contents de voir que j'allais mieux m'en sortir qu'eux. Et puis ils voyaient la France comme un pays riche par rapport à l'Andalousie. C'était le pays où je pouvais réussir. En plus j'étais embauché directement dans une grande entreprise, ce qui était très enviable.

Est-ce que tu connais la réaction des parents de ta femme ?

Oui, je connais leur réaction. Ça n'a pas été la même chose que pour moi. Pour ma femme, sa famille a moins compris son départ. Mais elle n'a pas été violente. En Andalousie, quand les femmes partent, les réactions des familles sont parfois très violentes ; elles laissent les parents sans aide.

Du coup, dans quelle famille vous allez lorsque vous revenez en Espagne ?

On va surtout dans ma famille. Mais en fait, on va surtout voir nos trois filles qui ont décidé d'aller vivre en Espagne. On voit aussi nos petits-enfants.

Tu as donc encore beaucoup de liens avec ta famille ?

Oui beaucoup, j'ai de nombreux cousins et des nièces qui se sont surtout installés à Cordoue. Et puis notre deuxième fille, Christine, est allée en Espagne après ses études, ça a été le tour de notre troisième fille, Marie-Laure, et puis après notre première fille, Maribelle, qui s'était mariée en France avec le fils d'un de nos voisins, qui viennent aussi d'Andalousie. Et puis j'ai

commencé très vite la construction d'une villa en Andalousie au bord de la mer, comme ça l'été et à Noël, toute la famille y va.

C'était quand exactement ?

J'ai commencé la construction avant que notre première fille naisse, en 1968. Je ne sais plus exactement. C'est pour ça que nos filles sont attachées à l'Espagne. C'est lié à des moments de joie !

Et comment communique-tu avec tes filles lorsque tu es en France ?

J'utilise surtout le téléphone. Et puis on va voir aussi chez un voisin les mails que nous envoient les filles. On n'a pas d'ordinateur.

Est-ce que les liens avec ta famille qui habite en Espagne ont changé au fil du temps ?

Non, pas tellement. Nous allons souvent les voir. Et puis beaucoup de mes frères et sœurs se sont établis en France. Il y en a trois qui sont restés à Saint-Fons.

Pour ma femme, elle n'avait pas beaucoup de liens avec sa famille au départ, donc ça n'a pas beaucoup changé pour elle.

Quels sont vos objectifs aujourd'hui ? Avez-vous l'intention de retourner en Espagne ?

Non, nous voulons rester définitivement en France, dans notre maison, à Saint-Fons. Mais le problème c'est les filles. Quand elles sont parties pour l'Espagne, ça a été très triste pour nous. Leur départ a changé nos vies. Maintenant, on part plusieurs mois dans l'année dans notre maison en Andalousie. Comme ça on voit nos filles et nos petits-enfants. Mais le problème en Andalousie, c'est les médecins. On continue à se faire soigner en France. Et puis les trajets sont très fatigants pour nous. Mais on veut absolument rester à côté des filles en Andalousie. On va sans doute vendre tôt ou tard la maison de Saint-Fons. Mais on ne voulait pas retourner en Espagne au départ.

D'accord. Maintenant je vais passer à des questions qui concernent davantage ta formation.

Comment s'est passé ton apprentissage du français ?

En fait, j'essaie de parler le mieux possible français... et d'utiliser le meilleur vocabulaire possible. Mais j'ai encore beaucoup de mal à écrire et à lire. Je ne suis pas allé beaucoup à l'école en Espagne. Et puis pendant les cours du soir, j'écrivais très peu.

Et comment cela s'est passé pour ta femme ? La langue française est-elle restée une barrière ?

Oui, pour elle, la langue est restée une barrière. Elle a beaucoup de difficultés pour parler français. Surtout depuis le départ des filles en Espagne, elle a beaucoup perdu son français. On ne parle qu'espagnol entre nous.

Est-ce que le niveau d'études que tu as acquis en Andalousie a eu un impact sur ta vie en

France ?

Non. En fait j'ai pu rattraper certaines lacunes avec les cours du soir. Et puis il y avait beaucoup d'aide par les services de l'entreprise. La partie de ma famille déjà installée m'aidait aussi.

Qu'est ce que tu as occupé comme emploi ?

Au départ, j'étais peintre en bâtiment chez CIBA. Je m'occupais de tous les bâtiments de l'entreprise et des maisons construites pour les ouvriers, les contremaîtres et les ingénieurs. Et puis après je suis devenu chef d'équipe. Le soir, je travaillais pour mon compte, après mon travail de salarié. Le week-end aussi. Ma femme était ouvrière chez Rasurel, c'est une grande marque de maillots de bain. Mais elle s'est arrêtée de travailler après la naissance de notre première fille.

De quel réseau de connaissance fais-tu partie ? Est-ce que tu es attaché uniquement au réseau familial ou bien est-ce que tu fais partie d'un réseau plus large, comme par exemple un réseau professionnel ?

J'ai surtout de la famille espagnole en Rhône-Alpes et dans le Midi. Et puis on a des amis espagnols, surtout dans la région. On a aussi beaucoup de voisins espagnols. Et puis on va surtout chez des commerçants, des artisans espagnols.... Et même on a des amis allemands d'origine espagnole, on parle espagnol avec eux quand on se rencontre dans le cadre du jumelage de la ville avec une ville allemande.

Et en Espagne, vous avez gardé des liens avec les réseaux familiaux ou autres ?

Oui on a toujours beaucoup de contact avec mon réseau familial, avec mes cousins, mes neveux. Il y a aussi les amis de nos filles qu'on connaît et puis il y a leurs réseaux professionnels.

D'accord. On va passer maintenant à des questions concernant ta vie quotidienne.**Est-ce que tu as gardé certains de tes usages culinaires ou vestimentaires ?**

Oui, nous avons gardé notre façon de faire la cuisine ! Pour les vêtements, on met les mêmes habits que les Français.

Comment avez-vous choisi d'éduquer vos enfants ? Est-ce que vous avez gardé le mode d'éducation d'origine ?

Non, on a choisi d'éduquer nos enfants selon le mode français. Mais on leur a appris l'espagnol dès l'enfance.

Vous leur parliez tous les deux espagnol ?

Oui, mais c'était surtout ma femme, elle était plus présente à la maison. Nos trois filles ont fait des études. On est très fiers, parce que nous, on n'est presque pas allés à l'école. Elles ont fait des études d'économie à l'université de Lyon. A l'université Lyon 2. Maribelle a même un DEA de sciences économiques. Elle est secrétaire de direction dans une entreprise, en

Espagne. Elle est allée en Espagne en 2006 pour rejoindre ses sœurs, Christine et Marie-Laure. Elles sont très proches toutes les trois. Christine d'abord est partie en 2003, puis Marie-Laure en 2005. Mais en Espagne, elles ont beaucoup de difficultés financières depuis la crise. Maribelle est au chômage maintenant, depuis plus d'un an. Son mari aussi est au chômage. Depuis deux ans. Il est artisan du bâtiment. Ils survivent en faisant des petits boulots au noir. Marie-Laure a des difficultés maintenant. Elle est aussi au chômage depuis plus d'un an. Par contre, Christine a monté sa propre entreprise d'agence immobilière et elle a toujours du travail même si elle a des difficultés depuis la crise.

Et du coup dans la famille, c'est l'espagnol qui domine ?

Oui ! Surtout depuis que les filles sont parties en Espagne, on parle tout le temps espagnol. Même avec nos petits-enfants.

Et vos petits-enfants ont appris le français ?

Maribelle parle espagnol avec ses deux enfants de 10 et 14 ans, Florian et Aïna. Mais elle et son mari leur apprennent aussi un peu le français. Notre deuxième fille, Christine, parle espagnol et français avec son fils de 7 ans, James. Il parle aussi anglais, parce que son père est anglais. Ils lui ont appris les trois langues depuis qu'il est petit. Et Fabiana, la petite fille de 5 ans de Marie-Laure ne parle qu'espagnol. Mais nous, on ne leur parle qu'espagnol quand on les voit.

Tuba GULTEKIN, Turquie, 31 ans, arrivée en 2011

Cet entretien a été réalisé le mercredi 28 octobre 2015 à Lyon et a duré environ 45 minutes avec Tuba Gultekin qui est née en 1984 à İstanbul, en Turquie. Pendant ses études universitaires à l'Université francophone de Galatasaray, à Istanbul, en Turquie, elle a appris le français. Ensuite, elle est venue à Bordeaux avec le Programme Erasmus. Après ses études, elle a travaillé dans audiovisuel à Istanbul. Puis, elle est venue en France pour faire un Master 2, en 2011. Elle n'a pas vécu beaucoup des difficultés quand elle est arrivée, elle a pu adapter facilement dans la vie sociale. Maintenant, elle vit avec son mari français mais, elle a encore la nationalité turque. Elle travaille en freelance aussi dans l'audiovisuel. Sa famille vit à İstanbul.

Nous nous connaissons depuis l'année dernière parce que nous sommes diplômées de la même université à Istanbul. Donc, je n'ai pas vécu des difficultés pour organiser cet entretien. Nous nous sommes rencontrés chez elle, à Croix-Rousse. Elle a répondu à toutes mes questions mais un peu plus en bref. C'était un problème parce qu'elle ne veut pas expliquer ses expériences pour un entretien scolaire, selon elle quelques choses sont privées et elle a voulu me les raconter « off the record ». Donc, quelque fois, il a fallu que je pose les mêmes questions pour prendre les réponses, sinon je n'ai pas vécu d'autres problèmes parce qu'elle est jeune et elle souvient ses expériences, sa départ et ses premières années.

Est-ce que tu peux te présenter ?

Je suis Tuba, viens de la Turquie. J'ai 31 ans. J'habite et travaille à Lyon.

Quand tu es venue en France, est-ce que c'était toi qui voudrait venir ?

Oui, c'est mon choix, je suis venue toute seule. De coup, j'habite en France depuis 2011, j'ai fait juste Master 2 ici, depuis 2012, je travaille ici. J'habite à Croix-Rousse.

Quel métier ?

Je suis dans l'audiovisuel en général. J'ai eu un CDD qui a duré plus de deux ans, trois ans. Pour le moment, je travaille en « freelance », en ce moment-là, je travaille en tant que freelance pour une chaine de télévision. Plus dans les productions. Et à part ça, j'essaie de développer mon projet personel de film documentaire. Et je fais de traduction, des fois quand je besoin de l'argent.

Pourquoi tu es venue en France, quelles sont tes motivations de départ?

Je suis venue pour faire un Master 2 à Lyon, déjà j'étais à İstanbul. Et à İstanbul, j'étais dans une Université francophone qui s'appelle Galatasaray, et j'ai fait mon Erasmus déjà en France, à Bordeaux. Du coup, pour moi la France, c'était plus facile de venir, je me sentais plus à l'aise en France. Pour faire mes études, je suis venue ici. Et en même temps, j'avais postulé pour une bourse à l'époque, une bourse de gouvernement français, j'ai été acceptée, puis c'est comme ça que je suis venue pour faire mon master en France.

Comment tu as fait ton inscription à l'université ?

J'ai fait ma préinscription depuis Istanbul et après avoir passé un court entretien sur internet, à distance.

Tu peux un peu comparer ta vie en Turquie et en France ?

Je trouve qu'en Turquie la vie coûte plus cher surtout pour les étudiants et les salaires sont moins suffisants pour vivre. Je travaillais en Turquie en même temps que mes études et je n'arrivais pas à payer mon loyer. En France la vie coûte cher aussi ; mais les salaires sont un peu plus réguliers. Pour dire que c'était un peu moins difficile de tenir en tant qu'étudiante-salariée.

Est-ce que c'était facile de prendre une décision pour rester ici ?

Je n'ai pas vraiment pris une décision du jour au lendemain mais avec toutes les circonstances qui se croisent, c'est à dire mon travail, ma vie privée et tout, j'ai décidé et je me suis retrouvée installée.

Tu peux m'expliquer les démarches administratives ?

La démarche administrative, pour nous, c'était un peu plus facile, mais un peu. J'ai dit pour nous, parce que, quand vous êtes boursier et quand vous venez pour vos études supérieures, vous pouvez prendre un visa, un peu plus facilement. Mais, vous prenez un visa, vous venez et à partir d'une certaine période, il faut postuler pour une vraie carte de séjour. Là, c'est un peu difficile, on a attendu au moins quatre, cinq, six mois pour avoir une carte de séjour. Mais à partir de là, c'était un peu plus facile pour les démarches administratives. C'est à l'aise, mais une fois vous avez une carte de séjour valable pour longtemps vous êtes à l'aise. Du coup, dans la deuxième année que j'étais en France, j'ai rencontré mon copain qui est français et qui est devenu mon mari maintenant. On s'est mariés, on est mariée depuis deux ans. Et pour revenir à l'histoire de la carte de séjour, le statut de la carte de séjour a été changé. C'est toujours la même difficulté, chaque année je la renouvelle mais, encore plus facilement. Je n'ai pas besoin d'un contrat fixe pour longtemps, renouveler la carte de séjour mais le fait, quand même, une fois par ans.

Quand tu es arrivée à Lyon, tu habitais où? Tu vivais toute seule ?

Je suis venue en 2011. Pendant le premier mois de mon séjour j'ai squatté chez une copine que je connaissais avant d'arriver. Après j'ai trouvé un appartement en ville, à la Croix-Rousse grâce à mon colocataire français. J'avais une voisine qui est devenue une très bonne copine.

Est-ce que tu veux changer ta nationalité ?

Je pense à le faire quand j'aurai le droit (par rapport à la durée de séjour...).

Tu as ta nationalité turque. Est-ce que tu votes en Turquie ?

Du coup, je vais très souvent en Turquie, je suis toujours en lien avec la Turquie. J'ai la nationalité turque. Je vais très souvent en Turquie mais je vote d'ici, parce que, à partir du moment que je suis venue ici, je me suis déclarée, ici, je dois voter en France et je vote en France et j'ai même voté de l'aéroport une fois où j'étais en déplacement.

Quelles ont été les réactions de ta famille à l'annonce de ton départ ? As-tu reçu des visites de membres de ta famille depuis ton arrivée ?

Ma famille m'a soutenue dans toutes mes décisions sur la France et sur mon mariage. Ils sont venus quelques fois nous visiter.

Y a-t-il eu d'autres membres de ta famille qui ont quitté le pays avant toi ?

Ma famille vit en Turquie. Je n'ai qu'une tante du côté de mon père qui est partie vivre en Allemagne avec sa famille dans les années 70s.

Comment contactes-tu tes proches en Turquie ?

Je vais très souvent en Turquie, durant une année je vais au moins trois fois, des fois quatre fois. Je garde toujours le lien avec la Turquie. Des fois par internet aussi, je garde des liens avec mes amis. On fait pas mal de « skype ». C'est vrai que depuis que je suis en France, j'utilise « facebook » activement. Avant je n'utilisais pas trop, j'avais un compte mais juste comme ça, je n'utilisais pas.

Les liens avec tes proches en Turquie ont-ils changé ?

Du coup, par rapport aux liens que j'ai avec les gens j'ai toujours gardé la même relation, le même lien, la même meilleure amie, la même sœur, les mêmes parents mais bien sûr de fois ce qui change très souvent je veux dire. Quand j'y vais, quand je retourne, je me sente un peu plus aliénée qu'autrefois. Il y a des choses qu'on accepte quand on habite dans un pays ou qu'on n'accepte pas, mais on vit avec. C'est vrai qu'avec certain points concernant la Turquie, cela devient de plus en plus difficile d'y vivre, des fois j'étouffe après cinq jours.

Qu'est-ce que tu fais en Turquie quand tu retournes ?

J'essaie de passer le maximum de temps possible avec ma famille et mes amis à Istanbul. Je pars rarement à une autre région pour faire des vacances.

Quel est ton objectif, tu veux rester en France ?

Je veux bien rester en France de toute façon. Je n'ai pas le projet de retourner vivre longtemps en Turquie. Maintenant, je suis mariée, avec mon mari, on n'a pas de projet d'aller vivre en Turquie pour le moment. Mais, si un jour je suis riche, on veut bien acheter une maison à côté de la mer Égée, pour y aller pour les vacances. Sinon je n'ai pas envie d'y retourner. Mais, par exemple, un de moment difficile quand j'ai eu envie de retourner en Turquie, c'était au moment de la manifestation du parc «Gezi. Il y avait une grande manifestation contre le gouvernement turc qui a commencé le 28 mai 2013 et qui a fini le 4 juin 2013 par la pression du gouvernement et de la police. Au moins dix personnes ont été tuées par la police. Donc, cette manifestation était très importante pour la Turquie. C'était comme la manifestation de 1968 en France. Alors, par hasard, j'avais un billet de retour en Turquie pour le 1e juin 2013. C'était le jour où toutes les manifestations avaient commencé à éclater en Turquie, spécialement à Istanbul. Je n'ai même pas préparé de valise jusqu'au dernier moment, parce que j'ai regardé des vidéos, des « Live Streamings » sur internet. J'ai dû y aller. J'avais un

billet mais, si je n'avais eu pas de billet, je l'aurais acheté tout de suite et je serais partie. Du coup, c'était assez passionnant à la fois et c'est un peu bizarre de ne pas être là. Je dois y aller toute suite. Mais, une fois que j'étais à Istanbul, je suis allée dans le parc, j'avais envie de trouver un camera pour les filmer, c'était un jour où le parc était assez calme, les manifestants étaient heureux, il n'y avait pas de police dans le coin, du coup, les manifestants avaient gagné. J'ai cherché un camera. J'ai trouvée mais, je n'ai pas pu filmer, parce que je pensais que je n'avais pas mérité ça. Parce que j'avais raté le début, parce que je n'étais pas là et je me sentais très étrangère dans parc Gezi. J'étais passionnée, mais, j'étais étrangère. Je n'ai pas participé au début de la manifestation parce que j'habitais en France. Je ne pourrai pas comprendre la psychologie des manifestants qui ont vécu la violence de la police au début de la manifestation. C'était plus difficile que le voyage, c'était ça.

Avant le mariage, tu voudrais aussi rester en France ?

J'hésitais. Je voulais rester longtemps en France ou dans un autre pays étranger mais toute seule je n'aurais peut être pas du courage de décider de m'installer.

Quand tu es arrivée, tu as eu des problèmes de l'intégration ?

Je n'ai pas eu beaucoup de problèmes de trouver des amis mais ça m'a pris du temps. Les 6 premiers mois étaient plus difficiles à la fois pour construire une vie sociale à la fois pour m'adapter au pays, à la langue etc.

Y-a-t'il eu une barrière de langue ?

Je pense que la langue, une langue étrangère, c'est toujours une barrière pour les gens. Même si je parlais français avant de venir ici, je parlais français quand j'étais une Erasmus en France encore une fois. Mais quand même, pendant surtout deux premières années, j'avais du mal à comprendre mais des fois m'exprimer ou des fois je me sentais mal à l'aise parce que je ne pouvais pas m'exprimer avec les bons termes comme dans ma langue maternelle. Du coup, oui c'était assez difficile et surtout ce qui est difficile pour langue français, c'est de s'adapter un langage un peu plus familier ou la langage de la rue, l'argot ou le langage très officiel, très juridique quand on a besoin de faire une démarche administrative. Ça m'a pris du temps. Deux ans et même plus.

Est-ce que tu as un réseau culturel de la région d'origine ou réseau ethnique etc. ici ?

Depuis que je suis venue en France, j'ai évité des avoir amis turcs, c'est vrai en plus. J'ai essayé de ne pas avoir des amis turcs. Je n'avais pas l'occasion non plus. A cause de cela j'ai deux, trois copains turcs, c'est tout, que je vois pas très souvent. Je connais certaines associations turques qui sont actives en France, à Lyon, j'ai eu des connaissances, mais, j'ai essayé de garder un petit peu de la distance avec eux, du coup, quand je sors, dans ma vie sociale en général j'ai plus de tendance avec mes amis français ou lyonnais plutôt, mais j'ai quelques amis turcs aussi que je vois et je garde contact avec l'université d'Istanbul.

Les réseaux religieux ?

Je ne pratique pas la religion, je ne l'ai jamais pratiqué.

Quelle est ta perception de la France avant leur départ et après leur arrivée ?

Ce qui a changé par rapport à mes idées sur la France sur les françaises, depuis que je suis arrivée en France, c'est que peut être j'ai perdu quelques clichés qui étaient des clichés un peu internationaux ou globaux j'ai une vision un peu plus différent des français ou une image général français, si on peut généraliser.

As-tu conservé certains de tes usages culinaires ? Vestimentaires ?

Mon mari est français et il est lyonnais, quelqu'un qui est très local, qui est toujours vécu dans cette ville. Donc on est dans la vie quotidienne. On vit peut être un peu plus du côté français. Déjà on parle français ensemble. Mais par rapport à certaines habitudes ou des pratiques culturelles ou culinaires on fait pas mal chose aussi un peu à la turque et du coup, il essaie d'apprendre un peu plus de turc. Il comprend déjà un peu turc, quelques notions. Il fait des petites blagues. Mais en règle générale on a une vie un peu plus à la français que à la turque. A la maison, je fais plus des repas turcs, mais j'essaie d'apprendre aussi les autres. Ou des fois par exemple, moi je fais tout ce qui est spécialité turque, et des bonnes spécialités lyonnaises c'est Olivier qui les fait très bien. Donc je lui laisse. On fait un peu les deux comme ça. Mais sur la vie quotidienne, je suis complètement assimilée. Parce qu'on est obligés, parce qu'on est un couple, même dans une colocation c'est pareil, avant j'avais un autre rythme dans ma famille. Quand je retourne on fait toujours pareil, par exemple, on dine à 18h maximum 19h. Ici, en France, c'est à partir de 20h, 21h ou alors il faut absolument manger à midi, on fait une pause. En Turquie on ne mange pas à midi, mais à 15h etc. quand on veut. Je suis un peu trop adaptée au rythme.

Est-ce que tu te sens comme une femme de Turquie ou française ?

Je suis de la Turquie, je me ressens comme quelqu'un qui vit un peu des deux côtés de la culture en Turquie et en France mais plus la Turquie que la France. Parce que je suis l'actualité de la Turquie en permanence, beaucoup plus que celle en France.

C'est quoi ton statut en France ?

Je trouve que les mots immigrés, expatriés, étrangers etc. sont assez hypocrites comme notions. Ce sont des termes politiques et manipulables. Je préfère être "résidente en France".

Alors, si vous avez un enfant vous aller lui éduquer selon ton mode d'éducation d'origine, ou selon le mode français ?

Je voudrais bien faire un peu les deux. Mais surtout, par rapport à la culture ou les habitudes, je pense que l'enfant, il va apprendre, il va prendre ce qu'il vit dans le quotidien ; il faudra lui montrer les deux côté des choses. Si par habitude il faut manger à midi parce qu'on habite en France, il faut le faire. Mais après, par rapport à langue, j'ai appris que apparemment des pédagogues, ils conseillent que les deux parents parlent leur langue maternelle. Donc, si un jour on a un enfant, je vais lui parler en turc.

Abdel « Gaby » HALIM, Algérien, 31 ans, arrivé en 2008

Gaby est un ami depuis trois ans. Je l'ai rencontré dans une boîte de nuit gay de Lyon: le Crazy, (récemment fermée.) Nous sortons très souvent dans le monde de la nuit gay et avons beaucoup d'amis dont Fred dont il fera référence au cours de cet entretien. Le prénom Gaby est un pseudo qu'il a choisi. Tout le monde l'appelle ainsi. Son vrai prénom est Abdel Halim. Gaby est né en Algérie, à Béjaïa, ville située en bordure de la mer Méditerranée, à 180 km d'Alger. D'origine berbère, Gaby a fêté récemment ses 31 ans, il est né en 1984. Il a quitté l'Algérie à 23 ans pour la France en mai 2008. Il est arrivé d'abord à Cannes, en profitant de l'opportunité du Festival de Cannes, puis, il s'est établi à Villefranche-sur-Saône pour rejoindre sa sœur jusqu'en 2011. Il vit désormais à Lyon, pas très loin du quartier de la Part-Dieu. Gaby est réfugié politique. Il a obtenu ce statut en 2008, renouvelable dix ans.

L'entretien a été réalisé chez lui, le 28 octobre 2015 à 14h00, pour une durée d'une heure. Nous échangeons en français. Sa langue maternelle est le berbère et l'arabe.

Alors, Gaby, est-ce que déjà, tu pourrais me parler de quand tu allais à l'école, quand tu étais petit, est-ce que tu peux me raconter notamment comment ça se passait en Algérie, l'école. Allais-tu à l'école en voiture ? À pied ? Comment ça se passait ? Le trajet et à quelle école tu allais ?

Ben, en fait c'était pas vraiment très loin, on allait à pied, quinze minutes à pied, et on avait des voisins de tous les âges, du même âge que moi donc on s'accompagnait souvent jusqu'au primaire, au collège et j'avais une sœur qui avait presque le même âge que moi donc on allait ensemble aussi donc on faisait le bout de chemin tous ensemble.

Ouais, et, c'était quelle langue du coup que tu parlais ? Et quelle langue tu apprenais à l'école ?

Heu, chez moi on parlait kabyle, mon entourage parlait kabyle. A l'école on nous apprenait l'arabe classique et jusqu'à la quatrième année au primaire, on commençait à étudier le français.

D'accord. Et quels souvenirs tu gardes de cette période ? Quand tu étais un petit Gaby ? Comment ça se passait au quotidien et tout ?

Ben, il y a plusieurs périodes puisqu'il y a celle du primaire où je me rappelle pas beaucoup mais comme j'étais qu'un gamin insouciant, je pensais qu'à m'amuser, etc. Puis celle du collège j'étais euh... Je commençais à devenir, comment dire, bad boy.

Ah oui ? Mais c'était toujours au même endroit ? C'était ailleurs ?

Non, c'était ailleurs oui, où j'étais le clown de la classe. J'adorais faire le clown et au lycée je faisais l'école buissonnière (rire).

(rire) D'accord. Parce que du coup, comment ça se passait, tu avais des passions ? Très tôt, tu avais... Enfin aujourd'hui tu aimes bien les États-Unis, tu aimes bien les

langues, t'aimes bien danser. Est-ce que déjà quand tu étais petit, très tôt, tu avais déjà ces passions ou tu étais différent ?

quand j'étais gamin, oui, j'adorais chanter, j'apprenais toutes les chansons par cœur. Avant on avait pas les CD, c'était des cassettes. Donc je, euh. Pour écouter les chansons, je remettais toujours la chanson en arrière. Je (rire), j'arrêtais pour écrire ce qu'ils disaient [les paroles] pour apprendre la chanson par cœur sans erreur. Et, à cette époque là j'adorais faire de la poésie, j'écrivais de la poésie mais avec beaucoup de fautes d'orthographe puisque la preuve j'en fais toujours aujourd'hui.

Mais tu écrivais en berbère ?

Non, en Français. Ça a commencé au collège que je faisais de la poésie. En fait je voulais faire de la chanson. J'adorais faire . J'ai dit, ah, avant de dormir je faisais des bruits de DJ, je chantais je me rappelle Madonna (rire), son titre « Music » (rire) .C'était l'époque aussi où est sorti « Music » je pense et mon frère qui me disait de me taire parce que je partageais la chambre de mon frère et le soir il me disait : tu peux pas t'a... te taire ? Et moi je m'imaginai dans mon petit monde en train de faire de la musique. Après je me suis mis à écrire de la chanson, j'ai essayé d'écrire. J'ai commencé avec la chanson d'Hélène Ségara que j'ai commencé à chanter. C'était euh... Au mon dieu... c'est pas « elle tu l'aimes » mais c'est dans le même album mais je me rappelle pas exactement le titre...

« Il y a trop de gens qui t'aiment » peut-être ?

Oui, « il y a trop de gens qui t'aiment », merci. Ouais. C'est celle-là.

Et, est-ce que tu allais à la Mosquée ? Est-ce que vous aviez des repas de famille ?

Ben, en fait, on mange souvent ensemble en fait. Nous, puisque quand je rentrais de l'école, on rentrait toujours à midi, je mangeais avec ma mère et ceux qui sont à midi chez moi. Sinon le soir, on mange tous ensemble, sauf si je suis à l'extérieur, je rentre et ma mère me prépare à manger. Mais sinon on est très famille. Et pour les prières en fait, j'étais élevé – et je remercie Dieu – j'ai été élevé dans une famille qui est très libre. J'avais un frère qui ne croit même pas en Dieu, un autre qui est chrétien. Oui, et mon père, lui, il s'en foutait mais disait juste de ne pas faire l'éloge de ça, de ne pas porter la croix. Il a dit à mon frère, tu peux la porter mais à l'extérieur de chez moi.

Et comment ça se fait qu'il a été chrétien ? Il avait choisi par lui-même ou...

Oui, par lui-même. Puisque, en fait, ce que l'on dit pas souvent, en fait, c'est que les Kabyles, la plupart des Kabyles sont plus chrétiens que musulmans. On a beaucoup de musulmans chez les Kabyles mais tu trouveras plus de chrétiens dans la communauté berbère que ailleurs. Donc mon frère a choisi cette voie là et aujourd'hui il est marié avec une chrétienne.

Ah oui ? Et d'ailleurs quand tu dis Kabyle et berbère c'est...

C'est la même chose. Kabyle, en fait, Kabyle ça sort de berbère puisque les Berbères, c'est quand tu dis, quand tu vas dire les Anglais, après tu dis les Écossais... Les Berbères, ils

englobent les Touaregs, les Chaouis, les Chenouis et les Kabyles. enfin il y en a d'autres aussi...Donc nous c'est les Berbères de la Kabylie.

Et toi, là d'où tu viens c'est Béjaïa ? C'est ça ? Tu disais pas très loin de là où habites Zidane ?

Euh oui, en fait, nous on habitait le centre-ville, lui il habitait une commune proche de la ville. C'est comme si on disait, Lyon et Villefranche. Moi j'habitais Lyon, lui il habitait Villefranche. De Bouira, il est de Bouira.

Ah oui d'accord. Et, est-ce qu'il y avait des amitiés ? Qui étaient tes amis ? Plutôt des gens du voisinage ? Des gens de l'école ? Tu faisais du sport ?

C'était beaucoup des gens du voisinage, on partageait tout, on allait faire du sport ensemble où j'étais très nul comme du foot.

Ah ouais tu faisais du foot ?

Dans le quartier, j'ai même essayé d'intégrer un club. J'ai pas réussi d'intégrer le club car j'étais nul. (rire). Même dans le quartier quand, on faisait « l'amstramgram, pic et pic...qui je vais prendre, etc, ? » on me laissait toujours en dernier : « allez, allez, on le rajoute ! » (rire.) Donc j'étais vraiment le dernier choix, on se battait pour qui va me laisser et pas qui va me prendre. (rire). « non je te le laisse, non je te le laisse ; non allez, prends-le ! » (rire) j'ai dit : « ok merci, c'est gentil ! » (rire.) Eh oui, à chaque fois que je tiens le ballon, on me l'enlève facilement donc, euh... Même en tant que gardien, pff, j'étais nul.

Du coup, tu es resté combien de temps en Algérie du coup ? De ta naissance jusqu'à...

23 ans.

Et si tu devais donner une image, des mots sur cette période ?

Ben je regrette rien, puisque c'est ce qui fait ce que je suis là aujourd'hui. C'est un peu dur puisque c'est pas une communauté comment dire tolérante. Donc ils surveillent chaque fait et geste des gens. Enfin, c'est les gens même qui surveillent les gens. On peut pas vivre sans les dires de quelqu'un d'autre. On fait toujours attention à ce que le voisin va dire, ce que le voisin...pff...Bon des trucs comme ça. Là, je pense que la culture orientale, jusqu'à aujourd'hui, c'est pareil, ça n'a pas changé. C'est ce que je regrette un petit peu. Si on était un peu plus « on s'en fout de ce que disent les gens », je serai resté en Algérie, sûrement.

C'est pour ça que tu es parti en...

Ouais, c'est une des raisons.

C'est quoi principalement comme raison ? Enfin qu'est ce qui t'a poussé à partir ?

Ben, euh... Mon père. Et ma sexualité. Ouais, voilà les deux choses vraiment...

Du coup, comment ça s'est passé le départ? T'es venu en bateau / voiture ? Ou en avion ?

Je suis venu en avion, pour le Festival de Cannes puisqu'en fait quand j'étais en Algérie j'ai continué de faire mes passions et le théâtre. J'ai intégré le théâtre national de ma ville et j'ai intégré une troupe professionnelle et on faisait des tournées à travers tout le pays et même des fois, je suis parti en Tunisie pour des festivals. Et il y avait l'ambassade de France, qui cherchait des jeunes pour faire un programme avec une jeune production qui est ici en France qui fait des ateliers de dix jours lors du Festival de Cannes avec des jeunes de tout horizon et j'ai posé ma candidature. Vu mon parcours, ce que j'ai fait, j'ai été souvent dans des festivals ; ils m'ont accepté. Je suis venu, j'ai passé dix jours ici au festival de Cannes avec des gens du Canada, d'Amérique, du Bangladesh, de l'Indonésie, de comment dire, de Slovaquie, de partout. C'était une très bonne expérience...J'ai aimé.

Ouais du coup, t'es venu en France parce qu'il y avait ce programme c'est ça ?

Tout à fait.

Et avec ce programme, vous avez fait des tournées, des spectacles en France ou c'était...

Non, en fait, chacun prend son œuvre et pendant les journées, on a des tickets et des invitations pour visionner les films, c'était la condition de regarder les films et de s'instruire. Et le dernier soir avant de partir, c'était la soirée de tout le monde projeter son film et on discute pendant toute la soirée.

Ah ouais. Et tu avais déjà été en France avant ?

Non c'était la première fois.

**Alors quel(s) souvenir(s) t'as, enfin est-ce que tu avais envie d'aller en France ?
Quelle image t'avais de la France ?**

Ben, quand on habite l'Algérie, la Tunisie ou le Maroc je suppose, c'est pareil puisque mes amis, tout le monde, j'avais une mentalité un peu, qui était à part et j'étais parmi mes amis, l'un qui maîtrisait le mieux la langue française puisque ben à cause de mon entourage, mes frères, j'étais le plus jeune donc mes frères et sœurs, ils écoutaient souvent les variétés occidentales dont Francis Cabrel, Brel, Didier Barbelivien, Barzotti, des trucs comme ça, je me rappelais jusqu'à aujourd'hui. J'avais un autre frère qui est très rock et écoutait Scorpions, Enigma. Même Elton John et Queen. Oui, c'était Queen et ils m'ont ouvert à la culture occidentale, j'étais très attiré par cette culture puisque je voulais vraiment... Quand je faisais les films, ou que j'étais au théâtre, je rêvais de partir en France pour me faciliter la tâche de partir en Angleterre et d'apprendre l'anglais et, de là, aller en Amérique pour essayer ma chance à Hollywood. C'était le rêve américain. (rire.) Si on peut dire ça. Mais j'ai pu venir en France et j'ai appris à parler anglais en France donc pas la peine d'aller en Angleterre donc je vais directement en Amérique ! (rire.)

Mais du coup, quand tu es arrivé en France, quelles ont-été tes premières impressions ? Qu'est ce que tu as ressenti ?

Quand je suis arrivé au Festival de Cannes, quand je suis arrivé à Cannes exactement ; ça m'a pas dépaycé puisqu'en fait j'ai trouvé la ville vraiment ressemblant à ma ville puisque j'habite une ville côtière. Nous aussi on a des palmiers en pleine ville, j'habitais une belle ville qui ressemblait à Cannes. Donc d'une certaine manière, j'étais un peu déçu (rire) puisque quand je vois à la télévision le Festival de Cannes ! Cannes ! Cannes ! Cannes ! Ça parle dans tous les sens de Cannes... Et quand je suis arrivé c'était pas ça. Mais j'ai aimé, c'était propre. C'était très verdure, si on peut dire ça. Il y avait des plantes de partout. C'est la première fois que je vois des pots accrochés à des poteaux à l'extérieur. Je me suis dit mais « oh ! Chez nous, ils auraient volés les fleurs quoi ! » Oui c'est vrai, tu laisses un pot de fleur, le lendemain, il va disparaître ! (rire). J'étais impressionné par ça, mais j'étais déçu un petit peu puisque les gens étaient plus froids. Puisque chez nous, quand tu montes dans un bus ; on te dit bonjour, ici, t'es dans une salle d'attente et il y a une personne qui arrive, elle te dit même pas bonjour. Je me dis mais « oh ! On est des humains quoi ! Je suis pas une statue ! »

Et tu es allé tout seul ? tu n'avais pas peur ? Ta famille n'était pas là. Tu étais dans un groupe mais tu étais tout seul quand même...

J'ai bien aimé cette expérience. J'adore voyager, j'adore en fait m'aventurer. J'adore le risque en fait, je pense que j'adore la poussée d'adrénaline que ça procure. Et quand je suis arrivé à Cannes, je voulais pas déjà rester. Je voulais rentrer, mais tout le monde m'a convaincu que ma vie était ici en France. Et quand j'y ai réfléchi, c'est tout à fait ça puisque retourner en Algérie, en tant qu'homosexuel ; il n'y a pas de vie. Au bout d'un moment donné, tu vas te marier, etc.

Donc quand tu es rentré de ton séjour des dix jours, tu as pensé que tu voulais revenir en France c'est ça ?

Non, je ne suis pas reparti.

Ah t'es resté ?

Oui.

Ah d'accord.

Oui, je voulais repartir en Algérie mais j'ai dit, que c'est une occasion qu'il ne faut pas rater et tout le monde m'a dit pareil. En plus j'ai une sœur qui est ici donc elle m'a aidé à m'installer chez elle.

Ta sœur de Villefranche ?

Oui.

Mais tu devais pas revenir normalement ? Enfin je veux dire...

[Il me coupe] J'aurai pu revenir, mais je voulais pas repartir puisque je savais pas ce qui m'attendait en fait. Enfin, je sais ce qui m'attendait c'est pour ça que je n'y suis pas allé.

Et comment tu as fait pour l'administration, les papiers et tout ?

Ben j'ai jamais été hors-la-loi. J'ai demandé l'asile et donc avant l'expiration de mon visa, j'avais un récépissé renouvelable de trois mois. La première fois c'était un mois après c'était renouvelable tous les trois mois, en attendant la réponse de l'O.F.P.R.A, Office... Attend, O.F.P.R.A, Office euh... Office, euh...

Oh ne t'inquiète pas, je rechercherai.

Non mais je connais, Office apatride pour les réfugiés. Office, protection. Voilà : Office, Protection, Réfugiés et Apatride.

Ah tu es allé les voir ?

Oui, euh non tu demandes d'abord un dossier. Il y a un forum Réfugiés ici à Lyon qui accueille les gens dans les démarches. Après, ils envoient ton dossier à Paris et eux, ils étudient ton dossier. Si tu les intéresses, ils te demandent de venir pour un entretien. Et après l'entretien, ils décideront de ce qu'ils vont faire quoi.

Comment ça s'est passé l'entretien ?

Pour moi ça c'est très bien passé puisque la preuve j'ai eu le statut. Je suis arrivé, c'était une femme avec un homme. Et l'homme était un traducteur. Mais quand elle a vu que je maîtrisais bien le français, elle a demandé à l'homme de disposer donc j'ai continué de parler. Je lui expliqué pourquoi vraiment je venais. Je lui ai expliqué mon dossier à haute voix comme ça pour la convaincre pourquoi je mérite l'asile et on me l'a accordé. Voilà.

Qu'est ce qui a marché tu crois ? C'est le fait que tu aies parlé de ton histoire personnelle avec ton père ou de l'homosexualité en Algérie ?

Ben en fait, je pense le tout. Puisque j'ai parlé de tout.

Et du coup, aujourd'hui, tu as quel statut ?

Bah, je suis réfugié. Je suis réfugié politique. Je ne peux plus retourner dans mon pays.

Et il y a un temps limité ou c'est...

[Il me coupe] Non j'ai une carte de résident de dix ans qui est renouvelable. En fait, les réfugiés, ils peuvent ne plus... Comment dire ? Je ne trouve pas le mot ... bénéficiaire, voilà, ils ne peuvent plus bénéficier du statut de réfugiés quand la menace est levée du pays. Si l'Algérie un jour ne pénalise plus l'homosexualité ; là, ils vont dire que je n'ai plus besoin du statut de réfugié. Mais jusqu'à aujourd'hui, c'est une société musulmane donc, elle est toujours punie par la loi, l'homosexualité.

Et tu penses qu'un jour tu pourras avoir la nationalité française?

Oui c'est un de mes projets. J'espère. Je préfère devenir Français.

D'accord. Alors du coup quand tu es arrivé en France. Donc tu es allé à Cannes ensuite tu es allé sur Villefranche avec ta sœur. Et là tu as vu une autre ville, là, il n'y avait pas les palmiers... Comment ça s'est passé ?

Oui, Villefranche, en fait, j'étais tout seul, je sortais pas. J'ai trouvé du travail.

C'était où ?

C'était, euh... faire du ménage dans une société. Et après, c'était un travail qui n'était pas beaucoup rémunéré puisque c'était que deux heures par jour. Et la plupart du temps, en fait je sortais à vélo. Je me suis acheté un vélo et je faisais des balades dans toute la région du beaujolais.

Tout seul ?

Tout seul, oui, j'avais pas d'amis. J'avais personne. Sinon, sur Internet je rencontrais des gens... (sourire), j'ai fait un petit peu le tour de France si on peut dire... (rire) Je suis allé à Rouen, je suis allé à Paris, je suis allé à Colmar, euh Montpellier...

En rencontrant des gens ?

Oui, en rencontrant des gens par internet qui m'invitaient chez eux.

Ok. Et tu avais quelle formation à cette époque ? En Algérie, tu avais eu une formation ? Tu as dit que tu avais arrêté le lycée ?

Non, en fait, j'ai arrêté le lycée, j'ai pas eu mon bac, j'ai pas continué. Et après, j'ai intégré le théâtre. J'étais autodidacte en fait, j'ai pas fait d'école quand je suis arrivé ici, je suis arrivé, sans, sans diplôme.

Et alors, je sais que tu as fait une formation d'auxiliaire de vie ? Tu as fait tout de suite cette formation ?

Non, non, j'ai travaillé chez Carrefour. Un travail que j'ai pas du tout aimé. C'est la mise en rayon, c'était les produits cosmétiques, c'était facile, c'était pas quelque chose de lourd, etc. Mais sincèrement j'aimais pas parce qu'il faut commencer à trois heures du matin. Eh oui..

Mais tu tafais au Carrefour Part-Dieu ! Et tu vivais à Villefranche alors ? Le trajet...

Non j'habitais ici. C'était en 2011 que j'ai commencé. Je suis arrivé en 2008 et je suis resté à Villefranche jusqu'en 2011.

Et là, tu as trouvé un appart ici ?

Oui, quand j'ai eu mon statut de réfugié en fait, le Forum des réfugiés, il t'envoie, il continue de t'aider, de te trouver un appartement, de t'aider dans l'insertion sociale et, l'appartement actuel, c'est eux qui me l'ont trouvé et ils m'ont aidé à faire mon CV et à m'orienter vers quelque chose.

Ah ouais, d'accord. Et c'est là que tu as commencé à travailler à Carrefour ?

Oui. C'était très intense et très stressant puisqu'on a toujours quelqu'un derrière nous.

Et est-ce que tu as trouvé qu'il y avait des différences de mentalités entre toi qui venais d'Algérie et les gens en France ?

Non j'ai pas eu de problème car j'ai toujours aimé la vie occidentale mais ce qui me dérange c'est l'individualisme en fait. C'est tout.

Et pourquoi, par la suite, as-tu voulu faire une formation d'auxiliaire ?

En fait, comme j'ai eu le problème, comme je disais, avec les gens, je les trouvais très froids, inhumains si on peut dire ; je voulais m'approcher vraiment des gens. Au début, je voulais faire vendeur. J'adorais les vêtements, etc. Mais j'ai postulé de partout, j'ai fait des formations mais il y avait un test psychotechnique pour devenir vendeur que je n'ai pas réussi. Et je déteste les tests psychotechniques puisque je comprends toujours rien. Et je me disais que pour un vendeur, on a pas besoin de logique, excusez-moi ! (rire) Mais, j'ai pas réussi ; j'ai arrêté donc de chercher en tant que vendeur puisque apparemment, il faut de de l'expérience. Donc j'ai cherché quelque chose et j'étais à cette époque là avec quelqu'un qui m'a aidé à m'orienter aussi, et en fait il me stressait plus qu'il ne m'orientait, (rire) puisqu'il me disait : « Ouais, tu cherches pas de travail, il faut maintenant que tu te démènes ! » Mais je cherchais du travail mais en tant que vendeur, je trouvais pas. Donc je me suis dis, il faut que je fasse une formation. Je voulais faire auxiliaire de puériculture et quand j'ai regardé sur le site Internet, sur Internet pour auxiliaire de puériculture, la période était passée, il fallait attendre un an. Or, moi je ne pouvais pas attendre un an puisque j'avais quelqu'un qui me stressait donc j'ai pris la première formation qui ressemblait à ce que je cherchais et c'était auxiliaire de vie. J'ai passé le test, j'ai été accepté à la formation. J'ai passé la formation en un an et j'ai eu mon diplôme.

Et ça te plaît ?

Oui. Sincèrement, c'est très humain. Pour travailler dans l'aide à la personne, il faut vraiment aimer puisque c'est aussi stressant et un peu difficile puisque c'est psychologique et physique. Mais quand on aime, on peut dépasser ça.

Et au boulot, comment ça se passe ? Tu es bien accepté ?

Sincèrement je suis bien tombé. J'ai postulé pour l'été et là ils m'appellent à chaque fois pour des remplacements. J'ai jamais eu de problèmes. Peu importe ma façon de me coiffer, ma façon de m'habiller, ils m'ont toujours accepté, au contraire, ils m'ont beaucoup apprécié puisque je suis ce que je suis quoi.

Du coup, pour la partie des passions, moi je sais que la première fois que je t'ai vu, c'était en boîte, et tu aimes danser, tu danses super bien, tu aimes faire du théâtre. Qu'est ce que tu aimes dans la danse, le théâtre ? Qu'est ce qui te passionne ?

Eh bien en fait, je sais pas comment décrire ça. Euh. C'est comme quelqu'un qui se drogue, il prend de la jouissance avec cette drogue, ça lui procure quelque chose. Moi quand

je me regarde dans la glace en train de danser ou juste quand j'entends la musique et que je commence à danser, j'ai des frissons. Surtout si c'est une musique que j'adore et qu'il y a un rythme. J'adore ça. Le théâtre c'est pareil puisque je joue quelque chose, ça m'amuse. Et ça le fait ça me rend heureux en fait. Et le fait d'être admiré par quelqu'un, tu te donnes à quelqu'un, tu te dis : « ah, je le rends d'une certaine façon heureux ». Si quelqu'un m'admire, ça veut dire qu'il adore ce qu'il voit et moi aussi quand je vois des gens quand ils dansent ou qui sont dans la rue et qui me plaisent ; c'est une sorte de jouissance pour moi. Je regarde et me dis « oh mon dieu, qu'elle est belle, c'est une belle personne, elle est bien habillée ou sa performance est magnifique ». Donc si je donne ça à quelqu'un alors ça me rend heureux.

Et alors avec le « Gaby show » justement, tu peux me raconter comment ça s'est passé ? Me raconter ?

Ben c'était avec un ami, que tu connais (rire.) En fait, ça a commencé, on sortait en soirée, en dansant, il a vu ma façon de danser, d'aborder les gens, etc. Et donc il m'a dit : tiens, si ça t'intéresse de faire l'Académie je sais plus quoi avec Candy Williams [au Crazy], le cabaret transformiste... un concours pour y participer. Donc j'ai dit oui pourquoi pas pour s'amuser. Je l'ai fait. J'ai été éliminé dès le premier tour et Fred [notre ami en commun] m'a dit si tu veux continuer ça, on va chercher un endroit pour s'amuser. On va organiser des soirées transformistes pour s'amuser car on est des amateurs et j'ai dit oui. Donc on a commencé comme ça dans un restaurant oriental. On faisait des soirées de quarante ou trente personnes et ça nous a plu et on a continué.

Les boîtes gays maintenant. Voilà, on sort en boîte, la première fois que je t'ai vu, c'était au Crazy. Où est-ce que tu es allé la première fois dans une boîte gay ? En France ou en Algérie ? Mais il y en a pas en Algérie si ?

Non il n'y en a pas en Algérie. Ben c'est en France puisque je suis allé une fois tout seul à Villefranche, c'était un bar gay. Je voulais découvrir mais j'étais tout seul et il y avait qu'un seul gars qui me parlait, il me draguait mais il était pas mon style. il me payait des verres... Ouais. Et après, quand je suis allé à Lyon, je suis allé pour la première fois. Euh non, pardon, j'étais à Villefranche et j'ai participé par internet à la Garçonnière. C'était la toute première Garçonnière et ils m'ont attribué une place gratuitement. Donc c'était la première fois que j'allais dans un truc gay.

Et qu'est ce que tu as ressenti ? Tu as aimé ?

Ben non.

Mais est-ce que tu sortais avant dans d'autres boîtes..

Je sortais dans des boîtes hétéros, juste pour danser, c'était à Villefranche. j'étais toujours dans mon coin à danser. Quand on danse, comme un...euh comme ça, personne ne vient t'aborder j'ai remarqué ça.

Comme quoi ?

Comme je danse. (sourire) Personne ne vient t'aborder. Sauf quand tu t'arrêtes de danser, certains viennent te faire des compliments. Voilà. Et quand je suis arrivé à Lyon, je faisais des boîtes hétéros avec une amie que j'ai rencontré sur O.V.S (On Va Sortir.com), on faisait le B57, la Bodega, etc. Après, j'ai rencontré notre ami Fred qui m'a fait découvrir les boîtes gay que je n'aime pas.

Pourquoi t'aimes pas ?

Ils sont superficiels. On croit être moins jugé chez les gays quand on est gay mais en fait c'est là qu'on te juge le plus.

Est-ce que tu pourrais dire que c'est le même esprit de critique que tu as ressenti en Algérie ? Même si c'est différent, le côté enfermé..

Je dirais pas ça puisqu'en Algérie, je pourrais comprendre puisque ce n'est pas la même mentalité. Là-bas, c'est une société très hypocrite puisque pour eux, l'homosexualité n'existe pas. C'est la société qui refuse l'homosexualité. Mais ici en France, la société accepte l'homosexualité ; c'est l'homosexuel lui-même qui n'accepte pas l'autre homosexuel parce qu'il est différent ou que ce n'est pas son style. Mais on s'en fou du style ! On est pas là pour se marier quand on va en boîte, c'est juste être sympa, être courtois envers l'autre. Avant tout, on est humain avant d'être homo. Voilà ce qui me dérange en fait. On a la chance d'avoir une société très ouverte mais malheureusement, ils n'ont pas été... Euh. Les mêmes personnes de la même communauté qui sont fermées, il y a quelque chose qui va pas quoi !

Et souvent, tu me disais, on en a discuté déjà du milieu gay. Tu trouvais que ça n'avait pas de sens de dire le milieu gay.

Non, en fait, c'est de mettre des cases c'est nous mettre dans des cases. Quand je vois des mecs sur des sites internet marquer « je suis hors milieu » ; mais qu'est ce que ça veut dire « je suis hors milieu ? » Ben tu sors dans une boîte gay, tu sors dans un bar, ça fait pas de toi une prostituée puisque ces gens qui disent je suis hors milieu, je traîne pas avec des gays ; eh bien, toi-même t'es gay ! Traîner ou pas traîner, ça ne change pas ! On est gay et on reste gay. Traîner avec des homosexuels ou ne pas traîner, ça ne fait pas de toi un hétéro. En fait, ces gens qui se disent, je suis hors milieu, ce sont les gens qui n'assument pas leur homosexualité ou qui ne connaissent pas vraiment le milieu. Peut-être qu'ils traînent dans des milieux très lugubres ; ben non, il y a des bars gay qui sont friendly, ça ne fait pas de nous je ne sais pas quoi. Et puis, le fait d'avoir des boîtes gays et des boîtes hétéros, ça me dérange un petit peu. On veut qu'on soit accepté par les hétérosexuels, par tout le monde ; mais c'est nous même qui créons des cases. C'est une soirée gay, c'est une soirée hétéro, on devrait s'en foutre. Quand je dis ça à mes amis, ils me répondent : « oui mais on aimerait se sentir à l'aise chez eux ». Mais pour être à l'aise, il faut donner l'habitude à ces gens de vous connaître, de connaître vos habitudes, etc. Après, eux-mêmes, ils vont être à l'aise quand ils verront deux mecs qui s'embrassent. Mais là, ils ne sont pas habitués puisqu'on ne va pas dans leur milieu. C'est normal que si deux mecs s'embrassent en boîte hétéro on va les regarder puisqu'ils ne sont pas habitués ; mais si nous les gays, on leur donne cette habitude, après, ils laisseront aller. Ils ne feront même plus attention.

Et toi, justement, si tu devais te présenter un peu, tu dirais que tu as quelle identité ? Qu'est ce que tu dirais ? Qui tu es ? Si tu devais mettre en avant quelque chose ça serait quoi ? Ta sexualité ? Ton boulot ? Plutôt ?

En fait, la sexualité ne fait pas notre personnalité. Elle fait partie de notre personnalité. C'est un des éléments qui fait notre personnalité. En fait, une identité est composée de plusieurs éléments. C'est là où on a vécu, c'est l'entourage. J'ai vécu en Algérie, toute ma jeunesse. Ça c'est un des éléments. Après, je suis arrivé en France, j'ai forgé un peu ma personnalité. Ça, ça complète, les deux complètent ce que je suis aujourd'hui. Je peux pas me qualifier de Français puisque je ne suis pas Français. Certes, je suis d'origine algérienne, je suis Berbère-Kabyle d'Algérie, ça, je ne vais pas le nier, c'est mes origines. Mais aujourd'hui, je vais me qualifier de quelqu'un d'ouvert d'esprit, qui vit en France, un Kabyle qui vit en France. Même si un jour, j'ai la nationalité française, ça n'est pas pour autant que je vais nier mes origines. On est ce qu'on est.

Par rapport à ta famille qui vit en Algérie, il n'y a pas longtemps, ta mère est venue. Est-ce qu'ils prennent de tes nouvelles ? Comment ça se passe ? As-tu des relations avec eux ? Ou plus du tout ou moins ?

Euh oui, je suis très famille même s'ils savent mon homosexualité.

Ah ils sont au courant alors ?

Oui et ils en parlent pas et ils le savent. Je suis toujours proche d'eux et ils demandent souvent de mes nouvelles. On a skype. On s'appelle sur Skype ou Viber. Mais c'est moi en fait, qui n'appelle personne en fait. Je sais pas, il y a des périodes où j'ai envie de rester tout seul, de ne pas parler à qui que ce soit. Il faut que je me rattrape, je suis un fils indigne, ma pauvre mère.

Quelques questions comme ça, d'abord : quels habits as-tu acheté dernièrement ?

Ben j'ai trouvé une superbe robe médiévale que je vais porter pour Halloween. Je l'ai trouvé au Vieux-Lyon, tu sais la petite boutique du Moyen-Age là ? 150 euros. (rire) Ben, sinon, des chemises et des pantalons comme d'hab.

De quel style ?

Chemises et pantalons classiques.

Quel est ton style vestimentaire ?

Ben, un peu je sais pas, hip hop ? Puisqu'en ce moment, comme j'ai pas dansé depuis un moment et que je ne fais que regarder les vidéos de danse, ça me manque. Et, je me suis imprégné du style des danseurs.

Parle-moi de ta coiffure, est-ce que tu vas chez un coiffeur, toujours le même ou est-ce que tu changes ? Comment tu raisones quand tu vas chez le coiffeur.

Ben en fait, ça vient au feeling si on peut dire ça puisqu'il y a deux jours, je suis allé au coiffeur, je me suis coupé les cheveux. J'aime pas et ça va me prendre la tête, je vais sûrement les teindre ou les couper plus ou faire quelque chose. Quand je vais chez le coiffeur, lorsque ça me plaît, je laisse, quand ça ne me plaît pas, je change. (rire). Je vais toujours chez le même, enfin, j'essaye en tout cas sinon je fais des choses chez moi.

Car quand tu te teints les cheveux en rouge...

Je le fais seul.

Et tu ne te soucies pas du regard des autres ? Quand tu sors dans la rue...

Non, je ne me soucie pas en fait. D'un côté, je ne vais pas me voiler la face, c'est une sorte de provocation. C'est pas provoquer les gens pour les provoquer dans le sens vulgaire mais c'est juste pour leur dire : « hé ho, les gens ! Vous aussi, vous pouvez être ce que vous voulez » En fait, j'aime pas les gens quand ils se ressemblent tous, quand ils ont le même style. Je veux dire, on est tous différents, personne n'a la même personnalité. Pourquoi pas les gens ne s'habillent pas par rapport à leur personnalité. C'est ça que j'essaye de dire aux gens. Quand les gens disent « au mon dieu, c'est quoi ça » ; je réponds « eh oui, c'est dans ta face ! Au moins moi j'ai osé ! Vas faire ça toi ! » C'est ça, les gens n'osent pas.

Quand tu as un problème... Je sais pas moi par exemple, ton frigo ne marche plus... Qui est-ce que tu vas appeler en premier ?

Déjà, je vais essayer de le casser (rire), me soulager des nerfs, les trucs comme ça, ça m'énerve. Sinon, j'appelle pas. Je suis pas très réparateur. Malheureusement, je jette et j'achète. Ouais.

Personne ne peut-aider, un voisin ou une voisine ?

Je connais personne. Et pour les voisins, je ne connais que la voisine d'en face. Et il y a, à l'étage, une voisine qui essaye d'être sympa, elle m'a dit de passer aujourd'hui. Je lui ai dit oui, oui, je passe mais j'ai pas envie. J'avais deux voisines avec qui j'étais ami mais comme par hasard, elles ont déménagé le même mois...les coïncidences.

Que fais-tu le week-end prochain ?

Le week-end prochain, je travaille.

Alors une question un peu sensible : l'argent. Est-ce que parfois, tu as peur de manquer d'argent ? Est-ce que tu t'es déjà retrouvé en manque d'argent ?

Je vais juste te corriger sur un truc, en fait, vous, les Européens, les Occidentaux, vous êtes très sensible sur les questions d'argent, nous, non en fait. Les Algériens, les Maghrébins et je ne me souviens plus qui d'autre aussi, on a pas cette notion d'argent. Pour nous, parler de ce que l'on gagne, ce n'est pas un tabou. Donc voilà, tu peux continuer sans avoir peur. Donc oui, je vais pas te mentir, j'ai peur de manquer d'argent puisqu'on vit dans une société capitaliste. Tout a un rapport avec l'argent. Tu viens de me parler de mon frigo, s'il tombe en panne, juste pour faire un devis, je dois payer. En Algérie, quand un réparateur vient faire un devis, c'est un devis, il a rien fait. Il a juste regardé, il a rien fait, on le paye pas. Même lui, si

tu le payes, il te dit non. C'est bizarre, quand je suis arrivé, là, c'est une des choses qui m'ont paru bizarre. Je me suis fait réparer mon évier, un joint que j'aurai dû acheter à un euro, ça m'a coûté 120 euros, c'est une arnaque quand même.

Ouais c'est sûr. Et pourquoi tu ne demandes pas à des amis pour qu'ils t'aident pour l'évier.

L'évier, j'aurai pu le changer moi-même puisque j'ai vu ce qu'il avait fait, moi, j'aurai pu le changer moi-même, je pensais pas que c'était pas que c'était ça, je pensais qu'il y avait autre chose et je ne voulais pas toucher car c'est un évier. Mais quand j'ai vu ce qu'il avait fait, je me suis dis : « oh mon dieu, je l'ai eu dans l'os comme on dit ».

Les amis : est-ce que tu penses en France que tu peux vraiment compter sur des gens ? Est-ce que tu te sens vulnérable ?

Oui en fait, parce que j'ai vu que la notion d'amitié ici et dans mon pays d'origine n'est pas la même. Chez nous, en fait, on a des principes, des codes. Ici, j'ai vu qu'il n'y avait pas de principes. Par contre, il y a le revers de la médaille, car en Algérie, en tant qu'homosexuel, je peux être laissé tombé du jour au lendemain puisque ça, c'est un code de la société. L'homosexuel est rejeté par la société elle-même mais les codes de l'amitié, si on est vraiment ami avec quelqu'un, si je cache bien mon homosexualité, alors, là-bas, personne ne te laissera tomber. Il y a une anecdote de mon frère qui vit en Algérie. Un de ses meilleurs ami se marie et mon frère, il est aisé. Il a un bon travail, il gagne bien sa vie. Donc il a acheté pour nous, une chaîne HI-FI avec d'énormes baffles, à cette époque là, c'est rare de trouver ces chaînes HI-FI puisqu'elles coûtaient une fortune et il a dit à son ami, oui, je peux te la prêter pour ton mariage puisque elle a un bon son. Mon père, comme à l'accoutumé, il est têtu, borné, tout ce qui vient avec a dit non : « tu l'as achetée pou nous, elle reste chez nous, elle ne sort pas ! » Mon frère a dit : « qu'est ce que je vais faire, je l'ai promis à mon ami » et , je te jure c'est vrai ce que je te dis, qu'est ce qu'il a fait mon frère ? Il a acheté une autre chaîne HI-FI. Je te jure il a acheté une autre et il l'a donné à son ami. Ça c'est parce qu'il lui avait donné sa parole. Il acheté au même prix et en plus, il a eu de la chance son ami puisque c'était un nouveau modèle encore meilleur. Après, à la fin du mariage, on avait deux chaînes stéréo.

Je te vois rarement être en contact avec des Berbères en France ou des Algériens ? Est-ce que tu as des amis qui sont comme toi dans ton cas ? Est-ce que tu as cherché à te rapprocher des Algériens en France.

Oh non, en fait, je n'ai pas cherché. Quand je suis allé à Paris, je suis resté six mois, j'ai cherché un peu dans une association, j'avais pas encore le statut et j'ai trouvé des gens qui étaient dans le même cas que moi, j'ai sympathisé avec eux. Malheureusement, ils habitent Paris donc je suis là. Mais on a gardé contact. Et en ce moment en cours, j'ai que des amies maghrébines, filles. En plus, elles sont toutes voilées, musulmanes, pratiquantes. Elles savent que je suis homosexuel mais elles ne m'ont jamais critiqué ou fait quoi que ce soit, ce que j'adore. On peut être pratiquant, musulman et respecter les croyances des autres, c'est ça normalement la vraie religion.

Et justement en France, il y a beaucoup de... Ben il y a une grosse communauté algérienne, du Maghreb. Comment toi tu te sens face à la montée du racisme ? Et tu penses quo des Algériens qui sont en France ?

Non, je ne me sens pas victime puisque je ne fais pas partie d'eux, je ne suis pas né en France, je ne suis pas du tout de la même communauté. Et j'ai vu qu'on a pas du tout les mêmes mentalités.

C'est-à-dire ?

J'ai remarqué. J'ai connu des gens qui sont venus d'Algérie et qui ne sont pas dans la même situation que moi, qui ont émigré pour des mariages ou pour autre. Ils ont des mentalités ouvertes puisque quand on vient d'Algérie et on va en France ; on se rend compte, où on va. On a choisi de venir ici. Les gens qui sont nés ici, ils ont des idées erronées. Les parents, la société dans laquelle ils vivent leur ont inculqué une éducation qui est à l'extrême. Moi, personnellement, je ne peux pas être ami avec eux puisque déjà je me suis fais à plusieurs reprises agresser par eux. Je m'entends mieux avec les femmes car elles sont moins juges que les garçons. Les garçons, ils peuvent pas accepter un algérien homosexuel même si parmi eux, ça existe l'homosexualité mais ils la rejettent, ça n'existe pas. Dans le déni, total. Et ça, je n'aime pas du tout puisqu'ils ont fait une image fausse de la communauté maghrébine et de l'islam lui-même. L'islam n'a jamais dit : détestez-vous, crachez sur votre voisin ! Tu n'aimes pas les Français, qu'est ce que tu fais en France ? Tu es né en France ! Regarde, quand tu te donnes les moyens de t'en sortir, tu t'en sors mais si tu veux pas t'en sortir... Personnellement je suis Algérien, certes, il sera possible que je trouve des pointes de racisme si je mets dans mon CV mon vrai prénom. Sûrement, il y aura quelqu'un qui repoussera ma candidature puisqu'il va se dire : « ah oui, il est vraiment oriental, Abdel Halim, c'est trop dur à porter. » Et ce qui se passe aujourd'hui, certes, un employeur peut me refuser un poste mais indirectement, il va pas...car c'est puni par la loi. Mais c'est ces gens là qui ont mis ça en place parce qu'ils croient qu'on peut pas les accepter mais si ! Si ! Je pense que la société française, quand elle voit que quelqu'un veut s'en sortir, elle lui donne les moyens de s'en sortir, il faut faire juste en sorte que nous aussi, on veut s'en sortir.

Et avec les Maghrébines qui sont dans ta classe de Licence 2 de langues car il faut préciser que depuis deux ans, tu fais une licence arabe/anglais et que tu as, au préalable, obtenu l'équivalent du bac, est-ce que tu parles à la fac de ton homosexualité ?

Oui, je fais toujours des blagues à la fac sur des profs en disant : « lui il est beau » et elles rigolent et me disent que je ne changerai jamais avec humour. Elles disent rien. Au contraire, j'étais malade pendant quinze jours, quand je suis rentré, elles m'ont accueilli comme le messie. « Ah ! Mais tu étais malade, tu nous as manqué, j'espère que tu vas bien maintenant ! On pensait à toi, si tu as besoin des cours, ne t'en fais pas, on peut t'en passer. » Ça m'a fait beaucoup plaisir, ça m'a touché, je me suis dis qu'en tant qu'homosexuel et musulman, je suis accepté par des musulmanes hétérosexuelles quoi ! Quand on voit la société, c'est pas du tout ça qu'ils nous montrent. Comme si l'islam refuse toute sorte de différence et n'est pas tolérante mais regarde, en réalité c'est ça d'être musulman, c'est d'accepter les différences de l'autre.

Et qu'est-ce que tu as pensé des migrants syriens que l'on entend à la télé ?

Sincèrement, puisque j'ai été dans la même situation qu'eux. S'ils viennent ici, c'est pas de gaîté de cœur, ils sont vraiment dans le besoin donc je peux pas dire que c'est trop en France, on est nombreux. On m'a accordé l'asile, pourquoi pas pour les autres s'ils sont dans le besoin certainement. Ils ne viennent pas pour profiter du système puisqu'ils vont pas laisser une situation agréable dans leur pays pour toucher même pas le SMIC, c'est quoi ? Les APL, le RSA, c'est 400€ ou 500€ ? Je donne un exemple, un docteur qui laisse son cabinet pour venir en France ne vient pas pour profiter du système, c'est juste un besoin, il a pas envie de mourir. C'est humain d'ouvrir les portes à quelqu'un. Mais je comprends aussi la frustration des Français, peut-être qu'ils se disent : « donner des privilèges à certaines personnes qui ne sont pas des Français va faire diminuer leurs propres privilèges. » Donc c'est une crainte d'enlever à quelqu'un ses biens. C'est normal, c'est humain aussi ça.

Est-ce que, quand tu réfléchis, tu parles d'abord en langue berbère ou en français ? Tu penses en quelle langue ?

Ben en fait, ça m'arrive des fois de penser en kabyle et en français. Quand j'étais en Algérie, j'adorais penser en français. Quand je marchais, je parlais tout seul en français et à haute voix en plus en français. Et maintenant, je pense en anglais (rire.) J'ai remarqué à chaque fois j'ai envie d'une langue qui m'intéresse, je pense avec cette langue là. Quand je suis tout seul, je pense en anglais.

Et est-ce que tu parles en arabe en France avec des amis, des gens, tes copines maghrébines ?

Au début en fait, j'assumais même pas. Je cachais mes origines puisque j'avais peur des agressions d'homophobes du style « ah, il est Algérien, l'enfoiré ! », etc. Mais, maintenant, au contraire, dès que l'occasion vient, je profite. Il y a des Syriennes avec qui je m'entends très bien aussi elles, elles parlent pas très bien le français donc on parle que arabe. Et même avec mes amis, quand j'arrive je dis bonjour en arabe, j'essaye à tout prix de parler arabe maintenant même si je préfère parler kabyle.

Il y en a qui parle le kabyle ?

Non, j'ai pas trouvé. Non.

Et les premières rencontres amoureuses, peux-tu dire, deux, trois mots là-dessus ? Est-ce que ça a été facile ? Via les sites ou autre chose ?

Alors, moi comme je n'aime que les hommes d'un certain âge, en Algérie, je suis sorti qu'avec des hommes mariés en cachette. Oui, oui en cachette avec des hommes qui avaient des bonnes situations, ils me draguaient dans la rue. Oui, dans la rue ! Ils m'abordent, on discute et on échange nos numéros. Soit, il m'aborde et je l'envoie balader parce qu'il ne me plaît pas et on restait en contact si ça me plaisait. Et j'ai remarqué quand je suis arrivé en France, je me suis dit que j'allais faire un tabac ! Si je me fais draguer au moins dix fois en Algérie, je pensais que ça serait plus du triple en France puisque c'est plus libéré ! Eh ben

non ! La mentalité, c'est pas pareil ! Nous chez nous, en Algérie, les gens, ils osent draguer. On drague encore dans la rue ! Mais en France, ça a changé ! Soit dans le bar, soit par Internet. On a Internet chez nous bien-sûr qu'on l'utilise. Aujourd'hui, je sais pas si ça drague toujours dans la rue, mais moi à mon époque, tu te fais plus draguer dans la rue que sur Internet. En plus j'aimais bien parce que je le voyais vraiment en face donc s'il me plaisait c'était plus facile. Donc oui.

Aurais-tu pu être en couple en Algérie ?

Non, si peut-être mais deux hommes du même âge qui peuvent prétendre d'être des amis. Mais comme j'habite une petite ville, enfin je me souviens plus combien d'habitants, peut-être 100 000 ? Et, tout le monde se connaît. Et si, moi-même, on me voit avec un homme d'un certain âge... La mentalité orientale, dès qu'un homme avec un petit jeune, on les voit ensemble, c'est qu'ils sont dans une relation homosexuelle. Et celui qui est le plus blâmé, c'est toujours le jeune. Donc moi, si on me voit, avec un homme plus âgé que moi, on va me juger, on va me caser donc, l'homme, lui même se cache pour ne pas avoir une étiquette. Donc, c'est mieux d'être du même âge pour vivre comme si on est en colocation.

Mais en France aussi, enfin, tu ne te caches pas mais, je veux dire, pour rencontrer des gens, c'est pas simple non plus, non ?

En France, c'est différent. Oui, on se fait pas draguer dans la rue. Tu souris à quelqu'un, il va te casser la gueule. Chez nous, tout le monde sourit à tout le monde, même s'il n'est pas homosexuel, c'est de la courtoisie en fait. On dit bonjour même si on connaît pas les gens, ça n'engage à rien. Mais ici, personne ne regarde personne. Dès que tu regardes quelqu'un ici, il ne dit pas « ouais, je lui plais ou pas ? » Non, il se dit : « qu'est ce qu'il me veut ? Il veut me voler ? Il veut ça ? » Bref, toujours des arrières pensées. Et Internet a fait on est très Internet. Même dans les bars, j'ai remarqué, les gens ne vont pas te parler, c'est rare. C'est dommage.

Vivre en couple en France, ça ne te fait pas bizarre ? Pour toi, ça ne te pose pas de problème ?

Non, c'est différent de l'Algérie. J'ai toujours vécu en famille. Avant l'âge de 23 ans, je ne suis jamais parti de chez moi. Et d'être avec quelqu'un, au contraire, ça me fait penser à ça en fait. J'aime toujours avoir de la compagnie.

Est-ce que tu manges du pain ?

Du pain ? Tu sais, les Algériens sont des gros mangeurs de pain ! On accompagne tous nos plats sauf le couscous de pain.

Quand tu cuisines à l'orientale, est-ce un moyen de retrouver ton enfance ?

Oui, il y a beaucoup de choses comme ça, la dernière fois, il y a deux jours, j'ai acheté une boisson gazeuse qu'on trouve dans un magasin qui vient de ma ville, de ma région pour me rappeler de mon enfance et de ma ville ; et j'ai acheté, j'ai fait de la soupe et de la galette

pour un peu me rapprocher de ma culture. La première fois que j'ai fait un repas pour mon copain, c'était un tajine pour dire que je suis fier de mes origines.

Miryan HERNANDEZ, Colombienne, 56 ans, arrivée en 1982

Miryan Hernandez est née en 1959 à Cali, en Colombie. En 1982, elle s'installe en France dans la ville de Grenoble avec son compagnon de l'époque. Après avoir vécu à Annemasse et huit ans à Bristol en Angleterre, elle s'installe en 2004 à Chassiers, un petit village situé au sud de l'Ardèche. Miryan est très appréciée pour son implication dans les activités culturelles de la municipalité, mais aussi pour les cours de poterie et de langues, espagnol et anglais, qu'elle dispense auprès de nombreux élèves.

Ayant vécu mon enfance et mon adolescence dans ce village je connais Miryan depuis de nombreuses années. Elle m'a donné de nombreuses leçons d'espagnol l'été qui a précédé mon départ à Salamanca dans le cadre de mon année Erasmus en 2013.

L'entretien s'est déroulé le vendredi 30 octobre 2015 à 11h du matin dans son atelier de poterie à Chassiers. Pendant 65 minutes l'enquête s'est déroulée, en français, sur son expérience. Son actuel compagnon est resté une vingtaine de minutes dans l'atelier afin de terminer sa poterie.

Voilà, déjà, c'était quoi tes motivations de départ ? Qu'est-ce qui t'as incité à quitter la Colombie ?

Eh bien ! Mon départ...J'avais l'âge nécessaire pour un départ à cette époque là. J'avais 22 ans et les raisons sont, disons, un peu banales. Ce qui veut dire que par amour, la rencontre de mon compagnon à l'époque. Et ça aurait pu être aussi la France comme le Mexique, comme l'Amérique. Peut importe à ce moment là...La référence du départ, c'était par rapport à la personne que j'ai rencontrée. Donc disons un départ par amour.

Et les conditions du départ, nous avons fait la réservation du billet d'avion. Pour cela nous avons dû avoir beaucoup d'administration. Et la façon la plus facile de partir à ce moment là, c'était en temps qu'étudiante. Étudiante de français. Une fois partie, ici en France, il y a eu encore beaucoup d'administration en référence aux papiers, en tant qu'étudiante.

Parce que du coup c'était un compagnon, qui était Français ?

Oui ! Donc notre rencontre c'était en Colombie. Et c'est un Français qui est venu passer ses vacances de fin d'études à Cali en Colombie. Et voilà ! On s'est rencontrés à l'Alliance Colombo-française, parce qu'à l'époque je faisais une petite formation de français. Et il y a parmi ça beaucoup de rencontres qui se font. Ça a été un Français quoi !

OK, OK ! Et toi du coup t'étais étudiante à cette époque là ?

J'étais étudiante de français l'après-midi et en fin de soirée étudiante en école d'Art. Auparavant, je venais de finir mon baccalauréat d'étudiante en commerce...comment tu appelle ça ?... un bac commercial.

Et tu es partie en quelle année ?

Je suis partie dans l'année 1982.

Et ton compagnon, tu l'avais rencontré quelques années auparavant ou c'était vraiment...

Non ! C'était la rencontre à ce moment là.

Et c'est qui de vous deux qui a décidé de partir ?

C'est venu avec la relation... Avec la relation qui devenait pointue au niveau de notre compréhension. Vouloir ne plus se séparer. Une relation assez importante à ce moment là, se dire on veut plus se séparer. Il m'a proposé de venir avec lui et j'ai dis « pourquoi pas, oui ! » c'était important pour moi, à ce moment là, d'être avec lui. De vivre autre chose, mais aussi et surtout, le départ d'une relation amoureuse, voire maritale à ce moment là.

Tout à l'heure, tu me parlais justement des démarches administratives. C'était quoi à peu près comme types de démarches ? Tu m'a dis que tu as fait en sorte que ce soit par le cadre des études et, du coup, ça correspondait à quoi ? La recherche d'un visa ou....

Oui, le visa je l'ai obtenu en tant qu'étudiante parce qu'à l'époque, j'avais pas d'autres moyens d'arriver en France. Il y aurait eu sûrement. Mais le plus facile, à ce moment là, c'était d'arriver en temps qu'étudiante en France. Oui, il y a eu de l'administration avec l'ambassade, le consulat et puis aussi avec l'université en France qui devait m'accueillir. C'était le Crous, à Grenoble. Eux ont fait les démarches nécessaires pour me permettre d'obtenir le visa.

Parce que t'es arrivée à Grenoble dans un premier temps ?

J'ai étudié à Saint-Martin-d'Hères.

OK ! Du coup, à ce jours, c'est quoi ta situation administrative en France ? T'as été naturalisée ou ...

Ah ! Par la suite. Par la suite, la relation avec mon compagnon, elle prenait une très belle allure. On s'est très bien entendu, mises à part nos différences culturelles. C'était, disons, il y avait assez de compréhension entre nous pour qu'on puisse continuer en temps que couple. Et la chance pour moi est que, mon compagnon étant avocat, il a fait, par la suite, les démarches nécessaires pour obtenir encore une autre année de permis. Et un an plus tard, non peut-être deux ans après, nous étions mariés. C'est par ce biais que j'ai eu la nationalité française.

Car, justement, quand t'es arrivé en France pour les études, c'était prévu au départ que pour une seule année au niveau administratif?

Oui, ensuite tu dois continuer à faire des démarches pour continuer en temps qu'étudiante. Autrement, il aurait fallu que je reparte et c'est pour cela que j'ai du prendre le billet d'aller-retour. C'est obligatoire.

Cette période pour allonger la durée de 1an, pareil, c'étaient des démarches administratives qu'étaient assez lourdes ?

Non, non ! En tant qu'étudiante c'était pas très lourd. Je dis cela mais peut-être que, ayant

quelqu'un qui connaissait la loi, pour moi ça facilité beaucoup les choses.

Et tu bénéficies de la double nationalité colombienne et française ?

Oui, oui ! J'ai les deux nationalités

Et justement, si tu votes en Colombie...

Oui, je peux voter en Colombie pour les affaires politiques colombiennes. Et je peux voter ici pour les affaires politiques françaises. J'ai le droit de vote.

Et ça t'arrive de voter pour les affaires politiques colombiennes ou françaises...Ou les deux ?

Pour la France, je vote. Je prends position ici en tant que citoyenne française. Pour la Colombie non parce que je trouve que je dois être bien plus informée que ça pour voter en Colombie. Donc non. Je me suis totalement intégrée en France, c'est pour ça que j'ai décidé de voter qu'en France.

Ça été quoi la réaction de ton entourage en Colombie quand tu leur a annoncé que tu partais en France ?

C'était une réaction d'étonnement. De peur et de chagrin en même temps, étant donné que j'étais la seule personne qui partait du noyau familial. Mais avec le doute, le chagrin, il y avait l'attente de savoir si ça allait bien se passer. Mais comme tout parents, ils peuvent penser autant du bien que du mal. C'est la peur de l'inconnu ainsi que la joie de voir sa fille partir par amour, en couple, et envisager une nouvelle vie.

Parce que, du coup, tu as combien de frères et sœurs là-bas ?

Oui, j'ai laissé toute ma famille. J'ai un frère et quatre sœurs. Et puis mon père était encore vivant, ma mère et puis tous mes amis. Oui, j'ai laissé ma vie de 22 ans derrière moi.

Est-ce qu'il y en a de ton entourage qui sont venus en France ?

Oui, vingt ans après mon arrivé j'ai fait venir ma mère. Elle a visité le pays, avec beaucoup d'étonnement. Et puis, de joie de connaître quelque chose d'autre. Pour elle c'était la première fois qu'elle sortait de son pays. Pour voir sa fille. Voir où elle habitait, dans quel lieu elle habitait, c'était important pour un parent. Ça été une très belle expérience, pour elle et pour moi aussi de pouvoir partager ça.

Et toi, t'es revenue quelques fois en Colombie ?

Oui. Quand j'ai eu deux enfants j'y suis retournée avec mon mari. C'était aussi une très belle expérience de tous points de vue. D'abord présenter mes enfants à ma famille, qui étaient encore petits. Et moi-même retourner à mon lieu de naissance, ma culture. C'était une expérience très forte car je pouvais faire un certain parallèle avec deux pays. Mon expérience en tant qu'étrangère, mon expérience en tant que native du pays. Et partager mes nouvelles connaissances vis à vis de la nouvelle culture que j'avais embrassée. Ils ont ressenti du nouveau chez moi.

C'était combien d'années après ton arrivé en France que t'es revenue pour la première fois en Colombie ?

Huit ans après. Ensuite j'y suis retourné disons cinq ans après. C'était toujours aussi étonnant. Je dois dire aussi que c'est une expérience assez particulière de retourner dans son pays. De la même façon que j'évolue dans le pays qui m'accueille, mon propre pays évolue aussi. Non seulement dans l'aspect matériel, physique du pays que les gens. L'âge, on peut voir son âge dessiné sur le visage des membres de sa propre famille. Mais la langue aussi, c'est quelque chose de très étonnant de voir comment la langue évolue. La langue est vivante, elle évolue avec les années, les expressions, de nouveaux mots, de nouvelles façons de s'intégrer au monde qui évolue. Ma réaction a été une sensation étrange de se sentir étrangère dans son propre pays.

Il y a ce qui m'appartient à ce moment là, c'est mon vécu en tant qu'enfant, le relationnel avec ma famille et les années qui passent, qui m'appartiennent aussi en même temps. Quand je vois le temps qui passe sur ma famille, les enfants qui grandissent par exemple. Ce petit enfant que tu as quitté et tout d'un coup tu revois un adolescent. Il y a un lien très précis, ce lien de famille, ce lien du sang. Mais tout ce que tu entends ou tu vois de la bouche de ta famille, elle a une autre allure. Déjà par le fait que je connais une autre langue, qui me donne aussi une comparaison. J'ai tendance à dire que tu connais ta propre langue beaucoup mieux quand tu en connais une autre.

Ce qui arrive très souvent avec les étrangers, on redécouvre sa propre culture parce que on a d'autres points de vues, d'autres sentiments, perceptions autant de la géographie que des gens et surtout la culture qui peut passer sur toute sortes d'aspects. Les gens, la langue, la nourriture sont des aspects très important pour l'intégration de quelqu'un. Essentiellement, la nourriture qui est vitale pour vivre et la langue pour communiquer.

Tu as gardé contact avec ta famille en Colombie via les réseaux sociaux, skype, téléphone...etc ?

Oui, beaucoup, beaucoup de contact par écrit et par téléphone essentiellement. Au début d'un départ du pays c'est nécessaire car on est en pleine intégration et c'est aussi un chagrin, un déchirement de laisser tout ceux que tu as aimé auparavant. Mais, bon ça se fait petit à petit au fur et à mesure qu'on s'intègre. Le pays devient une deuxième maison et, ceci dit, les racines elles sont toujours là. Par exemple, ça fait très longtemps que je suis en France mais mes racines primaires elles sont toujours là, quelque part. Malgré tout, j'ai épousé la culture française qui est aussi importante pour moi que la colombienne. Mais ce qui est encore plus important dans mes racines colombiennes c'est le nœud familial qui est resté très fort, qui m'appartient à moi personnellement. En tant qu'enfant d'un autre pays, enfant de mes parents.

Au fait je t'ai pas posé la question, t'es née dans quelle ville en Colombie ?

Je suis né à Cali, la troisième ville d'importance en Colombie. Donc je viens pas vraiment de la campagne, c'est une ville assez grande.

Je suis né l'année 1959, ce qui me fait 56 ans.

C'est une question que j'ai déjà un peu abordée tout à l'heure. Tes liens avec tes proches en Colombie est-ce qu'ils ont changés, justement, avec cette nouvelle identité que tu as acquise avec le temps en France ?

Oui ma relation avec ma famille elle est forcée de changer. Étant donné que je suis plus dans mon habitat en Colombie parmi eux et que je suis le seul enfant qui vit à l'étranger. Et l'enfant qui vit à l'étranger ramène une nouvelle richesse au pays, voire à la famille, une autre langue. Dans la mesure où je partage mon vécu en France, eux ils en profitent aussi. Donc la nouvelle connaissance qu'ils ont pour eux, c'est une connaissance de la France plus émotionnelle et approfondie qu'auparavant. Celle que tu peux apprendre dans les livres, dans les nouvelles. Cette fois-ci, elle est émotionnelle parce que je la vis, et je la vis avec ma propre famille et c'est moi qui la raconte avec mon vécu. Eux sont toujours dans l'attente d'en savoir un peu plus. Qu'est-ce que je vis ? Dans quelle mesure ça se passe ? Si mon vécu est heureux ou non ? Si le pays est accueillant ou non ? Si le pays me fait du bien ou non ? Donc, c'est dans cette mesure où le changement c'est fait pour la famille.

En parlant de ça, ton intégration en France, tu t'es senti bien accueillie en France ? Est-ce que c'est une culture où tu as eu des facilités à t'intégrer ?

Moi particulièrement, j'ai eu de la chance d'arriver dans une famille qui habite dans un lieu où c'est assez renfermé. À Chamonix. Renfermé par les montagnes. Il est vrai qu'il y a beaucoup de monde mais le quotidien c'est assez enfermé dans la montagne. Donc cette famille, une famille très éduquée. Ils avaient une ouverture de l'autre par l'éducation donc je n'ai pas souffert des problèmes d'intégration. Ils m'ont très bien accueillie et l'entourage aussi. Aussi, du fait qu'en tant que latino américaine, il y avait un meilleur accueil que si ça avait été une autre culture. Maintenant je le vois avec l'expérience vécue depuis ces années. Surtout vis à vis de la famille, une famille assez bourgeoise. Maintenant que j'ai vu les problèmes d'intégration en France. En voyant d'autres personnes, je pense qu'à ce moment là j'ai eu une certaine chance de tomber sur une famille comme ça. Aucun problème d'intégration, ça vient aussi du fait que j'ai une grosse facilité d'intégration et comme je voulais absolument m'intégrer la langue n'a jamais posée de problème pour moi, pour m'intégrer ou pour communiquer. L'ouverture que j'ai eue avec la langue et ma façon d'être m'ont beaucoup aidée et ça m'a ouvert beaucoup de portes partout où je passais.

Parce que tu as rapidement appris le français au final ?

Oui, oui ! En trois mois je parlais déjà le français. Mais ça aussi ça vient avec l'envie d'apprendre, l'envie de découvrir. Peut-être j'avais aussi la facilité mais c'est très important quand tu intègres un autre pays. L'intégration passe obligatoirement par la langue.

En France, tu n'as fréquenté que des Français quand t'es arrivée ? Pas de latino américains où...

Non, ça c'est un point assez particulier car dans le milieu où je suis tombée il y avait pas du tout de latinos américains autour de moi. J'aurai sûrement pu les trouver dans une plus grande ville, mais je ne l'ai pas fait et l'occasion ne s'est pas présentée. Sauf à l'Université où on côtoie des gens qui parlent ta propre langue. Mais une chose intéressante qui m'est arrivée

c'est rencontrer un latino américain à l'Université. Évidemment tu as envie de partager dans ta propre langue à ce moment là. Mais c'est des gens qui en veulent, ceux qui viennent étudier. J'ai voulu parler avec cette personne et elle m'a dit : « Non, ici on parle en français ! ». Donc ça, ça fait partie des gens qui veulent vraiment s'intégrer ou apprendre la langue. Ce qui est une attitude que je peux très bien comprendre, qui est assez intelligente pour apprendre une langue. Parce qu'il y a des groupes de communautés qui restent entre elles et on le sent très bien, dans la langue parlée, vécue, il y a encore beaucoup de lacunes. Soit de prononciation, soit de l'intégration de la langue. Parfois, ils arrivent à peine à le parler et ne l'écrivent pas par exemple, où il n'y a pas une intégration dans tous les sens. L'intégration de la langue te mène à toutes sortes d'intégrations. Socialement parlant, politiquement et familière.

Tu as vécu à Chamonix ?

Non, non. Chamonix on y allait très souvent. C'était le lieu où habitait ma belle famille.

Tu as fait combien d'années d'études de français au final à Grenoble ?

À Grenoble j'en ai fait à peine deux ans et ensuite on est partis à la frontière avec Genève. Parce que mon mari, en tant qu'avocat, c'était mieux d'être proche d'une très grande ville. C'était encore une autre expérience.

Quand vous êtes partis vous installer à la frontière, t'as arrêté tes études ?

Oui, j'ai arrêté parce que aussi j'ai eu un enfant. Et je voulais m'occuper de mes enfants et la langue était plus ou moins acquise. J'éprouvai plus le besoin d'étudier la langue.

Ton premier enfant tu l'as eu pendant que tu étais à Grenoble du coup ?

À Grenoble oui, en deuxième année.

Pour revenir à la langue, pour toi ça été plutôt aisé ou tu as connu une barrière dans l'apprentissage ?

Pour moi ça n'a jamais été une barrière, ceci dit c'est très particulier pour chaque personne. Particulier dans la mesure où quels sont tes objectifs ou ton vécu ou la façon de prendre l'intégration. La langue intuitivement tu vois que c'est l'un des moyens pour t'intégrer très facilement. Déjà l'envie d'apprendre c'est une très belle façon d'apprendre la langue, l'envie avant tout. Après, il est vrai que les racines latines communes m'ont beaucoup aidées.

Est-ce que ton niveau d'étude en Colombie...Parce que tu en étais où déjà en Colombie au niveau de tes études ?

J'avais fini mon bac commercial et une école d'Art en cinq ans. Mon école d'Art je l'ai faite presque en même temps que mon bac parce que c'était le soir. Et puis à un moment donné quand je finissais mon école d'art, j'avais déjà fini mon bac, je prenais des cours de français parce que la langue m'intéressait.

Est-ce que ton école d'Art a eu un impact dans ta vie en France ?

Oui, oui ! C'était peut-être pré-déterminant pour ma relation avec mon mari. Du fait que j'ai

peut-être choisi à ce moment là de tomber amoureuse. De tomber amoureuse d'un homme français qui avait beaucoup de relations avec ce que j'avais étudié. Étant donné que la France c'était le nid de la culture artistique et que j'avais une attirance dans ce domaine. Donc c'est peut-être pas le hasard.

Du coup, t'as exercé quelle activité professionnelle en France ?

Le métier de maman (rire). Ensuite quand j'ai été un peu libérée des enfants, qui ont grandi un petit peu, j'ai commencé à travailler dans l'art. Au départ j'ai fait de la peinture et ensuite j'ai fait complètement de la poterie.

La poterie ça fait combien de temps que tu en fais ?

Que j'en fait professionnellement ?... une vingtaine d'années.

Du coup dans ton parcours tu as fait Grenoble, la frontière avec Genève et d'autres destinations ?

Oui, donc j'ai fait Grenoble, Annemasse puis je suis partie huit ans en Angleterre puis je suis venue en Ardèche.

C'est par rapport aux activités professionnelles de ton mari que tu es allé en Angleterre aussi ?

Oui, Oui !

Et ça ne t'a pas fait bizarre de repartir dans un autre pays ?

Oui, mais c'est très riche. J'avais compris l'importance, de visiter, de voir, embrasser d'autres cultures. C'était bien aussi, c'était l'anglais que j'ai toujours voulu apprendre aussi. Tu as toujours un soupçon de peur mais elle est vite dépassée par l'envie de connaître.

Pareil pour l'Angleterre, elle s'est passé comment ton intégration ?

L'intégration elle c'est faite moins facilement qu'en France. Par rapport à la culture anglaise. La culture anglaise, elle a plus de retenue vis à vis des étrangers. Malgré que je sois tombé dans un milieu assez accueillant, un milieu culturel assez important et ça ça compte beaucoup dans l'intégration. Ça dépend où tu tombes socialement, le milieu social. Les Anglais se donnent moins facilement à l'intégration de quelqu'un d'autre mais elle s'est faite quand même. Et je n'ai pas eu de problème après un certain stade. Ça c'était à Bristol.

C'est en quelle année que tu es arrivé là-bas à peu près ?

1992 ! Je crois que c'était en 1992 ou en 93.

D'accord ! Et qu'est-ce qui a motivé ton choix de revenir en France ?

L'envie de changement de mari [un autre mari, rencontré en Angleterre]. Revenir en France, c'était revenir à un endroit que je connaissais déjà. C'était ça le choix qui était important.

T'es arrivée quand en Ardèche et pourquoi l'Ardèche ?

Je suis venue en 2004. L'Ardèche, car au cours d'une de mes vacances en France j'avais aperçu l'Ardèche et j'avais beaucoup aimé la géographie de l'Ardèche. D'un côté l'aspect sauvage et d'un autre côté l'aspect assez vierge. Vis à vis du paysage et de l'habitation, c'est un endroit qui m'avait séduit.

Et tu t'es installée directement à Chassiers ?

Directement à Chassiers.

Et comment ça s'est passé à Chassiers ? Dans un petit village de 1000 habitants ?

Voilà ! C'est particulier dans un petit village, car les aînés d'un village, ils veulent protéger leurs nids. Normalement ça se passe plus difficilement mais comme j'arrivais avec trois enfants je pense que l'intégration c'est faite plus facilement grâce aux enfants. Parce qu'un village qui reste avec ses aînés à tendance à mourir. C'est les enfants qui redonnent la vie au village.

L'avantage avec un village comme Chassiers c'est que, bon il y a les Chassierois de plusieurs générations mais à côté t'as une grande partie qui viennent de régions ou de pays différents.

À l'école on retrouve des Anglais, des Latinos, des Hollandais...Et ça s'est fait par la force des choses, que les gens bougent beaucoup. Maintenant les gens ils voyagent et cherchent une certaine pureté dans les villages qu'ils ne trouvent pas dans les grandes villes.

C'est par le biais de l'école que t'as réussi à t'intégrer à la vie du village ?

Ça a permis une intégration plus facile, une acceptation des villageois.

C'est vrai, mais après tu t'es beaucoup impliqué dans la vie culturelle, la mairie et tout ça...

Oui, oui. L'envie de s'intégrer passe par là aussi. C'est aussi donner, pas seulement recevoir. C'est donner, donc j'avais les moyens de donner une partie de moi, l'aide à l'école par mon métier et ça été très bénéfique car il y a non seulement la compréhension de ma personne, de ma culture mais aussi le bénéfice de ce que je peux donner. Et tout ça fait une boule qui te ramène à une bonne intégration du lieu où tu habites.

Du coup quand tu es arrivée en Ardèche c'est quel réseau que tu as intégré ? Le réseau villageois ou un réseau plus vaste ? Un réseau culturel ?

Je pense que fondamentalement, au départ, les enfants c'est un très très bel outil d'intégration. Parce que les enfants créaient des liens entre les parents, donc de nouvelles amitiés, les enfants eux-mêmes, avec le système éducatif, avec le pays. Et puis, les enfants, c'est la nouvelle génération donc le cadeau pour le pays. C'est ceux là qui vont construire de nouveaux quelque chose. Moi en tant que maman étrangère j'ai déposé une nouvelle pierre à la construction de ce pays à la limite, je peux le dire, car ce sont mes enfants qui ont créé déjà le lien, l'école. Il y a presque tout dans ce genre d'intégration. L'enfant peut créer le lien social, de nouvelles connaissances, le système éducatif donc le pays. Par là tu as presque tout, donc

c'est énorme.

Après tu t'es créé des liens avec des gens du milieu artistique, de ces milieux là...

L'amitié, nouveau réseau de connaissances donc nouveau de réseaux de travail éventuellement. Et tout se lie, la preuve, une fois que j'ai installé mon atelier dans ma maison, c'est le même réseau d'amitié, de mes enfants, qui ont été mes clients, mes étudiants, donc une ressource de travail.

C'était quoi l'image que t'avais de la France avant de partir ?

C'est une perception très vague parce qu'elle est donnée par les médias, par ce que tu entends. Mais cette perception devient réelle quand tu la vis et elle peut, très souvent, ne rien à voir avec ce que tu as vu. Il y a des stéréotypes qui traînent dans les gens, qui très souvent n'ont rien à voir avec ce que tu vois, ce que tu vis.

Pour toi justement, quels sont les stéréotypes que t'avais avant de partir qui se sont vérifiés ou au contraire, pour toi, quelles fausses idées étaient véhiculées en Colombie sur la France ?

Bon, quelque chose d'assez banal et assez idiot en même temps c'est que le Français ça pue (rire). Et je pense que ça beaucoup à voir, ce n'est pas la question de se laver ou non, c'est le vieux pays, c'est l'histoire, c'est le poids de l'Histoire qui vient jouer sur le stéréotype. Nous, en Amérique latine, le nouveau monde c'est un monde qui est en train de se construire et pourvu qu'on copie le meilleur des autres. Mais dans notre propre culture qui est une histoire à part. Donc en France, c'est le poids de l'histoire. Très souvent tu vois des films sur l'histoire, donc la France auparavant, les rues où il y avait les égouts dans les rues, l'histoire des rois qui ne se lavaient pas. Mais aussi, si on se ramène au temps beaucoup plus présent, tu peux très bien trouver des jeunes qui ont choisis un côté anarchique, qui peuvent négliger leur hygiène et leurs apparences pour diffuser des messages politiques. C'est un choix personnel vis à vis de la société, ce qui veut dire se laisser pousser les cheveux, ne pas se les laver, marcher dans la rue pieds nus ou autres, avec une guitare sous le bras. Ça c'est une image, on peut pas imaginer quelqu'un qui marche comme ça dans la rue, c'est très propre.

Mais ça n'existe pas ce type de personnes en Colombie ?

C'est le mouvement hippie qui a donné ça, tu vois ! En Amérique latine, on l'a eu par répercussion, plus tard. Autre chose, le stéréotype aussi du grand nez, béret, baguette sous le bras. Et ça pour moi c'était un stéréotype positif dans la mesure où j'ai pu le vérifier. C'est un fait, que le Français se traîne très souvent avec sa baguette de pain. Moi-même je peux très bien le faire maintenant. Grand nez, la physionomie européenne, ce n'est pas un nez aplati comme un noir ou un latino américain. Les yeux bleus c'est ce qui prime dans les caractéristiques physiques d'un Français. La baguette et le béret faut aller dans la France plus profonde, mais c'est une belle image d'un Français, c'est vrai. Dans les livres de langue française c'est ce que tu trouves pour apprendre le français, c'est ça. Mais bon c'est comme tout.

Après niveau de l'image globale du pays, il y avait l'idée que c'était un pays accueillant ou au contraire froid ? Ou l'image de la France au niveau plus global ?

Au niveau plus global c'était l'étonnement d'une nouvelle culture. Pour moi l'inconnu déjà, mais un inconnu très alléchant. Très différente de la mienne.

Avant d'arriver t'avais pas une image très précise...

Non, mais c'est impossible ! Même si tu le vois dans des images, le vécu c'est autre chose. Le vécu, les odeurs, l'entendre et surtout dans la cuisine. La cuisine, la façon de la faire, l'importance gastronomique dit beaucoup du pays. La façon de manger, la façon de boire tu vois. Rien qu'avoir une entrée, un plat principal, un dessert, manger avec une bouteille de vin sur la table. Dans beaucoup de pays la façon de poser les couverts ça peut être très différents. C'est culturel.

Justement ça fait une transition parfaite avec la question suivante, quand tu cuisines en France tu fais plus des plats colombiens, des plats français ?

Au départ, tu te rapportes toujours à ta culture pour la nourriture, si tu es invité à manger chez les Français, tu es obligé de manger la nourriture française. Moi, la préparation particulière à ce moment là, c'est une adaptation. Adaptation au pays, prendre les ingrédients de base, par exemple le riz, donc le riz qui est connu mondialement je le prépare à la façon colombienne. Mais ça reste quand même du riz que tous les Français connaissent, donc une adaptation.

En fait tu faisais des plats colombiens adaptés aux goûts français ?

Voilà ! À part les ingrédients que je ne peux pas trouver. Car il y a des ingrédients, des légumes que tu trouves pas particulièrement tout de suite, faut aller dans les magasins exotiques pour trouver. Il y a une certaine adaptation, jusqu'au moment où tu t'adaptes complètement parce que tu fais la nourriture complètement française. D'abord par plaisir, l'envie de connaître, de savoir faire. Et puis un jour, tu te fais un plat qui reste assez fidèle à la cuisine de ton pays. Donc après tu fais une séparation complète.

Donc tu cuisine plus français ou colombien ?

Plus français ! La cuisine de mon pays devient le plat exotique.

Et niveau des habitudes vestimentaires aussi...

Alors, le vestimentaire au départ, c'est un peu comme la cuisine. Tu arrives avec tes affaires et tu commences à percevoir que c'est des choses que tu dois intégrer. Pour ne pas être trop à côté. C'est une façon de s'adapter. Sans compter que, par rapport à mon pays les habitudes vestimentaires n'ont pas la même complexité qu'en France, vu les saisons, c'est beaucoup plus facile en Amérique latine, voir Cali où le climat c'est toute l'année la même chose. En France tu dois t'adapter avec les saisons, ça c'est quelque chose que tu es forcé d'intégrer par rapport au climat.

Par rapport à tes enfants, tu leurs à transmis l'espagnol ?

Oui !

Comment tu leurs a transmis cette langue tout en leur apprenant le français ?

Je parlais en espagnol, peut importe la réponse que j'avais. Petit à petit l'habitude s'est établie et les enfants avec leur éducation en France ils ont appris le français. Mais j'ai bien profité aussi de leurs études car, en tant que maman, je devais avoir la discipline des devoirs. J'en ai profité pour mieux apprendre le français aussi.

Et dans le foyer la langue principale c'était quoi ?

Le français. L'espagnol c'était juste entre mes enfants et moi. Mon premier mari parlait bien espagnol mais on parlait en français.

Anaïs QUENETTE, Mauricienne, 20 ans, arrivée en 2013

Anaïs Quenette, Mauricienne âgée de 20 ans, née à Floral en 1995 (Ile Maurice), arrivée en 2013 à l'âge de 17 ans. Cet entretien a été réalisé dans mon appartement à Lyon en fin d'après-midi après que nous avons pris le goûter ensemble et bavardé. J'ai rencontré la personne interrogée il y a presque un an, nous sommes toutes les deux salariées-étudiantes pour la même chaîne de restauration rapide. Nous avons quasiment le même âge et sommes proches, ce qui explique le recours au tutoiement dans les questions.

Alors, est-ce que tu veux te présenter un petit peu en quelques mots : dire ton prénom, ta date de naissance et ta nationalité ?

Alors... je suis Mauricienne. Je m'appelle Anaïs Quenette, ou Marie Anaïs Quenette (rires)¹¹⁷ et je suis née...ma date de naissance ? Le 19 septembre 1995 [à Floréal à Maurice].

Donc aujourd'hui tu es en France à Lyon ; est-ce que tu peux m'expliquer ce choix ?

Euh alors, pourquoi la France ? Pour étudier tout simplement et parce que j'ai fait une scolarité française et qu'on nous a toujours dit que la plupart des cursus étaient en France ; vu que j'ai grandi à Madagascar y avait pas forcément de formations plus poussées.

Pourquoi Lyon ?... après c'était un choix plus par amitié, parce que ma meilleure amie voulait aller à Lyon, ben je l'ai suivie parce que sa grande sœur était à Lyon. Voilà, pourquoi Lyon.

Et t'as grandi à Madagascar et pas à Maurice ?

Oui en fait de six mois à quatre ans j'étais à Madagascar, je suis retournée deux ans [à l'Ile Maurice] et puis ensuite je suis retournée à Madagascar de six ans à quinze ans à peu près, je suis retournée [à l'Ile Maurice] à cause de la crise et je suis restée mes trois dernières années de scolarité à Maurice.

Je me suis posé une question parce que tu es en cursus de langue Anglais Espagnol et Chinois, et tu m'as dit que tu es venue à Lyon pour suivre ta meilleure amie, mais... pourquoi t'es pas allée par exemple au Royaume-Uni ... Enfin, tu voulais venir en France et après tu as choisi Lyon ?

Euh, ben le cursus que j'avais choisi, LEA¹¹⁸, il était accessible à tout le monde dans toutes les villes, en France. Après pourquoi la France ? Ben j'ai fait une scolarité française donc, ben étant à Madagascar on m'a laissé que ce choix-là. Après, il y avait le Canada aussi, mais moi c'était plus la France... Vu que j'ai quitté Mada¹¹⁹ en troisième, on parlait pas d'orientation plus que ça. Quand je suis allée à Maurice, moi j'étais plus calquée sur la France et vu que tous mes amis allaient en France, ben je me suis dit, je vais aller en France. Après c'est vrai qu'on m'a beaucoup plus parlé des autres pays comme l'Australie...

¹¹⁷ Sujet de plaisanteries entre Anaïs et moi. Au travail, les responsables l'appellent Marie-Anaïs en pensant qu'il s'agit d'un prénom composé alors que c'est l'usage à l'Ile Maurice de placer un premier prénom sur l'Etat civil avant celui usité couramment.

¹¹⁸ Abréviation pour Langues Etrangères Appliquées à l'Université, utilisée par l'interrogée pendant toute la durée de l'entretien.

¹¹⁹ Abréviation pour Madagascar, utilisée par l'interrogée pendant toute la durée de l'entretien.

Mais je suis restée sur la France oui. Après c'était la peur de se retrouver toute seule aussi, je voulais pas me retrouver toute seule même si je suis plutôt débrouillarde. J'allais voler de mes propres ailes.

Et comment ta famille l'a pris, ton départ ?

Euh, ben mes parents m'ont toujours poussée à partir et à être autonome ; donc pour eux il fallait que je parte quoi. C'était la suite logique des choses. Ils se sont surtout pas rendu compte quoi. Même moi je me suis pas rendu compte.

Mais du coup c'est allé très vite, parce que tu as du avoir tes résultats en juin et partir en août, non ?

Et ben oui. Mais Maurice c'était petit, on avait vraiment envie d'ailleurs quoi. C'est fou hein ? mais toute cette année-là on parlait de comment on allait vivre, et de l'appartement, il serait comment et tout ! C'est vraiment chouette parce que...et puis tous les soirs j'étais pas vraiment à la maison parce que j'allais fêter mes résultats...et puis, ouais, j'ai même pas eu le temps de profiter ... et ouais, on se rend pas compte, on part. Je prends l'avion, tu t'en rends même pas compte. T'es dans une bulle pendant cinq mois et puis après tu retournes à la réalité, tu vois ?

Et pour l'appartement, tu as regardé sur internet... ?

Euh pour moi c'était assez facile parce que la sœur de ma meilleure amie laissait son appartement qui était pour, enfin c'était un petit studio. Et du coup après je suis allée dans son appartement et...J'ai pas eu besoin de chercher.

Et pour les visas tout ça, comment ça s'est passé ?

Alors pour les visas je me suis plutôt débrouillée toute seule... les premières démarches à faire c'est auprès des ambassades françaises et à l'Ile Maurice. On doit donner des papiers basiques comme acte de naissance, revenus des parents sur six mois, attestation de résultats du bac, lieu d'hébergement aussi et que quelqu'un pourra... enfin, qu'on aura toujours des sous sur notre compte et puis après, on arrive en France avec le visa de l'ambassade et on doit passer à l'OFI¹²⁰ pour être sûr qu'on est « valides », on va dire ça comme ça parce qu'on a un test médical... Et une intégration où on fait une visite médicale qui est plutôt rapide, euh c'était quoi... ben les yeux, les poumons, les trucs comme ça un peu ... pas très importants quoi... et voilà, c'est validé pour un an et après on doit renouveler tous les ans.

Donc le visa, c'est qu'un an à chaque fois ?

Oui un an, et après c'est une carte de séjour aussi, et qu'on renouvelle à chaque fois.

Et ils peuvent refuser ?

Ils peuvent refuser oui... Ben moi j'ai eu peur une fois. Pourquoi ? parce que j'étais à découvert sur mon compte et qu'ils disent qu'il faut quand même avoir des revenus. Sauf que moi je tire directement mon salaire par cash et donc après je le donne, je paye mon loyer...

¹²⁰ Abréviation pour Office de l'Immigration, utilisée par l'interrogée

Donc voilà. Mais après en principe quand tu es étudiant, ils ne peuvent pas refuser. Ils veulent être sûrs que tu vas pas finir sous un pont quoi.

Les garants ça marche pas vraiment pour l'histoire du visa, on est adulte, on en a pas besoin. Mais faut juste prouver que si par exemple c'est tes parents qui payent, qu'ils peuvent. Il faut une attestation de 650 euros par mois sur ton compte. C'est pas rien. Moi j'ai montré ma fiche de paie, c'était bon.

Après, moi, mes parents, pour la fac, c'est eux qui vont payer ou ils m'envoient un peu de sous à côté donc ça va.

Et, est-ce que tu as des bourses ?

Non, je n'ai pas de bourses. J'ai le droit à la Caf ¹²¹, mais pas aux bourses. Après on m'a dit de toujours vérifier parce qu'on m'a dit que des fois ils la donnaient aux étrangers mais je suis allée vérifier et ils la donnaient pas.

Et, si tu es malade par exemple, tu as le droit à la sécurité sociale ?

J'ai le droit à la sécurité sociale qui est remboursée à 70% mais après un an de résidence en France, c'est 100% je crois.

Quand tu m'as parlé de ton départ, tu m'as dit que tes parents t'avaient encouragée ; et maintenant quand tu reviens, ils aimeraient plutôt quoi ?

Euh ma maman, elle voudrait que je reste parce que, ben déjà, entre-temps mes parents ils ont eu des soucis par rapport aux sous, et que bref, ben c'est pour ça que je suis venue travailler au Mcdo et que je me sentais comme un poids pour eux parce que mes parents disaient jamais quand il y avait un souci et moi j'apprenais tout par ma sœur ; et ma maman, je lui manque parce qu'elle était toute seule et que mon papa était un mois au Ghana et ma sœur était chez ma tante parce que c'est trop loin de l'école de vivre à la maison. Du coup elle voulait que je revienne et – parce que ma maman et moi on s'entend super super bien – et, pour elle, elle veut qu'on monte une entreprise, qu'on soit tout le temps ensemble et tout, ouais, et du coup ben ça lui fait mal au cœur quand je lui dis, ben, que je suis malade et tout...

En même temps je sais que pour elle si je reviens, enfin, de manière inconsciente, je sais que si je reviens ça leur coutera moins cher ...

Après mon papa non, il veut vraiment que je poursuive mes études parce que je pense qu'il n'a pas eu l'opportunité de le faire. Et que voilà, ben pour lui, même s'il devra ne rien manger... il veut que je réussisse tu vois...

Donc c'est plus ma maman qui veut que je reste, que je retourne. Elle me le dit souvent en plus.

Pour le choix de tes études, ils étaient d'accord ? De faire « langues étrangères » ?

Oui, alors là, c'était un grand sujet de débat ! Parce que je voulais pas faire la traduction. Je trouvais pas ça, pff, intéressant de base ; mais en même temps, j'étais encore dans ma période rebelle ou quand ton papa, quand il te dit quelque chose, tu dois le faire. Et euh... du coup euh... on s'est entendu dessus ; en même temps je parlais par mail avec une grande

¹²¹ Abréviation pour désigner l'organisme public d'allocations en France

traductrice qui me disait ce que je pouvais faire. Et vu que LEA c'était vraiment... en fait, j'ai foncé dans le tas parce que je me suis dit « je sais pas ce que je veux faire », je faisais des tests d'orientation et tout mais je trouvais vraiment pas ce que je voulais faire...et j'ai vu qu'avec ça, ben on pouvait être prof, on pouvait faire plein de choses qui, moi, m'intéressait... dans le tourisme et tout...

Donc on s'est entendu pour les deux ; lui c'était LEA et ça avait l'air intéressant, que je pouvais aller jusqu'en master...

Maintenant, comme je suis dedans, quand je dis que je pourrais faire un BTS, il ne s'oppose pas. Il m'écoute. Il veut que je voyage aussi, il suit mes choix. Alors qu'avant j'étais encore son bébé, je devais faire ce qu'il me disait. « C'est moi qui ai la science infuse en quelque sorte. Toi, tu ne sais pas encore affronter le monde... » .

Et lui, tu m'as dit qu'il n'a pas trop fait d'études... Il fait quoi comme métier ?

Papa a eu son bac britannique, puisqu'ils ont fait tous les deux¹²² une scolarité anglaise. Il a travaillé ensuite dans une entreprise, tout ce qui était import/export dans les cargos, pour Rogers¹²³ et du coup il est monté d'échelon en échelon. Il a été expatrié à Madagascar, il a racheté l'entreprise, avec la crise, il a dû la revendre et retourner à Maurice, sans diplôme. Du coup, il a dû passer son MBA en management. Il est parti travailler au Ghana pendant six mois et puis en Ethiopie et il est revenu.

Et ta maman, elle était toute seule à la maison ?

Voilà, ...on a une petite entreprise, tu sais les emballages pour valises, là ? Ben on avait un truc comme ça à Mada mais comme il y a un peu la crise et que Air France veut plus atterrir sur le territoire malgache, ben ma maman est en recherche de travail.

A la maison, vous parlez combien de langues en fait ?

On parle Français, on a toujours parlé Français ; des fois on a eu des tentatives pour parler Anglais... mes parents parlent Anglais, alors quand on étaient petites, comme nous on parlait pas Anglais, quand il y avait un sujet important... jusqu'au moment où on comprenait ce qu'ils disaient... Ma sœur et moi on rigolait parce qu'on s'est dit que quand nous, on parlerait espagnol, ils comprendraient rien. (rires) Et on parle créole aussi.

Quand je suis venue chez toi la dernière fois, tu m'as présenté tes amis en disant « c'est ma petite famille » ; ce sont des personnes que tu connaissais d'avant ?

(rires) Oui, je les connaissais de Mada. Je les ai retrouvées par hasard grâce à ma coloc. On est sur quatre ans de différence maximum, on est très proches.

Ça te redonne le moral de les voir ? Est-ce que ça te rappelle ton enfance, ton chez-toi ?

Je me sens proche d'eux. Quand on fait des soirées par exemple...C'est pas un truc communautaire ou quoi... mais quand on va mettre des musiques du pays tu vois, on va danser dessus et les autres ils seront pas dans le même délire (rires). Mais moi j'aime bien

¹²² Ici, les parents

¹²³ Société de logistique

toutes les cultures, j'habitais dans une île où toutes les cultures se rassemblent tu vois, donc heu... c'est vrai que les soirées sont différentes, on va se retrouver aussi, on va rigoler... c'est comme un repas de famille où chacun va raconter ses petits trucs...

Et vous préparez des spécialités de chez vous ?

Oui bah moi la dernière fois... on a fait des spécialités de Mada... Et là on s'est dit que pour les vacances tous les soirs on ferait un truc, on est six alors... Moi j'ai fait deux fois des plats de chez moi, parce que ma maman elle m'avait amené des galettes, du coup quand on rentrait de soirée, je faisais à manger... On fait ce que nos parents nous ont appris à cuisiner ; là ce soir on fait une raclette ...

En plus de ces amis, et de ta meilleure amie de l'époque ; est-ce que tu avais d'autres contacts à ton arrivée à Lyon... peut-être des membres de ta famille ?

Oui, alors, j'avais une tante de loin, une cousine de ma maman du côté de mon grand-père... et qui était à Givors. Et qui venait. C'était cool parce que les autres étudiants qui sont à Lyon c'est parce que leurs parents sont pas trop loin... Ma coloc, elle revenait avec des sacs de nourriture, des choses comme ça ... Et ben ma tante c'est ça qu'elle faisait ! Elle me disait « Anaïs je t'ai pris des courses... » J'étais contente parce que je revenais et je disais, « c'est ma tante qui m'a donné ça ! » Je suis allée chez elle, à Pâques, je suis allée chez elle... Je suis allée à la messe avec elle, je l'appelle toutes les semaines ou en tous cas une fois par mois. C'est cool. Je m'entends bien, je me retrouve. Elle me fait des bons petits plats, ça fait du bien de se faire pouponner des fois (rires).

Après, en première année je me suis fait des amis, on se voyait tous les jeudis pour déjeuner. Et puis, je sais pas, on restait là, on regardait des films. On faisait n'importe quoi (rires). Après, deux de mes amies – on était quatre – sont parties. Une à Roanne et une à Dijon, et puis je me suis rapprochée de ma meilleure amie d'aujourd'hui, on était 24/24H ensemble. Maintenant elle a un copain donc c'est un peu plus différent mais... je me suis raccrochée à ça aussi.

C'est important quand on va dans un pays tout seul, on a besoin de se reconstituer une sorte de réseau... si jamais tu vas mal, y a le téléphone et tout mais... c'est pas pareil... tu sais que tu as des personnes à côté de toi qui vont te relever tu vois... ce que tes parents font normalement. C'est des personnes que tu pourras appeler quand tu vas mal. Maintenant, c'est comme si c'était ma sœur.

Tu as parlé du téléphone tout à l'heure, il y a combien d'heures de décalage avec tes parents ?

Trois heures

Donc tu peux téléphoner à peu près toute la journée si tu as besoin ?

Oui, après c'est vrai qu'avec le Mcdo, c'est plus compliqué. Mais je parle à mes parents assez régulièrement. Avec ma maman, je lui écris presque tous les jours, on s'appelle presque tous les jours. Donc c'est pas un souci ça.

Et tu fais Skype aussi avec eux ? Ou les autres applications ?

Oui, What's app ! On s'écrit. Par contre avec ma sœur on arrive pas à gérer la distance ; on se comprend pas par message, on se dispute.

Elle est très jeune ?

Oui elle a quinze ans, quand je suis partie, elle en avait treize. C'est pas facile. Ma sœur et moi, on a jamais été très fusionnelles. On est pas pareilles. Elle avait même le rôle d'une grande sœur pour moi, elle est très très impulsive (rires). Elle est jalouse de tous mes amis, et puis moi je suis un peu celle qui est perdue dans sa vie, je suis un peu bébé. Des trucs comme ça, alors que ma sœur, elle sait ce qu'elle veut dans sa vie. Elle a ses convictions et elle les porte ; elle les assume jusqu'au bout et ça c'est cool. Après, quand je suis revenue cet été c'était bien. Elle est très démonstrative tu vois, elle te montre qu'elle t'aime, on a fait plein de câlins. On s'est bien entendues.

Et en deux ans, c'est la première fois que tu rentrais ? C'était pas trop long.

Oui. Au début j'étais dans ma bulle, je me rendais pas trop compte. Par contre si, la première semaine vu que j'étais tout le temps avec ma meilleure amie, j'avais juste besoin de lâcher prise, d'être un peu toute seule. Et puis, après un an, c'était un peu dur. Je déprimais mais je voulais pas le dire à mes parents parce que je voulais pas qu'ils aiment plus ma meilleure amie. Et qu'ils me disent de rentrer. La première année ça s'est super bien passé. Je me suis un peu trop défoulée, et j'ai pas trop travaillé...

La deuxième année par contre a été beaucoup plus intense. A partir de mai-juin, ça été vraiment dur. J'étais là mais j'étais pas là. Je voulais plus rester, j'avais la tête ailleurs. J'avais besoin de rentrer, et je me sentais seule aussi. Je me disais que personne n'allait s'occuper de moi... J'ai besoin qu'on m'épaulé, je suis pas très câlins... mais j'ai besoin qu'on soit là pour moi. J'avais besoin que ma maman... Je me sentais seule quoi ; je faisais des crises de pleurs parce que je me sentais seule.

Et Mcdo, c'était ton premier boulot en France ?

Oui le premier vrai avec une fiche de paye (rires) !

Comment tu te sens aujourd'hui ? Est-ce tu penses à après tes études ? Tu sais déjà ce que tu veux faire ?

Je suis vraiment en phase de doute en fait. J'ai l'impression de plus avoir les épaules assez solides. Et je pensais que repartir à Maurice ça allait me mettre un coup de booster mais en fait je commence à beaucoup douter, j'ai peur de pas réussir ma deuxième année et de pas valider la première¹²⁴. Enchaîner avec Mcdo ça me fatigue aussi ; c'est pour ça que la moindre chose me rend mal. Je parle à mes parents mais le problème c'est qu'ils voient pas ce qui se passe tu vois... Je dis que je suis malade, ben mon père il me dit « ok », tu vois ?

¹²⁴ Anaïs a redoublé sa première année l'année dernière et est aujourd'hui en deuxième année mais elle doit rattraper un semestre de première année.

Est-ce que tu n'oses pas leur dire pour qu'ils ne s'inquiètent pas ?

Oui j'ose pas leur dire mais c'est vrai que c'est un peu dur en ce moment. Avec le Mcdo ça s'arrange pas. J'ai plus envie de rester. Je sais pas ce que je veux faire, je sais pas si je vais réussir. J'ai déjà redoublé ma première année... C'est bête hein mais le fait d'avoir un copain déjà ça aide parce qu'on a toujours quelqu'un avec soi. J'aimerais bien, tu vois, avoir quelqu'un qui soit là. Tu vois, ma meilleure amie, elle est venue quand je suis tombée malade, elle a passé la soirée avec moi... Et je me suis dit que j'étais pas toute seule ; c'est important.

Je me suis entourée de beaucoup beaucoup d'amis (rires).

Est-ce que ta vision de tes objectifs a changé par rapport à ton arrivée ? Tu vois le futur comment depuis que tu es sortie de cette bulle dont tu m'as parlé ?

Déjà au niveau professionnel, moi quand je suis arrivée, je voulais pas travailler dans un bureau, je voulais un truc qui bouge, dynamique. Je voulais un beau métier, dans les langues peut-être. J'étais partie avec mes idées d'ado ; maintenant je sais que j'ai besoin d'argent pour réussir dans la vie. Avant je voulais m'arrêter à la licence, et faire autre chose. Maintenant je veux aller jusqu'en master. Je pense que chaque personne a des aspirations dans la vie, il y a des personnes qui sont « aspirées » par l'argent, d'autres pour d'autres choses... Moi c'est la famille, un jour je veux avoir des enfants, une petite vie... même pas avoir énormément d'argent mais être bien, tu vois. Je veux gagner des sous maintenant, mais ce sera que à mes parents que je vais leur donner. Pour ne pas être redevable.

Je vis un peu au jour le jour, c'est un esprit assez étudiant, je suis un peu moins économe. J'en suis à un moment où je me dis qu'au pire, je trouverais toujours une solution. Je me trouve solide quand même, avant j'étais plutôt timide.

Est-ce que c'est l'effet d'être venue en France ?

Je pense que j'ai pris beaucoup plus d'assurance, je pense que je suis devenue la personne que je voulais être. Maintenant je m'assume, je suis comme ça et je ne changerai pas. Je suis contente de ce que je suis.

Tu veux rester en France jusqu'à ton master ? Faire un BTS après ?

Je sais pas... je vais aller jusqu'en licence et après on verra bien. Je me laisse un peu porter sur le vent en ce moment, mais je verrais bien.

Tu voudrais travailler où ?

Je voudrais être hôtesse de l'air. Pendant un ou deux ans. Pour voyager. C'est vrai que l'Europe... j'aime beaucoup l'Europe. J'aime la France, je suis amoureuse de Lyon. J'aime cette ville, et je regrette pour rien au monde d'être venue ici. C'est pour ça que je crois au destin, c'est le destin qui m'a amenée ici malgré tout ce qui s'est passé.

Tes parents sont jamais venus ?

Non, par contre je rêve qu'ils puissent venir.

En gros, t'as l'ADN du voyage en toi ? Madagascar, Ile Maurice, France ...

Oui ! Et puis j'ai une famille assez variée culturellement... J'ai un tonton qui est Allemand, une tante chinoise, une autre indienne, j'ai un tonton français... J'ai des origines allemandes, indiennes, africaines... J'ai un oncle qui vit en Amérique...

Et ta sœur aussi elle veut partir ?

Au début ma sœur elle voulait pas. Parce que c'est un bébé et que l'Ile Maurice c'est un beau pays (rires). Mais maintenant elle a grandi et elle a beaucoup d'ambition, elle veut devenir réalisatrice et aller à la Sorbonne.

Moi je voudrais partir en année de césure en Amérique, chez mon tonton. Et puis gagner des sous et faire le tour de l'Amérique, le Sud et tout ...

Et pourquoi avoir choisi le chinois ?

Ah...je me pose la question tous les jours ! Pourquoi ?... Parce que de base je voulais prendre communication. Sauf que j'ai dit à mon papa qu'il y avait le chinois et il m'a dit « ah très bien le chinois, le commerce et tout, pays d'avenir »... Donc j'ai dit « ok je vais prendre le chinois. » Première année au top ! 16 de moyenne et tout... Et puis en deuxième année tu te dis, « pourquoi j'ai pris le Chinois ? » Je regrette vraiment.

Et quand tu as redoublé, c'était pas à cause du Chinois ?

Non pas du tout, c'était à cause de la traduction. En fait je suis le genre d'élève qui a raté toutes les bases de son enfance ... L'orthographe tout ça, les verbes en anglais... Je m'en sortais avec l'oral mais la traduction... En vrai, il faut juste que je révise parce qu'en révisant j'ai eu 17 et 13 la dernière fois, donc c'est juste que je ne m'y étais pas mise à fond. C'est dur aussi de gérer sa vie d'étudiante, d'employée, ses papiers, de gérer la distance avec ses parents... C'est vrai que ça, j'y arrive un peu moins. Mais c'est parce que je ne suis pas très bien organisée dans ma vie aussi (rires).

Tu veux rajouter des choses auxquelles je n'ai pas pensé ?

... Il faut venir à l'étranger ! C'est vrai, il faut le faire ! C'est bien de partir de chez ses parents, c'est un truc que je regretterai jamais. Je suis fière de ce que j'ai fait. J'ai plus confiance en moi. Je suis une personne totalement différente avec mes amis, j'étais beaucoup plus réservée, beaucoup plus timide avant. Mais je suis toujours proche d'eux. Après, c'est vrai qu'ils ont dit que je m'étais beaucoup plus affirmée. Mais je le sens moi-même, je le vois moi-même.

Après, mes parents ils disent que j'ai changé parce que maintenant j'assume mes convictions, avant, je prenais plus mes parents avec des pincettes parce que je voulais pas trop m'imposer. Maintenant, je dis comment je traiterai la situation si j'étais à leur place ; par rapport à la religion par exemple je dis ce que je pense, parce que j'ai pas forcément la même façon de penser qu'eux. Ma sœur et moi on a des façons de penser très très différentes de mes parents ; des fois ça peut les choquer, par rapport à la religion par exemple. Moi j'ai eu une éducation dans la religion, un peu plus que ma sœur, mais je suis pour l'avortement par exemple...

Tes parents sont très pieux ?

Oui ils sont très pieux, surtout depuis qu'on est retournés à Maurice. Et ça, ça me dérange un peu je pense. Après je vais avec eux [à la messe] parce que je crois en ce dieu-là¹²⁵, enfin, c'est la religion qu'on m'a apprise... Mais ma religion c'est comme mon intimité, c'est un petit truc que tu portes à ton cœur et que personne te dit ce que tu dois faire.

Mais le truc à l'Île Maurice c'est que, c'est trop communautaire. Si par exemple il s'est passé un truc, c'est toujours la faute à l'autre religion. Le problème c'est que quand il y a un souci, ils vont attaquer une religion, un peuple. Ça devient raciste. Mon tonton m'a dit « tu te maries jamais avec un musulman, c'est le terrorisme tout ça ! » Moi je lui ai dit que j'ai pas été éduquée comme ça, j'ai dit « vous êtes fous vous ! » Ce qui m'avait choqué c'est que mes parents ont rien dit alors que j'ai pas été élevée comme ça moi.

Si tu avais un copain, Français de la métropole et catholique, ils accepteraient ?

Ah oui ils diraient rien.

Si c'est un Indien catholique ?

Oui. Mes parents ils sont très ouverts ; c'est plus sur le comportement qu'ils sont fermés : si il fume, boit, la drogue...

Après ils savent qu'avec ma sœur on a nos façons de penser (rires) ! Pour moi, on aime une personne peu importe ce qu'elle est. Mes parents m'ont éduquée comme ça ! Si je tombe amoureuse d'une personne c'est parce que je l'aime et elle aussi. Moi j'aime une personne pour ce qu'elle est, pas pour ce qu'elle a.

Après moi je dis à Maman, « tu sais je suis ta fille, c'est toi qui m'a éduquée, donc je vais pas t'amener un jour une mauvaise personne » tu vois ? Après, la question s'est pas encore posée parce que j'ai jamais ramené un copain à la maison.

Je redoute plus mon papa... Papa, il est très protecteur (rires).

Tu as une paroisse à Lyon ?

Non, à chaque fois je me dis qu'il faut que j'aille à la messe. J'y suis allée une fois avec la maman d'une amie, je suis allée avec ma tante aussi... Mais j'ai pas une paroisse. Mais je me dis que j'aimerais bien aller de temps en temps ; la messe de Noël par exemple. J'aime bien la messe de Noël...

Tu crois qu'il y aurait un choc culturel si tu allais à la messe en France ?

...oui. Ben je suis allée à une messe en France et concrètement j'ai trouvé ça...ben dans le sens où il y avait pas la musique, il y avait pas les chants... « C'est quoi cette personne qui vient ? Elle est pas Indienne ? » (avec une voix basse pour imiter les chuchotements supposés) Ouais et puis c'est triste quoi ! A Maurice, on se lève le dimanche matin, il fait jour, on va à la messe après on revient, on prend le petit-déj en famille avec le thé, les pâtisseries et tout ! On écoute les chants... C'est différent... Ou le prêtre il va parler de la bière la veille avec ses amis... Tu vois c'est à Maurice (rires). Après chaque pays à sa façon de faire ça.

¹²⁵ Les parents d'Anais sont catholiques pratiquants.

Depuis que tu es en France tu votes à Maurice, par procuration ?

Euh, alors, j'ai pas encore voté. J'ai pas encore de carte d'électeur parce que j'avais 17 ans. Et au lycée ils avaient demandé qu'à ceux qui avaient 18 ans. Je pense que c'est cette année qu'on vote. C'est un premier ministre. Et puis l'ambassade, elle est à Paris. Pour Maurice il n'y en a qu'une je crois. Donc voilà.

Est-ce que tu suis la politique et les actualités mauriciennes ? Ou maintenant tu suis celles françaises ?

Après, la politique, ça a jamais été mon truc, dans n'importe quel pays tu vois. C'est pas forcément bien... Après j'essaye de suivre la politique et les actualités françaises ... mais j'en viens toujours à me dire que les gens aiment se plaindre. Je sais que se plaindre c'est pour avoir quelque chose de meilleur mais... Je sais que j'ai vécu une crise politique quand j'étais à Madagascar, je me suis fait séquestrée dans mon lycée, donc tout va bien... Ça fait toujours un froid quand je raconte ça..., sinon la politique... Moi j'aime pas trop ça.

Est-ce que à terme tu demanderais la nationalité française en plus de celle mauricienne ?

Oui. Pourquoi ? Parce que c'est plus pratique. Moi je veux vivre en France. Mais la question se pose parce que je veux aussi vivre pas loin de mes parents. Mais bon après, je suis encore célibataire. Peut-être que si j'ai une famille, c'est pas grave si je suis loin de mes parents...

Est-ce que tu te vois fonder une famille à Maurice ?

Non, je veux pas qu'ils soient éduqués dans cette mentalité-là. Jamais.

Parce que c'est raciste ?

C'est raciste. Je ne veux pas que mes enfants grandissent à Maurice... Peut-être que ça arrivera un jour mais je ne veux pas. Vraiment pas. Après, un lycée en France, je sais pas comment c'est, donc je sais pas... Mais éduquer ses enfants c'est important. Je veux que mes enfants soient éduqués comme moi.

Et pourquoi à Madagascar c'était moins raciste ?

Tout simplement parce que c'est une île où il y a plein d'étrangers. Il y avait déjà des Malgaches avant. Alors qu'un vrai Mauricien ça existe pas ; c'est une île qui s'est fait coloniser par tout le monde.

C'est hypocrite quoi : un Blanc va rester avec un Blanc, un Indien va être avec un Indien... Après il y a des mélanges mais les Créoles vont rester avec les Créoles... Tu vois, ma couleur de peau par exemple... Tu vois, on va dire « Ah la baleine noire ! elle est rentrée dans la piscine ! »... Ou genre que je suis trop foncée. Quand t'es un Créole clair tu vois, c'est le top des Créoles.

Alors qu'à Mada tu vois on était bien. Il y avait des Français, des Allemands, des Malgaches, il y avait de tout. On restait avec qui on voulait sans faire de distinction à part « Ah il est grand, ah il est petit ! ».

Est-ce que tu crois que tu as été un peu discriminée quand tu es arrivée en France ?

Non jamais. Jamais, je me suis sentie discriminée. Vraiment pas.

Et pas comme à l'Île Maurice en fait ?

Oui. C'est pour ça que j'aime la France. Et puis aussi je sais pas si c'est le fait de venir des îles ou quoi mais je plais à beaucoup plus d'hommes ici et je me suis jamais sentie aussi ...belle (rires). Et ça fait du bien quoi, ça fait du bien de se sentir belle.

Ok va arrêter là, merci beaucoup d'avoir répondu à mes questions.

De rien. Maintenant au travail ! (rires)

Rosa RAIMONDI, Italienne, 74 ans, arrivée en 1958

En ce mercredi 28 novembre 2015, je m'entretiens avec ma grand-mère Rosa Raimondi, soixante quatorze ans, d'origine italienne, qui me reçoit chez elle à Villars (42). Elle est née à Campobello, en Sicile, le 18 juillet 1941, et elle est arrivée en France à l'âge de 17 ans. Elle a eu trois enfants avec son mari, également immigré italien. L'entretien a duré environ 50 minutes.

Quand tu es partie de Sicile avec ta famille, qui est-ce qui a décidé que vous deviez partir ?

Quand on est venus en France, il y avait un de mes frères et une de mes sœurs qui étaient déjà là. Comme ils ne gagnaient pas assez en Italie, ils ont décidé de venir en France. Du coup mes parents ont dit « puisqu'on est tous seuls, pourquoi on irait pas là-bas nous aussi ? » et on est partis moi, ma mère, mon père, mon frère – tonton Michel – et ma sœur. On était cinq et on est partis le 1er novembre 1958, j'avais dix-sept ans. Tonton Beni est venu nous rejoindre après parce qu'il était à l'armée quand on est partis.

Qu'est-ce que vous avez fait en arrivant à la gare ?

En arrivant à Châteaueux, c'est mon beau-frère qui est venu nous chercher, le mari de tatie Gin. Il y avait aussi mon frère mais comme dans la voiture on ne pouvait pas rentrer à sept, moi, ma sœur et mes frères, on a pris le tram. De là, on a habité chez mon frère à Saint-Paul avec mes parents, mon autre frère et mon autre sœur. Quand ma sœur s'est mariée, on est venus habiter à Saint-Étienne mais on habitait toujours avec mon frère. Quand c'est mon frère, tonton Angelo, qui s'est marié, nous on est parti habiter ailleurs. Après j'ai connu Papy, je me suis mariée et de là est né ton père.

Vous êtes partis comment jusqu'en France ?

En train. On a pris le train de Caltanissette jusqu'à Messine. À Messine après on a pris le bateau. Ça fait quarante-cinq minutes de traversée à peu près. Et après on a repris le train jusqu'à Saint-Étienne Châteaueux.

Quand vous avez décidé de partir, tu sais pourquoi vous avez choisi la France ?

Et bien parce qu'en Sicile il n'y avait pas beaucoup de travail et qu'en France il y en avait beaucoup plus, avec la mine et tout ça. C'est pour ça que mon frère a décidé de partir, pour trouver du travail. En Sicile, mes frères gagnaient – on parlait en liras – mille liras (5F) par jour alors qu'en France c'était beaucoup plus. Donc on pouvait mieux vivre en France qu'en Italie. En plus, à l'époque c'était bien, parce que les loyers n'étaient pas trop chers et même la vie était moins chère que maintenant. Avant on pouvait vivre mieux que maintenant quand on arrivait. D'autant plus qu'il y avait beaucoup plus de boulot avant en France.

Une fois sur place, tu as tout de suite commencé à travailler ?

Oui et c'est comme ça que j'ai appris le français, en travaillant. Je faisais femme de ménage à ce moment là donc c'est la patronne qui me disait ce qu'il fallait faire donc après j'ai retenu...

Quand tu es plus jeune tu apprends plus vite. Quand elle me disait « ça ça s'appelle comme ça ; ça ça s'appelle comme ça ; etc » donc après ça vient tout seul.

Est-ce que tes parents ont aussi cherché du travail à ce moment là ?

Non parce que mon père avait déjà 60 ans et ma mère en avait 58. Donc mon frère, comme il travaillait et qu'on vivait avec lui, c'est lui qui s'occupait de nous. Mon autre frère, lui, il était encore à l'école et il apprenait à faire des radiateurs de voiture. Donc après il est parti travailler à l'usine. Il faisait l'école et il apprenait le métier en même temps. Moi je travaillais, je faisais les ménages, et après j'ai trouvé un travail à l'usine.

Tu as fais quoi comme travail après ?

Je suis partie en usine où on faisait des néons, des éclairages d'usine. Après j'ai aussi fait du travail de couture et c'est après ça que je me suis mariée. Je me suis mariée en 1963. Quand est né ton père je me suis arrêtée de travailler et après je travaillais à la maison. Je faisais des petites culottes en plastique pour les bébés – des protège-couches à l'époque parce qu'elles étaient en tissus, pas comme maintenant – pour une entreprise. On devait mettre l'élastique autour des cuisses et autour de la taille. J'ai fais ça pendant deux ans. De là, j'ai eu ta tante et après on est partis au Canada pendant neuf mois. Là-bas je travaillais dans une usine où on faisait des statues de plâtre. Quand on est revenus, j'ai continué à faire les ménages jusqu'en 1972 quand on a déménagé dans un autre quartier. J'ai changé d'entreprise à ce moment là mais je faisais toujours des ménages. Mais cette fois j'étais déclarée, parce qu'avant je ne l'étais pas.

Ah oui ? Pourquoi tu n'étais pas déclarée avant ?

Parce qu'en principe, quand on faisait des ménages chez les particuliers, ils ne te déclaraient pas.

Et quand tu as arrêté de faire les ménages, tu faisais quoi ?

J'ai eu ton oncle en 1974 et après je suis de nouveau partie à l'usine, en 1980. De l'usine, j'ai continué à travailler pendant vingt ans. J'étais plieuse.

Qu'est ce que c'était le métier de plieuse ?

On pouvait tout faire : le pliage, l'expédition, tout ça. J'ai fais ça pendant vingt ans. Et après c'était l'âge de la retraite. Je suis partie à 60 ans parce que j'avais des problèmes avec mes mains comme tu le sais, et comme il me manquait quatre ans, j'ai fais quatre ans de chômage. Et après c'était l'âge de la retraite.

Quand tu as repris le travail après avoir eu papa, pourquoi tu as décidé d'aller travailler à l'usine ?

Parce que j'en avais assez de faire des ménages, ça ne me plaisait pas, j'en avais déjà assez chez moi. C'est de là que je suis rentrée à l'usine. En plus Papy il travaillait donc c'est lui qui m'a fait rentrer dans sa boîte. Je voulais aller y travailler parce qu'il me disait « t'as assez des trois enfants à t'occuper, tu n'es pas obligée » mais moi je lui disais non parce que je préférais

vivre un peu plus à l'aise avec deux salaires. Et puis ça a été.

Quand vous êtes tous arrivés en France, qui est-ce qui a pris en charge le côté administratif ?

C'est mon frère Angelo parce que mon père ne parlait pas du tout français. On a été à la Préfecture et comme c'est lui qui nous logeait c'était à sa charge. Il nous a fait la carte de séjour... Et après comme j'avais trouvé du travail, il m'a fait faire la carte de travail. À cette époque, la carte de séjour devait se renouveler tous les dix ans et après il y a eu la loi qu'ils ont passée avec le Marché commun donc cette carte c'était pas nécessaire qu'on la fasse renouveler tous les dix ans. Donc on renouvelait plus. Après on a décidé de se faire renouveler la carte d'identité italienne donc on est allé au consulat. Mais ça ne fait pas longtemps que je l'ai la nouvelle carte italienne puisque je l'ai eu après que Papy soit décédé. Il est décédé en 2008 donc je l'ai eu en 2009.

Donc tu as toujours la nationalité italienne ? Et les enfants ?

Oui, j'ai toujours la nationalité italienne mais ton père, ta tante et ton oncle ont la double nationalité parce qu'ils sont nés en France et qu'ils ont demandé la nationalité française quand ils ont eu dix-huit ans.

Comme tu es toujours de nationalité italienne, est-ce que tu votes là-bas ?

Non je ne vote pas parce que je ne connais pas. Je ne sais pas qui ils sont donc ça ne m'intéresse pas. Mais je ne m'intéresse pas mieux à la politique française. Juste le minimum, ce qui nous concerne, les nouvelles sur les impôts, le côté administratif... mais pas plus.

Quand vous êtes partis, est-ce qu'il te restait de la famille en Sicile ?

De mon côté, il ne restait que des cousins, des tantes et des oncles mais voilà. Ma famille à moi elle était toute ici.

Qui est-ce qui est reparti en Italie plus tard ?

Le plus jeune – Michel – est reparti en Sicile avec ce qu'il avait appris ici. Il a monté sa petite entreprise où il fabriquait les radiateurs de voiture jusqu'à sa retraite. Enfin, il s'est arrêté un peu avant parce qu'il est malade. Et puis quand mon père est tombé malade, il n'a pas voulu mourir ici, il a voulu mourir en Italie. Donc ma mère et moi on l'a ramené en Italie où il n'a pas vécu longtemps. Quand mon père est décédé, on est revenues en France toutes les deux. Jusqu'à ce que je me marie, j'ai vécu avec ma mère et tonton Michel.

Tu retournes souvent en Italie voir Michel ?

Non, pas très souvent.

C'était quand la dernière fois que tu es allée en Sicile ?

La dernière fois que j'y suis allée c'était il y a quatre ans. Mais on s'appelle toutes les semaines avec mon frère.

Tu ne ressens pas le « besoin » de retourner en Sicile ?

Non parce que quand je retourne en Italie, au bout d'une semaine je m'ennuie donc je préfère qu'on s'appelle avec Michel plutôt que d'y retourner. Je ne ressens pas le besoin d'y retourner en plus. J'aime mieux être ici qu'être là-bas. Et puis quand j'y vais c'est mon frère qui m'héberge et je n'aime pas bien parce que j'ai toujours l'impression de déranger. Comme tonton Michel est malade, quand j'y vais il se sent obligé de me sortir mais je n'aime pas parce que ça le fatigue. Il se dit « pour une fois qu'elle est là, on va faire ci, ça » ce qui le fatigue encore plus donc je préfère ne pas y aller.

Sans retourner chez tonton Michel, tu aimerais retourner en Italie, pour visiter autre chose par exemple ?

Non, non, je préfère encore visiter la France ou voir d'autres pays étrangers que de retourner en Sicile. Du côté de Papy, il a laissé toute sa famille là-bas quand il est venu en France parce qu'il avait 20 ans quand il est arrivé donc c'était pas pareil. Mais il n'y a presque plus personne maintenant. On a gardé contact avec un de ses cousins de Rome. On s'appelle de temps en temps. Mais je n'ai pas envie de retourner en Italie.

Au début de votre mariage, si la famille de Papy était toujours en Sicile, vous faisiez le voyage régulièrement ?

Au début, on le faisait toutes les années parce qu'il y avait sa mère et sa sœur. Il a pas connu son père, il est mort quand il était très jeune. C'est pour ça que j'ai donné le prénom de son père à ton papa. Quand sa mère est décédée, on y allait moins parce que c'est pareil il fallait aller chez sa sœur et on ne voulait pas s'imposer.

Qui décidait de repartir en Italie à ce moment là : Papy ou toi, ou tous les deux ?

C'était tous les deux. Chaque été on se disait « on va partir pour la Sicile » parce qu'on partait pour un mois à chaque fois du coup il fallait préparer le voyage. Donc on allait quinze jours dans sa famille et quinze jours dans la mienne. Tant qu'il y avait ma mère. Mais après, quand ma mère est décédée on y allait moins. C'était plus pareil. Ma mère est morte en 1978 et la mère de Papy est morte en 1982. Donc après c'était différent, on n'y allait plus toutes les années. Après on allait visiter la France : on est allé à Béziers, à Sept, à Balaruc...

Tu préfères tes vacances ici finalement ?

Oui, oui, c'est ça.

Comment tu as vécu l'apprentissage du français ? Tu l'as appris vite parce que tu étais jeune ou pas du tout ?

C'était difficile parce que je le parle, je le lis mais je ne l'écris pas. Je l'apprenais en retenant ce que les autres disaient. Quand j'entendais dire un mot, je le retenais pour après. J'ai réussi à tenir une conversation après un an. Je me souviens, il y avait une épicerie pas très loin de chez ma sœur et c'est la dame qui l'a tenait qui m'apprenait le nom des choses. C'est elle qui m'a appris à parler finalement et je lui en suis très reconnaissante.

Tu sais très bien parler le français, mieux que Papy le parlait, tu pourrais dire pourquoi ?

J'ai toujours mon accent, ça ne se perd pas, mais je préfère parler le français que parler l'italien. Je parle italien quand j'y suis obligé mais si je ne suis pas obligé je le parle pas. Papy lui fréquentait encore des Italiens, des Espagnols, des Portugais au début qu'il travaillait, donc c'était difficile de perdre son accent. Il y a une chose que je regrette par contre c'est de ne pas savoir écrire le français.

Tu l'écris quand même, quand tu fais tes listes de courses par exemple.

Oui, je l'écris comme je l'entends mais je fais des pleins de fautes. Pour les papiers je suis obligé de demander à ton père ou ton oncle par exemple.

Oui c'est vrai, mais ça ne t'empêche pas de très bien le parler en tout cas ! Tu penses que tu as un peu oublié l'italien quand même ? Quand tu as une conversation avec ton frère, tu te rends compte que certains mots t'échappent ?

Oui c'est vrai. Et puis au bout de 57 ans, je ne lis pas un texte en italien comme je le lis en français. Ça se perd. Je les sais les mots en italien mais des fois ça ne me vient pas tout de suite. Et puis tonton Michel a vécu en France aussi. Il avait 13 ans quand on est arrivé et il en avait 31 quand il est reparti donc il s'en souvient un peu du français. Parfois il me demande comment ça se dit un mot en français. Mais moi ça ne m'intéresse pas de parler italien.

Et mon père, Nelly et Aldo parlent italien ? Tu leur parles en italien ?

Je ne parlais jamais italien avec les enfants, c'est Papy qui leur parlait en sicilien. Ils le comprennent aussi parce que, quand on retournait en Italie, ils entendaient parler les autres. Ils ont appris à le comprendre mais de le parler c'est plus difficile. Et puis, comme ils ont l'accent français, ça les gêne de parler en italien.

Je sais que Papa le comprend mais je ne l'ai jamais entendu le parler...

Papa le parle pas parce qu'il se sent gêné je pense. Et puis, je me suis toujours dit que si il voulait l'apprendre, il pourrait le faire plus tard à l'école.

Tu as été à l'école jusqu'à ce que vous partiez pour la France ? Tu apprenais quoi à l'école en Italie : juste l'italien ou le français aussi ?

Je suis allée à l'école jusqu'à douze ans mais on apprenait que l'italien là-bas. Et puis quand je suis arrivée en France, j'étais à l'école pendant un an chez les sœurs mais on apprenait aussi l'italien. C'était l'école l'après-midi. C'était une école juste d'apprentissage. Le matin on faisait le ménage et on apprenait la couture des choses comme ça.

Quand vous êtes arrivés, vous habitiez des quartiers où il y avait beaucoup de nationalités différentes ?

Oui, oui. Pas trop quand on habitait Saint-Étienne les premiers temps mais quand on habitait Saint-Paul il y avait plein de nationalités différentes. Et après on est venus habiter le quartier du Soleil donc c'était les maisons des mineurs, il y avait des portugais, des italiens, des

espagnols.

Vous aviez beaucoup de contact avec ces différentes nationalités ?

Non, pas tellement. Mes parents ne sortaient pas beaucoup donc il y avait quelques personnes qui venaient les voir mais bon. C'était quand même important pour eux qu'il y ait des gens qui viennent les voir. Et puis, pour nous les jeunes, on se disait qu'il fallait apprendre le français. Mon frère travaillait donc il s'était fait des copains français et puis même s'ils étaient Italiens on parlait toujours en français donc l'italien était mis de côté. On avait abandonné, on le parlait pas. Avec papy, on a eu quelques amis italiens mais même avec eux on ne parlait jamais italien. Il y a un couple avec qui on est resté très amis (on les appellera M. et Mme X) : papy et M. X parlait italien mais Mme X était française donc on se parlaient en français.

Comment t'imaginais la France quand vous êtes partis ? Quelles ont été tes premières impressions en arrivant en France ?

On savait qu'il y avait du travail en France donc on savait que ça allait être mieux qu'en Sicile. Et puis il y avait plein de choses qu'on ne connaissait pas en Sicile et qu'il y avait ici. L'avocat par exemple. On ne connaissait pas ça là-bas. Une fois qu'on connaît pas contre on sait qu'il y a des quartiers où c'est la misère. Et puis, même si toi tu es étrangère, tu voyais encore plus d'étrangers et tu ne comprenais rien à ce qu'il te disait donc c'était encore plus dur. C'est pour ça que je préférais apprendre le français et c'est pour ça qu'on préférait fréquenter les Français. Papy fréquentait beaucoup de monde parce qu'il était maçon au début donc il connaissait des espagnols, des portugais, etc. Mais nous les femmes, on faisait pas le ménage chez les étrangers, on le faisait chez les Français donc on apprenait mieux le français. En tout cas plus vite.

Avec le recul, tu as mieux apprécié ta vie ici ou t'aurais aimé repartir ?

Non, non, j'étais bien ici. On avait plein de choses qu'on ne connaissait pas en Italie donc on était bien. Même si au début, à 17 ou 18 ans on aimait bien voyager donc on aimait bien retourner en Sicile. Surtout que ma mère est repartie avec mon frère y vivre définitivement. Après, avec les années, on préférait partir voyager en France avec les enfants.

Tu as quand même conservé des héritages italiens ? La cuisine par exemple ?

Ah ça oui ! J'ai gardé la cuisine de là bas. Je dis pas que je ne fais pas de la cuisine française mais j'aime aussi cuisiner italien. C'est comme partout, souvent tu gardes tes origines à travers la cuisine.

Qui est-ce qui t'as appris à faire la cuisine ?

Là-bas on apprend à faire la cuisine très jeune pour les femmes. Parce que quand la maman elle cuisine, comme tu es jeune et que tu ne travailles pas, tu es obligée de regarder ce que ta mère fait à la cuisine. Donc on faisait la cuisine ensemble. On faisait le pain, les pâtes. Et puis tu sais en Italie, il n'y a pas beaucoup de femmes qui travaillent. Encore moins les jeunes filles.

Tu t'estimes heureuse d'avoir pu travailler en France du coup ?

Ah oui oui oui. Parce que si je travaillais pas je sais pas ce que je serais devenue. J'aimais bien avoir de l'indépendance un peu, pouvoir être autonome.

Papy t'encourageait à travailler ?

Oui, il me disait « tu sais ce qu'il t'attend là-bas ? » mais il m'a jamais empêché d'y aller. Il me disait « si tu as envie de travailler vas-y, si tu n'as pas envie n'y vas pas ». Et puis il m'aidait aussi à la maison. Il n'a jamais su cuisiner mais pour le ménage il m'aidait. Il passait le balai, lavait les vitres... Mais pour la cuisine il était zéro. Il me disait toujours en rigolant « mais tu n'aimerais pas comme je cuisine ».

Tu as encore des contacts avec vos anciennes collègues de travail de quand tu étais plieuse ?

Oui, chaque année, on se voit plusieurs fois. On se fait des repas. Mais par contre, comme j'étais italienne, je ne m'entendais pas bien avec les autres filles de l'atelier.

Ah oui ? Qu'est-ce qu'elles te disaient les autres filles de l'atelier ?

Je me souviens quand j'ai commencé, j'ai demandé à la dame qui me formait si il y avait un rendement, elle m'a répondu « ça fait vingt ans que je suis là, tu ne vas pas faire plus de rubans que moi dis » alors que je voulais juste savoir s'il y avait un rendement pour la journée. Je ne voulais pas faire plus ou moins qu'elle. Au final, je m'entendais bien mieux avec les filles d'en haut, celle de la compta. Et avec elles, on se voit toujours. Chaque fois, on s'invite les unes chez les autres et on aime bien se revoir.

Tu ne parlais pas italien avec tes enfants mais tu leur as appris autre chose qui rappelle votre héritage italien à Papy et toi ?

Non pas vraiment. Moi je voulais que mes enfants soient intégrés Français. Je ne voulais pas qu'ils aient des soucis à cause de nous parce qu'on était immigrés. Je ne voulais pas que mes enfants se sentent rejetés quand ils allaient à l'école. Je me disais toujours que s'ils voulaient apprendre l'italien, ils l'apprendraient à l'école tout seuls, mais pas parce qu'on les y avait obligés. Je voulais juste que mes enfants soient bien. Au final, mes trois enfants ont fait de l'allemand en deuxième langue au collège.

Maintenant que tu es à la retraite, tu n'aimerais pas retourner vivre en Sicile ?

Ah non, pas du tout. Je suis très bien ici et puis j'ai toute ma famille, mes enfants et mes petits-enfants. Je ne me verrais pas du tout retourner là-bas. Même mon mari, il n'aurait pas voulu retourner vivre là-bas. Quand on y allait en vacances, au bout d'une semaine il me disait « bon, il reste tant de jours ». On aimait bien rentrer à la maison après. Pour les vacances, de temps en temps, ça allait mais on préfère être ici.

Et comment tu occupes tes semaines maintenant ?

Et bien je vais à la gym tous les lundis avec Monique. Le mardi et le vendredi on va à l'ARAL [à Villars, Association pour les Retraités qui organise des repas, des voyages et des après-

midi où tout le monde peut venir discuter, coudre, jouer, etc] et le mercredi on a chorale. Et puis vous, mes petits-enfants, vous venez à la maison manger au moins une fois par semaine donc ça m'occupe bien aussi. Et le dimanche, je vais à l'église avec la voisine.

Dolores RAPHOZ, Espagnole, 55 ans, arrivée en 1970

Cet entretien a été réalisé le lundi 26 novembre 2015 à Prévessin-Moëns, petite ville de l'Ain où j'ai grandi. L'entretien a duré une cinquantaine de minutes. Je l'ai réalisé avec Dolores Raphoz, ma mère, née en 1960 en Espagne. Elle est venue vivre en France de 1970 à 1978 pour rejoindre ses parents qui avaient immigré à Ferney-Voltaire dans l'Ain en 1964. Elle est repartie en Espagne en 1978 et y est restée jusqu'en 1990. En 1990, venue pour un job d'été, elle a finalement rencontré l'homme qui allait devenir mon père et n'est jamais repartie de la région où elle était venue s'installer avec ses parents 20 ans plus tôt. Elle est aujourd'hui âgée de 55 ans et est mère au foyer.

J'ai réalisé cet entretien dans la maison où j'ai grandi. J'ai profité que l'on soit seules pour pouvoir réaliser cet entretien. Ce dernier s'est réalisé autour d'une tasse de thé car je ne voulais pas qu'il soit trop scolaire mais qu'il ressemble davantage à une conversation mère/fille. Même si je connaissais les grandes lignes de son parcours migratoire l'entretien s'est révélé être un bon moyen pour en savoir plus sur cet épisode qui touche ma famille maternelle.

Pourquoi as-tu immigré en France ?

Parce que mes parents avaient immigré ici en France. Ils sont venus en 1964. Nous, nous sommes restés en Espagne avec mes grands-parents maternels. Moi je suis l'aînée et on est restés là-bas avec mon frère et ma sœur. J'avais quatre ans, mon frère, deux ans et Pepita, ma sœur, avait 40 jours. Ma mère a accouché et quarante jours après elle est partie.

Pour quelles raisons tes parents ont-ils immigré en France ?

Bah parce que mon père n'avait pas de travail, il travaillait dans les champs. Ma mère ne travaillait pas non plus, elle était à la maison. Ma mère avait 27 ans quand elle est venue là. Attend, je te dis 27 mais bon faut faire le calcul, elle est née en 1935, non, en 1936, ma mère. Et mon père en 1935. Et tu vois s'ils sont arrivés en 1964 c'est un peu près ça 27-28 ans. Voilà il n'avait pas vraiment de travail et ils avaient trois enfants. Mon père ne gagnait pas grand chose dans les champs.

Et toi en quelle année es-tu arrivée en France ?

Moi, là première fois que je suis venue en France c'est en 1966. Parce que ma mère a accouché de son quatrième enfant, ma deuxième sœur. On était trois et pendant ces deux années, 1964-1966, elle est tombée enceinte. Elle a eu Jacqueline en France et elle a fait venir ses parents avec nous trois pour la naissance. Alors on est venus l'été, elle a accouché en décembre. Ils nous ont mis à l'école le temps d'une année scolaire puisqu'on est repartis après. Après l'école, en juin, on est repartis avec mes grands-parents car ils n'avaient pas encore d'appartement pour accueillir tous leurs enfants.

Vous êtes tous restés un an en France ? Même tes grands-parents maternels ?

Oui, on est restés un an avec mes grands-parents. Ils s'occupaient de nous pendant que mes parents allaient travailler.

Où viviez-vous à cette époque ?

On vivait dans une petite maison. Mes parents louaient une petite maison.

Quand vous êtes repartis vous avez pris Jacqueline avec vous ou elle est resté avec tes parents ?

Oui, le temps qu'ils lui fassent des papiers. Elle n'avait pas de papiers. Elle n'avait même pas un an puisqu'on est partis en juin et elle est née en décembre. On est repartis pour les grandes vacances, on était quatre cette fois.

Quand tes parents ou tes grands-parents t'on prévenue que tu allais en France comment tu l'as vécu ?

Oh bah pour nous c'était quelque chose de bien le fait de venir. On était content de revoir nos parents.

Vous n'aviez pas d'appréhension de venir dans un pays que vous ne connaissiez pas ?

Après, ça c'est après, une fois qu'on a commencé l'école. Le fait de ne pas savoir parler la langue. Moi j'avais 6 ans. Du coup, comme on allait rester un an, ils nous ont mis à l'école. Aucun d'entre nous ne parlait le français. On était petits. On était contents de venir, on prenait le train. On n'avait jamais pris le train. Mais c'est après à l'école que ça a été plus compliqué. J'ai eu plus de mal à m'intégrer après alors que là j'étais petite je m'en rendais pas compte.

Sais-tu pourquoi tes parents ont décidé d'immigrer en France ? Pourquoi ce pays ?

Parce qu'ils avaient des connaissances, des amis qui étaient déjà là.

C'était la première fois qu'ils immigraient dans un pays pour travailler ?

Non, non ils ne l'avaient jamais fait.

Du coup, combien de temps tes parents sont-ils restés en France ?

Mes parents sont venus en 1964 et on est tous repartis en 1978, en décembre 1978.

Ils sont toujours restés en France pendant cette période où est-ce qu'ils rentraient en Espagne pendant les vacances ?

Oui, ils rentraient toujours pendant les grandes vacances. Et pour Noël, ils nous faisaient venir avec nos grands-parents.

Tu m'as dit que vous étiez venus en 1966 pour la naissance de ta sœur mais est-ce que vous êtes revenus par la suite ?

Après ma mère a eu un cinquième enfant en 1970. C'est là qu'ils nous ont fait venir pour rester vivre auprès d'eux en France. Ils avaient eu un appartement, c'est pour ça qu'ils nous ont fait venir. On est venus les quatre avec nos grands-parents puis eux sont repartis. Ils nous ont

amenés en février et mon frère est né en Avril. Mes grands-parents sont restés jusqu'à l'accouchement.

C'est donc en 1970 que vous avez rejoint vos parents ?

Oui, pour la naissance de mon frère Rafael. Et surtout que c'est à ce moment qu'ils ont pu avoir un appartement qui pouvait tous nous accueillir.

Du coup quel a été ton parcours à partir de 1970 ?

J'ai passé 8 ans en France de 1970 à 1978. De 10 ans à 18 ans. J'ai été à l'école, j'ai fait mon collège ici et un CAP d'employée de bureau. Je ne suis pas repartie tant que je n'avais pas mon diplôme.

As tu trouvé du travail en Espagne quand tu y es retourné à 18 ans ? Sachant que tu avais eu ton CAP entre temps.

Oui mais j'ai fait que des petits boulots.

Est-ce que tes parents ont retrouvé du travail en rentrant en Espagne ?

Ma mère n'a plus retravaillé en rentrant en Espagne, elle est redevenue mère au foyer. Mon père lui il a retrouvé des petits boulots. Ah oui puis, ils ont décidé d'ouvrir un petit bistrot à la campagne, dans le village où vivaient mes grands-parents maternels. Du coup, mes parents travaillaient dans leur bistrot. Mes frères et sœurs sont retournés à l'école. Et moi, j'ai passé mon permis de conduire. Du coup, comme mes parents ne conduisaient pas et que j'étais l'aînée c'est moi qui m'occupait d'aller acheter les provisions du bistrot. C'est comme ça que j'ai commencé à travailler avec eux. Puis mon père qui s'y connaissait bien en agriculture a pu faire un potager. On vendait les légumes du potager dans la partie épicerie du bistrot.

Tu as dis que vous étiez tous repartis en Espagne en 1978 or aujourd'hui ça va faire 26 ans que tu vis en France : explique-moi pourquoi tu es revenue en France ?

Je suis restée en Espagne de 1978 à 1990 mais ayant passé huit ans en France j'avais tissé des liens avec une amie en particulier. Je venais donc régulièrement en France pour voir mon amie. Je suis venue trois ou quatre fois pour la voir et elle aussi est venue en Espagne. Et en 1990 il y a eu une mauvaise période en Espagne, le travail a baissé. Le bistrot ne marchait plus très bien et une connaissance m'a demandé si je voulais venir travailler quelques mois à Genève, en Suisse pour gagner un petit peu d'argent. Alors je suis venue travailler à Genève et comme mon amie vivait à côté je passais les week-end chez elle. C'est là que j'ai fait la connaissance d'un cousin de mon amie. Et je suis resté avec lui, je ne suis plus repartie. On s'est marié en 1991 et on t'a eue en 1992.

Du coup ce n'était pas prévue que tu t'installas en France ?

Ah non jamais de la vie ! J'étais juste venue gagner un peu d'argent en faisant un petit boulot le temps d'un été. C'est parce que j'ai rencontré ton père que je suis restée en France mais ce n'était pas du tout prévu. Mais bon c'était quand même la région où j'avais grandi. Je n'étais pas dépaysée. Je connaissais bien la famille de mon amie et du coup une partie de la famille de mon futur mari.

Aucun de tes frères ou sœurs n'a envisagé de s'installer en France sachant qu'ils avaient eux aussi été scolarisés un temps en France ?

Si, Miguel, mon frère cadet il aimait beaucoup la France mais il ne l'a jamais fait jusqu'à l'année dernière. Mon frère a récemment immigré en France pour les mêmes raisons que mes parents dans les années 1960. Ma mère d'ailleurs n'arrive pas à comprendre que son fils ait eu à faire le même choix qu'eux en 2015. Moi je suis en France car j'y ai rencontré mon mari alors que mon frère est venu pour des raisons économiques. Moi j'étais venue juste pour un job d'été alors que mon frère s'est installé à Toulouse car il galérait en Espagne. Il a trouvé un travail de saisonnier, cueilleur de pommes. Puis, il a fait venir sa femme mais il est d'abord venu tout seul. Elle aussi a réussi à trouver du travail. (Larmes aux yeux)

Lequel de tes parents a décidé d'immigrer en France pour travailler ?

Je pense que ça a été d'un euh commun accord. Comme ma mère ne travaillait pas, elle était mère au foyer et que mon père ne gagnait pas grand chose. Ils vivaient chez mes grands-parents maternels. Du coup, je pense qu'ils ont décidé d'essayer d'aller gagner un peu plus d'argent. Parce qu'en fait ils ont décidé de partir en France pour gagner de l'argent mais toujours dans l'intention de repartir en Espagne quand ils pourraient s'acheter un logement pour la famille. C'est ce qui est arrivé en fait.

Connais-tu les démarches administratives qu'ils ont entreprises ?

Je sais juste qu'il sont arrivés en France déjà avec leurs papiers de travail car ils avaient déjà des amis là. Quand mon père est arrivé en France il a toute de suite travaillé comme maçon dans les entreprises Maillard et Duclos et ma mère a tout de suite commencé à faire des ménages. C'est leur amis qui leurs avaient permis de trouver ces boulots et aussi une petite chambre. Ils ont jamais été sans travailler.

Toi aujourd'hui quelle est ta situation administrative ? Quelle est ta nationalité ?

Moi je suis Espagnole. J'ai des papiers espagnols mais ils sont périmés. Ça fait 23 ans que je suis mariée avec un français et qui a la double nationalité française/suisse alors par mariage j'ai eu d'office la nationalité suisse. Par contre, je ne suis pas française parce qu'il faut faire des démarches que je n'ai jamais vraiment entreprises.

Et les membres de ta famille aujourd'hui ils sont en France, en Espagne ? Quelle nationalité ont-ils ?

Toute ma famille, même moi, on est partis en 1978. En 1978, c'était l'époque où la France donnait aux immigrés une somme pour repartir dans leur pays. Mes parents ont alors décidé de rentrer puisqu'ils avaient réussi à mettre un petit pécule de côté depuis qu'ils étaient là. Ils avaient pu acheter un appartement en Espagne. On est alors partis les sept en 1978.

A l'heure actuelle, sont-ils tous en Espagne ?

Tous, sauf moi.

Ils ont tous la nationalité espagnole ? Certains ont-ils la nationalité française ?

Ils sont tous Espagnols même les deux qui sont nés en France. A leur majorité, ils auraient pu demander la nationalité française puisqu'ils sont nés ici mais ils ne l'ont pas fait.

En tant qu'Espagnole votes-tu dans ton pays ?

Non je ne vote pas en Espagne, ni en France vu que je n'ai pas la nationalité.

Pourquoi as-tu décidé de ne pas être naturalisée ?

Je voudrais, ça ne me dérangerait pas. Mais ce qui me dérange c'est toute la paperasse que je dois faire alors que ça va faire 24 ans que je suis mariée, que je vis là. Je ne comprends pas que je ne sois pas considérée comme Française alors que mes enfants sont nés là. Alors j'ai l'intention de le faire mais bon... Puis comme j'ai eu d'office la nationalité suisse par mariage et qu'on est limitrophe avec la Suisse j'en ai pas vraiment l'utilité. Même à la mairie ils m'ont dit que c'était pas nécessaire de me faire des papiers français puisqu'on faisait partie de l'Europe et que j'étais déjà Espagnole et Suissesse. Puis quand j'ai voulu renouveler ma carte de séjour espagnole car elle était périmée ils m'ont dit que ce n'était pas la peine de la renouveler puisque l'Espagne fait partie de l'Union européenne. Bon ça va parce que j'ai le passeport suisse.

Quelle a été la réaction de vos proches en Espagne quand tes parents ont décidé d'immigrer en France ?

Mes grands-parents ça ne les a pas perturbés que mes parents partent. Bon ma mère était fille unique et c'est pour ça que mes grands-parents maternels étaient très proches de nous. Mais c'est une fois qu'ils étaient là, le peu de fois où ils venaient, quand ils nous accompagnaient pour quelques mois qu'ils n'arrivaient pas à se faire à la vie ici. Mon grand-père tombait souvent malade en France.

Comme tes grands-parents venaient souvent vous voir et que ta mère était leur seule fille, ils ne se sont jamais posé la question de rester vivre en France ?

Non, ils étaient âgés et la vie était trop différente ici.

Est-ce que tes grands-parents étaient plus sceptique vis à vis du départ ta mère puisqu'elle était une femme ?

Non mais je vais te dire une chose la première réaction de mes grands-parents, je l'ai entendue par ma mère, oh ils vont pas rester un mois là-bas. Parce que ma mère était mère au foyer, elle ne parlait pas la langue et elle n'avait jamais travaillé. Ma grand-mère disait : comment veux-tu qu'elle arrive à travailler là-bas alors qu'elle n'a jamais travaillé ici ?

Et sa mère comment voyait-elle que ta mère lui laisse ses enfants dont Pepita qui avait à peine quarante jours ?

Je pense que le fait qu'elles soient très proches a joué. Ma mère était sereine de laisser ses enfants à sa mère. Si, après, qu'est ce que tu veux c'est tes enfants. Je me rappelle que j'ai toujours entendu dire que quand mes parents sont revenus pour la première fois en Espagne,

Pepita avait 18 mois, et ils l'avaient quittée quand elle avait quarante jours et bah elle ne les connaissait pas, elle avait peur d'eux, elle se cachait derrière ma grand-mère. C'est dans ces moments là que mes parents culpabilisaient. Ma mère surtout, elle culpabilisait d'avoir laissé ses enfants.

Quand tes parents sont revenus en Espagne en 1978 sont-ils retournés chez tes grands-parents maternels ?

Non, entre temps ils avaient pu acheter deux appartements. Un pour mes grands-parents maternels et un pour nous.

Du coup, on peut dire que votre migration a été familiale ?

Oui mais par étapes. Mes parents sont d'abord venus tous seuls car ils ne savaient ce qui allait leur attendre. Ils ne savaient s'ils allaient pouvoir nous héberger. Ils ont attendu d'avoir un appartement décent. Je dis bien décent parce qu'avant de vivre dans l'appartement où on a vécu à partir des années 1970 c'était vraiment pas terrible où ils étaient. Quand on est venus en février 1970, ils n'avaient pas encore l'appartement il fallait attendre le mois d'avril. On vivait alors dans un centre espagnol et bah tu sais on avait qu'une pièce pour vivre à 7. Bon heureusement ça n'a duré que quatre mois. Puis on a une place dans un HLM aux Tattes, à Ferney-Voltaire.

Est-ce que s'est posée la question que ton père immigré seul et que ta mère reste vous élever en Espagne ?

Ah non jamais, jamais. Ma mère avait eu des échos par des connaissances qui avaient déjà immigré et les couples ne duraient pas avec la distance. Pour elle, c'était évident de suivre son mari.

As-tu encore des liens avec l'Espagne ?

Bien sûr. Oui j'y retourne presque toutes les années sinon c'est eux qui viennent. Parfois, mes enfants vont tous seuls en Espagne voir la famille. Puis on s'appelle souvent et on s'envoie très souvent des messages.

As-tu l'impression que tes liens avec ta famille ont changé ? Dans le sens ou ton identité a changé puisque toi tu t'es installée en France et qu'eux sont restés en Espagne ?

Ah non je pense pas. J'avoue que je suis plus avantagée qu'eux, je veux dire que j'ai une vie plus confortable qu'eux mais il n'y a pas de jalousie. Mes parents ont quand même été attristés que je m'installe en France et que j'y fasse ma vie.

Comment as tu appris à parler Français ?

A l'école. On a toujours été scolarisé. Les deux fois où on est venus.

Quand vous êtes venus vous installer en France chez tes parents, est ce qu'ils parlaient français ?

Non, ils ne le parlaient pas mais ils le comprenaient. Ils ont toujours travaillé avec des Espagnols. C'est vraiment par l'école que j'ai appris le Français.

Lequel des deux maîtrise le mieux le français ?

(Hésitation) Je pense que mon père le maîtrise mieux car après avoir été maçon, là où il travaillait avec beaucoup d'Espagnols, il est devenu gardien d'immeuble du coup il côtoyait plus de monde. Alors que ma mère était femme de ménage souvent chez des Espagnols.

As tu travaillé en France ?

Non, jamais. De mes 10 à 18 ans je n'ai jamais travaillé. Ah si quand je suis venue en 1990, j'ai travaillé comme femme de chambre dans l'hôtel de ceux qui m'avaient employé durant l'été. J'ai travaillé de 1990 jusqu' 1991. Puis je me suis mariée et je suis devenue mère au foyer.

Revenons sur ce que tu m'as dit avant. Tu m'as dit que tes parents étaient venus en France grâce à des connaissances. Tu peux m'en dire plus ? Est-ce qu'il y avait un réseau entre les immigrés espagnols ?

Oui, il y avait « el centro espagnol » qui réunissait les immigrés espagnols du Pays de Gex. En fait, avant de venir en France c'est grâce à ça que mes parents ont pu trouver un travail. C'était un centre qui permettait d'accueillir les immigrés espagnols qui arrivaient. C'était temporaire dans l'attente d'un logement, c'était un peu miséreux.

Quand vous avez eu votre logement social aux Tattes, je suppose qu'il y avait d'autres Espagnols ? Est ce qu'il y avait une entre-aide pour trouver du travail ?

Oui, mais surtout d'autres Espagnols ont rejoint les premiers arrivés. Mon père a fait venir son frère qui lui est resté en France jusqu'en 2005.

Avant de venir en France, est ce que tu te faisais une idée de la France qui a changé quand tu t'y es installée ?

J'ai plutôt mal vécue mon arrivée en France à 10 ans, surtout à l'école. A dix ans j'avais déjà des amis en Espagne et là j'avoue que j'appréhendais. Déjà je ne parlais pas la langue. Puis ça c'est mal passé à l'école. Les enfants espagnols m'ont mal accueillis, ils ne m'aidaient pas. Je m'attendais à être épaulée par les autres enfants espagnols mais ça n'a pas été le cas. Alors que bizarrement j'ai beaucoup mieux été intégré par les élèves français. Je n'avais pas d'amis espagnols. Ce qui est marrant c'est que quand je suis venue en 1966 j'étais dans une classe où il y avait déjà ma future amie Joëlle. Mais on s'en est rendu compte très tard finalement grâce à des photos de classe. Quand je suis revenue en 1970, je suis retombée dans sa classe. Mais tu vois c'est elle qui est venue me voir la première alors qu'elle ne se rappelait pas de moi. Elle voyait bien que j'avais du mal à m'intégrer. Je me rappelle il y avait la Marie-Rose, les Paillant et ils étaient méchants avec moi. Alors que Joëlle est toujours venue m'aider. Mon frère aussi a eu du mal à s'intégrer.

Le fait que tu sois l'aînée fait que tu as passé ton adolescence en France, est ce que tu

penses que tu as eu plus d'attaches avec la France que le reste de tes frères et sœurs ?

Oui, car moi j'ai gardé contact avec des Français alors les autres non. Mais ils parlent tous français à part le dernier car c'est celui qui était le plus petit quand on est repartis en Espagne.

Vous parliez français ou espagnol à la maison ?

Oui, on a toujours parlé espagnol, mangé espagnol et vécu à la façon espagnole. On n'a jamais mangé français à la maison.

Et toi est-ce que tu as conservé les usages culinaires espagnols ?

Oui, même si on mange français le plus souvent. Pour autant, je fais quand même de temps en temps à manger espagnol. Je cuisine beaucoup à l'huile d'olive que je ramène souvent d'Espagne, je ramène du « jamon serrano » aussi. Puis les week-ends j'aime bien faire des paellas ou d'autres plats typiques de ma région.

As tu choisi d'éduquer tes enfants selon ta culture d'origine ?

Bon la culture espagnole n'est pas si différente de la française. Mais bon c'est sûr qu'on vit à la française pour autant je les éduque selon ce que j'ai vu faire.

Ton mari parle-t-il l'espagnol ?

Non, il ne le parle pas.

As-tu transmis ta langue d'origine à tes enfants ?

Des trois enfants que j'ai, il y en a deux qui le parlent couramment. J'ai inscrit mes deux aînés dès la primaire à des cours d'espagnol dispensé par le biais du consulat espagnol et destiné aux enfants ou descendants d'immigrés d'espagnols. Puis ils ont intégrés la section espagnole de leur collège/lycée et ont obtenu un bac international mention espagnole.

Et le dernier n'a pas suivi le même parcours ?

Non, je lui ai moins parlé espagnol et comme il n'avait pas le niveau il n'a pas pu intégrer la section espagnole du collège/lycée où vous étiez allé. Il n'a appris l'espagnol qu'en quatrième.

Quelle est la langue principale du foyer ?

Le français.

Dolores RODRIGUEZ-RAMOS, Espagnole, 69 ans, arrivée en 1967

L'entretien a eu lieu chez l'enquêtée, un dimanche soir, dans sa cuisine. Tandis que le mari regardait du sport dans le salon, là où règne le poste de télévision, l'épouse préparait à manger pour le lendemain, assise. Une porte séparait les deux espaces. Après cela, l'enquête commença entre nous deux, grand-mère et petit-fils, pour une durée totale de 2h05. Sa langue maternelle est l'espagnol, un espagnol assez naturel, plutôt madrilène, avec seulement quelques mots de dialectes. Aujourd'hui, elle parle dans un entre-deux, entre l'espagnol et le français. Ses propos sont donc traduits en partie, lorsque c'était incompréhensible pour un lecteur étranger au cercle familial et à sa culture, ce qui est courant.

L'entretien se déroule en deux parties : une première qui s'est déroulée juste avant l'entretien, alors que je testais mon dictaphone ; la seconde partie de manière classique, d'où l'interruption, qui n'a duré que quelques minutes. J'ai incorporé la première après avoir obtenu son autorisation.

Bien, nous allons commencer...

Avant de commencer l'enregistrement, je peux te dire, non ?

Oui, oui, vas-y...

Ecoute, on est venu ici parce que Papi [*son mari, donc mon grand-père*] a perdu son père. Et Melilla, tu sais comment c'est déjà en partie, parce que déjà, c'est petit quand même. Et la jeunesse commençait à partir. Et Papi a perdu son père, d'une angine de poitrine en une journée, tu sais, le matin il allait au travail, le soir il est rentré et il mourut. Alors son père avait une entreprise de plomberie, avec plusieurs personnes qui travaillaient pour son père. Et Papi était le plus petit dans la fratrie. Alors Papi et son père n'avaient jamais cotisé pour la retraite, et pour toucher quelque chose, il ne devait pas être propriétaire de quelque chose, sinon la sécurité sociale ne donnait rien. Donc, il a mis le nom de son fils. Mais Papi, il n'était pas majeur, du coup il a mis son frère, cinq ans d'écart. Mais son frère, quand son père est mort, il a abusé du truc. Papi était à l'armée à l'époque, et son frère a pris le commerce pour lui, comme si c'était le sien. Quand Papi était à l'armée, il a travaillé, mais ils se disputaient tout le temps, et il y avait tout le temps des problèmes. Puis son frère voulait se marier. Il a dit à sa mère : « Écoute, vu que ta maison est grande, pourquoi tu ne pars pas à Marbella [*ville du sud de l'Andalousie*] chez ta fille, qu'elle a perdu après, vivre. » Pour laisser la maison à son fils qui se mariait. Oui. Alors sa mère avait un appartement à l'étage, tu sais avec une chambre, avec un petit lavabo. Elle a dit : « Tu te maries en bas, et moi j'habite là-haut. » Il a dit : « Non non non non, on veut être seuls. » Alors sa mère, comme une con, elle a cédé – elle venait de perdre son mari et tout ... - et est partie chez sa fille, qui travaillait. Et sa mère, qui était très disponible, elle aimait bien faire des trucs, du coup elle s'occupait de la maison de sa fille. Et Papi venait de l'armée, parce qu'à Melilla dans l'armée, on venait dormir chez soi. Du coup, on nous avait dit : « pourquoi vous ne vous mariez pas ? Pourquoi tu ne pars pas – parce que Papi s'entendait pas bien avec son frère, parfois ils se battaient avec lui, à coup de poing – à l'étranger, lui avait dit sa mère ? » Parce que tout le monde partait de Melilla, tout le monde partait. Alors Papi, il a dit : « D'accord, pourquoi pas. »

D'accord.

Du coup, je lui ai dit, comme une con, que j'avais une tante à Lyon, tu sais ma tante Chicimemé [*accolé à un nom espagnol intraduisible car incompréhensible par mes soins*]. J'ai dit que j'avais une tante à Lyon. Alors ma grand-mère a écrit à sa fille, parce que c'était ma grand-mère qui m'a élevé, et ma tante a dit oui, pourquoi pas.

Pourquoi comme une con alors ? Tu avais parlé du fait que tu leur avais dit que tu avais une tante à Lyon.

Parce que... Après, je t'avais dit que son mari était très avare, et ça n'a pas très bien marché... Du coup, sa mère lui a dit qu'il n'allait pas partir tout seul chez ma tante. On devait se marier et partir ensemble. On s'est marié et on est venu ici. On est venu là, si tu veux, comme en lune de miel. Je disais que si on trouvait du travail, on travaille deux ou trois ans, et sinon, bon... [rires]

Et du coup ?

Avec le problème de mon oncle, je t'ai dit qu'il était avare, il nous demandait des pensions que nous ne pouvions pas payer, on ne gagnait rien encore. Du coup un jour, nous, on en avait ras-le-bol. Il nous avait dit que si on ne payait pas, on partait. On n'a pas payé, on a pris les valises et on est parti. On avait rien encore ! Du coup, on est parti chez des amis qu'on avait ici [*à Lyon*] de Melilla, une amie que je connaissais de mon quartier, et ils nous ont donné une petite... mezzanine, avec une petite cuisine, une pièce grande, les WC étaient en bas de l'escalier, tu sais, ce n'était pas à l'intérieur. L'essentiel, quoi. En plus, j'étais déjà enceinte de Papa [*mon père, donc*], alors je ne pouvais pas rester là-dedans trop longtemps. En plus, il était prématuré. J'ai tout de suite trouvé du boulot : moi je faisais la couture et à Saint-Jean tout de suite, j'avais trouvé du boulot.

Mais Papi, comme il faut faire les papiers pour rester ici, c'était plus compliqué. Du coup, il a trouvé une fonderie. On gagnait pas beaucoup, on gagnait trois euros de l'heure. Heu. Trois francs de l'heure plutôt. [rires] Je crois à l'époque. Après on a trouvé un appartement plus grand. Après, Carmen [*dont la biographie sera plus tard dans le récit*] m'a donné la conciergerie. Mais moi, je pleurais pour partir à Melilla. Je pleurais. En plus, j'étais toute seule. Parce que finalement, mon oncle, je me suis fâchée avec lui, je n'allais pas le voir. Papi travaillait du matin au soir, je ne le voyais pas.

Un petit appartement, je te dis que ce n'était pas ce que j'avais imaginé. Du coup, je me sentais très mal. Je travaillais, mais je ne comprenais pas mes collègues, je ne comprenais pas ma patronne, tu sais on faisait de la couture. Elle m'avait mise au repassage, c'était du cuir, des blousons en cuir, je faisais le repassage avec le fer, dans lequel tu mettais le charbon dedans. Pour que ce soit bien. Alors ça ne me plaisait pas non plus, mais bon, j'étais obligé de le faire, pour... Et après je le suis arrêtée, parce que j'avais... pourquoi ? Parce que j'étais fatiguée ? Non, je n'étais même pas fatiguée, mais bon, le docteur m'avait dit de passer une visite je ne sais pas quoi.

Puis ma patronne m'a jeté comme du poisson pourri, parce qu'il paraît qu'il y avait une l'Espagnol, qui travaillait avant dans le même atelier. La patronne m'a prise moi, parce que

l'autre est partie et en plus elle a laissé tous les impôts impayés. Et moi, comme j'étais Espagnole, c'est moi qui ai payé les pots cassés. Et moi je ne comprenais rien, je ne savais même pas parler, je ne comprenais rien. Alors j'étais malheureuse. Alors j'ai demandé à Papi de partir, mais lui, il ne voulait pas partir, parce qu'il me dit qu'il n'allait pas partir avec les oreilles baissées, comme on dit. Petit à petit, on a fait, on a fait. Après, j'ai connu Carmen, après que Papa soit né, après Papi a trouvé du boulot, il partait souvent en déplacement. Je partais souvent chez Carmen, parce que j'étais seule. Voilà voilà, tu pourras résumer cela si tu veux. On a des problèmes de famille si tu veux... C'est à peu près ce qui s'est passé.

Et si je le mets comme cela ?

Ah bah ce sera plus facile, oui.

[Interruption]

Alors, je vais déjà te demander de te présenter...

D'accord, écoute, mon nom de jeune fille ?

Les deux oui.

Dolores Ramos Rodriguez, Ramos de jeune fille. Je suis née à Melilla, le 28 avril 1946. En espagnol ou en français ?

Comme tu veux, comme tu parles d'habitude...

Je mélange ! Je mélange !

Je traduirai au besoin.

Bon. J'ai vécu à Melilla toute ma vie, avec ma grand-mère parce que j'ai perdu ma mère. J'ai vécu avec ma grand-mère, et puis j'ai fait l'école à Melilla, j'ai commencé la couture et ai fait un CAP de couture à Melilla. J'ai travaillé un peu à Melilla. Après, quand j'ai connu Papi, j'avais 16 ans, à peine 17 ans. Papi est parti à l'armée, ma patronne avait pris sa retraite à l'atelier, du coup j'avais été prise dans une confiserie, j'ai travaillé dans une confiserie durant un an et quelque. Après, on s'est marié, en 1967, j'avais 21 ans. Je t'ai déjà dit les problèmes de la famille, avec Papi qui s'est fâché avec son frère à la mort de son père. Il n'avait pas voulu rester en Espagne, et j'avais de la famille à Lyon et du coup, on est venu ici, à Lyon.

D'abord, j'aimerais juste revenir sur l'Espagne en général. Melilla, ville au nord de l'Afrique...

C'est... heu... au nord ou au sud ?

C'est bien dans le nord.

C'est en bas de l'Espagne, oui.

OK...

Il fait chaud là-bas, normalement, au nord, il fait froid... [rires] Pas con hein ?

C'est vrai. Combien de frères et de sœurs ?

J'ai un frère et une sœur, je suis au milieu, mon frère aîné et ma sœur la petite. Je suis née dans le vrai Melilla, dans le village de Melilla, dans l'ancien Melilla, après, quand j'ai perdu ma mère, je suis venue dans un quartier un peu plus haut, reculé, plus loin de la mer, où vivait ma grand-mère. Dans le nouveau Melilla. Je n'ai jamais quitté Melilla, on n'a pas vu grand chose à l'extérieur, mon père a toujours travaillé, il était avec nous encore. Il avait une copine mais bon. Je ne suis jamais sorti de Melilla. Ah si, maintenant que j'y pense, je suis déjà allé à Cordoue une fois, avec ma grand-mère, voir l'Abuela [*surnom d'une arrière-grand mère dans la famille, mot espagnol signifiant grand-mère, d'où la non-translation*], qui venait d'accoucher d'une fille. J'avais heu... *se remémore les dates de naissance d'une grande partie de la famille * c'était en 1959, j'avais 13-14 ans..

Tes parents travaillaient dans quel secteur ?

Ma mère, qui est morte, mon grand-père était pêcheur, et cuisinait dans son bateau aussi. Ma grand-mère était femme au foyer, parce qu'à l'époque, les femmes ne travaillaient pas beaucoup. Mon père travaillait dans l'armée, dans l'intendance militaire. Mais il n'était pas militaire, il ne travaillait que pour eux.

Il faisait quoi ?

Il s'occupait de l'uniforme des soldats, il était magasinier. C'est pour cela que je t'ai toujours dit que mon père aimait beaucoup travailler ! Mon père commençait à 8h, finissait à 13h, jusqu'au lendemain. Plus les jours fériés, en Espagne il y en avait beaucoup à l'époque, et les militaires en avaient encore plus, parce qu'ils étaient les rois à Melilla, c'était une heu... comment on appelle cela... Une région militaire voilà, il y avait Melilla, Ceuta. Il y avait toujours du mouvement de soldats, et mon père était magasinier alors. Il s'occupait du linge. Il disait toujours qu'on ne travaillait jamais dans l'armée, avec tout cela ! 8H par jour, avec les week-ends, et tout, il ne restait pas beaucoup d'heures pour travailler. On se marrait bien avec lui, il était bien gentil, mon père. Il était malheureux, puisqu'il n'avait pas eu beaucoup de chance, le pauvre...

Parce que tu as perdu ta mère à quel âge ?

Maman est morte le 3 janvier 1950, et je faisais mes 4 ans en avril 1950.

Du coup, tu as été élevée par ta grand-mère maternelle...

Oui, mais ma grand-mère paternelle n'habitait pas loin. Et mon père vivait avec nous aussi. Son père était soldat à Malaga, et il est resté avec nous. Mais on avait une bonne éducation, on a tout fait. Je suis allée à l'école, j'ai fait ma communion, le baptême. Elle était très fine, prudente, gentille. Elle doit être Là-Haut, ma grand-mère, au Paradis.

D'accord, et ton père, il était en Espagne pour la Guerre civile ?

Oui, il a fait la guerre d'Espagne, il a vécu la guerre, il a fait ses 20 ans à la guerre, dans un

centre pourri dans lequel les rats lui passaient entre les jambes !

Il a fait les trois ans ? [La Guerre civile espagnole dure de 1936 à 1939, jusqu'à la prise du pouvoir par Franco]

Oui oui, il est né en 1918, il a fait la guerre d'Espagne lors de ses 20 ans, comme je t'ai dit. Avec cinq frères, dont deux plus grands que lui, ma grand-mère paternelle avait 5 enfants à la guerre. Et tous sont revenus vivants, on touche du bois, personne n'est mort. Il est revenu, a épousé ma mère, mais elle est vite tombée malade. C'était dur. Elle souffrait d'insuffisance rénale, comme ma tante. Elle a été opérée, mais c'était trop tard. Ton père t'expliquera mieux que moi, je n'y connais rien. Elle avait des kystes, mais on ne sait toujours pas comment les enlever. C'est comme quoi, on cherche, on cherche, mais on ne cherche pas cela. On n'a toujours pas trouvé encore le médicament nécessaire. Sans dialyse, elle est décédée à 32 ans, 32 ans. Alors mon père, il est resté veuf jusqu'en 1968, il s'est remarié avec une copine qu'il connaissait de Melilla, qui était une garce, et il a été très malheureux. Puis mon père a été muté à Malaga, où il est mort.

Je vais revenir sur un élément qu'on a évoqué au début : quelles étaient tes motivations de départ ? On l'a expliqué déjà, mais on peut peut-être le redire...

On est parti parce que je me suis mariée, et à cause du problème avec le frère de Papi. Et moi j'étais jeune, j'avais beaucoup d'illusions, comme on dit, j'aimais mon mari, on s'était dit cela comme ça.

C'était pour trouver un travail ? Parce que tu disais que tu en avais déjà un, à Melilla, non ?

Oui, à Melilla, je faisais la couture, je travaillais à la confiserie. Après, je faisais un peu la couture chez les gens toute la journée. Non non, je me suis bien débrouillée en Espagne. J'avais un travail. Et Papi était plombier lui, avec son père comme chef.

Aucune raison politique ? Pas pour fuir Franco ?

Non non, parce que mon père, il détestait Franco, il ne voulait pas chanter l'hymne national, vu qu'il avait vu pleins de malheurs. Du coup, il ne voulait pas en parler. On était trop jeune pour savoir tout ça, pour connaître toutes ces histoires. C'est ma famille qui m'a raconté après, les événements. Nous, c'était trop tard, c'était vingt ans après. Quand je suis venu ici, j'ai connu des personnes, espagnoles, qui venaient de loin, qui avaient fui Franco, mais nous, non. On était pas du tout politicien [sic], Papi a juste fait l'armée. Mon père, et ma mère, étaient engagés dans une association résistante, contre Franco. C'est ma grand-mère qui m'a raconté cela, après.

Donc, tu es partie pour raisons familiales. Comment es-tu partie ? Quel itinéraire de voyage ?

On a fait Melilla – Marbella/Malaga en bateau. Là-bas, Papi avait son frère, on a passé quelques jours avec, entre Marbella et Malaga. De Marbella, on est venu à Cordoba, chez ma tante, et après, on est venu en France en train. On a fait des pauses à chaque étape, de

quelques jours. Mais on a fait le trajet directement, pour venir ici, et on a dû mettre... une journée ? Il fallait passer par Barcelone, pour venir sur Lyon.

Vous êtes partis pour Lyon, vous aviez déjà cherché un logement, un travail, ou c'était simplement pour rejoindre ton oncle ?

Non non, on est venu chez ma tante directement, et on a cherché du travail. Ils nous attendaient, on les avait prévenu par lettre, à l'époque, il n'y avait que cela. Ils sont venus nous chercher à la gare, puisque lui, il avait sa voiture. Une 306 très vieille, c'était drôle. Il travaillait au TCL, il n'était pas chauffeur, mais au garage.

Pourquoi avoir choisi de venir en France ?

Simplement parce que j'avais de la famille en France. Sinon, je ne sais pas, on serait certainement allé ailleurs. Vu qu'on avait parlé de l'étranger, avec la famille, c'était plus facile. Mais sans plus.

Tu avais quoi comme image sur ce pays ? Avant de partir.

Je ne connaissais pas du tout... Ma grande tante, donc la sœur de ma grand-mère, m'appelait « La Française », je ne sais pas pourquoi. Elle disait que c'était parce que j'étais blonde, j'avais de bonnes manières. Dans ma famille, on avait tous de bonnes manières, tous, mais moi peut-être plus. On vient de l'Andalousie fine, de l'Andalousie fine, et non pas de celle « paysanne » *[elle emploie un autre mot en espagnol, que je n'ai pas réussi à trouver, et elle n'arrive pas à le dicter. Mais, on a cherché ensemble une traduction adaptée.]* Tout le contraire de la mère de Papi : ils parlaient très mal, avec beaucoup d'argot.

Au début, parlais-tu français ?

Non, même pas un mot, même pas « merci », ou « bonjour ». Seulement après, plus tard.

Et vous vouliez rester combien de temps ?

On voulait rester deux ou trois ans, y travailler, puis partir. On pensait, on était jeune, on avait des illusions. On voulait mettre un peu d'argent de côté, parce que tout le monde ne parlait que de l'étranger, qu'on y gagnait beaucoup. Donc mettre un peu d'argent de côté, ne dépendre de personne, et après Papi faisait son petit négoce, comme avait fait son père, de plombier ou d'autre chose.

Du coup, dans le couple, qui a décidé du départ ?

C'était surtout sa mère, qui avait décidé. Dès qu'on se marie, ce n'était pas la peine que Papi vienne seul ici, elle a pensé qu'on gênait, enfin surtout son fils, parce que je n'étais pas sa fille quand même, son frère. Apparemment, son frère voulait être tout seul, et voilà.

Papi a soumis l'idée, et tu as acquiescé ? Ou tu l'as convaincu ?

On s'était dit qu'avec le mariage, et comme j'avais la famille... C'était plutôt d'un commun accord. Il voulait partir, et moi aussi, et vu que j'avais de la famille à Lyon, avec ma tante, je

lui ai demandé, et elle m'a dit oui.

D'accord. Avançons un peu dans le temps, pour atteindre votre arrivée en France. Quand tu es rentrée en France, tu avais des papiers ?

Non, aucun papier. Espagnols oui, pas français. Il fallait une carte de travail pour rester en France après, c'était une condition obligatoire. Elle dure un an, et après, il faut la renouveler chaque année. On l'a faite en 1967. On est arrivé le 15 août 1967, j'ai commencé à travailler en septembre et Papi, lui, en novembre je crois. On était embauché à condition d'avoir ces papiers.

Et tu as travaillé où ?

A Saint-Jean, dans un petit atelier de blouson de cuir, pendant 6 mois. Après, j'ai été enceinte de mon premier enfant, et comme il était prématuré, je n'y suis pas retourné, parce que je ne connaissais personne, je ne pouvais pas laisser mon fils après, je ne savais même pas parler...

Qui a fait les démarches pour les papiers ?

C'est mon oncle, c'est lui qui s'est occupé de tout. On ne savait pas parler, ni faire. Et c'est lui, pour trouver du boulot, ou pour payer la pension, qui a tout décidé [rires]. Que Dieu me pardonne !

Et pour cette carte de travail, tu devais la refaire chaque année ?

Non, la première fois, en 1987, elle durait un an. Après, c'était tous les trois ans, que je devais faire cette carte de travail. Et après, ça a été 4 ou 5 ans, je crois, je ne me souviens pas. Je ne travaillais pas après, vu que j'étais femme au foyer, à partir de 1968. Papi devait la faire, lui, puisqu'il travaillait.

Et tu as travaillé après ?

Oui, j'ai travaillé dans une conciergerie après, où j'étais déclarée, à partir de février 1969. Ma fille est née en 1969. Mais j'étais chez moi, je n'avais pas besoin de laisser mon fils à une nounou. Et donc là, j'avais un contrat de travail et une carte de travail. Et en 1970, mon père me disait qu'il voulait venir me voir, donc je ne voulais pas qu'il me voie dans le petit appartement, donc j'en ai cherché un plus grand, et j'en ai trouvé un, ici, à Tassin [*la Demi-Lune, ville au nord-ouest de Lyon, dans la banlieue proche*].

Aujourd'hui, tu vis en France depuis 48 ans environ, quelle est ta situation administrative ?

Je suis française, depuis 1996. Je travaillais dans une école, et pour être fonctionnaire, je devais être obligatoirement française. Avant, j'étais seulement vacataire, et je n'étais pas embauchée, donc on me changeait tout le temps d'école, pour faire des remplacements.

As-tu gardé ta nationalité espagnole ?

Non. Non, parce qu'à une époque, il fallait renoncer à sa nationalité espagnole pour prendre

celle française. Mais là, ils ne nous ont rien demandé, seulement si on voulait devenir Français. Du coup, je pense que si je vais en Espagne, j'ai encore la nationalité espagnole, vu que j'y suis née. Mais je ne sais pas. Avant, j'avais le passeport espagnol, puis on est passé à la carte d'identité. J'en ai une, mais qui est caduque aujourd'hui. Elle n'est plus valable. Alors que mon fils [*le troisième et dernier*] a la double nationalité : ça a marché pour lui, mais peut-être pas pour moi.

Tu ne votes plus en Espagne ?

Ah non, je n'ai jamais reçu les papiers, donc non...

Et tu votes en France ?

Non plus. Je n'ai jamais voté ici. Je laisse mes enfants faire, parce que moi, je n'y connais rien, en politique, ça ne m'intéresse pas d'ailleurs. Ça me passe au dessus de la tête. Je laisse mes enfants décider pour moi. Enfin pour nous, parce que tout ce que je fais, Papi fait pareil. Je me suis faite français, il s'est fait Français, parce que lui, il s'en fout sinon, d'être Français. Je me suis occupée de la banque, par exemple, parce qu'il s'en fout aussi et ne s'occupe de rien. J'ai fait beaucoup de choses comme ça, sans qu'il s'en occupe...

Tu as été naturalisée volontairement alors. Si tu n'avais pas eu ce travail, l'aurais-tu fais tout de même ?

Je ne sais pas, parce que je voyais pas l'intérêt, j'étais bien comment j'étais, personne ne venait chercher les problèmes, mais c'est vrai que quand je commençais à travailler, je n'étais pas embauchée. Je perdais mes primes, je perdais mes avantages. Donc je me suis faite Française.

Quand tu as annoncé à ta famille que tu partais, comment ont-ils réagi ?

Bien, pas mal du tout. Mon père, il a dit que tant que j'étais chez la famille, ou chez quelqu'un, ça allait. Il ne voulait pas que je me retrouve sous un pont quoi.

Bonne réaction alors ?

Oui, de la part de tout le monde.

D'accord. Ensuite, quand vous retournez en Espagne, vous allez dans quelle famille ?

On a toujours fait 15 jours dans ma famille, chez ma tante surtout, et 15 jours chez sa mère, jusqu'à la mort de la mère, en 1984 je crois, à l'âge de 90 ans. Pas tous les ans, mais tous les deux ans. Sa mère, elle a vécu longtemps, alors qu'elle avait eu 8 enfants. Et elle avait un mari très dur, très macho. Mais elle se laissait faire. Moi, je me suis jamais laissée faire par son fils, je me suis battue aussi.

Ta famille était où, en Espagne ?

Elle était à Madrid, elle est partie de Melilla avec le temps. Sa famille était à Marbella. On passait par toute la famille, parce que sa mère habitait chez sa sœur. On passait par son frère,

même lui, même si c'était à cause de lui qu'on était là, on passait voir tout le monde, dire bonjour. Tout le monde avait quitté Melilla.

Quand tu es partie d'Espagne, vous étiez partis en couple. D'autres personnes de la famille devaient vous rejoindre ?

Non, mon père voulait juste venir nous voir, quand ton père et sa sœur sont nés, mais c'est tout. Il voulait me voir, voir la France aussi. Dans la famille de Papi, la femme de son frère [un autre frère, pas le même, mais le nom m'est inconnu...], elle disait que la France c'était une référence. Ce n'est pas le cas de la France aujourd'hui... Avec tous les Arabes et tout le monde qui est à son crochet... C'est vrai qu'elle admirait la France, et elle me disait : « Loli, la France, c'est une référence ! » Parce qu'ils ont vécu longtemps à Tanger, pendant la Guerre d'Espagne. Il était plombier là-bas, et avait gagné beaucoup d'argent aussi. Puis ensuite, quand ils sont arrivés à Marbella, qui était un petit village, son frère s'est fait beaucoup d'argent, dans les nouveaux bâtiments, les nouveaux immeubles [*Avec l'accroissement du tourisme, la ville se développe rapidement : en 1930, il y a 9041 habitants, et 29 253 en 1970, puis plus de 60 000 en 1980*].

Aujourd'hui, il reste des liens avec la famille ?

Ah oui, ah oui ! Quand je partais en Espagne, c'était pour voir la famille, pas pour voir les paysages.

Vous y retournez souvent ?

Maintenant que Papi est malade [*maladie respiratoire*], non, plus trop. Avant, je partais souvent, presque tous les ans. Après, Papa était grand, il ne venait plus trop, dès ses 18 ans. Puis on est parti à Alicante, parce que ma sœur avait acheté un appartement à Santa Paola, pour les vacances d'été. La dernière fois que j'y suis allée, à Santa Paola, c'était en 2001, parce que ma sœur est morte en 2003, je n'ai pas eu envie d'y retourner. Sinon, je suis retournée en Espagne en mai 2013, à la naissance de Mario [*fils de sa petite nièce, Gema*]. Papi ne veut plus partir. Moi, j'y suis allée à la mort d'Adrien [*mari de Gema*], pour l'enterrement, l'an dernier.

Viennent-ils en France, eux-aussi ?

Oui oui, Gema est venue en août, elles sont venues il y a deux ans [elles signifie ses petites nièces, Manoli, Gema, et Silvia. Notons qu'il y avait aussi le mari de sa défunte sœur, Antonio, qu'elle ne nomme pas.], avec Adrien et le petit Mario. Ils viennent à peu près tous les ans, plus ou moins. Ma sœur était venue aussi, quand ton père est né, en 1968. Elle est restée 9 mois avec moi. en 1982 et en 1997, avec toute la famille. Mais mes fils y vont aussi, régulièrement. Ma fille y va en février souvent, et ton père et toi y êtes allés en 2010, autant à Madrid qu'en Andalousie. Et aussi avant.

Ta sœur est venue souvent à Lyon ?

Elle venait parce que son mari, Antonio, travaillait en Suisse. Il était parti dans les années 1980. Il était parti tout seul, il est revenu en Espagne faire son service militaire. Puis ils se

sont mariés en 1970, puis il est reparti. Mais ma sœur est venue vivre avec moi pendant 9 mois donc. Après, elle a voulu commencer à travailler, mais elle n'avait pas une santé facile. Donc elle restait à Genève C'était plus facile de venir à Lyon. Antonio travaillait toute la semaine, tous les jours, en entier. Et après, il avait quelques jours de congé. Donc il réunissait 4 ou 5 jours, et il venait ici à Lyon. Nous on partait souvent en Suisse aussi, et en Espagne. Ils sont repartis vers Madrid après.

Mais alors, pourquoi ne pas être allé en Suisse, avant de partir en France. Vous le connaissiez avant, Antonio, vous auriez pu le rejoindre, même si ta sœur n'était pas encore mariée avec lui...

C'est vrai, mais lui, il disait beaucoup de mal de la Suisse, parce qu'il disait que ce pays était très raciste. Et puis là-bas, il ne faut pas apprendre une langue, mais des dialectes de l'un ou de l'autre. Et ma sœur disait qu'ils ne resteraient pas, alors que moi, je me disais que vu que j'y étais, pourquoi pas y rester. Antonio avait déjà acheté un bar, puis un appartement. Alors je n'allais pas y aller pour rester toute seule en Suisse. Pour Noël, on se voyait souvent, pour Pâques. On allait plus souvent en Suisse qu'en Espagne, mais on y allait quand même, il y avait encore de la famille. Même si ma grand-mère est morte en 1975, mon père en 1976, et la mère de Papi en 1980.

Est-ce que tu as d'autres contacts que physiques avec la famille d'Espagne ?

Ah bah oui, on appelle souvent au téléphone, maintenant, ma fille, avec Whatsapp, un truc sur le téléphone, ça sonne tout le temps, toutes les cinq minutes. Mais ça, j'y connais rien moi. Elle me donne des nouvelles tous les jours. D'un peu tout le monde.

Est-ce que les liens avec tes proches en Espagne ont changé ?

Non, au contraire, ça a renforcé. Les jeunes sont plus modernes, mais sinon, on est très unis, tout le monde est au courant de ce qui se passe, on est tous au chevet de chacun si besoin. A la mort de ma sœur, ou d'Adrien, on y est allé pour les reconforter. Mon père disait que la famille, il n'y en a qu'une, et je continue de dire la même chose. Le fait de partir n'a pas changé grand chose. On est loin, mais on est trop proche sentimentalement parlant. Ils sont tous accueillants, c'est vraiment bien.

Aujourd'hui, veux-tu rester vivre en France ? Ou retourner en Espagne ?

Non, je ne veux pas retourner au pays parce que mes enfants, mes petits-enfants, ma famille, est là. Je suis là.

Alors, si on retourne un peu au début : quand vous étiez arrivés en France, vous ne vouliez rester que quelques années...

Oui, on se disait qu'on allait travailler deux ou trois ans. Mais après, tout a changé avec la naissance de ton père, on avait une petite vie plus agréable, parce que partir en Espagne avec un gamin, c'est différent que de partir seuls. Mais après, j'ai voulu avoir un meilleur appartement, et on l'a eu. Puis ma sœur est venue de Suisse, on se voyait tout le temps. Donc

pourquoi repartir ?

A propos de ton intégration progressive en France, comment s'est passé l'apprentissage du français ?

Ca a été dur.

T'as eu de lourdes difficultés ?

C'était très difficile au début, le français. Après, bon, comme j'étais à la maison souvent, la télévision m'a beaucoup aidé. Parce que je prenais un mot, puis un autre, pour composer une phrase. Comme cela, j'apprenais quelques mots à chaque fois, mais pas trop. Je faisais une phrase comme cela.

Tu as pris des cours de français ?

Non, non, je n'ai appris qu'avec l'habitude, qu'au contact de la langue.

Et à l'écrit ?

L'écriture, c'est dur. J'écris comme je parle, je fais des listes, mais c'est comme je parle. Donc je n'écris pas bien.

Et alors, quand tu parles, quelle langue parles-tu aujourd'hui ?

Un peu l'espagnol, un peu le français, je mélange les deux. Pas de dialecte, mais l'accent andalou oui.

Qu'est-ce qui était le plus dur, pour toi, dans l'usage du français ?

C'était complètement différent. La prononciation, c'était très dur. Vous mettez beaucoup de voyelles. Avant, je devais lire en espagnol pour comprendre. Plus trop maintenant. J'ai eu des difficultés pour des mots très proches : comme la chaise, la chaîne, l'échelle. Pour moi, c'était la même chose. Pas à l'écrit, oui, mais à l'oral, c'était pareil. Dessus ou dessous, c'est pareil pour moi, encore aujourd'hui. J'ai encore l'accent espagnol, oui oui. Mais je ne travaille pas la langue. Certains disent que c'est du travail pour bien prononcer, mais moi, ça sort comme ça sort.

Dans le couple, qui parle le mieux français ?

Moi, moi ! Parce que sa mère parlait très mal l'espagnol. Et puis Papi a travaillé sur des chantiers dans lesquels il y avait pas mal d'étrangers, d'Italiens, de Portugais, de Roumains, d'Espagnols, et il parlait un peu toutes les langues, et il s'en foutait. Ça ne l'intéressait pas, de parler correctement.

Et parles-tu d'autres langues ?

Non, seulement le français et l'espagnol. Je pense parler plutôt bien les deux. L'anglais, ça m'énerve parce que je ne comprends pas du tout [rires].

Concernant ton diplôme de couturière, est-ce qu'il t'a servi pour trouver un travail en France ?

Avec le certificat scolaire, c'était bien. Je n'ai pas beaucoup cherché un travail en France, mais ça ne m'a pas beaucoup aidé. C'est surtout la connaissance de la couture qui m'a aidé, pas le reste, pas les études. Mes études ne m'ont pas aidée, non.

Alors, où as-tu travaillé ? Dans quels secteurs ?

Déjà, la conciergerie, pour à peine deux ans... Je ne payais pas la location, et je gardais mes enfants, c'était bien, au centre de Lyon, dans le 6ème, avec le Parc à côté [*de la Tête d'Or*]. Déjà que je ne pouvais pas parler, le fait d'avoir le parc était bien. Après, j'ai connu Carmen [*une amie de la famille, dont il sera toujours question plus tard*], et on traînait souvent à Bellecour, là où elle vivait.

Et après ?

J'ai gardé des enfants, j'ai commencé en 1972, à la Constellation [*quartier populaire de Tassin la Demie-Lune*], avant d'y habiter. Au début, je gardais deux enfants, mais chez la personne. Je faisais la nourrice, parce que j'amenais ma fille, qui était toute petite. Et en même temps, je faisais un peu de rangement.

Comment as-tu trouvé le travail ?

C'est une voisine qui me l'a donné. Parce que quand j'habitais encore à Montriblound [*quartier dans le 9ème arrondissement lyonnais*], la concierge était italienne, et c'est elle qui m'a dit qu'ils cherchaient quelqu'un. C'était un travail non-déclaré, mais bien payé. Après, son fils est allé à l'école, donc il avait beaucoup moins besoin de moi. Donc sa mère m'a demandé si je pouvais lui faire un peu de ménage, et j'ai accepté.

Et après, tu as été nourrice...

Oui oui, à partir de 1974, c'était chez moi. Je n'étais pas déclarée, mais agréée. La première personne dont je gardais les enfants m'avait demandé de l'être, pour qu'elle puisse toucher les allocations. Je passais ma visite médicale tous les ans, l'assistante sociale passait souvent chez moi pour voir si tout allait bien. Mais je n'ai jamais cotisé. Maintenant, je m'en arrache les cheveux, parce que je n'ai pas de retraite. Alors que j'étais agréée. Heureusement que j'ai travaillé à la mairie, pour laquelle j'ai une retraite de 800 euros... Mais personne ne me l'a dit, alors que j'allais tout le temps chez l'assistante sociale, quand j'ai vécu à la Constellation, qui était juste en dessous de chez moi, pour faire des visites médicales pour mes enfants. C'est l'assistante sociale qui faisait pleins de choses pour moi : elle me remplissait mes fiches d'impôt, elle faisait pleins de papiers pour moi. Quand j'avais un problème, je ne connaissais personne, alors je lui demandais. Après, c'est le mari de Carmen qui l'a fait, mais ils habitaient loin... Maintenant, il y a mes enfants pour le faire. A l'époque, je ne pouvais pas compter sur Papi pour cela, il était aussi nul que moi, voire plus.

Tu as été nourrice jusqu'à quand ?

Jusqu'en 1990, parce qu'après, j'ai commencé à travailler à l'école. Je n'avais plus d'enfant chez moi, à part mon dernier fils, qui avait déjà 14 ans. Ma fille s'est mariée. Papa est parti avec ta mère, vivre avec elle. Et moi je me sentais seule à la maison. Et un jour, je sortais au supermarché, et j'ai croisé une voisine, qui travaillait à la mairie, et qui m'a demandé si j'avais encore des enfants à garder. Je lui ai dit que ça allait changer cette année, parce que les enfants avaient grandi et les parents n'avaient plus trop besoin de moi. Elle me dit que la mairie cherchait quelqu'un, comme femme de ménage, et c'était bien comme idée, comme cela, je pouvais partir de chez moi. J'y suis allée et ils m'ont pris pour trois semaines de remplacement. Ça a duré 18 ans et demi. Ils ont prolongé, et j'ai fait que du remplacement. Je ne pouvais pas garder un service, je suivais la demande de remplacement. J'ai conservé un poste pendant 3 ans, pour remplacer un congé maternité, mais après, j'ai encore dû changer. C'est là que ma collègue, Pied noir, m'a dit que je ne devais pas être bête, que je devais me faire Française, comme cela, au moins, j'avais un poste fixe. J'ai quand même fait toutes les écoles de Tassin. Du coup, je me suis faite faire Française, la secrétaire à la mairie a été super, elle a fait tous les papiers pour nous. Et pour Papi aussi. J'ai eu de la chance, parce que je suis toujours tombée au bon moment. On m'a toujours donné du travail, on a dû me traduire souvent, je n'ai jamais vraiment cherché. J'ai eu jusqu'à 5 enfants en même temps, et ça fonctionnait par bouche à oreille. A la fin, je n'avais que des profs, ce qui était bien, comme ça, je pouvais m'occuper de mes enfants le mercredi, comme je ne travaillais pas. Et j'avais les vacances aussi, pour pouvoir profiter de mes enfants, toute seule.

Quand as-tu arrêté de travailler ?

Je me suis arrêté en 2005, à 61 ans et demi. J'ai eu ma retraite grâce à la mairie. Je me suis arrêtée pour Papi aussi, parce qu'il était malade, et qu'il avait peur de rester tout seul à la maison, surtout le matin, quand je partais. Lui, il s'est arrêté en 2003, à 60 ans pile, vu qu'il était malade. Et aussi, Giscard d'Estaing, à l'époque de la naissance de mon troisième fils, avait donné une retraite aux femmes au foyer de trois enfants. Ils te donnaient des points. Alors avec tout cela, plus ce que j'avais fait avant, comme la conciergerie, j'ai attendu un peu, j'ai laissé de côté ces papiers-là, comme la mairie m'avait dit. Je devais attendre 65 ans pour le faire, et comme cela, je devais toucher plus. Heureusement qu'on m'a dit cela, je ne savais pas. J'ai gagné 300 euros de plus, je ne m'y attendais pas. J'ai bien fait de le faire. Heureusement que j'avais gardé tous mes papiers, parce que ce n'aurait pas été Papi qui l'aurait fait !

Bien, changeons un peu de sujet. Quand vous êtes arrivés à Lyon, connaissiez-vous déjà des personnes à Lyon ? Hormis ton oncle et ta tante ? Et puis ensuite, êtes-vous entrés en contact avec des associations espagnoles, ou des structures de ce type ?

Non, non, Papi n'a jamais voulu qu'on entre dans une association espagnole, ça ne nous intéresse pas. A part Maria et Pedro, qu'on connaissait, qui étaient des amis de Melilla, qui sont venus là après le mariage. Je les voyais souvent. Mais surtout, j'ai fait connaissance de Carmen. C'est ma sœur ici en France. Je l'ai connue en 1968. Elle vient de Madrid, et son mari venait de Valencia. Carmen est partie là-bas aussi pour travailler, et c'est là qu'elle a connu

son mari. Lui, il avait sa sœur en France, et il est venu ici travailler, puis ils se sont mariés en Espagne et sont allés ensemble à Lyon. Elle était toute seule, et moi aussi, donc ça tombait bien.

Des associations ou des personnes dans le monde religieux ?

J'allais de temps en temps à la messe, quand j'avais le temps. J'ai fait faire la communion, le catéchisme à mes enfants oui, mais je n'ai connu qu'un curé espagnol, à l'époque de la naissance de ma fille, qui l'avait baptisée. Il était jeune et bien sympa. Mais c'est tout. Papi, c'est un sauvage de ce côté-là. Il ne croit en rien.

Qui amenait de nouvelles connaissances dans la famille ?

Moi. Parce que j'étais à la maison, Papi partait de la maison le matin et rentrait tard le soir. Il n'avait pas le temps pour cela. Moi j'étais à la maison, donc c'était plus facile.

Plutôt des hommes ou des femmes ?

Surtout des couples en fait. Il y avait quelques femmes aussi, comme ma voisine. Et Carmen aussi, mais c'était à part. C'était ma sœur d'ici. Déjà, quand je ne savais pas encore que j'étais enceinte de ma fille, qu'elle me disait qu'elle serait la marraine. Je lui disais que j'étais enceinte, et elle me le redisait.

Dans les endroits dans lesquels tu as travaillé, étais-tu avec d'autres Espagnols ? Ou recrutée parce qu'il y avait déjà des Espagnols ?

Non, non, tous les enfants que je gardais était des Français. Pour le travail de concierge, c'est Carmen qui me l'a proposé. Elle avait deux propositions : elle a pris la meilleure et m'a donné la deuxième. J'ai parfois travaillé avec des Espagnols, mais je ne pense pas qu'on m'a prise pour cela non.

En ce qui concerne ton logement, vous avez décidé de vivre à Tassin, pourquoi ?

J'avais vécu au rez de chaussé, sans chauffage, avec beaucoup d'humidité. Ton père prenait souvent des bronchites, des otites, à cause de cela. L'appartement était grand, beau, mais il n'y avait qu'un petit poêle, c'est tout. Quand je suis allée à la préfecture, pour demander un nouveau logement, vu que Papi avait des offres possibles pour acheter dans l'entreprise de son patron, ils m'ont dit qu'à Tassin, il y avait des logements qui étaient sur le point de se construire, et qu'ils allaient essayer de nous garder un T4. A la Constellation. Et une semaine après, j'ai eu l'appartement.

Quel est le type du quartier de la Constellation ?

C'était bien, c'était super, à l'époque. Il y avait des étrangers, comme des Italiens, des Portugais, et puis, de plus en plus, il y avait des Arabes. Dans mon immeuble, tout le monde

se connaissait, on m'aidait beaucoup pour la vie quotidienne, pour le français. On était tous bien, mais après, ça s'est beaucoup dégradé. Il y avait donc beaucoup d'étrangers, on se disait bonjour oui, et on se parlait un petit moment. Mais à part quelques unes, je n'avais pas grand monde, tout le monde travaillait.

Et dans ce quartier, cela fait combien de temps que tu y es, ici, à Tassin, à Carrefour Libération [Tassin toujours] ? Et pourquoi ici ?

Au total, ça fait depuis 1998 que je vis ici. Après, la Constellation s'est beaucoup dégradée : mes deux premiers fils m'en parlait beaucoup, en me disant qu'il fallait que je cherche quelque chose d'autre, que ce n'était pas beau ni bien. Ça sentait mauvais. Et vu qu'on était seul maintenant, avec Papi, parce que mon dernier fils était à l'armée, on n'avait pas besoin de si grand. Alors, quand je partais travailler, je passais devant mon appartement actuel, et j'avais remarqué un panneau pour un appartement à vendre, on s'est renseigné et on a emménagé. C'est vrai que si on avait pu emménager avant, ç'aurait été mieux.

Quelle est ta perception de la France, avant et maintenant ?

Avant, j'avais ma famille en Espagne, je ne voulais que partir. Ma famille me manquait beaucoup, surtout ma grand-mère qui était malade. Mais une fois que j'ai eu mes enfants, que j'ai eu mon appartement, qu'ils se débrouillaient bien à l'école, et aussi que je discutais bien avec les institutrices de l'école, je veux rester ici, je reste là.

Et par rapport à l'image de la France ?

Avant, je ne sais pas exactement ce que c'était. Je crois que j'étais quelqu'un qui ne réfléchissais pas trop, je me lançais comme cela, la tête en avant. L'étranger, en général, à Melilla, on disait que c'était un autre monde. On croyait que c'était l'Amérique. Tu gagnais de l'argent comme cela. C'est peut-être pour ça qu'on a un peu souffert au début, parce qu'on croyait arriver dans un monde d'abondance : avoir une grande maison, beaucoup d'argent, etc. Mais pas du tout, mais on n'avait rien eu de tout cela au début. Ça a été très dur. Mais c'est vrai qu'en réfléchissant, je me suis habituée à l'horaire français. En Espagne, tu cours tout le temps [rires] : tu te lèves tôt, tu te couches tard, tu passes ta vie dehors. Aujourd'hui, en Espagne, je n'y connais plus rien. Quand j'y allais, j'étais perdue, je suivais la famille. Ils avaient tout changer, même l'argent, à la mort de Franco. En plus, Madrid, ce n'était pas ma ville. Alors je me suis habitué à ici, je gère mes affaires, Papi ne s'occupe de rien, maintenant mes enfants m'aident beaucoup, je suis bien ici.

Donc c'est une image positive aujourd'hui ?

Oui, oui. J'aime bien vivre ici. Je suis contente d'être en France. Par contre, je me suis bien habituée à ma vie en général : mes enfants vivent à côté, sauf ton père, qui est parti, mais il faut s'habituer.

Et du coup, tu n'es jamais retournée à Melilla ?

J'y suis retournée pour la dernière fois en 1973. Après, sa sœur est morte et tout le monde est parti. J'aimerais bien y retourner oui, pour voir comment ça a changé. J'ai des connaissances qui me disent que la ville, ce n'était pas du tout pareil. Mon quartier a complètement changé : il y a des étrangers de partout, dont des Arabes. Les jeunes sont partis, les vieux sont morts. Mais j'aimerais beaucoup voir, visiter, mais pas pour y vivre.

OK. Et de l'Espagne, as-tu conservé quelques habitudes alimentaires ? Vestimentaires ?

Oui, je fais beaucoup à manger espagnol : je fais la paella, la tortilla, le chorizo, le cochinillo, les calamars... Au niveau vestimentaire, je suis toujours restée classique, je n'ai pas beaucoup changé. Plus de pantalon, mais c'est dû à l'époque. On a les mêmes habits. Peut-être le flamenco, qui est différent, ou les vêtements gitans, ce qui me rappelle mes origines. Par contre, je cuisine beaucoup français aussi, les gratins par exemple, les tartes, les quiches, la choucroute... J'ai bien appris des traditions françaises. Comme en Espagne, il y avait beaucoup de salade, mais maintenant, je les fais à la moutarde, c'est plus français, et non à l'huile et au vinaigre. Je mange beaucoup de pain aussi. Je ne sais plus manger sans pain. Aujourd'hui, je suis surtout un mélange des deux au niveau culturel. Même si je ne connais plus grand chose de l'Espagne aujourd'hui, malheureusement. Je n'y ai vécu que 20 ans. Quand tu es jeune, tu t'en fous de tout. Ici, j'ai vécu ma vie de femme, de mère, ma vie française.

Qui fait les tâches ménagères, du quotidien ?

Moi, je fais tout. Papi s'en fout, il n'a jamais fait de course par exemple. Il travaillait beaucoup, presque tous les jours, dans un travail très physique. Il était fatigué quand il rentrait à la maison, donc c'est moi qui m'occupais de tout cela. Et si je demande rien, il ne demanderait rien, pour manger par exemple.

Est-ce que tu as choisi d'éduquer tes enfants à la française, ou à l'espagnol ?

Je ne sais pas, je ne peux pas te dire, vu que je n'ai pas eu d'enfants en Espagne, et quand j'étais jeune, j'étais un peu libre. J'ai un peu fait pareil avec mes enfants. Ils étaient assez libres, avec des règles de la vie quotidienne classique. Au niveau horaire, on prenait celle française : l'école était tôt, le travail aussi, il faut tout faire comme là où on vivait. Mais par contre, ça a été progressif. Mais c'est vrai que ton père, je l'ai beaucoup protégé, comme j'étais seule. J'ai copié ce que ma grand-mère faisait avec moi et avec d'autres. Donc peut-être un peu plus espagnol au début...

Les enfants ont appris comment le français ?

Je leur ai toujours parlé en espagnol, et après, ils me parlaient français la moitié du temps. Il y avait un monsieur qui passait quand j'étais concierge, qui disait tous les matins bonjour. Et comme on ne savait pas ce qu'il disait, et ni comment il s'appelait, on l'appelait "Monsieur Bonjour". [rires] Ils ont appris à parler espagnol à la maison, vu qu'on parlait tout le temps à la maison dans notre langue.

Aujourd'hui, la langue principale, c'est laquelle ?

Je pense que c'est l'espagnol, malgré le fait que je mélange, mais la plupart du temps, c'est en espagnol. Et maintenant, mon père m'avait dit une fois : « tu rêves comment, en français, ou en espagnol ? » A l'époque, c'était dans les années 1970, je lui avais répondu que c'était en espagnol. Alors il a ajouté : « Le jour durant lequel tu rêves en français, tu seras française ». Et maintenant, je rêve comme je parle : des fois je rêve mélangé, parfois en français. Mais quand je rêve qu'en une seule langue, c'est vraiment en français, beaucoup plus souvent qu'en espagnol.

Jonathan SMALLWOOD, Britannique, 27 ans, arrivé en 2012

L'entretien avec l'enquêté, rencontré il y a environ trois ans par une amie commune, s'est déroulé à son domicile, le samedi 24 octobre à 13h, et a duré 70 minutes. Jonathan Smallwood, homme de nationalité et de langue maternelle anglaise, a 27 ans et vit en France depuis trois ans. Il s'exprime facilement en français.

-Si tu n'arrives pas à trouver tes mots en français tu peux parler en anglais, je traduirai après.

-Ok. Ça va être un bon exercice pour moi de toute façon.

-Ok. Bon, déjà, quelles furent les motivations du départ ? Pourquoi es-tu venu en France ?

-J'habitais à Birmingham, en Angleterre. J'ai commencé à sortir avec une française, pendant un moment. Et après, au début, je crois qu'on a décidé d'aller travailler en Suisse pendant l'été, pendant quelques mois. Et quand on était là-bas on a décidé qu'on n'allait pas rentrer en Angleterre, qu'on allait aller habiter en France. Ensemble.

-D'accord. C'était prévu que ce soit temporaire la Suisse ?

-Oui... Mais je crois que quand on était là-bas, on a changé de plans, un peu. Mon ex, elle voulait continuer ses études à Lyon, et moi j'ai dit : « allez, pourquoi pas ».

-Ok. Sinon tu planifiais de rentrer en Angleterre ?

-Je crois que ça c'était le plan au début, oui... Oui, oui. Mais là, quand on était en Suisse, on a décidé d'aller habiter en France.

-Et tu travaillais où en Suisse ?

-Je travaillais dans un hôtel. Dans la campagne, dans les montagnes. Derrière le bar.

-D'accord, c'est toi qui avais trouvé cet emploi ?

-Non, c'était mon ex.

-D'accord, et quand elle a décidé de repartir en France pour ses études, toi ça te disait d'y venir ?

-Oui... Je crois que, pendant qu'on était en Suisse, on a habité ensemble, et je crois que ça allait bien, du coup ce côté là ça ne me posait pas de problèmes. Voilà, aussi la France, je ne sais pas, il y avait un côté aventureux aussi... Je trouvais ça intéressant l'idée d'aller habiter dans un autre pays.

-Pour ton parcours personnel, ça t'intéressait ? Pour, par exemple, ton évolution professionnelle, tes études... Y avais-tu un intérêt personnel ? A part l'aventure !

-Je crois qu'à ce moment-là, je ne pensais pas trop à ces choses-là. Donc je n'étais pas très content avec ce que j'étais en train de faire en Angleterre, je travaillais dans la restauration.

Du coup j'avais envie d'un changement, peut-être. Mais aussi, je crois que je trouvais intéressante l'idée que c'était une possibilité d'aller habiter dans un autre pays. Quand j'étais en Angleterre je pensais, avec ça, que l'idée était impossible, c'était... Je crois que je voyais que... Je ne sais pas, pardon, je mange mes mots là.

-C'est pas grave. Pour les anglais, ce n'est pas quelque chose qui se conçoit facilement de décider d'aller vivre dans un autre pays ?

-En général, non. En fait, quand j'ai parlé de ça avec mes amis en Angleterre, ils ont dit « Ah ! Mais tu es trop courageux », et tout ça. En fait c'est facile. Tu pars, tu arrives. Si tu veux aller habiter dans un pays européen, au niveau administratif, ce n'est pas si difficile que ça, tu peux travailler facilement. Voilà.

-Qui a pris en charge les démarches administratives, du coup ?

-C'était mon ex. Oui c'est vrai que voilà, ce côté-là, j'imagine que faire ça tout seul c'est très compliqué par contre.

-De, comment ?

-De partir tout seul, ça serait compliqué.

-Et du coup, tu pourrais me décrire un peu les démarches administratives que tu connais, qu'elle aurait pris en charge ? Comment ça s'est passé en fait ton arrivée ? Trouver un emploi, les démarches au niveau des papiers...

-Trouver un emploi, pour moi c'était le plus facile. Je suis sûr que ça ne marche pas comme ça pour tout le monde. Mais j'ai eu la chance de trouver un bar un peu irlandais, anglophone, qui cherchait des anglophones qui avaient un peu d'expérience. Mais, tout ce qui était administratif, honnêtement j'ai laissé tout ça à mon ex. Voilà.

-Si tu me dis que c'est ton ex, c'est que vous êtes séparés, il y a donc bien un moment où tu as du prendre en charge tout ce qui est administratif pour toi, tout seul ?

-Oui... Oui.

-Ça s'est passé longtemps après ton arrivée ça ?

-Assez longtemps, oui. Moi je suis un peu paresseux avec tout ce qui est administratif. Donc au début, je n'avais pas trop le courage de faire tout ça. Même de faire ça en Angleterre, des choses en anglais, je trouve ça... pas compliqué mais ce n'est pas très intéressant (rires). Mais nécessaire. Je trouve surtout qu'en France il y a beaucoup plus de... un peu plus de... bureaucracy ? C'est un mot ça ?

--- Oui ? Oui. Non, je ne pense pas, de paperasse administrative, tu dirais. Ça sous-entend que la paperasse, c'est un peu lourd, quoi. Et donc, as-tu du remplir des feuilles d'imposition seul, as-tu essayé d'avoir la double nationalité, as-tu eu des problèmes de visa, pour le travail as-tu du... ?

-Pour le moment l'Angleterre fait toujours partie de l'Europe, du coup pour travailler c'est facile, pas besoin de visa, de choses comme ça. (Longues hésitations)

-Par exemple, dès que tu as commencé à travailler, est-ce qu'on t'a bien informé des droits et des devoirs du citoyen français ?

-Non, non pas trop.

-Par exemple, est ce que tu savais directement que tu cotisais pour ton assurance maladie, pour ta retraite ?

-Pas vraiment, non. Je trouve aussi qu'il y a beaucoup de français qui ne sont pas très bien informés sur ces choses-là.

-Je suis d'accord.

-Du coup c'est assez récent que mes amis... Bon ma situation va bientôt changer, ma situation au niveau du travail. Du coup c'est que maintenant que mes amis commencent à m'expliquer un peu les droits que j'ai comme travailleur en France, comme citoyen en France.

-Et sur quels sujets, si tu peux préciser ?

-Sur le chômage, par exemple. Sur, comment ça marche quand tu veux terminer ton contrat de travail. Sur, je ne sais pas, on m'a dit que si tu as un CDI en France, que t'as le droit de faire des cours.

-Faire des cours ? Je ne comprends pas.

-Des cours éducatifs.

-Enseigner ?

- Non, je ne sais pas, par exemple faire un cours de maths. Et que ça va être payé par...

-Ton travail ? D'accord. Je ne le savais pas.

-Il paraît que oui.

-D'accord mais ça doit être en rapport avec ton travail, c'est ça ?

-Oui, on m'a dit que si t'as un CDI, t'as le droit de faire ça.

-Pas dans le cadre du chômage ?

-Je ne sais pas.

-Tu me parles de chômage, c'est que tu as envisagé de quitter ton emploi ?

-Oui...

-Tu travailles toujours... ?

-Je travaille toujours dans le même bar. Ça fait plus que trois ans que je suis là, mais là dans quelques mois je vais arrêter, je vais rentrer en Angleterre juste pendant quatre ou cinq

semaines, et je vais faire une formation pour être enseignant d'anglais à l'étranger. Mais du coup, pour moi ça va être ici, en France.

-D'accord. Tu as déjà enseigné ?

-Un peu, oui, mais pas d'une façon très formelle.

-En France ?

-En France, oui.

-Via quelle structure ?

-Alors au début il n'y avait pas de structure. J'essayais d'être honnête avec les gens en disant que je ne suis pas vraiment un prof, je n'ai pas de qualifications, mais il y a beaucoup de français qui veulent parler anglais et qui n'en ont pas souvent l'occasion. J'ai commencé comme ça, mais après un moment j'ai essayé de le prendre plus sérieusement, et de toucher des sujets plus précis, comme la grammaire, le vocabulaire. J'ai essayé d'enseigner de manière un peu plus structurée, quoi.

-Et comment étais-tu entré en contact avec tes élèves ?

-Au début j'ai mis une annonce sur « leboncoin ». Mais bon maintenant, je travaille dans un bar, donc je rencontre beaucoup de français et voilà, souvent on parle de sujets de langues, vu que je suis anglais, cela s'entend tout de suite que je ne suis pas français.

-Comment en es-tu venu à parler si bien français ?

- Je ne sais pas si je parle si bien...

- Je pose la question car, comme tu me dis que tu travailles dans un bar anglophone, je suppose que ça n'a pas du t'aider au début ?

-Non, ça m'aidait. Parce que derrière le bar on parle en anglais, mais la plupart des clients sont français. Du coup pour moi c'était l'endroit parfait, parce que je pouvais travailler en parlant anglais mais apprendre le français en même temps. Je n'étais pas perdu dans le travail parce que tout était expliqué en anglais, mais j'ai eu l'occasion de parler en français, même si c'était très difficile au début.

-D'accord, et dans ta vie personnelle, avec ton entourage, tu parlais et tu parles quelle langue ?

-Maintenant, français. Mais ce n'était pas toujours comme ça.

-C'est à dire ?

-Au début, mon ex parlait très très bien anglais, donc on ne parlait qu'en anglais entre nous. Après on s'est séparés, j'étais un peu obligé de faire des rencontres, un peu, de construire une vie pour moi-même, ici en France. Et au début, ça, c'était dur. J'ai passé des soirées, un peu bourré, la plupart du temps je ne comprenais rien à ce qu'il se passait autour de moi (rires). Des fois ça ce n'est pas très facile.

-Donc, comment tu as fait pour rencontrer des nouvelles personnes ? Avec quels moyens, via le travail, via des passions, des associations... ?

-Surtout au travail. Là, ce qui était bien, c'est que, vu que je travaillais avec des anglophones qui parlaient très bien français aussi, ça m'a permis de passer la soirée avec les français, mais d'avoir souvent quelqu'un là qui parlait anglais. Du coup je n'étais pas complètement exclu.

-D'accord. Tout à l'heure, tu as dit que tes amis en Angleterre te trouvaient très courageux d'être venu en France, est-ce que tu as eu d'autres types de réactions ? Par exemple comment tes parents ont réagi ? Comment ta famille a réagi ?

- Ma famille, je ne sais pas. Je crois que... Ma mère, en fait, elle parle français. D'un côté, elle était très contente du fait que je vis en France.

-Elle a vécu en France elle aussi ?

-Non. Pendant quelques mois, je crois, quand elle a fait ses études. Et elle est venue me visiter plusieurs fois, ici. Mais en même temps elle n'était pas très contente que son fils aille habiter très loin. Autrement je n'ai pas trop demandé...

-L'avis des gens.

-En même temps je crois que quand j'ai dit que j'allais aller habiter en France c'était fait, c'était déjà fait. C'était un peu trop tard pour parler de réserves et tout ça, quoi ! C'était présenté comme ça : je vais habiter en France.

-Donc, ta mère vient te rendre visite, et à part elle, tu as encore des contacts avec ton pays d'origine ?

-Oui, je parle avec mes potes, assez souvent.

-Comment ?

-Sur Skype, par mail.

-Et tu rentres parfois les voir ?

-Oui, pas très souvent, mais oui.

-Est ce que tu dirais que les liens avec les personnes de ton pays d'origine ont changé ?

- Oui, mais pas forcément parce que j'habite en France. Je crois que ça serait pareil si j'habitais dans une autre ville, par exemple. Je crois, oui. C'est dur de garder le contact avec les gens.

- C'est la distance, mais en fait n'importe quelle distance serait pareille, c'est ça ?

-Peut-être, ou non...

-Si ce n'est pas ce que tu essaies de dire, dis le moi.

-Je crois qu'il y a quand même un côté un peu psychologique. Je ne suis pas si loin que ça, du coup dans ma tête je sais que, si j'avais vraiment envie ou besoin de rentrer en Angleterre, demain par exemple, je peux facilement. Et ça ne me coûtera pas trop cher. Par exemple si j'habitais au Japon, ça ne serait pas pareil.

-Tu sais que tu as des gens pour t'accueillir, t'as toujours un milieu en place là-bas, c'est ça ?

-Oui, et que c'est très faisable de rentrer.

-Tu y penses, parfois ?

-De rentrer, genre, définitivement ?

-Oui.

-Maintenant plus trop, mais il y a eu un moment, oui, j'ai vraiment pensé à rentrer. Là, quand j'étais plus avec mon ex, il y a eu un long moment où j'ai vraiment pensé à rentrer, oui.

-D'accord. Tu m'as dit que tu allais faire une formation, c'est ça ? Et comment vas-tu faire après, en rentrant en France ? Tu quittes ton emploi, tu vas faire une formation, et après ?

-Après, je sais qu'il y a plusieurs écoles des langues à Lyon, ici. Souvent ils demandent le CELTA, ça c'est le certificat que je vais, j'espère, que je vais avoir après cette formation. Il y a aussi des boîtes qui cherchent des profs d'anglais, parce que dans beaucoup d'entreprises maintenant l'anglais c'est très important. Ils ont envie que leurs employés parlent bien anglais.

-Et, juste une autre question, est-ce que tu avais fait des études précédemment en Angleterre, avant de venir en France ?

-Oui, je suis allé à la fac et j'ai un diplôme d'histoire.

-D'accord. De combien d'années ?

-Trois ans. Donc c'est un bac plus trois.

-Ok. Et ça t'a servi ça en France ?

-Non, pas du tout. Pas du tout. (Rires)

-En même temps, je pense que même les français qui ont une licence -on dit licence, bac plus trois- en histoire, ça ne leur sert pas à grand-chose.

-Oui, mais ça coûte moins cher !

-Comment ça se passe, ça ?

-Au niveau de frais d'études ?

-Oui.

-C'est encore plus cher maintenant, mais je crois que je dois vers... je ne sais pas combien, ce n'est pas loin de trente mille euros.

-Ok, tu as fait un emprunt de trente mille euros pour ta licence ?

-Oui.

-Et tu dois les rembourser ?

-Tu n'es pas obligé de commencer à les rembourser avant que tu gagnes, que tu aies, un certain salaire. Du coup pour le moment, je ne gagne pas assez d'argent pour commencer à repayer. Par contre chaque année ce que je dois ça gonfle, ça augmente.

-Et même si tu travailles et que tu gagnes ce certain salaire en France, tu devras rembourser ? Ou c'est que si tu le gagnes en Angleterre ?

-Je crois que légalement oui, je suis obligé de le faire.

-Tu crois qu'ils te tracent jusqu'ici, comme c'est l'Europe ?

-Non, ce qu'ils font, qui est vraiment énervant, c'est qu'ils n'arrêtent pas d'envoyer des lettres à mes parents. Du coup, moi je ne suis pas en Angleterre, du coup, je n'ouvre pas ces lettres. Une fois je suis rentré en Angleterre, et j'avais des lettres assez menaçantes, disant « on va envoyer quelqu'un », des choses comme ça, quoi. Je les ai contactés, après ça va, je leur ai expliqué la situation, et je leur ai demandé d'arrêter d'envoyer des choses chez mes parents parce que je n'habite pas là. Ce n'est pas question pour eux. Par contre, je leur ai donné une adresse email, mais ils continuent d'envoyer des choses chez mes parents.

-Ah, ils continuent quand même. Et du coup quand tu leur as dit que tu n'étais pas là, tu leur as dit que tu étais en France ?

-Oui, et ils m'ont demandé de leur montrer mes trois dernières fiches de paie.

-Tu l'as fait ?

-Oui je l'ai fait.

-Ok. C'est compliqué. Tu penses que tu vas rembourser un jour ?

-Oui, j'espère. Qu'un jour je vais gagner assez d'argent. Je crois que si je veux vraiment je peux ne pas payer ça. Mais un jour, c'est très possible que je vais me trouver en Angleterre, que je vais rentrer en Angleterre, donc voilà, ça me posera des problèmes dans l'avenir. Potentiellement, si un jour je rentre en Angleterre.

-Ça peut arriver que des gens ne gagnent jamais un salaire suffisant pour pouvoir rembourser.

-Ça c'est aussi possible, de plus en plus.

-Mais toi, tu te poses plus du point de vue, je préfère avoir une situation qui me permette de rembourser, c'est ça ?

-Pas forcément. Non, non.

-(Rires) Parce que tu viens de me dire que tu aimerais bien rembourser. Tu me le dis, si tu ne veux pas en parler.

-Non, mais parce que je n'aime pas l'idée que je dois ce chiffre énorme à quelqu'un, c'est angoissant. Mais tu as raison, de plus en plus, les gens ne gagnent pas un salaire comme ça.

-C'est ce que je me dis. Je ne connais pas le minimum mais tu sais comment ça se passe ? Tu as d'autres amis qui ont emprunté ? Comment ça se passe pour la majorité des étudiants anglais ?

-Oui j'ai des potes qui gagnent un salaire suffisant maintenant. Mais je crois que ça fait dix ans que peut-être, si tu allais à la fac, c'était assez chaud que tu trouverais un bon boulot avec un bon salaire, et que maintenant d'avoir un diplôme je crois que ça sert pas à grand-chose.

-D'avoir un diplôme ?

-D'avoir un bac plus trois. Si t'as quelque chose en plus, peut être oui.

-Donc tu ne comptes pas l'utiliser en fait ?

-Pas trop non. Mais en même temps, il y a beaucoup de boulots qui demandent un bac plus trois. Mais en plus sans raisons, ça t'aiderait pas à faire le boulot, mais c'est juste qu'ils ont envie de faire le tri un peu, et du coup ils disent voilà, bac plus trois. Je ne sais pas.

-Et donc, tu as d'autres projets, à part la formation que tu rentres faire en Angleterre, d'études ?

-Pour le moment non, pas trop. Pas trop non.

-Et, juste comme ça, est ce que t'aurais d'autres réseaux sociaux, tu vois, que tu aurais par des activités personnelles... ?

-Oui, oui. Donc j'ai le boulot, après... Je joue aux jeux vidéo un peu. Je joue pas mal à Street Fighter, un vieux jeu vidéo. Et du coup j'ai fait des rencontres comme ça.

-En ligne ?

-Et en vrai, aussi. En vrai c'est beaucoup plus intéressant, je trouve.

-Comment tu as rencontré ces gens ? Il y a un endroit où tu vas ?

-Oui, il y a une salle d'arcades à Lyon. J'ai rencontré des gens comme ça. Et après sur internet aussi. Ce qui est bien c'est que des fois les rencontres qu'on fait sur internet, après ça peut devenir une rencontre dans la vraie vie.

-Ça se passe de plus en plus comme ça, j'ai l'impression.

-Ah oui ?

-Oui, de plus en plus de gens se rencontrent sur internet. Plein d'amis me disent... Même dans les rencontres amoureuses, tout ça.

-Ah, genre Tinder.

-Oui ! (rires) Tu l'as ?

-Non, mais je n'ai pas un portable... (Montre son téléphone). Ce n'est pas une possibilité ! Je trouve ça bizarre Tinder.

-Pourquoi ?

- Je ne sais pas, parce que je m'amuse à jouer, c'est ça déjà, à jouer sur ça, j'ai des potes qui ont ça sur leur portable. En fait, c'est très intéressant comme jeu.

-Je ne connais pas, je n'ai même jamais vu l'interface. Je connais parce que j'ai lu des articles dessus, ou des amis m'en ont parlé.

-Ça te présente la photo de quelqu'un, si la personne te plaît... Tu ne connais rien, tu as juste la photo, je crois que tu peux écrire, genre, une phrase. Mais en gros, tu as une photo. Et si tu aimes bien, tu fais comme ça à droite (geste de balayage du doigt), si t'aimes pas tu fais à gauche, et après, si toi tu as dit oui pour quelqu'un, et elle, ou il, a aussi dit oui pour toi, ça vous mettra en contact. Mais c'est un peu horrible, je trouve, en même temps. Parce que ça nous encourage à juger les gens que sur tout ce qui est physique, quoi. Et ce n'est pas toujours... Bien sûr, c'est important. Surtout au début, je crois. Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a. Je crois qu'on rate beaucoup de choses en pensant comme ça.

-Et ça existe ça en Angleterre ?

-Oui.

-Tu vois une utilisation différente entre tes amis anglais et les français, ou tu ne peux pas trop juger, je ne sais pas ?

-Non, pas trop. C'est pareil je crois.

-Ok. Et plus généralement, dans les coutumes générales, les différences entre la France et l'Angleterre, as-tu remarqué des choses ?

-Oui, on me pose souvent ces questions. (Rires) Moi je trouve que parmi les jeunes, ou les gens qui ont un peu le même âge que moi, les différences ne sont pas très grandes. Je ne sais pas. Vous buvez moins. Et d'une façon beaucoup plus saine, je trouve.

-Tu dis ça tout en travaillant dans un bar !

-Oui, oui. Pas toujours, mais oui.

-Pourquoi de façon plus saine ?

-Parce que les anglais boivent pour être bourrés, ça c'est le but. Si je finis la soirée complètement bourré, et j'ai vomi partout, pour beaucoup de gens ça c'est le but. J'aurais réussi.

-Et les français, qu'est-ce qu'ils recherchent, pour toi?

-Les français... Oui, il y en a beaucoup qui boivent pour être bourrés, mais pas pour être si bourrés que ça. Je trouve. Je ne sais pas. J'aimerais bien avoir une bonne réponse à ces questions.

**-Je ne sais pas, par exemple dans les usages culinaires, tu vois de grosses différences ?
Culinaire, ça veut dire ce que vous mangez.**

-Oui, vous mangez mieux. Vous mangez beaucoup moins de choses congelées, plus de légumes. Et je trouve que vous mangez beaucoup plus ensemble. Ce qui est bien. Genre, en famille par exemple. Ça c'est quelque chose que je n'ai jamais connu vraiment.

-C'est à dire ?

-C'est à dire que chez moi souvent on ne mangeait pas ensemble.

-Et ça veut dire quoi ça ? Tu te préparais ton repas tout, même quand tu étais petit ?

-Peut-être pas quand j'étais petit, mais par exemple, ma mère préparait quelque chose pour moi et mon frère, mais elle mangeait à une heure différente, du coup c'était assez rare qu'on se trouve tous les quatre -on était quatre dans ma famille- à manger ensemble. Mais j'imagine que, je n'aurais pas trop aimé ça comme enfant, mais maintenant j'aime bien l'idée.

-Et au niveau des restaurants, il y a-t-il des pratiques différentes ?

-Oui. Je trouve que la qualité de nourriture est meilleure ici en France, par contre on attend un peu plus, mais je trouve que vous êtes un peu plus relaxés sur tout ça. Que ça ne vous embête pas d'attendre pour manger un plat qui est bon. Et que le service est un peu différent. Je crois qu'en Angleterre on traite les serveurs un peu comme des esclaves quoi, des fois. Ils sont obligés d'être ultra polis tout le temps, ce n'est pas très normal. Et ici en France ça ne marche pas comme ça. C'est peut-être mieux, même si des fois aussi ce n'est pas bien.

-C'est lié aussi peut-être aux pourboires, enfin ça en est une conséquence. Si on attend vraiment plus du serveur, qu'on le juge vraiment sur son comportement.

-Oui, vous ne laissez pas beaucoup de pourboires. Oui, je n'y avais jamais pensé.

-Parce que du coup le comportement, c'est quelque chose qu'on ne paie pas parce qu'on ne laisse pas de pourboires, tu vois ce que je veux dire ? On ne le paie pas et alors on se dit qu'on n'a pas à le juger. Enfin, je ne sais pas, ce n'est pas personnellement ce que je pense mais... Et comme vous, vous savez que vous allez laisser quelque chose à la fin pour l'efficacité du serveur, vous la demandez. Qu'en penses-tu ?

-Quoiqu'on sait qu'on laisse aussi les pourboires parce que les serveurs ne gagnent pas beaucoup d'argent. Mais en même temps, la meuf qui bosse au monoprix ne gagne pas beaucoup d'argent j'imagine et on ne lui laisse pas de pourboires. Je ne comprends pas trop pourquoi on laisse des pourboires.

-C'est vrai ?

-Non mais j'aime bien, mais pourquoi n'est-ce que pour la restauration ?

-Il y a-t-il une différence de salaire entre serveur en France et en Angleterre ?

-Non, c'est pareil. Quand tu commences au début, tu gagnes le SMIC, normalement.

-Et toi, t'as progressé ?

-Oui, ça fait un moment que je suis là, donc j'ai plus de responsabilités, donc j'ai pu négocier un salaire un peu plus élevé. Mais ça ne reste quand même pas énorme.

-D'accord. Juste, tu travailles combien d'heures par semaine ?

-Normalement, entre 35 et 40 heures.

-De nuit donc ?

-Oui.

-Aussi, je voulais te demander, c'est un autre sujet mais pour rester dans les différences de pratique, les usages vestimentaires ? Tu vois des différences ?

-Oui, oui bien sûr. Je trouve surtout que les hommes français font beaucoup plus attention, en général, à ce qu'ils portent. La coupe de cheveux, tout ça. Ils sont souvent bien fringués, bien présentés. En Angleterre c'est... Ça arrive de plus en plus, en Angleterre aussi.

-Et donc un français qui serait un peu comme ça en Angleterre, que dirait-on ?

-Il y a des différences de style, mais j'ai déjà entendu les anglophones faire la remarque qu'ils ont l'impression que tous les français sont homosexuels, des trucs comme ça. Parce qu'ils portent des écharpes l'été, des trucs comme ça. Mais voilà, c'est une différence culturelle, une différence du style aussi. Des fois je trouve ça bien, je trouve ça classe quoi.

-Toi tu as changé par rapport à ça ?

-Pas trop, non. Un peu, peut-être. Mais peut-être c'est plus une question d'âge, aussi. Mais non je n'ai pas trop changé, je ne suis toujours pas très bien présenté, je trouve.

-Et qu'est-ce que tu dirais, même pas que vestimentaire, ça peut être culinaire, social, en quoi vivre en France t'a influencé, t'a changé ?

-Je bois beaucoup plus de café. J'ai arrêté le thé.

-Tu buvais beaucoup de thé, comme le cliché des anglais ?

-Oui je buvais beaucoup de thé ! Maintenant je bois trop de café. Je fume. J'ai vraiment eu du mal à arrêter de fumer, et je crois que vraiment c'est parce que -bon, c'est à cause de moi-, mais aussi beaucoup de français fument.

-Plus qu'en Angleterre ?

-Oui, parmi les jeunes aussi, beaucoup plus. Et c'est beaucoup plus acceptable de fumer en France. De plus en plus en Angleterre, et aux États-Unis, je sais que maintenant il y a beaucoup d'endroits assez publics, où c'est vraiment mal vu de fumer. Genre, à New-York

maintenant je crois qu'on ne peut même plus fumer dans la rue. Et dans les espaces publics comme au parc. Mais en France, non, ce n'est pas du tout mal vu.

-Et comme tu travailles dans un job où tu as quand même beaucoup de relations avec les gens, trouves-tu qu'il y a des manières différentes, des manières de politesse entre les anglais et les français ? Ou est-ce que les tiennes ont changé ? Ta façon de t'adresser aux gens ...

-Oui. Bien sûr en Angleterre, on a différentes façons de parler avec des gens différents. Je ne parlerais pas de la même façon avec quelqu'un qui a 18 ans qu'avec quelqu'un qui a 70 ans. Mais je trouve qu'en France, ces règles sont beaucoup plus structurées. Bien sûr il y a le « tu » et le « vous », qui sont très compliqués à apprendre pour les anglophones. Il y a vraiment une manière de parler qui change selon la personne avec qui tu parles. Voilà, il y a ça, ça c'est quelque chose à apprendre. Après un problème que j'ai, moi je travaille derrière un bar, et des fois s'il y a beaucoup de monde ça devient un peu bordélique, je crois que souvent les français n'ont pas l'habitude du bar, ils ont la culture des brasseries tu vois, tu attends à table, tu es servi. Du coup il y a des règles au bar. Et tous les anglais connaissent les règles, parce que depuis qu'on a 16, 17 ans, on va au bar. Du coup, tu attends. Tu attends, c'est comme ça, et tu espères que le barman sache à peu près qui est le prochain, donc eux. Mais souvent, il se trouve que des gens viennent au bar « moi, moi, moi », ils font ça ... (claque des doigts). Ça m'est arrivé quelques fois d'être sifflé, et ça, j'ai péché un câble, quand on m'a fait ça. Normalement je demande si je ressemble à un chien.

-C'est vrai ? (rires) Comment réagissent les gens ?

-Ils ont honte, normalement, et là je suis content. Mais je ne sais pas, peut-être c'est une différence culturelle, mais franchement pour moi d'être sifflé...

-La différence culturelle, tu l'as expliquée, c'est peut-être qu'ils n'ont pas l'habitude d'être...

-Mais siffler quelqu'un !

-En Angleterre, personne ne ferait ça ?

-Non, en Angleterre, ça c'est hors de question.

-Donc les gens ont plus de réserve -... enfin, là je t'influence, c'est parce que c'est ce que moi j'ai entendu dire, que les gens avaient plus de réserves au niveau des émotions, du comportement. Étaient plus polis en Angleterre. C'est vrai ?

-Oui, c'est ce qu'on dit. D'un côté, oui c'est vrai. Mais, je ne sais pas, des fois, par exemple si tu as vu le métro à Londres, enfin le tube quoi, à huit heures du matin c'est horrible. On est pas du tout polis, c'est ultra agressif. Beaucoup plus qu'à Paris, ou qu'à Lyon. C'est agressif. Donc d'un côté, on est très polis, on est très réservés, mais si tu sors au centre-ville le vendredi soir à une heure du matin, c'est agressif, tu vas voir les bagarres, les gens sont tendus des fois aussi. Tu renverses le verre d'un mec, et voilà il va te taper ! Et il se trouve qu'en France, en général les gens sont un peu plus... Je ne sais pas ça arrive aussi, oui, ça arrive. Moi j'ai la

chance de travailler dans un bar qui est assez tranquille. On a une clientèle qui est assez respectueuse normalement. On a très peu de bagarres, mais ça arrive quand même. Je sais que ce n'est pas comme ça dans chaque bar.

-Parce que dans les médias, tout ça, l'insécurité -surtout toi qui travaille dans un bar de nuit-, l'insécurité est quand même un sujet assez récurrent. C'est quelque chose qu'on essaie de nous faire ressentir, qui est plus ou moins justifié, avec les événements de l'an dernier. Et toi, c'est quelque chose que tu ressens au quotidien ?

-Quand tu parles des événements de l'an dernier...?

-De Charlie hebdo. Je parle de ça, mais aussi on parle beaucoup harcèlement de rue pour les femmes, enfin les faits divers -tu sais ce que c'est les faits divers, les agressions dans la rue, tout ça-. C'est plus personnel, mais moi par exemple, de plus en plus, je sens qu'on essaie de me faire ressentir l'insécurité en France. Et du coup, je me posais la question de toi, travaillant de nuit dans un bar comme ça ; moi, par exemple, j'essaie de ne pas rentrer tard, je me dis qu'après une heure du matin rien de bon ne peut se passer. Je suppose que tu rentres très tard ?

- Je ne pense pas trop à ça. Mais malheureusement, c'est un fait qu'il y a des questions auxquelles les filles sont obligées de penser, auxquelles les mecs pensent un peu moins. Je ne sais pas. Ça c'est une différence que je vois entre la France et l'Angleterre. Je vois souvent les filles au bar qui sont harcelées par les mecs, de façon très lourde, et des fois d'une façon que moi je trouve agressive. Et il m'est déjà arrivé, quelque fois, d'être obligé de dire à un mec : « Mais arrête ! ». Et je n'aime pas faire ça. Je n'aime pas l'idée que moi je suis obligé de dire ça à quelqu'un. Mais quand je vois que quelqu'un explique très clairement que « là tu es trop proche », que « là je n'ai pas envie de parler avec toi », que « tu m'énerves », et que la personne n'arrête pas... Je trouve qu'en Angleterre les mecs sont, je ne sais pas, si on est plus respectueux. D'un côté, on n'est pas du tout respectueux, mais j'ai l'impression qu'on a beaucoup moins d'harcèlement comme ça. Je ne sais pas, cette idée que si une fille vient au bar toute seule, que c'est parce qu'elle a envie d'être draguée, elle a envie d'être regardée comme une pute.

-Tu as du entendre que ce sont vraiment des arguments qui sont souvent avancés en France. Le harcèlement de rue, par exemple, « oui c'est mérité parce qu'elle porte une mini-jupe ». Ça tu ne l'as pas en Angleterre ?

-Oui on a un peu ces discours là. Mais en Angleterre je vois beaucoup moins de filles sifflées dans la rue. Oui de mecs qui font des bruits bizarres et dégueulasses quand il y a une fille qui traverse la rue, ou je ne sais pas quoi. Je ne sais pas d'où ça vient.

-Et tu m'as parlé de différences d'habillement pour les hommes, et pour les filles ?

-Pour les filles... c'est bizarre. En Angleterre, par exemple, les filles, souvent, quand elles sortent, genre le vendredi, le samedi soir pour faire la fête, elles se maquillent, mettent des jolis vêtements, ça fait partie de la soirée. C'est un peu un rituel, si tu veux. Du coup si tu sors en centre-ville, le vendredi soir, tu vois, même en janvier, quand il fait ultra froid, tu vas voir

les filles qui portent des robes très courtes, avec des talons, des vêtements qui sont pas les bons vêtements à porter en janvier, quoi. Quand je parle avec les français, ils parlent souvent de ça « Je suis allé à Londres et j'ai vu ça ». Je trouve qu'en France, peut-être que les filles - encore en général, bien sûr je ne peux pas parler pour tout le monde- font plus attention à ce qu'elles portent en journée, au boulot, mais par contre quand elles sortent, en soirée, ça ne change pas grand-chose. Elles vont porter les mêmes vêtements, à peu près. Elles sont plus consistantes.

-Constantes ?

-Oui !

-Et tu penses que ça a une signification plus profonde ? Peut-être... leur coquetterie va plus dans leur carrière ? Sert plus leur carrière ?

-Je ne sais pas. Je crois que je préfère comme vous faites ici en France, parce que, tout ça, sortir le vendredi soir en Angleterre, franchement... Je crois que, je ne sais pas si c'est ça mais... C'est un peu comme, des fois, les anglaises en soirée, elles me font peur, sérieusement ! (rires)

-Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Tu sais, il y a un côté même un peu masculin dans leur façon d'être en soirée, des fois. Ce sont des comportements que je n'aime pas trop, chez les mecs, chez les filles aussi.

-Parce qu'elles sont plus extraverties ? C'est ça pour toi, le masculin ? C'est quoi, qu'est-ce que tu entends par masculin ?

-Alors masculin, je ne sais pas, dans le sens traditionnel. De boire beaucoup, très être ouvert, de draguer. Ça c'est vrai en Angleterre : souvent c'est les filles qui draguent les mecs. Oui je trouve, en soirée comme ça, oui. Je ne sais pas si c'est pareil ici.

-Et pour toi, ça ne devrait pas être le cas ?

-Je ne sais pas. Moi je ne sais pas draguer. Ou des fois, je me trouve en train de draguer quelqu'un, et j'y ai pas trop pensé, et c'est au milieu que je me dis « Oh là, je suis en train de draguer quelqu'un ». Et après je me stresse.

-(rires) Et du coup tu ne lui parles plus ! Du coup, tu trouves quand même qu'il y a un comportement différent entre les femmes anglaises et les femmes françaises ?

-Je ne sais pas, je n'aime pas faire des généralisations comme ça, je n'aime pas faire ça.

-Parce que quand tu dis qu'elles ont un comportement plus masculin, est ce que ça ne toucherait que leur comportement en soirée ? Est ce qu'elles ont des normes de genre différentes ? Ça veut dire, avoir intégré la féminité, la masculinité... Par exemple toi, quand tu dis « elles sont plus masculines en soirée », ça voudrait dire qu'elles ont des normes de « féminité » différentes de celles des françaises. Pour elles, dans être femmes, ça ne dérange pas d'avoir quelques éléments « masculins ». Tu en penses quoi, de ça ?

-Je ne sais pas. Peut-être c'est juste le fait, qu'en soirée je crois qu'on boit beaucoup plus en Angleterre. Du coup, ça fait sauter des côtés un peu plus extravertis. Je ne veux pas du tout dire que c'est mal.

-J'ai compris.

-Sur l'histoire de sortir le vendredi, samedi soir, faire la fête, jusqu'à ce qu'on soit complètement bourré, je trouve ça très, très bizarre, angoissant, mais intéressant en même temps. C'est un rituel bizarre. Ce n'est pas très vrai.

-Peut-être aussi, c'est juste une idée comme ça, mais toi... Ça fait combien de temps que tu es en France ?

-Trois ans, un peu plus.

-Et tu as quel âge ? Vingt-sept ? Donc c'est peut-être aussi que tu étais plus jeune quand tu faisais ça en Angleterre, et que les jeunes français font aussi ça en France, tu ne penses pas ?

-Non, la différence entre la France et l'Angleterre, c'est que ce ne sont pas que les jeunes qui sortent. Entre dix-huit et cinquante ans quoi.

-Ah oui, tout le monde fait ça alors... Et est ce qu'on sort différemment, tu sais au niveau des groupes d'amis, est ce qu'on sort plus en bande, plus en couple, dans l'un ou l'autre pays ?

-Je trouve qu'en France vous sortez beaucoup plus dans des groupes mixtes. En Angleterre, le vendredi soir c'est « oui on va boire, on va draguer », du coup les gens sont... Il y aura un groupe de fille et un groupe de mecs. Et pour moi quand les gens sortent comme ça, ça fait sortir le côté le plus malsain d'être féminin ou d'être masculin. Quand on se trouve dans un groupe homogène comme ça, ce n'est pas top.

-L'alcool accentue pour toi les mauvais côtés ?

-Oui.

-Et juste une autre question... (Rire) Quoi ?

-Tu dis « juste » chaque fois que c'est la dernière question !

-Tu veux faire une pause ?

-Je vais peut-être fumer une clope.

-Vas-y.

(pause de cinq minutes, il veille à ce que je coupe le dictaphone)

-J'avais oublié de te demander, est-ce que tu... Tu as toujours la nationalité anglaise bien évidemment, est ce que tu votes toujours en Angleterre ?

-Oui.

-Tu rentres pour voter, tu fais comment ?

-Non, non. La dernière fois, l'année... Non, ça fait trois quatre mois, j'ai voté par, attends, je sais comment le dire. Pas par correspondance, en fait c'est ma mère qui a voté pour moi, en anglais on dit « proxy vote », et en français on dit...

-Une ... procuration !

-J'ai fait ça oui, et du coup j'ai été très déçu quand finalement le gouvernement « conservatif »... En fait je suis de plus en plus content d'être en France, quand je vois ce qu'il se passe maintenant.

-T'as l'impression que la situation est mieux en France ?

-Oui.

-Tu peux voter en France ?

-Ça je ne sais pas, en fait. Il faut que je me renseigne un peu, sur tout ça.

-Tu aimerais ?

-Oui. Par contre je ne suis pas trop le monde du politique en France, mais il faut que je commence à faire ça.

-Tu le suis plus en Angleterre ?

-Oui. Simplement, parce que c'est plus facile. C'est écrit en anglais donc c'est plus facile pour moi. Et voilà, je connais déjà la politique anglaise, je connais bien toutes les institutions, comment ça marche. C'est assez difficile pour moi de lire des choses sur les politiques françaises.

-Juste, je me permets, mais alors pourquoi peux-tu dire que ça se passe mieux en France ? Ce ne sont des échos, ou c'est ton ressenti au quotidien, si justement tu ne suis pas trop la politique française?

-Oui, tout à l'heure on a parlé du droit qu'on a, comme citoyen ici en France, par exemple le chômage. En France, j'ai l'impression que vous pensez comme ça : « moi j'ai travaillé pendant dix ans », par exemple, « et j'ai payé l'État, et donc du coup si moi, un an, je n'arrive pas à trouver un boulot qui me corresponde, j'ai le droit de toucher le chômage ». Et en Angleterre, maintenant, on a vraiment l'impression que si tu trouves un boulot, t'es obligé de prendre le premier boulot que tu peux faire. Même si c'est un boulot qui ne te correspond pas du tout.

-C'est vrai que le parcours personnel est valorisé en France. Tu n'as pas de chômage en Angleterre ?

-Oui, mais c'est beaucoup moins qu'ici en France. Ça n'a rien à voir avec le salaire que tu as gagné avant, rien à voir. C'est un chiffre fixe. Et de plus en plus je crois que les gens au chômage, en Angleterre, sont stigmatisés. On dit qu'ils sont paresseux, qu'ils n'ont pas envie de travailler. Bien sûr il y a des gens comme ça, mais je crois qu'ils ont assez peur, en fait. On

essaie de nous faire croire que ce sont des gens qui préfèrent rester chez eux, en regardant des vidéos, en fumant des joints. Ce n'est pas toujours le cas.

-Oui. Cette image existe aussi en France, du « chômeur paresseux », mais c'est vrai qu'on a tendance à plus mettre en avant celle du chômeur en souffrance. Les deux images existent, c'est ça en fait, mais une peut être plus en Angleterre... ?

-Oui, et il y a aussi le fait qu'en Angleterre, comme le chômage ce n'est vraiment pas beaucoup, j'imagine qu'il y a beaucoup moins de gens qui ont envie d'être au chômage. Et aussi maintenant, sur les immigrés et tout ça, je vois comment notre gouvernement réagit. Bien sûr en France, il y a des discours racistes sur l'immigration et tout ça, mais en Angleterre, ça a changé maintenant, mais avant, quand il y avait pas mal d'immigrés à Calais, qui voulaient entrer en Angleterre, on a parlé de ces gens-là comme si c'était des millions de gens qui voulaient entrer.

-J'ai eu l'impression par les infos, tout ça, que l'Angleterre s'investissait plus que la France dans l'accueil des immigrés ?

-Non, on ne fait rien. On a dit qu'on allait accueillir je ne sais pas combien, mais c'est très peu, très peu. Par rapport à ce qu'ils font en Allemagne par exemple, bien sûr ils ont du mal à gérer ça, il y a aussi beaucoup de gens, mais non, on ne fait pas grand-chose. Et de plus en plus il y a un discours qui dit que d'avoir beaucoup d'immigrés dans notre pays peut mettre en danger notre cohésion culturelle et tout ça. C'est des discours que moi je trouve raciste.

-Pourtant c'est un pays très multiculturel l'Angleterre, j'ai l'impression plus que la France, non ?

-Oui, oui. Ou peut-être notre histoire de l'immigration est plus vieille. Du coup, on est peut-être un peu... J'aime bien penser qu'on est un peu plus à l'aise avec ça. Je sais pas, pardon, je ne sais pas de quoi je parle.

- Tu ne connais pas assez bien le sujet, c'est ça ou... ?

-Non, je ne sais pas, je suis parti sur un truc, je ne sais plus trop ce que je voulais dire.

-Je me demande juste, j'imagine à partir de ce que tu me dis, mais quand tu parles de cohésion, de cohérence culturelle, c'est qu'en fait ces nouveaux immigrés ils ne les acceptent pas, alors qu'ils ont acceptés ceux qui sont déjà là ? En fait la politique d'accueil a changé, tout simplement, s'est resserrée?

-Oui, c'est ça. Bien sûr dans années 60, 70, il y avait beaucoup de racisme aussi, plus. On voit beaucoup de gens qui ont des enfants, des immigrés par exemple en Angleterre, mais qui sont quand même contre l'idée d'avoir plus d'immigrés en Angleterre.

-C'est pas dans mon questionnaire, mais toi tu le ressens plus le racisme en France ?

-Oui, des fois, oui.

-Envers quoi ?

- Envers, je ne sais pas. En fait c'est difficile parce que, là je pense à, des fois j'ai des collègues au travail qui... Normalement quand on parle d'immigration en France, on parle surtout de Tunisie, d'Algérie et du Maroc. Il y a beaucoup de gens, la chose simple c'est quand on parle d'un français qui est né en France d'origine algérienne par exemple, on va dire que c'est un algérien, mais non c'est un français, des choses comme ça. Et aussi je crois que pour beaucoup de français, quand ils pensent à un algérien, ils pensent à un mec dans la rue à deux heures du matin, qui fume un joint, qui t'ennuie, mais non, pas forcément. Il y a des gens qui vont dire tout de suite qu'il est algérien, mais non, c'est bien possible qu'il soit français, ou qu'il soit marocain, ou tunisien. Je crois que beaucoup de gens ont vraiment une mauvaise image des gens du Maghreb.

-Parallèlement, on ne pourrait pas dire que les anglais eux vont rencontrer un pakistanais et vont se dire « il est chauffeur de taxi »?

-Oui, il y en a qui font ça, oui.

- Ça ne serait pas, peut-être, centré sur d'autres... Enfin tu vois, on a le même racisme, mais sur différents groupes d'immigrés ? Ou tu trouves vraiment que c'est plus fort en France ?

-Je trouve oui. Et je crois que je voulais dire quelque chose. On voit le FN quoi. Qu'est-ce que je voulais dire... Oui, par exemple, je pensais à ça l'autre jour, quand on m'a proposé de faire ce truc qu'on est en train de faire maintenant. Moi ça fait trois ans que je suis en France, que je vis en France comme Anglais, et franchement la plupart des gens ont été très sympas avec moi, et il y a même des gens qui s'intéressent à moi grâce à mon accent, qui me posent des questions « tu viens d'où ? Blablabla », des choses comme ça. Et par contre, si j'étais arrivé ici comme Algérien, par exemple, ça ne se passerait pas du tout de la même façon. Il n'y aurait personne qui me dirait « tu viens d'où, c'est mignon ton accent », des choses comme ça, non. Voilà, je pense souvent à ça.

-Tu t'estimes chanceux ?

-Oui, oh oui, bien sûr. Je crois que dans l'avenir, je ne vais jamais perdre mon accent. Je ne sais pas si j'en ai envie ou pas, mais je crois que je ne vais jamais le perdre. Mais franchement, je crois que si j'arrive à avoir vraiment un bon niveau de français, que mon accent ne va pas m'empêcher de trouver un boulot. Mais j'imagine que pour quelqu'un avec un accent différent, qui parle aussi bien français que moi, ça poserait des problèmes. C'est du racisme quoi.

-Une dernière question, cette fois c'est la vraie dernière. Est-ce que ta perception de la France avant de venir, et la réalité, il y a-t-il des différences ? A-t-elle changé ?

-Oui, bien sûr. Au début, et avant de venir, l'idée de la France était assez exotique, et pendant quelques mois, c'était très exotique. Tout le monde parlait français, il y avait toutes ces petites choses qui étaient un peu différentes.

-Comme ?

-Comme le fait que les gens achètent le pain en boulangerie, qu'ils prennent le temps d'aller boire un café le matin, tout ça. Des choses très françaises, quoi.

-Et le fromage ?

-Et le fromage, oui c'est ça. Mais après un moment, après un an, par exemple, ce n'est plus très exotique, c'est mon quotidien. Je crois que des fois c'est assez dur pour moi d'expliquer ça aux gens en Angleterre, à mes amis par exemple, que ma vie ici c'est une vie pas très différente de ce qu'ils vivent là en Angleterre. J'ai mes potes, j'ai mon boulot.

-Ils s'imaginent beaucoup plus ?

-Je crois oui.

-Tu te sens français, du coup ?

-Non. Je ne dirais pas pas du tout. Tu sais je me sens beaucoup plus européen. Ça c'est une question que je trouve intéressante. Je trouve que les français se trouvent très européens. Les anglais non, pas du tout. Et de plus en plus je me trouve européen.

-Mais c'est parce que, peut-être aussi tu es anglais en France. Tu penses que les autres se sentent Européens ?

-Les anglais en France ?

-Non, les Européens, en fait.

-Je crois oui. Normalement, quand je demande aux français s'ils se sentent européen, ils me disent oui. Tu te sens européenne, toi ?

-Non. Si, si j'y réfléchis si, et si on parle de l'Europe, mais ce n'est pas quelque chose que je ressens quotidiennement. Sûrement parce que quand je lis les informations, c'est plutôt les divisions dans l'Europe qui sont mises en avant que la cohésion européenne. En fait je viens de repenser à un truc, tu m'avais dit une fois avoir changé de régime alimentaire, en venant en France. Tu ne mangeais pas de fromage, avant ?

-Oui, pendant deux ans, peut-être un peu moins, j'étais végétalien. Quand j'étais en Suisse, j'ai recommencé à manger du lait, ou boire du lait, manger du fromage, des produits animaux quoi. Mais je suis toujours végétarien, par contre.

-Et ces changements, tu penses que ça a rapport avec ta venue en Suisse et en France ? Ou tes convictions personnelles ont changé?

-Non, au début c'était surtout pour des raisons pratiques, mais peut-être ça posait un peu la faiblesse de mes convictions personnelles, si tu veux. Mais j'y pense souvent. C'est sûr que ça sera plus difficile d'être végétalien ici en France qu'en Angleterre.

-Pourquoi ?

-Parce qu'il y a beaucoup moins de végétaliens en France. Et... surtout ça. Même des fois, d'être végétarien, des fois ce n'est pas très facile.

Giovanni STRANIERI, Italien, 43 ans, arrivé en 1992

Giovanni Stranieri, 43 ans, enseignant et chercheur associé doctorant de l'EHESS en histoire et archéologie médiévale, est né en 1972 à Manduria, une petite commune de la province de Tarente dans la région des Pouilles en Italie. Son français est excellent. Je le rencontre quand j'étudie en Classe Préparatoire à Fauriel, où il enseigne l'Italien, plus particulièrement en juin 2011 lorsque nous effectuons un voyage d'étude en Sicile.

Nous nous rencontrons le lundi 2 novembre à 13h dans un petit restaurant près de la Gare de Saint-Étienne, l'entretien dure un peu plus d'une heure.

Vous êtes né en Italie, où exactement ?

Alors je viens de Manduria, M-A-N-D-U-R-I-A, une petite commune dans les Pouilles, là où j'ai encore mon chantier archéologique. C'est donc le sud de l'Italie, et c'est une toute petite commune.

Quelles furent les motivations de votre départ d'Italie vers la France ?

Est-ce que je peux répondre en plusieurs étapes ? En fait, il n'y a pas eu de réelle décision, de vraie volonté. Je ne pourrais pas vraiment parler de projet à vrai dire... Tout ça est le fruit d'un hasard...et des conjonctures. J'ai toujours voulu voyager, depuis très jeune. Et donc, c'est quand j'ai eu 20 ans que ce projet s'est concrétisé. En fait, lorsque j'étais étudiant en Italie, en deuxième année de licence, j'avais postulé pour partir étudier à l'étranger... mais pour des raisons administratives, je n'ai pas pu aller à l'endroit où j'avais prévu d'aller au départ. C'est à Amsterdam que je devais aller en fait, parce que les cours y étaient dispensés en anglais, et alors...la fac m'a proposé d'aller en France, puisqu'ils avaient aussi un partenariat avec une université française. Moi je ne parlais pas un mot de français parce qu'à l'université il n'y avait qu'une seule langue étrangère et c'était l'anglais, mais comme je voulais absolument partir, alors j'ai dit oui, et j'ai passé un an à l'Université de Pau en France. Tu sais, je suis l'un des premiers étudiants ERASMUS, je crois que le projet a été instauré en 1985, et moi je suis parti en 1992, donc tu vois, ça faisait peu de temps. Donc voilà, j'ai passé un an à l'université de Pau et j'ai adoré cette expérience. Puis ensuite, quand je suis revenu, je parlais très bien le français, déjà et puis je me suis beaucoup investi dans les associations d'accueil aux ERASMUS de mon université... C'est là que j'ai rencontré une fille, elle était bretonne ... Et alors là et bien...je l'ai suivie. J'avais envie de partir, j'avais beaucoup aimé la France, et surtout... j'aimais beaucoup cette fille alors je suis allée vivre en France avec elle. J'avais fini mes études et elle, elle voulait poursuivre un doctorat. Et comme moi je n'avais pas de réelles opportunités professionnelles en Italie, ou en tout cas pas assez concrètes, c'est son projet qui a décidé de mon départ. J'étais à un moment de ma vie où je voulais faire quelque chose, et partir était une bonne chose. Nous sommes restés quelques années ensemble, puis nous nous sommes séparés, mais j'avais adopté la France... Puis quelques temps après, j'ai rencontré celle qui est ma femme aujourd'hui et ça a déterminé mon installation définitive en France. Je me suis installée en 2001-2002 alors tu vois ça a pris du temps depuis 1992 quand j'étais venu la première fois... Ca a été un long processus en fait.

Quelle fut la réaction de vos proches lorsque vous avez annoncé votre départ ?

Mes proches... (il hésite), ma famille, tu veux dire ?

Votre famille oui, mais aussi vos amis ou les gens que vous fréquentiez en Italie?

Alors, pour ma famille en fait, ça a été une réaction un peu fataliste, ils savaient que je voulais partir,...depuis que j'avais 17 ans je parlais de partir, donc ils savaient que ça arriverait. Il n'y a pas eu de réactions négatives au sens de la France, enfin je veux dire que le choix du pays ne les a pas déroutés. Bien sûr ils étaient un peu tristes, peut être inquiets aussi je pense, mais il n'y a eu aucun litige. Mes cousins, ceux qui étaient plus jeunes que moi et les amis aussi eux ils étaient très contents, ils étaient même plus excités que moi parfois (rire).

Vous êtes parti seul, quelqu'un a-t-il envisagé de vous rejoindre ?

Dans ma famille, non, jamais. Même mes frères ...non, c'était pas du tout leur projet. Après par contre, des amis, ou des cousins plus jeunes ont fait des tentatives, pas spécialement pour me rejoindre, mais parce que j'avais vendu la France, donc ils ont voulu essayer, tu sais, ça fait rêver... alors ils ont voulu essayer, certains sont restés plusieurs années, mais ils ont tous fini par rentrer, personne ne s'est installé définitivement ailleurs.

Vos conditions de départ sont donc un peu particulières, puisque votre premier voyage était un ERASMUS. Cependant, au moment de votre installation définitive, quelles furent les démarches administratives que vous avez effectué et ont-elles été complexes ?

Non ! C'était très facile. Tu sais, j'ai la chance d'être ressortissant de l'Union Européenne, et c'était l'espace Schengen,... ou pas encore...je ne sais plus. Mais en tout cas c'était très facile de venir s'installer en France pour un Italien, il suffisait d'avoir un contrat de travail, ne serait-ce que de trois mois... et moi j'avais déjà réussi des concours et j'étais fonctionnaire, alors ... Enfin, à un moment, j'ai eu c'est vrai besoin d'une carte de séjour, il y avait ça à l'époque, puis après ils l'ont enlevé, mais j'avais une carte de séjour et elle m'a été renouvelée à chaque fois que je l'ai demandé à la préfecture, donc j'ai jamais eu aucun souci avec ça.

A ce jour, quelle est votre situation au regard de la nationalité ? Vous avez la double-nationalité ?

Alors oui, j'ai la double nationalité, oui ça y est... En fait, j'ai demandé la nationalité française en 2012, et elle m'a été accordée à peu près, un an plus tard. Donc depuis 2013, j'ai la double nationalité italienne et française. Je voulais concrétiser mon ressenti qui était que j'étais aussi Français que j'étais Italien et je le ressens au plus profond de moi, alors j'ai voulu que ce soit traduit de manière officielle. Parce qu'en fait, nationalité ou pas, je me sens Français.

Vous votez donc en France et en Italie ?

Oui, en effet. Enfin, j'ai toujours voté en Italie quand j'avais l'occasion... Mais en France, j'ai pas encore eu l'occasion, en fait... Il y a eu les municipales, mais de toute façon les étrangers qui résidaient dans les communes pouvaient voter...même sans la nationalité donc, ça changeait rien. La c'est pour les régionales que je vais me servir la première fois de ma carte.

Quels liens conservez-vous avec votre pays d'origine ?

Ce que je disais, mes proches n'ont pas eu de réactions négatives par rapport à mon départ, parce que je ne les ai pas abandonnés... j'ai toujours été dans une logique de l'aller-retour. Je ne les ai jamais laissé plus de 3 mois depuis que je suis parti...je retourne en Italie aussi souvent que je le peux... Pour voir mes amis et ma famille, mais aussi pour faire de l'archéologie. En fait, si j'habitais au Havre et que ma famille venait de Marseille, ce serait exactement pareil... C'est pour ça, j'ai pas l'impression d'être « étranger » ou d'être parti...vraiment. Et eux, ils se sont jamais senti abandonnés, à aucun moment.

Vous ne trouvez donc pas que ces liens avec vos proches ont changé depuis que vous êtes en France ?

Si...bien sûr si... Mais je ne saurais dire comment ou pourquoi. C'est vrai que c'est plus pareil...mais c'est normal je pense. C'est comme quand tu pars de chez tes parents la première fois, tu as plus la même relation exactement. Avec les amis aussi, parce que tu partages plus le quotidien, et puis ta vie est différente...nécessairement.

Vous n'avez jamais eu l'objectif de retourner vivre en Italie ? Ou est-ce un événement qui a fait changé votre projet de vie ? Je pense notamment à votre rencontre avec votre femme ?

Non non, jamais. A partir du moment où je suis parti, je n'étais pas dans une logique de retour. Je ne dis pas que je ne retournerai jamais vivre en Italie, parce qu'on peut pas savoir, mais je n'en ai pas le projet ni l'envie. J'adore la France, en fait, je me sens chez moi ici, je me retrouve dans les valeurs et les traditions françaises peut être plus que dans celles de l'Italie. Tout n'est pas positif, bien sûr, mais je pense qu'on a des racines... mais pas comme les plantes... on peut multiplier nos racines, et on peut se sentir chez soi dans un endroit différent de là où on est né, ...c'est mon cas. Par contre, je n'aurais peut être pas choisi d'habiter à Lyon, si je n'avais pas construit ce projet de vie avec ma femme...c'est un projet et un choix de vie à deux. Enfin j'adore Lyon, mais je veux dire, après il y a des rencontres et des événements qui changent nos routes.

A propos de votre intégration, votre apprentissage du français s'est-il fait rapidement ?

Comme je vous disais, je parlais pas un mot avant mon premier voyage ERASMUS, mais après ça s'est fait très vite. Quand je me suis installé définitivement, je parlais déjà très bien français ... La langue n'a jamais été une barrière, en fait.

Le niveau d'études que vous aviez acquis dans votre région d'origine a eu quel impact sur votre vie professionnelle en France ?

J'ai la chance d'avoir suivi des études en Italie. J'ai fait une école d'archéologie, ça se faisait en trois ans après la maîtrise...bon ça n'existait pas en France, alors j'ai été reconnu comme BAC+5, mais j'ai pu passé tous les concours, ceux de la fonction publique. J'ai un ...je ne dirais pas une frustration, pas un regret, mais peut être un manque à combler... En fait, j'ai fait des études de lettres classiques en Italie, donc de littérature, et c'est d'ailleurs pour ça que j'ai

réussi l'agrégation d'italien en France, puisque j'avais atteint un niveau que je pense aucun Français n'aurait pu atteindre, mais parce que c'était ma langue maternelle, et que j'ai étudié la langue et la civilisation là-bas en Italie... Mais avec l'archéologie, je n'ai pas pu trouver mon bonheur en France. J'ai trouvé du boulot les cinq premières années en archéologie, mais ce n'était pas aussi bien que ce que j'aurais espéré, j'étais pas très bien payé et il n'y avait pas beaucoup de responsabilité... Donc j'ai laissé tombé. L'Éducation nationale me proposait quelque chose de beaucoup plus intéressant... et puis si je voulais je pourrais passer d'autres concours, si je voulais monter les échelons dans ma carrière et gagner plus... Et puis j'ai quand même pu faire un doctorat en histoire et archéologie médiévale ici en France, je soutiens ma thèse le 27 novembre d'ailleurs... Alors oui, je suis un littéraire de formation et puis dans l'âme je pense, mais je suis d'abord un historien et archéologue...

Quels emplois avez vous effectué ici en France depuis votre arrivée ? Je le sais un peu, mais si vous pouviez préciser.

Alors comme je disais, les 5 premières années j'ai trouvé du boulot dans l'archéologie, en fait entre 2002 et 2006 j'ai été technicien de recherche pour le Ministère de la Culture en Lorraine. C'est fou d'ailleurs en Lorraine, c'est un peu comme en Rhône-Alpes, il y a beaucoup de Polonais et d'Italiens ...qui sont arrivés avant moi bien sûr, pendant la guerre quoi. Après, j'ai réussi l'agrégation d'Italien, et j'ai travaillé dans le secondaire, comme enseignant bien sûr... et depuis 2008, j'enseigne à Fauriel (le lycée Claude Fauriel de Saint-Étienne où il enseigne l'Italien en hypokhâgne et khâgne)... là où on s'est rencontrés. Mais tu sais, je donne aussi des cours à l'université à Saint-Étienne...de civilisation médiévale...tu te souviens, il y avait des étudiantes qui étaient venues avec nous en Sicile, elles étaient de la fac. Aussi, je fais un doctorat à l'EHESS sur l'organisation de l'espace et du paysage, tout ça... en Pouilles méridionales entre le VIe et le XIIIe siècle...comme je t'ai dit, mais j'ai fini, enfin...

Aujourd'hui en France, quels sont vos principaux réseaux de sociabilité ? Et par exemple est-ce que vous fréquentez des réseaux où vous retrouvez des Italiens ?

Non, je fréquente pas des réseaux d'Italiens. Mes réseaux de sociabilités, ils sont avant tout, je dirais professionnels ...Depuis mon arrivée en France, j'ai toujours rencontré des gens et tissé des liens par le réseau professionnel... A l'Université quand j'étais étudiant, mais donc c'est un peu professionnel au fond, puis maintenant avec ceux que je côtoie au boulot, comme tu sais Franck et François notamment à Fauriel, mais aussi à l'Université de Lyon...où j'ai beaucoup d'amis chercheurs, qui font de l'archéologie comme moi ou de l'histoire.

Ah oui, il y a bien sur les amis de ma femme, mais ce sont les siens...et ils m'ont adopté.

Aucun réseau de quartier, ou réseau religieux dans lesquels vous retrouveriez des ressortissants italiens ?

Je n'ai jamais voulu ni senti le besoin de retrouver des Italiens... Alors, le réseau de quartier oui... je suis inscrit au Comité de quartier, mais je n'y vais presque jamais...mais il n'y a pas d'Italiens de toute façon. Réseau religieux.... Non. Déjà il faut savoir une chose avant de me juger, je suis foncièrement anticlérical... Ma femme me rejoint sur ce point, enfin elle n'est pas anticléricale, mais tout du moins elle se fiche de la question religieuse...Alors, on

a même pas baptisé notre fils... C'est d'ailleurs pour cela que je me sens si bien en France, c'est une des valeurs dans lesquelles je me retrouve... La France est un pays, non pas anticlérical, quoi que... mais en tout cas laïc... Ce qui n'est pas du tout le cas en Italie...où la religion est une vraie tradition...

D'ailleurs, en ce qui concerne votre image de la France, avant de partir et maintenant que vous y vivez, a-t-elle changé ?

Oui ! Oh oui ! Je ne connaissais pas du tout la France...enfin bien sûr j'avais des notions historiques : la France à l'époque médiévale, la Révolution Française, mais je connaissais pas du tout la France de l'époque contemporaine. J'avais comme tout le monde une image assez cliché : la Tour Eiffel, Versailles... et la Côte d'Azur aussi. Mais en fait, j'ai découvert la France en y vivant, j'ai découvert la diversité culturelle et ethnique qui pouvait exister, j'ai découvert une France que je ne connaissais pas, mais je m'y suis senti très bien. Même si ce fut une sorte de « choc » au départ... Mais pas tant parce que c'était la France, mais parce que c'était la ville... En fait, je viens d'un petit village de 30 000 habitants, j'ai fait mes études dans une ville de 100 000 habitants, et c'est l'Italie des Pouilles... Là j'arrive à Lyon, je découvre pas seulement la France, je découvre la grande ville... et ça a été positif, et parfois moins... pas négatif mais... Je savais pas ce que c'était que le monde urbain, la grande ville...je savais pas qu'on pouvait faire autant de chose, voir autant de monde, je savais pas qu'il y avait autant de mixité, et je ne savais pas qu'il y avait autant de violence, aussi... Mais, je ne savais pas que la France serait le pays où je me sentirais aussi bien. Je serais vexé qu'on me considère comme étranger, je suis un Français comme un autre, parce que je me retrouve dans les valeurs du pays.

Justement, par rapport à votre vie quotidienne, diriez-vous que vous avez conservé des usages (culinaires, par exemple) de l'Italie, ou vivez-vous à la française ?

Ah pour la cuisine...le peu que je savais cuisiner, je me suis amélioré depuis, je cuisine Italien bien sûr... Ma femme aussi, elle a appris... En fait tout naturellement, on cuisine moitié moitié, parfois Italien, parfois Français, mais sans vraiment y penser... Parfois on cuisine le poisson à l'italienne parce qu'on a trouvé une recette qui nous plaît...Les pâtes bien sûr...et parfois on cuisine typiquement français. Le café le matin...avec la vraie cafetière italienne...Ah ça, c'est la chose à laquelle je ne renoncerai jamais.

Vous m'avez parlé de votre fils, en ce qui concerne son éducation, diriez vous qu'elle est « à la française » ou bien avez vous à cœur de lui transmettre quelques « rites » italiens ?

Elle est biculturelle... A la maison on parle Italien, ma femme le parle assez bien, et moi je parle presque exclusivement en Italien à mon fils quand on est tous les deux... Il a 6 ans et c'est le moment pour qu'il intègre les deux langues. D'ailleurs, on parlait des réseaux ... J'ai embauché une baby-sitter italienne, pour qu'il parle italien avec quelqu'un d'autre que moi...et elle l'emmène dans des associations italiennes où ils font de la cuisine, du théâtre...donc on peut dire que lui il fait partie d'un réseau... Aussi on part en Italie dès qu'on peut, tous les étés et même à d'autres moments...

Après, il n'y a pas beaucoup de différences entre la France et l'Italie en ce qui concerne

l'éducation... Mais quand même, je le vois quand je rends visite à des amis en Italie, par rapport à leurs enfants...des petites différences...Mais on a élevé notre fils à la française. Par exemple je le vois au niveau des horaires... mais ça c'est aussi parce qu'on a pas le choix. Mais aussi dans l'éducation, pour revenir au cas de la religion : moi je pense élever mon fils à la française parce que je l'ai élevé dans la laïcité... Je ne refuse pas de lui parler de religion mais toujours de manière culturelle puisque on visite beaucoup d'églises, on adore ça, et donc je réponds à ses questions quand il demande « Papa c'est qui le monsieur les bras écartés sur le bout de bois ? », mais je réponds je dirais d'un point de vue historique, culturel... Jamais religieux. Mon fils il est pas baptisé, il va pas au catéchisme, et ça en France, on l'a fait banalement... naturellement. Tandis qu'en Italie, ça aurait été difficile, pas impossible, mais beaucoup moins facile... J'ai des amis qui sont anticléricaux comme moi, ou qui en tout cas se fichent de la question religieuse mais qui, tout naturellement, ont fait baptiser leurs enfants...Et quand je les mets face à cela – pour les taquiner et parce que c'est une question qui m'intéresse – ils me répondent que ici en Italie, c'est naturel... dans une ville où 90 % des gamins vont au catéchisme, ton fils s'il y va pas...c'est un marginal. Ici en France, c'est normal.

Vous lui inculquerez l'envie de voyager ?

Je lui inculque déjà... Pour moi c'est une valeur fondamentale... Je le dis tous les jours à mes étudiants, tu le sais... Et avec lui c'est pareil. On voyage dès qu'on le peut, là on était en Italie, cet été en Albanie. Je le pousserai à partir à l'étranger pendant ses études... Pas forcément pour y vivre toute une vie mais au moins essayer. Pour moi c'est important d'avoir l'ouverture d'esprit, comprendre qu'il y a d'autres cultures et d'autres manières de vivre. Il faut comprendre aussi que notre société a ses travers et qu'il existe d'autres manières de vivre...et pour moi c'est une étape indispensable d'aller vivre ailleurs.

Après bien sûr je serais inquiet, s'il me disait « je vais en Afghanistan » mais parce que je suis un père... Mais je serais toujours content qu'il ait envie de partir.

ERASMUS pour moi ça a été la clef...d'ailleurs, petite anecdote croustillante si tu veux, mon fils s'appelle Erasme... Et c'est clairement pour ça qu'il s'appelle comme ça... J'aurais pu trouver un autre philosophe qui aurait fait l'affaire ... Mais avec ma femme c'est parce que ça a façonné notre projet de vie, et parce que sans ça...sans ma venue en France pour la suivre, il serait même pas né...

S'il choisi de partir ailleurs qu'en France, vous n'aurez pas l'impression d'un rejet ?

Ah oui, je vois ... J'y avais jamais pensé. Je pense que si son envie de partir s'exprime comme un rejet de la France, s'il me disait « mais Papa pourquoi t'es venu vivre ici, j'aurais préféré naître en Italie », oui je le vivrais mal... Je connais des adultes ou des étudiants, adultes jeunes adultes, d'origine italienne mais parfois de 2-3 générations précédentes et qui ont une vision, je trouve, hyper positive de l'Italie, ils ont idéalisé l'identité italienne, et parfois ils ont tendance à mépriser l'identité française et ils me disent...ils me demandent des conseils parfois « voilà je voudrais vivre en Italie, je voudrais trouver un boulot en Italie, etc... » ... j'ai l'impression qu'ils se sont fait une sorte de drapeau...de cette vieille identité italienne. Je n'ai rien contre, pourquoi pas...mais j'ai l'impression que parfois, c'est juste une manière de se

distinguer du reste de la masse de ses concitoyens... et je pense que ces gens-là, s'ils y allaient vraiment ils pourraient être déçus. Et alors si mon fils à 20 ans devait être comme ça, s'il se sent plus italien...je voudrais que mon fils se sente toujours naturellement français et italien...après il peut choisir d'habiter là bas ou ici...pour moi c'est un grand pays ... s'il part au Havre ou à Sienne, c'est pareil... La distance est la même... Je ne voudrais juste pas qu'il y ait rejet...j'aurais l'impression que c'est de ma faute, que je n'ai pas fait le bon choix.

Vous avez répondu à plusieurs de mes questions sans même que je n'aie à les poser...d'autres vous concernent moins, puisque votre immigration n'est ni politique, ni réellement économique...

C'est ça qui est bien avec un témoin très bavard... On croit qu'il vous fait perdre du temps en parlant beaucoup puis en fait il dit plus que ce qu'on croit qu'il dit... et finalement on gagne du temps. J'espère que ça te suffit... C'est vrai qu'on entend souvent, enfin dans l'actualité on ne voit que la migration négative, ou en tout cas la migration politique, tu sais l'image du réfugié politique, alors qu'il y a aussi beaucoup d'immigrés volontaires, comme moi. En fait tu veux que je te dise...les immigrés aujourd'hui qui viennent en France...même pour des raisons économiques, ils sont motivés par une relation...sentimentale... Je pense que 90 % des personnes, je parle des personnes comme moi, qui ont une situation et qui sont venus volontairement en France, en fait, s'ils ont choisi la France, c'est pour un homme ou pour une femme. Alors moi bien sur c'est ERASMUS qui a configuré mon choix de vie...parce que sans ERASMUS, je serais jamais venu en France, et toute la suite... J'aurais pas rencontré une Française... N'empêche que quand je compare mon parcours à celui d'amis, qui sont partis en ERASMUS en Angleterre par exemple, ça n'a rien à voir... Je pense qu'à cette époque la France était particulièrement accueillante, ouverte, chaleureuse pour les étudiants étrangers... rien qu'en ce qui concerne l'argent...j'ai rien eu à payer pour venir étudier à Pau ou à Lyon 2 après... Mes amis en Angleterre ils ont du dépenser une fortune...tout le monde peut pas se le permettre...Moi j'ai eu cette chance que ce soit très facile...et si ça n'avait pas été la France, peut être que je serais rentré, ou je serais allé ailleurs en tout cas, si je n'avais pas rencontré ma femme aussi.

Moussa SY, Sénégalais, 29 ans, arrivé en 2011

Interview avec Moussa Sy à son domicile du 3 allée des Acacias Lyon 8^e. L'interview s'est déroulé le 29 octobre 2015 à 16h durant 34 minutes. J'ai rencontré Moussa Sy par hasard. Je lui avais vendu en août dernier un abonnement Canal+ par le biais du porte à porte. Ayant sympathisé par la suite, nous avons gardé contact et échangeons quelques amabilités. Moussa Sy a 29 ans, il est originaire du Sénégal. Il réside à Lyon avec sa femme et leurs deux enfants. Il travaille dans un supermarché en tant qu'adjoint du responsable. Il parle parfaitement le français.

Est-ce que dans un premier temps, tu pourrais te présenter ? Dire qui tu es, quel âge tu as ?

Moi je m'appelle prénom : Moussa nom : Sy, j'ai 29 ans, je suis né et j'ai grandi au Sénégal.

Quelle ville ?

J'ai grandi à Dakar mais je suis né dans une ville qui s'appelle Luga mais je n'ai fait que deux semaines là-bas. Je suis parti vivre à Saint-Louis jusqu'à mes trois quatre ans je pense. J'ai commencé la maternelle là-bas, après j'ai terminé la maternelle à Dakar. J'ai grandi.

Quelles furent tes motivations pour venir en France ?

Cela va sembler bizarre mais moi mes motivations ce n'était pas de venir en France à la base (sourire). Parce que j'ai fait mes études au Sénégal, j'ai eu mon bac, j'ai fait ma formation en informatique, administrateur réseau informatique, technicien de maintenance. Si je suis en France c'est pour des raisons familiales on va dire.

Tu es venu à quel âge en France ?

Je suis venu à vingt-quatre, vingt-cinq ans.

Ces motivations, peut-on en parler ?

A cause on va dire ...je ne sais pas si c'est une cause. De par ma femme en fait, on était mariés. J'aurai peut-être pu avoir des opportunités professionnelles moins ingrates là-bas (France). J'aurai travaillé dans une entreprise, faire mon vrai métier mais par rapport à ma femme c'était compliqué. A la base je voulais qu'elle vienne en fait mais elle s'était plus compliqué de quitter ici (France) de venir là-bas (Sénégal) vu que cela aurait été plus compliqué de trouver un bon travail là-bas. Sachant qu'en France, avec moins de diplômes on a plus de facilité d'avoir du travail que là-bas. Faut avoir de très bons diplômes pour bien s'insérer dans la vie professionnelle au Sénégal.

Ta femme travaille dans quel domaine ?

Elle est comptable. Au début je voulais qu'elle vienne, j'ai insisté et après sa mère a dit que non, elle voulait que je vienne puis mon père s'y est mis. Il m'a dit de venir. Dans un sens aussi, je ne perds rien, j'ai des opportunités ici pour travailler dans tous les cas.

Tu travailles dans quel secteur ?

Là, je suis dans la grande distribution, dans le commerce.

Tu es ?

Je suis responsable de magasin.

Tes conditions de départ pour venir en France ? Quel itinéraire as-tu suivi ?

J'ai pris l'avion. Je ne suis pas comme les autres, il y en a qui ont pris des bateaux. Certains veulent venir coûte que coûte. Il y en a qui sont nés et ont grandi dans des quartiers difficiles, qui n'ont pas forcément fait des études et qui n'avaient pas trop d'opportunités pour réussir là-bas. Et quand tu n'as pas fait d'études, c'est un peu dur pour avoir un boulot parce qu'en fait ici (France) si tu n'as pas fait d'études tu peux travailler sans diplôme, tu gagnes quand même le SMIC, tu peux t'en sortir mais là-bas le SMIC, cela n'existe pas vraiment. Donc il y a des gens qui sont payés, on va dire quatre euros cinquante la journée. Ce n'est pas du tout pareil. Pour ces gens-là et pour la plupart de ces gens-là, c'est des gens qui à la base viennent des

villages. Dans ces villages, c'est encore plus difficile de trouver du travail à part l'agriculture. C'est comme ici en France. Et pour ces gens-là, immigrer vers la ville, c'est déjà un premier défi. Alors venir en France, s'ils ont cette une chance ils vont la saisir. C'est pour cela qu'ils vont prendre des bateaux etc... Moi je ne suis pas né dans un quartier. Mon père était fonctionnaire. Toute ma famille a fait des études. Ma petite sœur a fait de grandes écoles ici. Là, elle a fini sa sixième année, elle va attaquer une thèse. Mon autre petite sœur c'est pareil, elle a fini sa licence en génie informatique. L'autre petit frère aussi en terminal série S. Je suis né dans un quartier mais bon...Je n'étais pas riche mais je n'étais pas en galère au point de vouloir coûte que coûte immigrer, c'est pour cela quand je t'avais eu au téléphone, que je ne me considère pas comme un immigré dans le sens où un immigré c'est quelqu'un qui va ailleurs pour chercher meilleur. Non, moi si je suis en France c'est pour des raisons familiales.

Ton vol s'est fait sans escale ?

Si, le billet que j'avais pris s'était avec Air Maroc et il y avait une escale au Maroc.

Ta femme tu l'as rencontrée dans quelles conditions ?

Je l'ai rencontré au Sénégal, en fait elle est d'origine sénégalaise donc elle venait souvent en vacances là-bas. Et on s'est connu là-bas. On s'est aimés là-bas, plus tard on s'est mariés. Je suis venu la rejoindre ici parce qu'elle vivait ici.

Pour combien de temps es-tu ici en France ?

Là, cela va faire cinq ans je pense. Des fois je passe pour quelqu'un qui est né ici. Les gens me disent « tu n'as pas d'accent ! Je croyais que tu étais quelqu'un d'ici ». Comme je te l'ai dit au début c'est la plupart du temps des gens qui viennent des villages, ils ont un accent même pour parler la langue nationale de là-bas (le wolof), ils ne le parlent pas bien parce qu'ils ont une autre langue, parce qu'ils n'ont pas été à l'école non plus et du coup la plupart ont un accent. J'ai un accent aussi mais pas aussi prononcé que certains.

Combien de temps comptes-tu rester encore en France ?

Je ne prévois pas de rester toute ma vie ici. Déjà j'ai des projets à court terme. J'aimerais retourner à Dakar pour des études aussi. Là, je travaille mais professionnellement je ne me sens pas très bien. A la base, j'ai fait des formations en informatique. Je travaille dans la grande distribution pour ne pas résumer ma vie professionnelle à l'état d'ouvrier. Je me suis inscrit à un BTS MUC (commerce).C'est la troisième année cette année, je suis censé le passer cette année. J'aimerais aussi passer un autre BTS dans la comptabilité cette fois-ci pour des raisons professionnelles. Pour l'évolution dans ma carrière, je suis responsable de magasin, statut de directeur adjoint pour progresser davantage ce serait être directeur carrément. Et pour être directeur, il faut savoir gérer la comptabilité. Et cela je ne sais pas le faire. Et dans un autre sens, si jamais je dois me reconvertir dans un autre travail, parce que ce n'est pas simple la grande distribution, cela demande beaucoup de physique. Et je pense que ce n'est pas un métier que l'on peut faire jusqu'à cinquante, soixante ans, cela devient difficile. Donc si jamais je dois me réorienter autre part ce sera dans la comptabilité.

Ce départ de retourner au pays, qui l'a décidé ? Toi ou ta femme ?

Moi de toute façon à la base, je lui avais dit que j'allais venir mais que l'on resterait maximum dix ans le temps d'avoir de bons projets et retourner au Sénégal. Là j'y suis toujours, je vais essayer d'y aller d'ici trois ans, faire les études, monter des projets pour voir si cela fonctionne et si je peux m'établir carrément là-bas. Et pour mes enfants aussi, je pense que ce serait meilleur pour eux d'étudier et grandir là-bas. Ils auront plus d'opportunités parce que les études c'est un peu plus corsé car déjà on a une classe de plus qu'en France. Je pense que faire les études là-bas, cela donne un bon niveau. Et pour l'éducation aussi. Quand je vois les enfants ici, né de parents immigrés qui grandissent ici, ils versent dans la délinquance, ils ne se rendent pas compte des chances qu'ils ont. Parce qu'ici il y a beaucoup de chance pour les jeunes, parce que l'on donne toutes les opportunités pour réussir. C'est ce que je pense. Par rapport au Sénégal où en troisième tu n'as pas de stage obligatoire en entreprise. Tu as ton

bac, tu fais tes formations, tu cherches des stages mais c'est très difficile d'en trouver. Il n'y a pas toutes les aides comme la mission locale, pôle emploi, il n'y a rien en fait. C'est toi qui te débrouille pour trouver ce que tu veux, alors qu'ici il y a des aides que ce soit financières ou des coups de pouce dans le monde professionnel surtout pour les jeunes, comme les contrats aidés, il y a pleins de choses. Alors que les jeunes d'ici, je n'ai pas l'impression qu'ils s'en rendent compte. J'avais exercé un travail en tant qu'agent d'enquête, missionné par la ville de Vénissieux. Je suis allé aux Minguettes, je faisais les enquêtes, je demandais aux jeunes ce qui n'allait pas etc... Ils se plaignaient tous « ouais ça ne va pas ». Après à un jeune je lui demande son origine, il me dit qu'il est d'Algérie. Mais sincèrement là où tu es, dans le cadre où tu vis par rapport à l'Algérie ton pays d'origine où tu es certainement parti en vacances, trouves-tu qu'ici c'est bien ou pas ? Il me dit que oui en comparant. Ici il y a pleins de choses, des parcs pour sortir, pour se cultiver mais ils ne s'en rendent pas compte. Eux ils se disent que puisqu'ils vivent dans une banlieue alors c'est la galère alors qu'en fait ils ne regardent que le côté pourri de la mangue. Ils ne regardent pas le bon côté. Cela est une mentalité que je n'aimerais pas que mes enfants grandissent avec.

Qu'en pense ta femme de ton projet de retourner au pays ?

A la base c'était décidé, on s'était entendu sur cela. Après faudra en reparler mais cela va être dur mais c'est des choix que j'ai fait. Après on ne sait jamais, parce qu'il y a plein de gens que je connais, qui sont ici, depuis longtemps, qui me disent « nous aussi on disait cela au début ». J'espère que cela ne sera pas mon cas parce que j'aspire à repartir.

Quelles furent les démarches administratives pour venir en France ?

C'était très dur en fait, j'étais énervé car pour quelqu'un qui ne se considère pas comme un immigré, quelqu'un qui n'est pas venu ici pour mendier ou parce qu'il est en détresse ou en galère, moi je sentais que l'on me respectait pas. Déjà il faut aller à l'OFFII (office français de l'immigration et de l'intégration) ensuite faut patienter dans des files d'attentes. Là-bas faut faire des formations civiques puis des entretiens. On va t'apprendre l'histoire de la France, que c'est un grand pays laïque, que la France ci que la France ça. Je ne déteste pas la France. J'aime bien les Français. J'ai été agréablement surpris parce que j'avais des préjugés quand je suis venu ici, je me disais que les gens étaient racistes. Je me faisais des films dans ma tête. En fait quand je suis arrivé les gens étaient souriants, très agréable et c'est les bons côtés. Je ne m'y attendais pas. Il y a aussi les mauvais côtés comme quoi la France serait le grand pays des droits de l'homme. Le système français, je le trouve parfois injuste, parce qu'il n'y a pas vraiment de laïcité. Moi je viens d'un pays laïc mais vraiment laïc, souvent cité comme l'un des pays laïc les plus respecté. Là-bas c'est une vraie laïcité. C'est quatre-vingt-dix-sept pour cent de musulmans, moins de trois pour cent de chrétiens et pourtant les gens s'entendent. Ici je me suis rendu compte que ce n'était pas le cas, parce que chez moi j'ai grandi avec des amis non musulmans et l'on n'a jamais prêté attention à ces questions-là. Chacun croit en ce qu'il veut malgré une forte majorité musulmane. Il y a autant de fêtes chrétiennes ou plus de fêtes chrétiennes que musulmanes. Il n'y a pas les minorités d'un côté et le reste de l'autre! Non ils font partie du pays. Démocratiquement le Sénégal est plus avancé que la France selon moi. Là-bas (Sénégal) il y a beaucoup d'immigrés de la Guinée Conakry, des gens qui viennent du Cap Vert, du Liban du temps de la guerre du Liban. Aujourd'hui ils parlent la langue nationale, ils ont oublié même leur langue d'origine. Moi je ne les ai jamais vu comme des étrangers ou autre. J'ai grandi avec eux, il y a plusieurs origines différentes mais pour moi ceux sont des sénégalais point! Ici ce n'est pas le cas. Tu es noir tout de suite, les gens te regardent différemment. A la télé, tu entends tout le temps « les étrangers ». Je me suis rendu compte de cela depuis que je suis en France, que ça existait vraiment ces différences.

Pour moi tout le monde est sur le même pied d'égalité que tu sois Français ou pas. Tu viens vivre au Sénégal, tu vis comme tu veux, on ne viendra pas te dire que tu as moins de droit que d'autres. Plus le système que les gens. Le système défavorise les étrangers. Je me souviens

qu'à la formation je me suis énervé déjà parce que l'on te force à venir suivre ces formations, tu as ta vie à côté. Je travaillais en même temps, j'étais en formation. Un jour je suis allé à l'OFII, j'étais fatigué, j'étais en formation à dix-sept heures et j'ai travaillé jusqu'à vingt et une heures. Je suis allé voir ma femme et mon fils. Ma femme venait d'accoucher le soir même. Je suis resté avec elle et le lendemain tôt le matin je devais me rendre à la formation de l'OFII. Ce jour-là, cela m'a énervé d'entendre « la France, le pays des droits », je me suis énervé contre une dame qui m'a sorti « si tout ce que vous dites au sujet de la France etc..., qu'est-ce tu fais ici ? » Moi je n'ai pas de problème avec la France, j'ai des amis Français mais c'est le système. Un Français qui va au Sénégal, ne va pas être convoqué à l'OFII, on ne va pas lui faire faire des formations. Ma cousine est mariée à un pilote français, français de souche. Il a toujours vécu au Sénégal, il n'a jamais eu de problèmes. Pas de convocation ni de formations pour lui apprendre ce qu'est le Sénégal. Ce n'est pas important. Tu viens, tu te sens bien fais ta vie. Tous les étrangers qui sont au Sénégal, il n'y a rien, aucune formation alors qu'ici il faut obligatoirement faire des formations, apprendre ce qu'est la France. A un moment les gens veulent juste vivre leur vie, du moment qu'on ne dérange personne. C'était mon petit coup de gueule. A part cela, je vis ma petite vie tranquille avec ma famille.

Quelle est ta situation administrative ?

J'ai la carte de séjour de dix ans.

Ta femme est donc Française ?

Oui.

Avec cette carte de séjour, peux-tu encore voter dans ton pays d'origine ?

Oui.

Et votes-tu ?

Je n'ai pas voté aux dernières élections parce que c'était un peu lent le temps de faire renouveler ma carte d'électeur. Et le délai était trop court. Sinon je suis bien impliqué, au courant de la vie politique du pays. De nos jours, au 21^e siècle on peut être en Chine c'est comme si on n'était en France ou aux USA. J'étais au Sénégal il y a trois jours, j'étais tout de même au courant de l'actualité du monde. Avec Internet, je n'ai rien manqué. Et idem ici, je n'étais plus allé en Afrique depuis deux ans, je suis l'actualité africaine via Facebook, Twitter, les sites d'information sénégalais de la diaspora.

Quelles furent les réactions de tes proches suite à ton départ ?

Il n'y avait pas vraiment de réaction. C'était normal. Mon père est déjà venu ici. Mon grand-père est un ancien combattant pour la France. Il a été prisonnier de guerre en Allemagne. Il a failli être exécuté. Il a été sauvé la veille de son exécution par une Allemande. Ma famille, cousins et cousines sont un peu partout en France, en Italie et en Espagne. Les amis, pareils au Canada. 70% de mon entourage sont à l'étranger. Ce n'est pas comme dans certains quartiers de la banlieue où quelqu'un qui va aller immigrer pour chercher meilleur ailleurs, ces proches vont être contents pour lui car il pourra réussir et les aider en retour. Moi non, mon père a une bonne situation. Il n'a pas forcément besoin de moi pour survivre ou autre chose.

Au pays, tu vis chez tes parents ou chez ta belle famille ?

Chez mes parents, mes beaux-parents vivant en France.

Par rapport à ton intégration, l'apprentissage du français

Je parlais français déjà couramment. Je suis venu, et je passais pour quelqu'un qui était là depuis longtemps.

Et à la maison, parlez-vous le wolof ?

Non, on parle en français avec ma femme. Avec les enfants en français et aussi un autre dialecte ; mais vu que le premier a eu des difficultés pour s'exprimer, il va chez l'orthophoniste du coup ils nous ont dit que parce qu'on leur parlait en plusieurs langues cela pouvait créer des difficultés, donc j'ai arrêté.

Depuis ton arrivée, combien de métiers différents as-tu exercé ?

Pas beaucoup, juste deux. J'ai été agent d'enquête et le métier que j'exerce actuellement.

A ton arrivée qui connaissais-tu à part ta femme ?

Je ne connaissais personne à Lyon. Après j'ai des cousins, des amis en France. Ma femme aussi ne connaissait personne à Lyon car elle n'est pas d'ici, elle est de Montbéliard, Sochaux dans le Doubs. Elle connaissait vite fait deux, trois personnes mais sinon nous ne connaissions pas grand monde.

Vous aviez chacun de votre côté vos amis ou des amis en commun ?

Au début, c'était les amis de ma femme. Ce n'était pas vraiment mes amis, c'est des connaissances. Dès que l'on pouvait se voir, on se voyait. Par le biais de ma belle-mère, qui a une amie, on a connu une famille à Lyon. J'ai rencontré un gars avec qui je me suis lié d'amitié qui m'a présenté à d'autres personnes et ainsi de suite. Qui fait que maintenant je connais pas mal de personnes.

Est-ce des Africains ?

Des Sénégalais, mais pas de la même ville. Mes parents viennent d'un village peul et ces gens-là viennent de ce grand village qui s'appelle Fouta. Du coup on se retrouve entre Peuls parfois. On a une petite association où on se voit une fois par mois au cours d'une réunion, où l'on organise des événements.

Qu'avez-vous organisé dernièrement ? Qu'est-ce qui est à l'ordre du jour ?

Il y a deux semaines je pense, on avait organisé une petite fête à Villeurbanne. On fait des activités culturelles. On organise des barbecues aussi.

As-tu conservé tes usages africains par rapport à la nourriture, ou aux vêtements ?

Moi à la base, j'ai toujours le même style vestimentaire même si cela a un petit peu changé. Au Sénégal, je ne m'habille pas en Africain. Là-bas, je suis vêtu comme je suis ici.

Pourrais-tu te décrire ?

Je suis en chemise et en pantalon, la veste de costume pas loin. Je peux aussi m'habiller en jeune, c'est-à-dire en streetwear j'aime bien. Et je me suis toujours habillé de cette façon. De temps en temps, lors des fêtes je porte les habits traditionnels mais sinon je ne les mets pas. Même au Sénégal je ne les porte pas lors des fêtes. J'ai toujours été un peu... pas occidentalisé, mais j'aime le style européen, américain. Et je m'habillais comme cela avant de venir ici.

Et pour ta compagne et vos enfants ?

Pareil pour mes enfants. Ma femme, elle est plus souvent vêtue avec des habits traditionnels que moi. Elle aime bien mettre parfois ses habits traditionnels.

Et cela autant lorsqu'elle sort qu'à la maison ?

Non, juste lors des fêtes. Elle ne porte jamais quotidiennement ces vêtements.

Et pour l'alimentation ?

C'est à peu près la même chose. On ne mange pas de porc parce que nous sommes musulmans. On mange de la nourriture de diverses cultures sushis, hamburger, nems etc... Après pour les fêtes, il y a plus de plats africains mais il y a aussi des plats d'autres cultures.

Comment éduques-tu tes enfants ? Est-ce à l'africaine ou pas ?

J'ai eu une éducation un peu dure. Non, une éducation à l'européenne je ne pourrai pas. J'éduque avec des valeurs africaines, des valeurs sénégalaises car il y a beaucoup de cultures diverses là-bas.

Comment définirais-tu l'éducation africaine ?

Moi, j'ai reçu une éducation à 70% sénégalaise-peul car mon père est un intellectuel physicien qui a fait de longues études. Il a eu cette éducation à l'école par des professeurs blancs. Ces amis, camarades de classe qui étaient pour la plupart blancs. J'ai donc eu un peu cette éducation occidentalisée. Ce n'est pas mauvais ce que je dis. On est dans un monde où il y aura une civilisation de l'universel comme l'a dit le poète (L.Senghor), ce ne sera plus

chacun ses valeurs non. Tout le monde brassera la culture de l'autre, prendra ce qui est bon, ce qui nous intéresse. J'ai eu cette éducation avec l'école, mon père et l'éducation de base de ma culture d'origine. J'essaye ainsi d'éduquer mes enfants.

Beaucoup de valeurs de tolérance ?

Oui, connaître et respecter sa culture. Et puis être tolérant, accepter les autres, voir ce qui est bien chez l'autre. Par exemple chez nous, tous ce qui est économique, moi je préfère le modèle français. Ils aident plus les enfants. Le Français va avoir son enfant, il va mettre un peu d'argent de côté pour son avenir. Ensuite, lorsque l'enfant grandira il prendra sa liberté très tôt alors que chez nous on s'occupe plus du quotidien, comment survivre. L'enfant quand il sera grand, il va devoir se débrouiller seul et si possible devoir aider les parents. Alors qu'ici c'est la plupart du temps, c'est les parents qui aident les enfants et même après qu'ils soient grands ils continuent encore. Sinon en ce qui concerne le respect, les valeurs car il y a de vraies valeurs en Afrique, les enfants qui grandissent ici (France) sont un peu perdu parce qu'ils n'ont pas ces valeurs. Du coup c'est pour cela que tu les vois traîner, devenir des délinquants, ils font plein de bêtises. Quand tu grandis en Afrique et que tu as une bonne éducation, il y a pas mal de choses que tu ne peux pas faire. Tu respectes les gens parce que là-bas les gens ils ont un problème pour regarder en face, dans les yeux, surtout les adultes. Alors qu'ici tu dis « merde » à ton père alors que là-bas on n'ose pas. On respecte trop les parents et les adultes. Toute personne adulte déjà, tu le considères un peu comme ton parent. Tu le respectes. Tu respectes les personnes âgées, les gens qui ont l'âge de tes parents et même la génération qui est en dessous de toi. Alors qu'ici non. Tout le monde peut parler comme il entend avec n'importe qui, dire ce qu'il veut. Il n'y a pas beaucoup de respect en fait. Autant ils sont respectueux par rapport au code que l'état impose autant de l'autre côté ils font ce qu'ils veulent. Alors qu'au Sénégal, ce que l'état impose, la plupart ne le respecte pas mais l'humain si. Les vraies valeurs humaines sont respectées.

Qu'est-ce qui te frappe en France par rapport au mode de vie ?

Certaines choses que j'ai vécu à une plus petite échelle. Au Sénégal comme je l'ai dit c'est un pays laïc, là-bas il y a tout. Les Français qui viennent au Sénégal, ils ne sont pas dépaysés. L'aspect spirituel est un peu plus présent en Afrique car il y a des mosquées. L'appel du muezzin on l'entend par tout, sinon les gens fument, boivent font ce qu'ils veulent. En France, il y a peut-être plus de liberté, par exemple au Sénégal on ne peut pas trouver à chaque coin de rue deux personnes s'embrasser. Alors qu'ici dans le bus, il y a deux jeunes au milieu de personnes âgées, ils s'embrassent normale. En Afrique on le fait mais moins, ce n'est pas autant légalisé. Ce n'est pas interdit mais en le faisant un ancien peut te dire « tu es mal éduqué, on ne fait pas cela dans la rue ». Le mode de vie est plus « free » en France. Et cela m'arrive d'embrasser ma femme dans la rue et j'aime bien cela. C'est un acte que je ne peux pas faire aussi librement au Sénégal.

Dinh TAN MAÏ, Vietnamiens, 49 ans, arrivé en 1980

Dinh Tan Mai est né le 21 mars 1966 à Long An, au Vietnam. Il a aujourd'hui 49 ans. Il a émigré en France après l'arrivée au pouvoir des communistes, au sein des fameux boat-people. Il vit en France depuis ses quatorze ans, s'est marié avec une Vietnamiensne qu'il a rencontrée en France, et est père de trois enfants. Son français est courant.

L'entretien a eu lieu le dimanche 8 novembre à Montpellier dans son salon et il a duré une heure environ.

Quelles furent les motivations du départ ?

Dinh Tan Mai : J'avais 14 ans quand on a décidé de partir. On a quitté le Vietnam parce qu'il était impossible de vivre là-bas à cause du régime communiste. C'était une question de vie ou de mort donc on a choisi de quitter le pays.

Quels sont les personnes que vous englobez à travers ce « on » ?

Je suis parti du jour au lendemain avec ma mère et mes frères et sœurs, par petits groupes.

Quelles furent les conditions du départ, vos étapes et votre itinéraire?

Il y a plusieurs solutions mais dans mon cas, ce fut le cas des boat-people, c'est-à-dire en cachette. Le gouvernement avait interdit de partir en dehors du pays, mais nous, on est parti en cachette. Mon cas est atypique car c'était interdit par la loi, on risquait la prison, pas la mort, mais tout ce que tu avais, il te prenait tout et tu devais tout recommencer à zéro. Ça me rappelle que pendant la traversée du Vietnam en bateau vers la Thaïlande, il y avait beaucoup de pirates. On partait pour 1 à 2 semaines et ensuite on avait plus de nourriture. On était dans des bateaux de pêche, de 10 mètres environ, un peu comme les bateaux de réfugiés d'aujourd'hui, et à l'intérieur on était une centaine. Quand il n'y avait plus de nourriture, j'ai vu des gens manger des chairs humaines. C'était obligé car il n'y avait plus rien à manger. Le bateau continuait à tourner mais on n'avait plus rien à manger. Les pirates venaient pour violer les femmes, les jeunes filles. Je crois même qu'à l'époque, c'était plus dangereux qu'aujourd'hui car les syriens, aujourd'hui, ne parlent pas de viol de pirates, mais nous c'était tout le temps car les pirates savaient que les gens quittaient le Vietnam en amenant souvent de l'or et des objets importants avec eux. Les pirates savaient tout ça et prenaient tous nos biens. J'ai perdu beaucoup de choses même si dans mon cas, je me suis surtout fait voler avant de partir. Ma mère avait dix enfants, on voyageait par petits groupes et ma mère avait tout organisé pour partir mais le problème, c'est que quelqu'un nous avait dénoncés au gouvernement, donc ils sont venus et ont tout embarqué, toutes les affaires, l'argent, l'or, etc. Mais on a quand même réussi à partir après ça.

Pourquoi avoir choisi de partir vivre en France ?

Parce que mon neveu était en France, et c'est pour ça qu'on a voulu aller en France. Car, nous, on ne connaissait pas l'Amérique, ni le Canada, et mon neveu connaissait déjà la France

donc on a choisi de partir là-bas. Mais si la France n'acceptait pas notre demande, on était prêt à aller ailleurs, Amérique, Canada. Le principal était de quitter le Vietnam. Nous, on est des réfugiés politiques, et ce fut la même chose pour ma femme.

Ah oui, votre femme est également un réfugié politique en provenance du Vietnam ?

Oui. Son parcours a été différent du mien car elle a réussi quitter le Vietnam grâce à un accord avec la France en disant que son père était malade, ce qui n'était pas vrai. Mais grâce à ça, elle a réussi à quitter le Vietnam, à peu près au même moment que moi.

Mais vous connaissiez votre femme avant votre arrivée en France ?

Non, nous nous sommes rencontrés au sein de l'association des Vietnamiens.

Et qui a décidé du départ au sein de votre famille ?

Ce sont les parents qui décident car on était petit. C'est pour que notre avenir soit meilleur. Nous, on est jeune donc c'est vrai que les parents s'inquiètent envers les enfants donc tant pis, allez-y dans le monde.

Quelles furent les démarches administratives ?

C'est moi qui ai demandé la nationalité française. On a pris un bateau, on a atterri en Thaïlande. Tant pis, on est engagé, on s'en fout du pays, du moment que ce n'est pas le Vietnam. Dans ce pays-là (la Thaïlande), il y avait un camp, un camp de réfugié, organisé par le HCR. Tous ces bateaux, ces boat-people vont dans un camp, des camps de 1000, 2000, 3000 personnes. A partir de là, tous les représentants, français, canadien, américain viennent dans notre camp, et à partir de là, nous, on fait une demande d'asile vers Canada, ou Amérique, ou France. On va présenter nos familles, et ils vont nous interroger sur notre motivation de partir en France ou en Amérique. Nous, on a choisi la France parce que mon neveu faisait des études en France donc on voulait le rejoindre. Ensuite, il faut attendre des mois. Quand la réponse est favorable, les représentants du pays vous convoquent et votre famille est acceptée par la France. C'est la France qui paie tout, les billets d'avion, même l'aéroport, tout. C'est l'ambassade qui s'occupe de tout jusqu'à Charles de Gaulle. A partir de là, les douaniers nous font les papiers d'entrée et avec ces papiers, on a droit d'asile en France. Et avec ce papier, on pouvait ensuite demander un titre de séjour. Et la carte d'identité après plusieurs années.

Et je suppose que le rôle des parents fut très important dans ces démarches pour obtenir les papiers français ?

Oui mais tu sais, c'est pas tout le monde qui choisit d'adopter la nationalité française. Certains préfèrent rester avec le titre de séjour, beaucoup ne voulaient pas devenir Français. Moi, toute ma famille a choisi la naturalisation française

Et avez-vous pu conserver la nationalité vietnamienne ?

Non. Je crois qu'à l'époque, la France ne voulait pas que l'on conserve notre ancienne nationalité à cause du titre de réfugié. En tout cas, moi aujourd'hui, je ne possède que la nationalité française.

Face à votre départ, quelle fut la réaction de vos proches, de vos amis, de votre famille ?

Le problème, c'est que tout s'est fait en secret. Personne ne savait que je partais. Même à mes amis, je ne pouvais rien dire. Du jour au lendemain, je n'étais plus à l'école, alors ça y est, ils savaient que j'étais parti. Et c'était la même chose pour le reste de ma famille. On est parti par petits groupes et on a décidé de créer une nouvelle vie ailleurs. Certains membres de ma famille sont restés au Vietnam.

Et avez-vous pu les revoir ou entretenir des contacts depuis ?

Oui, après 10 ans, une fois que la frontière était ouverte. Certains de mes amis étaient restés, et d'autres sont morts. Là-bas, au moins 50% de la population a dû partir, et il n'y en a que 20-30% arrivant à destination. Aujourd'hui, j'ai encore des cousins, des oncles et tantes au Vietnam, et donc maintenant je vais les voir. Aujourd'hui, le gouvernement, intelligent, a ouvert la porte pour des raisons économiques, et il demande beaucoup d'investisseurs. Donc maintenant, c'est ouvert. Ce n'est pas comme 20 ans en arrière, comme la Corée du Nord aujourd'hui.

Vos retours au Vietnam s'effectuent-ils de façon régulière ?

Oui, j'essaie de rentrer au moins une fois par an car j'ai toujours de la famille là-bas. Je ne les contacte pas tellement à l'exception de mes frères et sœurs car certains sont restés là-bas et n'ont pas pu partir avec nous.

A propos de votre intégration progressive, comment s'est passé l'apprentissage du français ?

Au début, c'était très difficile.

Car vous ne parliez pas du tout le français ?

Si si si, un petit peu car à l'école, on nous apprenait quelques bases, comme aujourd'hui l'anglais à l'école. Avec la colonisation française, on a le même alphabet qu'en France donc ça facilite l'apprentissage. Les 6 premiers mois sont très compliqués avec une vraie barrière de la langue. C'est vrai qu'on est bien accueilli mais c'est compliqué. La compréhension est le plus dur. Et puis au niveau du climat, ça a été compliqué car là-bas, on n'a que deux climats, la pluie et l'été, et donc quand tu viens en France, ça change.

Mais pour revenir à la langue, est-ce que cela fut un facteur, au début, d'isolement ?

C'est vrai que j'avais plus de facilité à communiquer avec des vietnamiens et donc pendant les premières années, je suis resté la plupart du temps avec la communauté vietnamienne. Au début, tu te sens perdu un peu, t'as pas d'amis, c'est compliqué. On essaie de refaire notre vie adaptée à la mode française.

Et combien de temps vous a-t-il fallu pour maîtriser vraiment la langue ?

Les 6 premiers mois, on commence à comprendre. Mais il faut compter au moins 2 ans pour parler couramment. Après, c'est grâce à l'école, les copains que j'ai pu améliorer mon français.

Au moment de votre départ du Vietnam, quel était votre niveau d'étude ?

Quatrième.

Et vous avez repris les études en France ensuite ?

J'ai repris en classe de cinquième et c'était très compliqué de reprendre, notamment à cause de la barrière de la langue. Heureusement on est bons en maths (rire). Les matières scientifiques nous sauvent. Mais les professeurs ont très bien compris. C'est normal, il ne maîtrise pas la langue. La plupart des Asiatiques sont bons en scientifique. Le niveau en science est meilleur qu'en France.

Quels emplois avez-vous occupé ?

Quand je suis arrivé en France, j'étais avec ma sœur, adulte. Le gouvernement, quand je suis arrivé à 14 ans, m'a placé à la DASS et c'est grâce à cela que j'ai été nourri jusqu'à mes 18 ans, et c'est eux qui se sont occupés de toutes les démarches pour l'école, etc. J'ai eu mon CAP et BEP électrotechnique, et à partir de 18 ans, comme j'étais tout seul et que je devais vivre et manger, j'ai commencé à travailler, car qui va me payer les études, tout ça ? Et j'ai travaillé chez IBM en électrotechnique puis j'ai commencé ma vie active. J'ai travaillé dans le bâtiment, dans les machines jusqu'à maintenant.

De quel réseaux de sociabilité vos connaissances font-elle partie ? (Réseau culturel de la région d'origine, réseau ethnique, professionnel, réseau de migrants d'autres régions, réseau de quartier, réseau religieux, ...)

On est dans une association vietnamienne. Tous les weekends, on se réunit. Notre manière de parler et de penser se ressemble. Par exemple, moi je suis Vietnamien, toi tu es Français, je comprends ce que tu me dis, mais le problème de compréhension, c'est que – je te livre la vérité - tu vas me raconter une histoire drôle, tu éclates de rire, moi je comprends ton histoire, mais je me demande pourquoi tu éclates de rire ; c'est ça la différence, c'est ça la compréhension ! La vision que tu as par rapport à la mienne. Des fois, je me dis, mais pourquoi il rit ? C'est pour ça que l'on se regroupe souvent avec notre communauté. On s'adapte à la France, on adopte la France, mais l'intégration totale n'existe pas. Il y a toujours une barrière car dans notre tête, on est toujours vietnamien, même si sur le papier je suis français. Et on voit majoritairement notre réseau vietnamien, même si on a réussi à se créer un réseau français grâce aux enfants notamment et au monde professionnel.

Est-ce que le réseau de sociabilité de votre femme a primé sur le vôtre ?

Ma femme est également Vietnamienne. Je l'ai rencontré en France dans une association vietnamienne donc notre réseau de connaissance est très proche.

Quelle était votre perception de la France au Vietnam avant votre départ?

J'ai toujours eu une très bonne vision de la France. C'est surtout la publicité, la France, la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, la neige, on nous a toujours montré une belle image. C'est vrai qu'on a été colonisé par les français, donc on voit plutôt la publicité positive envers la France.

Et à votre arrivée en France, quel fut votre ressenti ?

On est arrivé quand la France avait des sous. On a été bien accueilli. Franchement, on n'arrête pas de le dire mais la France a vraiment un côté humain. Vous êtes parmi les premiers pays mondiaux avec une réelle humanité. Et mon opinion n'a pas changé sur la France, même si aujourd'hui, on remarque que la France se dégrade et c'est bien dommage. Nous, on a eu de la chance à notre époque.

Avez-vous conservé certains de vos usages culinaires et vestimentaires ?

On mange majoritairement vietnamien, mais on mange aussi français. Il y a une bonne cuisine française, très réputé et on s'adapte à tout. Avec les enfants, on a tendance à manger un peu plus français. Maintenant, ça fait plusieurs années que je suis ici donc j'aime autant manger français que vietnamien. Je suis arrivé jeune donc on s'adapte mieux.

Ont-ils choisi d'éduquer leurs enfants selon leur mode d'éducation d'origine, ou selon le mode français ?

C'est surtout ma femme qui s'occupe des enfants, mais on a essayé de les élever avec une base vietnamienne.

C'est-à-dire une base vietnamienne ?

Par exemple, pour vous, mes enfants seront 100% Français mais pour moi non, parce que je suis Vietnamien. Donc on les éduque avec une base vietnamienne même si, malheureusement, ils ne connaissent pas bien cette mentalité. On prend les qualités dans l'éducation française et on essaie de faire un mélange.

Mais concrètement, qu'est-ce que ça signifie d'inculquer une « base vietnamienne » ?

Ça veut dire, par exemple, chez nous, il n'y a pas de crise adolescente. Ça n'existe pas car on vient d'un pays pauvre et la crise adolescente n'est pas possible, car ici vous êtes trop gâtés, vous avez tout, vous ne savez pas quoi faire et donc vous faites votre crise et pour moi c'est nul. Et à mes enfants, j'ai dit, « chez moi, il n'y aura pas de crise d'ado ». Après, par exemple, chez nous, quand on vient chez quelqu'un, il faut être très poli, etc.

Comment se déroule la transmission du vietnamien dans la famille ?

Le problème, c'est qu'ici, on habite dans un quartier avec que des français, c'est pas comme dans le XIIIe arrondissement à Paris. Les enfants, ici, ils ne peuvent pas parler notre langue et c'est compliqué, surtout qu'ils ne nous voient que deux, trois heures par jour.

Mais quelle langue parlez-vous à la maison?

On ne parle que le vietnamien à la maison et quand on sent, avec ma femme, qu'ils commencent à ne pas comprendre, on parle en français. Mais sinon dès qu'on parle, on parle automatiquement en vietnamien, et les enfants comprennent mais ne savent pas vraiment le parler ni le prononcer. Ils ne font pas d'effort. Mais oui, le vietnamien, c'est notre langue principale à la maison. Pour nous, c'était important que les enfants maîtrisent un peu le vietnamien, parce que regarde, pour vous, ils ne sont pas vraiment Français, ce sont des « chinois », mais quand ils vont au Vietnam, s'ils ne maîtrisent pas un peu la langue, ils sont aussi des étrangers, et je n'ai pas envie que mes enfants se sentent perdus au milieu de deux cultures.

